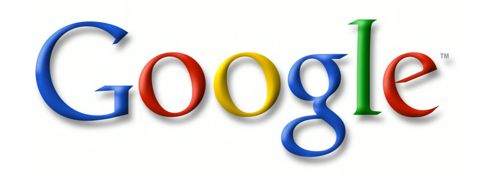
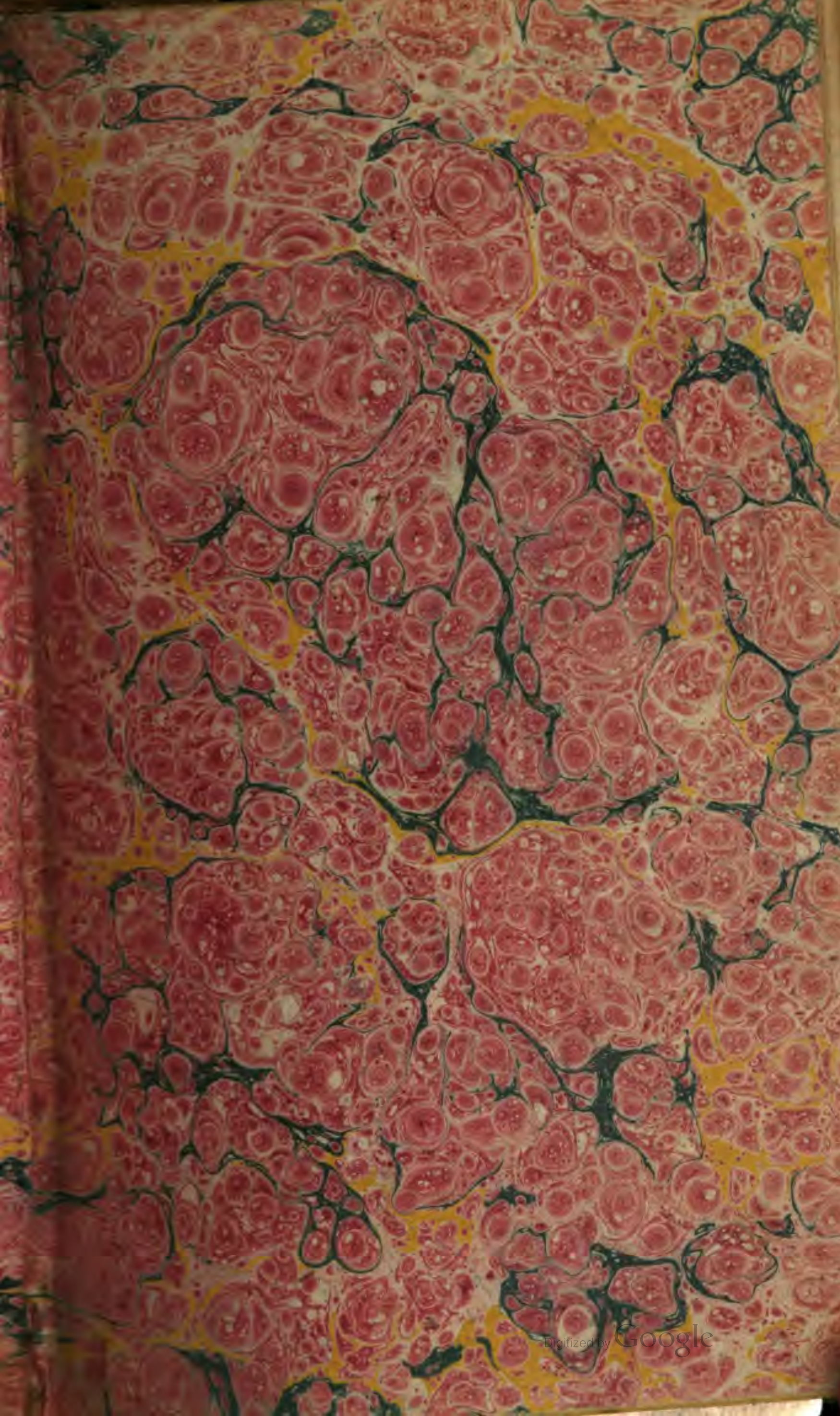
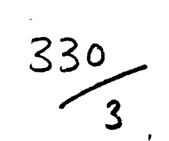







330/3

VARIÉTÉS

LITTÉRAIRES.

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES,

OU

RECUEIL *de Pièces, tant originales que traduites, concernant la Philosophie, la Littérature et les Arts.*

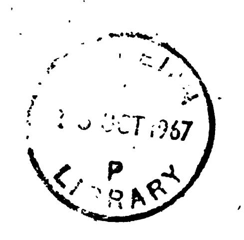
Nouvelle édition, corrigée et augmentée.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

De l'imprimerie de XHROUET, rue des Moineaux, n°. 423; se trouve à cette adresse, et chez DÉTERVILLE, libraire, rue du Battoir, n°. 16.

AN XII. — 1804.


OCT 1967
P
LIBRARY

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES,

OU

Recueil de Pièces, tant originales que traduites, concernant la Philosophie, la Littérature et les Arts.

LATHMON (1),

POÈME ERSE.

O Selma! le silence règne dans tes murs, nul son ne retentit dans les forêts de Morven (2);

(1) Lathmon, fils de Nuath, prince breton, profitant d'un voyage de Fingal en Irlande, fait une descente à Morven et s'avance jusqu'à Selma, qui étoit le palais du roi. Fingal arrive en même temps, et Lathmon se retire sous une colline où son armée est surprise pendant la nuit, et lui-même est fait prisonnier par Ossian, fils de Fingal, et Gaul, fils de Morni. On pourra remarquer que cet exploit d'Ossian et de Gaul ressemble beaucoup au bel épisode de Nisus et d'Euryale, dans le neuvième livre de l'*Enéide*.

(2) Toute la partie du nord-ouest de l'Ecosse portoit

on n'entend que le bruit des vagues qui se brisent sur la côte; le soleil darde en silence ses rayons sur la plaine. Les filles de Morven s'avancent comme l'arc de la pluie; elles tournent les yeux vers la verte Ullin (1), pour appercevoir les voiles blanches du roi. Il avoit promis d'être de retour, mais les vents du nord s'étoient élevés (2).

Qui descend de la colline d'orient, semblable à un torrent ténébreux? C'est l'armée de Lathmon. Il a appris l'absence de Fingal; il se confie sur le vent du nord; son ame étincèle de joie. Pourquoi viens-tu, Lathmon? Les puissans ne sont pas dans Selma. Pourquoi viens-tu avec la pointe (3) de ta lance en avant? Les filles de Morven combattront-elles? Mais arrête, ô

---

vraisemblablement autrefois la dénomination de *Morven*, qui signifie *une chaîne de très-hautes montagnes*.

(1) C'est aujourd'hui la province d'Ulster en Irlande.

(2) Ce premier paragraphe est en vers de mesure lyrique, qui paroissent avoir été chantés au son de la harpe, pour servir de prélude à la partie narrative du poëme, laquelle est en vers héroïques.

(3) Dans ce temps-là, lorsqu'un guerrier qui débarquoit dans une terre étrangère, tenoit la pointe de sa lance en avant, il annonçoit qu'il venoit comme ennemi; s'il portoit la pointe derrière lui, c'étoit un signe d'amitié.

torrent redoutable, suspens ta course! Lathmon n'appérçoit-il pas ces voiles? Pourquoi t'évanouis-tu, Lathmon, comme le brouillard du lac? Mais la tempête impétueuse est derrière toi; Fingal suit tes pas.

Le roi de Morven se réveilla en sursaut, comme nous roulions sur l'onde bleuâtre. Il porta la main à sa lance, et les héros se levèrent autour de lui. Il avoit vu ses ancêtres (car ils lui apparoissent souvent dans ses songes, lorsque l'épée de l'ennemi étoit levée sur ses *états*), et la guerre répandit ses ténèbres devant nous.

Où as-tu fui, ô Vent, s'écria le roi de Morven? Fais-tu entendre tes mugissemens dans les cavernes du sud? Poursuis-tu la pluie dans d'autres climats? Pourquoi ne viens-tu pas enfler mes voiles et agiter la surface bleue de mes mers? L'ennemi est sur les terres de Morven, et le roi est absent. Que chacun s'arme de sa cuirasse; que chacun saisisse son bouclier: étendez toutes vos lances sur les vagues; que toutes les épées sortent du fourreau. Lathmon (1)

(1) On sait, par la tradition historique, que Fingal ne revint d'Irlande que parce qu'il avoit reçu la nouvelle de l'invasion de Lathmon. Le poëte suppose, pour rendre

est devant nous avec son armée, lui qui a fui devant Fingal dans les plaines (1) de Lora ; mais il revient semblable à un torrent qui s'est grossi dans sa course, et dont le mugissement retentit entre nos collines.

Telles furent les paroles de Fingal. Nous entrâmes dans la baie de Carmona. Ossian monta la colline, et frappa trois fois son bouclier arrondi. Le rocher de Morven répéta le son, et les biches s'enfuirent en bondissant.

Les ennemis se troublèrent à ma présence, et rassemblèrent leur troupe ténébreuse ; car je m'arrêtai, comme un nuage sur la colline, fier des armes de ma jeunesse.

Morni (2) étoit assis sous un arbre, près des eaux bruyantes de Strumon. Ses cheveux étoient blanchis par la vieillesse ; il s'appuya sur son

---

son sujet plus merveilleux, que Fingal apprend cette nouvelle par une révélation de ses ancêtres.

(1) Ceci fait allusion à une victoire déjà remportée sur Lathmon par Fingal.

(2) Morni étoit chef d'une tribu nombreuse, dans le temps de Fingal. Comhal, père de Fingal, fut tué dans une bataille contre la tribu de Morni, mais cette tribu fut subjuguée ensuite par la valeur et la prudence de Fingal. Ces deux héros paroissent fort unis dans ce poëme.

bâton. Le jeune Gaul est auprès, écoutant le récit des batailles de la jeunesse du héros. Souvent il se levoit, dans l'ardeur de son ame, transporté des hauts faits de Morni.

Le vieillard entendit le son du bouclier d'Ossian; il reconnut le signal du combat; il tressaillit. Ses cheveux gris se partagent sur son dos; il se rappelle les actions des temps passés. Mon fils, dit-il à Gaul aux beaux cheveux, j'entends les sons de bataille. Le roi de Morven est revenu; on entend le signal de la guerre. Va dans le palais de Strumon, et apporte à Morni ses armes. Apporte les armes que mon père portoit dans sa vieillesse, car mon bras commence à défaillir. Prends aussi ton armure, ô Gaul, et cours au premier de tes combats. Que ton bras t'élève à la renommée de tes pères; et que ta course, au champ de bataille, soit comme le vol de l'aigle! Pourquoi craindrois-tu la mort, ô mon fils? Les vaillans tombent avec gloire, et la renommée repose sur leurs cheveux blancs. Ne vois-tu pas, ô Gaul, combien les pas de ma vieillesse sont honorés? Morni s'avance et les jeunes gens vont au-devant de lui, et suivent de l'œil ses pas avec un silence mêlé de plaisir. Mais je n'ai jamais fui le danger, mon fils. Mon épée étinceloit dans les té-

nèbres de la bataille. L'étranger se fondoit devant moi; les puissans étoient renversés en ma présence.

Gaul apporta les armes de Morni; le vieux guerrier se couvrit de fer. Il prit dans sa main la lance qui avoit été souvent teinte du sang des vaillans. Il marcha vers Fingal; son fils suivoit ses pas. Le fils de Comhal (Fingal) se réjouit de voir ce guerrier s'avancer avec les cheveux de la vieillesse.

Roi du bruyant (1) Strumon, dit Fingal dans sa joie naissante, est-ce toi que je vois en armes lorsque la force t'a abandonné? Souvent Morni a brillé dans les combats, semblable au rayon du soleil levant, lorsqu'il disperse les nuages orageux de la colline, et rend la paix aux plaines brillantes. Mais pourquoi ne cherches-tu pas le repos dans ta vieillesse? Ta renommée est consacrée dans nos chants. Le peuple te regarde et bénit le départ de Morni. Pourquoi n'as-tu pas cherché le repos dans ta vieillesse; car l'ennemi s'évanouira devant Fingal.

Fils de Comhal, répondit le vieux guerrier, la force de mon bras m'a abandonné. J'essaie de

(1) Ruisseau dans le voisinage de Selma.

tirer l'épée de ma jeunesse, mais elle reste dans sa place. Je jette le javelot, mais il n'atteint pas jusqu'au but, et je sens le poids de mon bouclier. Nous nous flétrissons comme l'herbe de la montagne, et notre force ne revient plus. J'ai un fils, ô Fingal; son ame se complaisoit dans les exploits de la jeunesse de Morni; mais son épée n'a pas encore été tirée contre l'ennemi, et sa réputation n'est pas commencée. Je viens avec lui au combat pour guider son bras. Sa renommée sera un soleil qui éclairera le moment ténébreux de mon trépas. O, que le nom de Morni soit oublié parmi le peuple! qu'en me voyant désormais, les héros disent seulement: « regardez le père de Gaul ».

Roi de Strumon, répondit Fingal, Gaul tirera l'épée dans la bataille; mais il la tirera devant Fingal; mon bras défendra sa jeunesse. Mais, toi, vas te reposer dans Selma, et là attends le récit de nos exploits. Fais jouer de la harpe, et que la voix du barde retentisse, afin que ceux qui tomberont se réjouissent dans leur renommée, et que l'ame de Morni brille de joie..... Toi, Ossian! tu as combattu dans les batailles; ta lance est rougie du sang des étrangers. Marche avec Gaul dans la mêlée, mais ne vous écartez pas des côtés de Fingal, de crainte que

l'ennemi ne vous trouve seuls, et que la renommée de l'un et de l'autre ne périsse à la fois.

Je (1) vis Gaul couvert de ses armes, et mon ame se mêla à la sienne; car le feu de la bataille étoit dans ses yeux. Ses yeux se tournoient avec joie vers l'ennemi. Nous nous dîmes en secret les paroles de l'amitié, et nous fîmes briller ensemble l'éclair de nos épées; car nous les tirâmes derrière la forêt, et nous essayâmes la force de nos bras dans le vide de l'air.

La nuit descendit sur Morven. Fingal étoit assis à la lumière (2) du chêne. A ses côtés étoit Morni avec ses cheveux gris et flottans. Leur discours roula sur les temps passés et sur les actions de leurs ancêtres. Trois bardes jouoient en même-temps de la harpe, et Ullin étoit près

---

(1) C'est Ossian, fils de Fingal, qui est l'auteur de ce poëme, et c'est lui qui raconte. Le contraste entre le discours des vieux et des jeunes héros est sensible. Le mouvement de ceux-ci qui tirent leurs épées et les agitent dans l'air exprime admirablement l'ardeur des deux jeunes guerriers impatiens d'éprouver leur courage.

(2) Ceci fait allusion à une coutume qui s'est conservée jusques dans ces derniers temps dans le nord de l'Ecosse. On brûloit à chaque fête publique un large tronc de chêne que l'on appeloit *le tronc de la fête*. Le temps avoit rendu cette cérémonie si respectable que le peuple regardoit comme un sacrilége de la négliger.

d'eux qui joignit sa voix aux sons des harpes. Il chanta le puissant Comhal, mais un sombre nuage se répandit sur (1) le front de Morni. Il roula des yeux enflammés sur Ullin, et le chant du poëte cessa. Fingal observa le vieux guerrier, et lui dit avec douceur : prince du Strumon, d'où vient cette tristesse? Que les jours des autres années soient oubliés. Nos pères luttoient ensemble dans les combats, mais nous sommes réunis à la fête. Nos épées sont tournées sur l'ennemi, et il se fond devant nous au champ de bataille. Que les jours de nos pères soient oubliés, roi du Strumon!

Roi de Morven, répondit le chef, je me souviens avec plaisir de ton père. Il étoit terrible dans la bataille; la fureur du chef étoit mortelle. Mes yeux se remplirent de pleurs quand le prince des héros tomba. Le vaillant tombe,

---

(1) Ullin choisissoit mal le sujet de ses chants. La tristesse qui vient couvrir le front de Morni ne provenoit d'aucune aversion pour le nom de Comhal, quoiqu'ils eussent été ennemis, comme on l'a dit plus haut; mais ce vieillard craignoit que ces chants ne réveillassent dans l'ame de Fingal le souvenir des divisions qui avoient autrefois subsisté entre les deux familles. Le discours de Fingal à cette occasion est plein de générosité et de raison.

ô Fingal, et le foible reste sur les collines. Combien de héros ont été moissonnés pendant la vie de Morni! Je n'ai cependant pas évité la bataille; je n'ai jamais fui la rencontre du vaillant.

Maintenant laissons reposer les amis de Fingal (car la nuit est autour d'eux), afin qu'ils puissent se réveiller avec la force, pour combattre Lathmon. J'entends le bruit de son armée, comme le tonnerre qui gronde sur une plaine éloignée. Ossian, et vous Gaul aux beaux cheveux! vous êtes légers à la course. Observez les ennemis de Fingal, de cette colline couverte de bois. Mais n'approchez pas d'eux, vos pères ne sont pas près de vous pour vous défendre. Que la renommée de tous deux ne périsse pas d'un seul coup. La valeur de la jeunesse peut succomber.

Nous écoutons avec joie les paroles du chef, et nous marchons au bruit de nos armes. Nos pas se tournent vers la colline couverte de bois. Le ciel brille de toutes ses étoiles. Les météores de mort (1) volent sur le champ de bataille.

(1) C'est une opinion qui s'est long-temps conservée chez les anciens Ecossais, qu'on entendoit un esprit gémir près du lieu où une mort doit arriver. Les détails de cette apparition étoient imaginés d'une manière assez

Le bruit éloigné de l'ennemi parvient à nos oreilles. Ce fut alors que Gaul parla plein de son courage; sa main tira à demi l'épée du fourreau.

Fils de Fingal, dit-il, pourquoi l'ame de Gaul se sent-elle brûlante? Mon cœur palpite avec force; mes pas sont mal assurés, et ma main tremble sur mon épée. Quand je regarde vers l'ennemi, mon ame se précipite, pour ainsi dire, au-devant de moi, et je vois leur troupe endormie. Est-ce ainsi que tremblent les ames des vaillans dans les combats de la lance?... Ah! comme l'ame de Morni s'éleveroit si nous fondions sur l'ennemi! notre renommée croîtroit dans les chants des poëtes, et nos pas seroient grands aux yeux du brave.

Fils de Morni, répondis-je, mon ame se plaît dans la bataille. J'aime à briller seul dans le combat, et à donner mon nom aux poëtes; mais si l'ennemi est victorieux, pourrai-je rencontrer les regards du roi? Ils sont terribles

---

poétique. L'esprit vient, disoit-on, monté sur un météore et fait deux ou trois fois le tour du lieu où la personne doit mourir; alors il se met à tracer la route par laquelle le convoi doit passer, en poussant des cris aigus par intervalles; enfin l'esprit et le météore s'évanouissent sur la place où le mort doit être enterré.

dans sa colère, et ressemblent aux flammes de la mort. Mais non, je ne les verrai pas dans sa colère; Ossian triomphera ou périra. La renommée des vaincus s'élevera-t-elle?... Ils s'évanouissent comme une ombre, et la gloire d'Ossian croîtra; ses exploits égaleront ceux de ses pères. Courons avec nos armes, fils de Morni, courons au combat. Gaul, si tu retournes, vas dans les murs élevés de Selma; dis à Evirallin (1) que je suis tombé avec gloire; porte cette épée à la fille de Branno; qu'elle la donne à Oscar, lorsque les années de sa jeunesse croîtront.

Fils de Fingal, répondit Gaul avec un soupir, retournerois-je après qu'Ossian ne seroit plus! que diroit mon père et Fingal, roi des hommes? Les foibles tourneroient les yeux sur moi, et diroient: regarde le puissant Gaul qui a laissé son ami dans son sang.... Mais vous ne me verrez pas, hommes foibles, si ce n'est dans ma gloire. Ossian, j'ai entendu raconter à mon père les puissantes actions des héros, les puissantes actions qu'ils ont faites seuls, car l'âme s'élève dans le danger.

Fils de Morni, répliquai-je, en marchant devant lui à travers la bruyère, nos pères loue-

(1) Fille de Branno et femme d'Ossian qui en a un enfant nommé *Oscar*.

ront notre valeur en pleurant notre chûte. Un rayon de joie brillera dans leur ame, lorsque leurs yeux seront mouillés de pleurs. Ils diront : nos fils ne sont pas tombés comme l'herbe des champs, car ils ont répandu la mort autour d'eux... Mais pourquoi penserions-nous à la maison (1) étroite? L'épée défend le vaillant; mais la mort poursuit la fuite des lâches, et leur renommée ne se fait point entendre.

Nous nous hatâmes, au milieu de la nuit, et nous avançâmes au bruit d'un ruisseau qui dirigeoit sa course bleuâtre tout autour de l'ennemi; à travers des arbres dont l'écho répétoit le murmure de son onde. Nous arrivâmes au bord du torrent, et nous trouvâmes l'ennemi endormi. Leurs feux étoient éteints sur la bruyère, et les pas solitaires de leurs patrouilles se dirigeoient d'un autre côté. J'appuyai ma lance devant moi pour soutenir mon corps en sautant le ruisseau : mais Gaul me prit la main et me dit les paroles du vaillant.

Le fils de Fingal (2) fondra-t-il sur un enne-

---

(1) Le tombeau : *la maison destinée à tous les vivans*, dit Job.

(2) La proposition de Gaul est beaucoup plus noble et plus conforme au véritable héroïsme que la conduite

mi endormi? Viendra-t-il comme un vent de la nuit, qui déracine en secret les jeunes arbres? Ce n'est pas ainsi que Fingal a obtenu sa renommée; ce n'est pas pour de telles actions que la gloire repose sur les cheveux blancs de Morni. Frappe, Ossian, frappe le bouclier du combat, et que ces milliers d'hommes se lèvent; qu'ils viennent au-devant de Gaul dans sa première bataille, afin qu'il puisse éprouver la force de son bras.

Mon ame se réjouissoit sur le guerrier, et des pleurs échappés descendoient sur mes joues. L'ennemi rencontrera Gaul, m'écriai-je; la renommée du fils de Morni s'élevera; mais ne te laisse pas emporter trop loin, mon héros; que ton acier étincèle près d'Ossian. Joignons nos mains dans le carnage... Gaul, ne vois-tu pas ce rocher? Ses flancs grisâtres sont à peine éclairés par la lueur des étoiles. Si l'ennemi l'emporte, appuyons notre dos sur le rocher:

---

d'Ulisse et de Diomède dans l'Iliade, ou celle de Nisus et d'Euriale dans l'Enéide. Ce sentiment de valeur et de générosité dans le héros écossais est devenu le principe de son succès; car l'ennemi effrayé, en fuyant devant ces deux guerriers, croyoit fuir devant l'armée entière de Fingal; ce qui conserve la vraisemblance à cette aventure.

alors ils craindront d'approcher de nos lances; car la mort est dans nos mains.

Je frappai trois fois mon bouclier retentissant; l'ennemi tressaillit et se leva. Ils s'enfuirent en foule à travers les bruyères; car ils crurent que le puissant Fingal venoit, et la force de leurs bras s'évanouit. Le bruit de leur fuite étoit semblable à celui de la flamme, quand elle court à travers les bocages desséchés.

Ce fut alors que la lance de Gaul s'exerça dans toute sa force; ce fut alors que son épée se leva. Cremor tomba et le puissant Leth; Dunthormo se débattit dans son sang. L'acier traversa les flancs de Crotho, au moment où il se penchoit sur sa lance pour se relever: le sang noir jaillit en sifflant de sa plaie sur le chêne à demi éteint. Cathmin voit les pas du héros derrière lui et monte sur un arbre desséché; mais la lance l'atteignit par derrière: il tombe en gémissant, en soupirant, et il entraîne dans sa chûte la mousse et les branches mortes qui viennent couvrir les armes bleues de Gaul.

Tels furent tes exploits, fils de Morni, dans le premier de tes combats. L'épée ne dormit pas à ton côté, ô toi le dernier de la race de Fingal! Ossian marche en avant dans sa force,

et les hommes tombent devant lui, comme l'herbe ou la barbe grisâtre du chardon sous le bâton d'un enfant qui va sifflant le long de la bruyère. Mais le jeune homme avance sans y faire attention; il porte ses pas vers le désert.

Le matin grisâtre s'éleva autour de nous; les ruisseaux serpentans brilloient le long de la plaine. L'ennemi se rassembla sur une colline, et la fureur de Lathmon s'alluma. Il baissa un œil enflammé de sa colère; il se tut dans sa douleur naissante. Souvent il frappoit son bouclier arrondi, et il marchoit d'un pas incertain sur la bruyère. Je vis le héros dans l'obscurité de l'éloignement, et je dis au fils de Morni:

Chef du Strumon, ne vois-tu pas l'ennemi? Ils se rassemblent sur la colline dans leur fureur. Tournons nos pas vers le roi. Il se levera dans sa force, et l'armée de Lathmon s'évanouira. Notre renommée nous environne, guerrier! Les yeux des vieillards (1) seront satisfaits. Mais éloignons-nous, fils de Morni: Lathmon descend de la colline.

Eh bien donc, répondit Gaul aux beaux cheveux, retirons-nous à pas lents (2), de crainte

(1) Fingal et Morni.

(2) Toute la conduite de Gaul dans le cours de ce que

que l'ennemi ne dise avec un sourire : « voyez » ces guerriers de nuit ; ils sont comme les es- » prits, terribles dans les ténèbres ; mais ils » s'évanouissent devant les rayons de l'orient ». Ossian, prends le bouclier de Golmar qui est tombé sous ta lance, afin que les vieux guerriers se réjouissent en voyant les exploits de leurs enfans.

Telles furent nos paroles sur la plaine, quand Sulmath s'avança près de Lathmon ; Sulmath, chef de Dutha sur le torrent aux eaux bourbeuses de Duvranna. Pourquoi n'avances-tu pas, fils de Nuath, avec mille de tes héros ? Pourquoi ne descends-tu pas avec ton armée, pour prévenir la fuite des guerriers ? Leurs armes bleuâtres réfléchissent la lumière naissante, et leurs pas sont devant nous sur la bruyère.

Fils d'une main foible, dit Lathmon, mon armée descendroit-elle ? Ils ne sont que deux,

---

poëme est vraiment héroïque. La modestie d'Ossian sur ses propres exploits n'est pas moins remarquable que son impartialité au sujet de Gaul ; car l'histoire nous apprend que Gaul se révolta dans la suite contre Fingal, ce qui auroit pu laisser dans l'ame d'Ossian des traces de prévention contre ce guerrier.

fils de Dutha; mille (1) leveroient-ils le fer sur eux? Nuath pleureroit dans son palais sur la perte de sa renommée; ses yeux se détourneroient de Lathmon, lorsque la trace de ses pieds s'approcheroit du vieillard.

Vas aux héros, chef de Dutha, car je vois les pas majestueux d'Ossian. Sa renommée est digne de mon épée. Qu'il combatte avec Lathmon.

Le noble Sulmath vint. Je me réjouis des paroles du roi. Je levai mon bouclier sur mon bras, et Gaul plaça dans ma main l'épée de Morni. Nous revînmes près du ruisseau murmurant. Lathmon vint dans sa force. Sa troupe obscure rouloit comme les nuées autour de lui;

(1) Ossian ne manque guère de donner à ses héros, quoique ses ennemis, un caractère qui fait l'éloge du sien. Ceux qui méprisent trop leurs ennemis n'entendent pas les intérêts de leur orgueil. La coutume de déprimer le mérite de ses ennemis ne doit pas être regardée comme un raffinement de l'héroïsme moderne. Cette disposition est un des défauts essentiels qu'on a reprochés aux caractères des heros d'Homère qui peignoit les mœurs de son temps. Milton a imité en cela le poëte grec; mais les railleries sont moins choquantes dans des esprits infernaux, qui sont des objets d'horreur, que dans des héros que l'on donne comme des modèles à imiter.

mais le fils de Nuath étoit éclatant dans son armure.

Fils de Fingal, dit le héros, ta réputation s'est élevée sur notre chûte. Combien de mes guerriers sont étendus ici par ta main, ô roi des hommes ! Lève maintenant ta lance contre Lathmon, et étends sur la terre le fils de Nuath. Qu'il tombe au milieu de ses compagnons, ou péris toi-même. Il ne sera pas dit dans mon palais que mes guerriers sont tombés en ma présence, qu'ils sont tombés tandis que l'épée de Lathmon reposoit à son côté. Les yeux bleus de Cutha (1) rouleront dans les pleurs; elle portera des pas solitaires dans les vallées de Dunlathmon.

Il ne sera pas dit, répliquai-je, que le fils de Fingal aura fui. Quand ses pas seroient couverts de ténèbres, Ossian ne fuiroit point. Son génie (2) viendroit au-devant de lui, et lui diroit : « Le poëte de Selma craint-il l'ennemi » ?...

---

(1) Il paroît que Cutha étoit la femme ou la maîtresse de Lathmon.

(2) On croyoit dans le temps d'Ossian, que chaque homme avoit un génie particulier qui veilloit sur lui. Au reste la tradition sur ce point est très-obscure et très-imparfaite.

Non, il ne craint pas l'ennemi; sa joie est au milieu de la bataille.

Lathmon s'avança avec sa lance et perça le bouclier d'Ossian. Je sentis le froid acier à mon côté; je tirai l'épée de Morni, et je coupai la lance en deux; le fer brillant tomba sur la terre. Le fils de Nuath brûloit dans sa colère; il éleva son bouclier retentissant; mais la lance d'Ossian perça les bosses éclatantes du bouclier, et alla se plonger dans un arbre qui s'élevoit derrière Lathmon. Le bouclier se trouva suspendu à la lance tremblante; mais Lathmon avançoit toujours. Gaul prévit la chûte du chef, et présenta son bouclier au-devant de mon épée, au moment où elle descendoit, rapide comme un torrent de lumière, sur le roi de Dunlathmon.

Lathmon regarda le fils de Morni, et des pleurs s'échappèrent de ses yeux. Il jeta l'épée de ses ancêtres sur la terre, et dit les paroles du vaillant: pourquoi Lathmon combattroit-il contre les premiers des mortels? Vos ames sont des rayons descendus du ciel; vos épées sont les flammes de la mort. Qui pourra égaler la renommée des héros dont la jeunesse est marquée par de si grandes actions! ô que n'êtes-vous dans le palais de Nuath, dans la

vaste habitation de Lathmon! alors mon père diroit que son fils n'a pas succombé sous la main des foibles... Mais qui s'avance, semblable à un torrent redoutable, le long de la bruyère retentissante? Les petites collines s'agitent devant lui, et mille esprits voltigent sur l'éclat de ses armes : ce sont les esprits de ceux qui doivent tomber sous la main du roi de Morven. Que tu es heureux, ô Fingal! tes enfans combattront dans tes guerres. Ils marchent devant toi; et ils retournent avec les pas de leur gloire.

Fingal s'approche avec douceur, se réjouissant en secret des actions de son fils. Le visage de Morni éclatoit de contentement, et ses yeux affoiblis par l'âge brilloient foiblement au travers des pleurs de la joie. Nous revînmes à Selma, et nous nous assîmes autour de la fête (1) des coquilles. Les filles du chant, avec Evirallin colorée d'une tendre rougeur, parurent en notre présence. Ses cheveux noirs flottoient sur son col de neige; son œil rouloit en secret sur Ossian; elle toucha la harpe de l'harmonie, et nous bénîmes la fille de Branno.

(1) C'étoit une coutume en usage du temps d'Ossian, chez les anciens Ecossais, de faire une fête après une victoire; et ces peuples, ainsi que les montagnards d'aujourd'hui, buvoient dans des coquilles.

Fingal se leva et parla au roi guerrier de Dunlathmon; l'épée de (1) Trenmor trembloit à son côté, quand il levoit son bras puissant. Fils de Nuath, dit-il, pourquoi cherches-tu la renommée dans Morven? Nous ne sommes pas de la race des foibles; nos épées ne brillent pas sur les foibles. Quand sommes-nous allés à Dulathmon, faire entendre le son de guerre? Fingal ne se plaît point dans les combats: quoique son bras soit puissant. Ma renommée croît sur la chûte des superbes. La foudre de mon acier tombe sur le guerrier orgueilleux. La bataille vient, et les tombeaux des vaillans s'élèvent. Les tombeaux de mes sujets s'élèvent, ô mes pères! et je resterai seul à la fin... Mais je resterai couvert de gloire, et le départ de mon ame sera un courant de lumière. Lathmon, retire-toi; porte tes batailles sur d'autres terres; la race de Morven est renommée, et ses ennemis sont les enfans du malheur.

S.

---

(2) Bisaïeul de Fingal.

ESSAI
SUR LE MÉLODRAME,
OU
DRAME LYRIQUE.

L'ANCIENNE musique dramatique n'étoit plus : le chant avoit dégénéré sur la scène en pure déclamation. Sulpitius entreprit le premier de rappeler les procédés qu'avoient constamment suivis les Grecs et les Latins; il composa une espèce de tragédie qui fut chantée en 1480 sur un magnifique théâtre qu'avoit fait construire le cardinal Riari.

Dans le seizième siècle, la musique dramatique fit de nouveaux progrès. Je n'oserois affirmer qu'elle s'étendit d'abord à toutes les parties du drame; ce qui est certain, c'est qu'en 1590 on représenta à Florence, en présence du grand-duc, deux pastorales qui furent chantées d'un bout à l'autre.

Mais ces sortes de représentations étoient encore bien imparfaites, et ne pouvoient être regardées que comme des essais, lorsque Rinuccini

composa sa *Daphné*. Cet ouvrage, mis en musique par Jacopo Peri l'an 1597, fut représenté la même année avec un succès extraordinaire. Dès ce moment, la musique s'empara de toutes les sortes de drames; les tragédies, les comédies et les pastorales furent chantées. Vint enfin Cicognini qui perfectionna et fixa la forme du mélodrame proprement dit.

Long-temps la musique, subordonnée à la poésie, ne procéda qu'au gré des paroles, et sembla méconnoître sa plus forte énergie. Son élocution, uniquement gouvernée par l'oreille et par les loix de la modulation, étoit incertaine, longue, traînante, telle en un mot que l'élocution oratoire des Grecs, avant qu'elle fût devenue périodique (1).

Cependant ceux des compositeurs italiens qui ne cultivoient que la musique instrumentale, forcés d'exprimer leurs passions et leurs idées par le seul emploi des sons inarticulés, après avoir eu recours aux puissances de l'harmonie, cherchèrent et trouvèrent dans la mélodie des ressources plus abondantes et plus heureuses. Jusqu'alors ils n'avoient, pour ainsi dire, en-

(1) Voyez ce que Demetrius de Phalère dit de la période dans son *Traité de l'Elocution*.

visagé que des proportions et des rapports; ils s'appliquèrent à passionner les sons; ils pressèrent la substance de l'harmonie et en firent jaillir des expressions et des formes nouvelles; le style musical eut ses tropes, ses figures, ses membres et ses repos : il devint tout à-la-fois périodique et pittoresque : ainsi le geste ne fut jamais plus vigoureux et plus expressif que lorsque, se réduisant à ses propres forces, il dédaigna le secours de la parole.

Ces découvertes firent en quelque sorte de la musique un art nouveau, et l'on ne tarda pas à sentir tous les avantages que le théâtre pouvoit en retirer. La langue italienne, la plus sonore et la plus souple des langues, se revêtit sans effort des traits libres et hardis qui n'avoient encore été affectés qu'aux instrumens; de sorte que la musique vocale fut entièrement confondue avec l'instrumentale.

Par ces nouveaux procédés, la poésie fut plus que jamais subordonnée à la musique. Une trop grande quantité de paroles auroit embarrassé le compositeur, et l'eût mis dans l'impossibilité de développer ses propres idées; les longues expositions ne lui auroient point laissé d'espace pour son art. Nous ne parlons pas des sentences et des épigrammes; elles repoussent toute es-

pèce de musique artificielle. Le poëte devoit donc ne présenter que des objets propres à favoriser l'expression des signes musicaux, et n'employer de mots qu'autant qu'il en falloit pour ôter à cette expression ce qu'elle a de vague et d'indéterminé.

Quelques philosophes italiens se sont élevés avec force contre l'opéra de leur nation : ils ne conçoivent pas comment dans le concours de la poésie et de la musique, la musique a pu devenir l'art dominant et principal. Il seroit bien plus difficile de concevoir comment elle ne le seroit pas devenue. Un art dont les signes sont intimément et nécessairement liés à la chose qu'ils représentent, qui a ses figures, ses couleurs, ses passions, en un mot sa rhétorique propre, qui réunit enfin à ces avantages toutes les puissances du rythme et de l'harmonie, doit nécessairement produire sur les sens, sur l'imagination, sur le cœur, des impressions bien supérieures à celles que peuvent faire naître les signes arbitraires et presque uniquement propres à représenter les regards de l'esprit, auxquels la poésie et l'éloquence sont obligées de recourir. Aussi vit-on la musique, au moment même qu'elle se fit entendre sur le théâtre, subjuguer insensiblement les loix et les règles de la poésie.

Le drame, qui jusqu'alors avoit été constamment divisé en cinq actes, ne fut plus composé que de trois. Le nombre des interlocuteurs fut réglé; ils ne durent jamais être plus de sept, ni moins de quatre : il fallut apprendre du compositeur quels étoient les talens des personnages, afin d'ajuster les rôles de manière que les voix, loin de se nuire, se servissent réciproquement; chaque acte dut renfermer une scène de mouvement et de force, et sur-tout n'être terminé que par ceux des chanteurs dont les talens et la voix étoient en possession des applaudissemens.

Rarement il fut permis d'ouvrir les scènes par un air, si ce n'est au commencement des actes, et cela, pour ne pas détruire l'effet de l'air par lequel les scènes devoient nécessairement finir. Si jamais on inséroit une ariette dans le corps du récitatif, elle devoit être courte, peu figurée et sans reprise : c'eût été refroidir l'action et choquer toute vraisemblance que de mettre dans la bouche d'un acteur toutes les richesses du chant, pendant que les autres droits et muets auroient été forcés d'entendre tranquillement son ramage. Les *duos* furent placés ordinairement au milieu de la scène dans ces instans où deux ames sensibles, abandon-

nées aux mouvemens de la tendresse ou de la douleur, expriment leurs sentimens beaucoup moins par ce qu'elles disent, que par l'accent qu'elles donnent au peu de mots entrecoupés qui leur sont arrachés par leur situation.

Les expositions, les intrigues, les narrations, les affaires, les conseils, résistent aux figures de la musique, et durent, par conséquent, former la substance du récitatif. Les prières, les louanges, les passions tendres et douloureuses, les expressions de l'amour ou de la haine, les irrésolutions d'un cœur agité par mille sentimens opposés, appellent des mouvemens et des traits plus ressentis : aussi firent-elles le sujet des ariettes.

Le récitatif fut ordinairement composé de vers de sept et d'onze syllabes, que le poëte put alterner et mêler à son gré. Les constructions et les périodes du récitatif durent être faciles et sur-tout très-serrées : dès-lors le compositeur étoit à portée d'animer et de passionner la scène par la fréquence des modulations; le chanteur pouvoit non-seulement reprendre haleine, mais donner, au moyen des pauses, un nouvel essor à sa voix; et l'auditeur enfin avoit moins de peine à saisir le sens des paroles dont la musique altère le ton ordinaire, et qui dans la poésie

italienne, ainsi que dans la poésie de toutes les langues qui en ont une, sont le plus souvent transposées.

Le récitatif ne dut être ni trop court ni trop long; dans le premier cas, il auroit pu devenir obscur; dans le second, il eût été ennuyeux: cependant dans les scènes de force, il fut permis au poëte de se livrer à son génie, et de donner un peu plus d'étendue au récitatif qui l'emporte alors sur l'ariette, en ce qu'il donne plus de mouvement et plus d'évidence à l'action. Et ce sont là les beaux momens de la musique italienne: c'est dans ces parties du drame que réunissant toutes les forces du rythme, de la mélodie et de l'harmonie, le compositeur attendrit, déchire, épouvante, éclate, tonne et foudroie.

A l'égard de l'ariette, le poëte y fut encore plus asservi que dans le récitatif. Il n'est pas nécessaire de porter plus loin nos observations pour faire sentir que dans le mélodrame italien la musique est, à tous égards, l'art dominant et principal, et que toutes les règles, tous les procédés de la poésie doivent lui être subordonnés. Les poëtes lyriques italiens avoient étrangement abusé de ce principe; pour mieux servir le musicien, ils avoient anéanti toutes les loix

de la poésie, de la convenance et de la raison. Le savant Apostolo Zeno réforma cet abus; il osa se montrer poëte et grand poëte dans ses drames; mais il ne se souvint pas assez de ce qu'il devoit au musicien; d'ailleurs il s'en falloit bien que son élocution fût harmonieuse et lyrique.

Il étoit réservé au disciple immortel de l'immortel Gravina, M. l'abbé Metastase, de perfectionner toutes les parties du mélodrame.

On voit, par ce peu de mots, qu'il faut bien se garder de confondre ce genre de poésie, soit avec la tragédie, soit avec nos opéras. Dans la tragédie, le poëte ne reçoit des loix de personne; quant à nos opéras, notre musique n'a pas encore mérité que la poésie lui fît de si grands sacrifices.

A.

IGLUKA ET SIBERSIK,

CONTE GROENLANDAIS (1).

Le jeune Sibersik et la belle Igluka vivoient dans cette partie occidentale du Groënland, connue sous le nom d'*Amaralek*. Sibersik étoit le jeune homme le plus accompli qui ait jamais adoré le grand Torngarsuk (2); personne ne l'égaloit à tirer de l'arc, à lancer le dard, à jeter le harpon, à conduire le canot et à plonger sous l'eau pour aller tirer l'huile du dos de la baleine expirante. Igluka étoit universellement regardée comme la plus aimable de toutes les nymphes du Groënland, qu'elle surpassoit en beautés et en perfections, comme la lune surpasse l'aurore boréale en lumière et en éclat. Elle étoit fille et unique héritière de l'Angekuk (3) Aiokarsorpok, un des plus riches patriarches de tout le Groënland; il possédoit deux barques

(1) Traduit de l'anglais.

(2) Divinité des Groënlandais.

(3) Les Angekuks sont les chefs du clergé, les juges, les nobles et les prophètes du Groënlandais.

et cinq canots, une cabane spacieuse pour l'hiver, une magnifique tente pour l'été, et un vaste magasin rempli d'os et d'huile de baleine, de dents de cheval marin, de peaux de renards, de buffles et de marsouins, et d'instrumens d'airain, de cuivre et d'étaim, qu'il avoit achetés des Kublunets (1). Sa chère Igluka avoit été élevée avec les soins les plus tendres et l'attention la plus recherchée. Les peaux des animaux les plus rares servoient à sa parure; dans les jours de fêtes, elle portoit des bracelets enrichis de perles, et elle étoit vêtue d'une magnifique robe de peaux d'oiseaux, garnie de plumes de toutes sortes de couleurs. Ses cheveux, plus noirs que le dos d'un corbeau, étoient tressés avec grace, et son col, plus éclatant que l'ivoire, étoit orné de coliers de verre et de corail. Ses yeux brilloient comme les trois étoiles de la ceinture d'Orion. La blancheur de ses dents effaçoit celle de la neige qui couvre éternellement les montagnes de Nepset, et sa bouche exhaloit une odeur de vierge si agréable qu'elle ne sortoit jamais sans recevoir un baiser de Niviarsiarsuaneks (2). Elle reposoit sur des lits de duvet,

(1) C'est le nom que les Groënlandais donnent aux Danois.

(2) Ce qui signifie : *Comme elle sent la vierge;* com-

et

et avoit soin de se frotter tous les jours de la graisse du ventre de la baleine. Une jeune personne qui réunissoit ainsi tous les avantages de la fortune et de l'éducation, ne pouvoit manquer d'avoir des sentimens nobles et délicats; l'orgueil de sa naissance, le sentiment de sa beauté et de ses rares perfections devoient lui faire regarder avec mépris les soins des jeunes gens qui aspiroient au bonheur de lui plaire, et l'on croyoit en effet que, n'en trouvant aucun digne d'elle, elle passeroit sa vie dans le célibat; mais le sort en décida autrement, et fixa son cœur en faveur du brave Sibersik, qui étoit non-seulement favorisé des biens de la fortune, mais qui surpassoit encore tous ses contemporains, autant par son esprit que par sa beauté, son adresse et son courage. Il avoit tué lui seul un sanglier énorme, dont il portoit pendant l'hiver la peau sur ses épaules, comme un trophée de sa victoire. Il avoit osé chercher autrefois le redoutable monstre marin Hafgufa (1), et il étoit le premier qui n'eût pas payé de sa

---

pliment qu'on fait aux filles qui se lavent le visage de leur propre urine.

(1) C'est le nom d'un esprit malfaisant, qui, selon les Groënlandais, paroît à la mer sous différentes formes hideuses.

vie une audace si rare. On l'avoit vu souvent plonger sous la glace pour attraper les marsouins et les chevaux marins, et, dans les plus violentes tempêtes, se mettre à la mer sur un léger canot, formé de branches entrelacées et couvertes de peaux. Le dard ou le harpon, lancé de sa main, frappoit sûrement le but; et ses flèches n'avoient jamais manqué la poule de mer sur le rocher, ni le buffle sur la montagne. Il remportoit toujours le prix de la lutte, de la danse et des autres jeux, et il étoit bien supérieur à tous ses compagnons dans les défis poétiques de satyre alternative (1), qui sont en usage dans les fêtes publiques parmi les jeunes Groënlandois.

La belle Igluka ne put s'empêcher d'être sensible à tant de perfections; elle prenoit plaisir à le voir déployer dans les jeux sa force et son adresse, et pour prix de la victoire qu'il avoit remportée, le récompensoit encore par un présent ou un sourire. Un jour, qu'un long essai de lutte l'avoit fatigué, elle le rafraîchit d'un verre d'huile de baleine; une autre fois, elle

(2) Cet usage existe réellement. Il est singulier de trouver un semblable rapport entre les sauvages habitans du Groënland et les anciens bergers de la délicieuse Arcadie.

lui fit présent d'une veste de peau de marsouin, qu'elle avoit coupée et cousue de ses propres mains; mais la faveur qui flatta davantage Sibersik, et qui excita la jalousie de tous ses compagnons, fut une invitation que lui fit l'aimable Igluka de souper avec elle; pour combler la bonne fortune de ce berger, après le repas, elle voulut le lécher (1) par tout le corps pour augmenter sa vigueur, et elle le revêtit d'une chemise de boyaux de marsouin, dont elle dépouilla son corps délicat. Dès lors Sibersik ne vécut plus que pour sa chère Igluka; les rochers retentissoient des chansons qu'il faisoit pour elle; il formoit des guirlandes d'aigues-marines, mêlées de coquilles et de corail, dont elle ornoit ses cheveux; il lui offroit les prémices de tous ses travaux, et ne manquoit aucune occasion de chatouiller ses oreilles des plus douces expressions de l'amour. Au milieu de ce tendre commerce, le bon vieillard Aiokarsorpok fut réuni à ses pères, et sa mort laissa Igluka maîtresse de son sort et de son bien. Sibersik continua de jouir de tous les priviléges innocens d'un amant favorisé; enfin le jour fut

(1) Les Groënlandais ont sans doute pris cet usage des ours, qui lèchent ordinairement leurs petits.

fixé, où ce couple aimable devoit être uni par les nœuds de l'hymen.

Igluka accompagna son cher Sibersik à la chasse de buffle qui se fait en été ; ils mangeoient sur la même assiette, ils dormoient sous la même tente, et ne se quittoient jamais dans toutes les évolutions de la chasse. Une telle familiarité entre les deux sexes entraîne souvent des conséquences fatales, dont la vertu la plus ferme et les sentimens les plus purs ne peuvent pas toujours garantir une ame tendre. La nature la plus parfaite et l'honneur le plus délicat ont des momens de foiblesse ; c'est dans un de ces momens que l'aimable, la tendre, la vertueuse Igluka perdit son innocence et son bonheur : elle avoit été affoiblie par les fatigues de la chasse, et son corps délicat avoit besoin de repos. Sibersik lui fit un lit de sa peau d'ours qu'il étendit sous un rocher avancé, dont le pied étoit baigné par les vagues retentissantes ; le bruit des flots et les frémissemens de la glace plongèrent peu à peu Igluka dans un sommeil profond : un songe agréable parut colorer son teint et embellir encore son visage ; son amant s'étoit couché à ses côtés : tandis qu'il contemploit sa belle maîtresse, les feux du désir s'allumoient dans son cœur ; il la pressa doucement

contre son sein, et la réveilla par les tendres murmures de l'amour : Igluka, trahie par ses sens, et enflammée par les caresses de son amant, ne défendit que foiblement le trésor de sa virginité ; la volupté les couvrit d'un nuage, et les marsouins, les hérons et les ours sembloient unir leurs cris pour célébrer leurs plaisirs. . . . .

Igluka sentit toute l'étendue de sa foiblesse; mais une femme vaincue une fois ne peut guère s'empêcher de l'être toujours : une foiblesse en entraîne plusieurs autres; son cœur n'en devint que plus tendre. Il n'en étoit pas de même de Sibersik ; la satiété suivit la jouissance ; sa tendresse diminua sensiblement; il se relâcha dans son assiduité et dans ses soins ; il chercha des plaisirs où sa maîtresse n'étoit pas, et évita bientôt son habitation et sa présence ; enfin il refusa d'accomplir le vœu solemnel qu'il avoit fait de l'épouser, et au nom duquel il l'avoit séduite. . . . .

Qu'on se représente la douleur que la perfidie d'un amant adoré fit naître dans le cœur de la tendre et fière Igluka ! Elle avoit perdu l'honneur et son amant, et les symptômes de sa honte commençoient à devenir si visibles, qu'il n'étoit plus possible de les cacher. L'horreur

de sa situation la jeta dans un profond désespoir ; trois fois elle résolut d'aller ensevelir dans les flots son opprobre et ses malheurs, et trois fois elle entendit une voix qui lui défendit d'exécuter cette funeste résolution. Elle consentit à souffrir la vie ; mais elle alla languir dans le fond d'un désert, où elle attendit du désespoir et de la douleur le secours qu'elle n'osoit se procurer elle-même. Le feu de ses yeux s'éteignit bientôt ; son visage perdit tout son éclat et ses grâces ; ses cheveux, noirs comme l'ébène, flottoient épars et en désordre sur ses épaules ; des alimens grossiers, qu'elle assaisonnoit de ses larmes, la soutenoient à peine ; enfin la tristesse et les souffrances la consumoient et la conduisoient à pas lents au tombeau. Sibersik n'ignoroit pas son état, et il se reprochoit vivement d'avoir rendu malheureuse une femme qui méritoit si peu de l'être ; mais la possession avoit répandu la langueur sur ses sens, et l'amour avoit fait place à une sorte de dégoût que l'honneur ni la raison ne pouvoient vaincre. Cependant l'image d'Igluka étoit toujours au fond de son ame, et les remords en avoient entièrement banni la paix ; il cherchoit en vain à fuir cette idée importune ; rien ne pouvoit l'en distraire ; il la retrouvoit dans les jeux et

dans la solitude; ni les amusemens, ni les occupations ne pouvoient calmer ses déchiremens, et la conversation de ses amis même étoit un poison qui aigrissoit encore l'amertume de son ame. Il négligea de son côté sa nourriture et ses vêtemens, et se livra à une profonde mélancolie. Il ne trouvoit d'autre soulagement à sa tristesse que de se jeter dans son canot, et de se lancer à la mer, pour perdre, au milieu des horreurs de la tempête et du soulèvement des flots agités, le sentiment des orages qui troubloient son ame. Dans ces courses solitaires, son imagination fut souvent frappée de l'apparition de l'esprit marin *Ingnersort*, qui se présentoit quelquefois à lui sous la forme d'une syrène, et quelquefois faisoit retentir les cavernes de hurlemens lamentables. Il regardoit ces apparitions comme des présages de sa mort, et il sembloit s'avancer sans peine vers la terre des esprits.

Un jour, son canot se brisa contre une isle de glace; il eut beaucoup de peine à gagner la rive à la nage, et il aborda enfin au lieu même où il avoit déshonoré la malheureuse Igluka. La vue de ce lieu fatal réveilla en lui l'idée de son crime avec toutes les circonstances qui pouvoient en accroître l'horreur. Dans le même moment,

un marsouin monstrueux s'élança de l'intérieur d'une caverne, passa près de lui en grondant, et se plongea dans la mer. Sibersik ne douta point que ce ne fût l'esprit Torngarsuk qui avoit prononcé le mot funèbre *Picklerrukput*, comme le présage assuré de son destin. Il essaya de tuer cet esprit infernal par une éruption de vent (1), dont le charme, selon la mythologie Groënlandaise, a une force à laquelle le démon ne peut résister. Mais malgré la violence de sa frayeur, tous ses efforts furent inutiles; il crut sentir la main glacée de la mort; ses cheveux se hérissèrent, ses genoux plièrent sous lui; il tomba sans mouvement et sans connoissance. Il étoit resté quelque tems dans cet état, lorsqu'il se sentit rappeler à la vie par les secours d'une main inconnue; il ouvre les yeux, et il reconnoît sa chère Igluka qui le tenoit dans ses bras, et l'arrosoit de ses larmes. Les yeux éteints, les traits flétris, le visage pâle de cette tendre amante ne purent la déguiser aux yeux de Sibersik. Les remords et l'espérance, l'amour et le désespoir vinrent agiter et troubler son

(1) Nous demandons grace pour ce trait, qui pourra déplaire aux lecteurs délicats, mais qui sert à peindre la stupidité de la superstition et de la barbarie de ces peuples.

cœur coupable; il se jeta aux pieds de la beauté qu'il avoit outragée, et ne put lui exprimer son repentir et sa tendresse que par des sanglots et des pleurs. Igluka oublia dans ce moment toutes ses peines passées, et ne sentit que le plaisir de retrouver un amant qu'elle avoit cru perdu pour elle. Ils se hâtèrent de s'unir par des nœuds solemnels. Igluka mit au monde, deux mois après la cérémonie, deux enfans qui firent la consolation de leurs parens et l'honneur de la contrée. Les deux époux vécurent long-temps amans, toujours amis, et oublièrent, dans le sein d'une union douce et tendre, les peines cruelles que leur avoit coûté un moment d'erreur et de foiblesse.

S.

PEREGRINUS.

DIALOGUE DE LUCIEN (1).

LUCIEN A CRONIUS : *Salut.*

ENFIN ce malheureux Peregrinus, qui aimoit à se faire appeler Protée, vient d'éprouver en effet le sort du Protée d'Homère; car après avoir revêtu toutes sortes de personnages par vanité, il a fini par se changer en feu et en flamme, tant étoit grande l'ardeur de gloire qui le consumoit. Ce grand homme a bien voulu être converti en charbons comme Empedocle, avec cette différence cependant que celui-ci s'est jeté dans le gouffre de l'Etna en cachette et sans témoins, au lieu que notre héros a consommé son sacrifice en présence d'une assemblée nombreuse, sur un bûcher élevé et après avoir fait un beau discours aux Grecs, où il leur annonçoit son projet. Je vous vois d'ici rire de la ridicule vanité du vieillard,

(1) Cette traduction est de la même main que celle du dialogue de *Jupiter le tragique*, insérée dans le 2e. vol. de cette collection.

ou plutôt je vous entends vous écrier : ô l'insensé, ô la malheureuse fureur de gloire! Vous en parlez bien à votre aise et sans danger, parce que vous en parlez de loin; mais moi j'ai dit les mêmes choses à quatre pas de son bûcher et au milieu d'une multitude dans laquelle il y avoit un grand nombre d'admirateurs de sa folie, qui m'écoutoient fort impatiemment. A la vérité beaucoup d'autres s'en moquoient comme moi; mais les cyniques ne le trouvoient pas bon, et j'ai pensé être mis en pièces par ces messieurs, comme Actéon par ses chiens, et son cousin Pentée par les bacchantes. Je veux vous conter comment la chose s'est passée, et vous retrouverez dans notre philosophe le talent que vous lui avez connu d'être un excellent auteur dramatique, et d'entendre la conduite d'une tragédie mieux qu'Euripide et Sophocle. J'étois allé en Elide, et je voulus me donner le plaisir d'entendre les cyniques dans leur école. L'un d'entr'eux, avec une voix forte et sévère, débitoit tous les lieux communs de cette morale qui court les rues, et mêloit à ses discours des injures pour tout le monde. Enfin, il se jette sur l'éloge de notre Protée. Je vais tâcher de vous rendre de mon mieux tout son verbiage. Vous reconnoîtrez facilement la vérité de mon

récit, vous qui les avez entendus souvent dans leurs déclamations. Comment! disoit-il, on ose taxer d'ambition et de vanité le grand Protée! O cieux, ô terre, ô soleil, ô fleuves, ô mers, ô Hercule, dieu de ma patrie! Protée! lui qui a été esclave en Syrie, qui a fait présent à sa patrie de cinq mille talens, qui a été chassé de Rome, qui est plus brillant de gloire que l'astre qui nous éclaire, et qui peut le disputer à Jupiter même. Mais quoi, on l'accuse d'orgueil parce qu'il a résolu de terminer sa vie sur un bûcher! Hercule n'en a-t-il pas fait autant? Esculape et Bacchus n'ont-ils pas été consumés par le feu du tonnerre? Empedocle ne s'est-il pas précipité dans l'Etna? Comme Théagène (c'étoit le nom de l'orateur) disoit ces paroles, je demandai à quelques personnes qui étoient à côté de moi ce qu'avoient de commun avec Protée ce bûcher, Hercule et Empedocle. C'est, me répondit-on, que Protée doit se brûler bientôt sur le mont Olympe. Comment, dis-je, pourquoi? On vouloit m'expliquer la chose; mais Théagène crioit si fort que je ne pouvois rien entendre. J'écoutai donc le reste de son discours et les éloges pompeux qu'il donnoit à Protée. Il l'élevoit beaucoup au-dessus de Diogène et d'Antisthène et de Socrate lui-même, et le

mettoit en parallèle avec Jupiter. A la fin, cependant, s'étant contenté de mettre le philosophe et le dieu sur la même ligne, il termina sa harangue en ces termes : Il y a deux chef-d'œuvres dans le monde, Jupiter Olympien et Protée. Phydias a fait le premier, la nature a fait le second; mais cette statue vivante quittera bientôt la terre, s'élèvera vers les dieux sur un nuage de feu, et nous laissera comme des orphelins désolés. En disant ces belles choses, il étoit tout en sueur, pleuroit à chaudes larmes et se tiroit les cheveux, modérément cependant pour ne pas les arracher ; d'autres cyniques le consoloient et le remmenèrent. A peine avoit-il quitté la place qu'un autre orateur lui succède avec promptitude pour ne pas laisser la multitude se dissiper, et d'abord il fait quelques libations sur le feu du sacrifice qui brûloit encore. Pendant la cérémonie, il éclatoit de rire; mais bientôt il commença ainsi. Vous avez entendu ce coquin de Théagène terminer sa mauvaise harangue à la manière d'Héraclite, en pleurant; pour moi, je commencerai la mienne comme Démocrite, en riant; et sur cela, il se met à rire de nouveau, et de si bonne grace, que nous voilà tous à rire avec lui. Messieurs; dit-il ensuite, qu'avons-nous de mieux à faire

que de rire, quand nous entendons des discours si extravagans, et que nous voyons des hommes que l'âge devroit avoir rendu raisonnables, dansant sur la corde et faisant des tours de force pour l'amour d'une gloriole vile et ridicule? Mais voulez-vous savoir quel est cet homme sublime qui doit se donner à vous en spectacle? Je vais vous le faire connoître, j'en puis parler savamment. J'ai étudié sa doctrine et sa vie, et je m'en suis instruit aussi chez ses concitoyens, dont vous imaginez bien qu'il doit être parfaitement connu. Ce grand homme sortoit à peine de l'adolescence qu'il fut surpris en adultère, et qu'après avoir reçu un bon nombre de coups de bàtons, il s'enfuit par les toits avec une rave dans le cul. Peu de temps après ayant abusé d'un jeune garçon, il fut obligé d'appaiser les parens en leur donnant trois mille écus pour ne pas être conduit au tribunal du préfet d'Asie. Mais je ne veux pas m'arrêter sur ces gentillesses et d'autres semblables qui ne sont que des jeux de sa jeunesse; il faisoit alors son éducation et n'étoit pas encore un homme parfait. Le crime qu'il a commis sur son père vaut la peine d'être raconté. Vous savez qu'il l'a étranglé parce qu'il souffroit impatiemment que le vieillard poussât sa carrière

au-delà de soixante ans. Son forfait étant divulgué, il se condamna lui-même à un exil perpétuel et à une vie errante de pays en pays. C'est alors qu'il embrassa la merveilleuse doctrine des chrétiens, et qu'il vécut en Palestine avec eux et leurs prêtres; mais il leur montra bientôt qu'ils n'étoient que des novices auprès de lui. Il devint en peu de temps au milieu d'eux prophête, prêtre, évêque, enfin tout. Il expliquoit leurs livres sacrés et en composoit lui-même de nouveaux. Les chrétiens conçurent pour lui un respect religieux, le regardèrent comme un législateur et l'élevèrent aux plus grandes dignités parmi eux. On sait qu'ils honorent un grand homme qui a été crucifié en Palestine, et qui leur a donné une nouvelle religion. Protée fut jeté en prison par les magistrats pour ce culte nouveau. Son crédit et sa considération en augmentèrent beaucoup, et lui donnèrent dans la suite de grandes facilités pour conduire le peuple à son gré, ce qui étoit l'unique objet de son ambition. Lorsqu'il fut dans les fers, les chrétiens regardèrent sa détention comme une calamité publique; ils remuèrent tout pour l'en tirer, et comme ils n'en purent venir à bout, ils lui rendirent toutes sortes de devoirs avec un soin assidu. On voyoit

à la porte de sa prison, dès le grand matin, les vieilles, les veuves et les orphelins, et les plus distingués d'entr'eux corrompoient les gardes pour passer la nuit avec lui. On y mangeoit et on y tenoit des discours qu'ils appellent pieux. Les chrétiens l'appeloient aussi le nouveau Socrate. Il vint même des députés des chrétiens d'Asie pour lui apporter des secours, le défendre auprès du magistrat et le consoler; car on ne sauroit croire avec quelle ardeur ils s'empressent de rendre service à leurs frères; dans de pareilles occasions, ils n'épargnent rien. Peregrinus en tira de grandes sommes dans sa captivité, et ces hommes regardoient comme un grand bonheur pour eux tout ce qu'ils faisoient pour lui. Ces malheureux, persuadés qu'ils seront immortels après cette vie, méprisent la mort, et plusieurs s'y livrent eux-mêmes. Leur premier législateur leur ayant persuadé qu'ils sont tous frères, ils se sont séparés de nous et ont abandonné les dieux des Grecs; ils adorent cet homme crucifié qui leur a donné des préceptes et des loix. Ils méprisent les richesses, pensent que les biens sont communs et croient tout aveuglement. Si donc quelque charlatan, quelque homme adroit et qui entende les affaires, vient à eux, il s'enrichit bien vîte avec des

des gens si simples. Cependant Peregrinus fut mis en liberté par le préfet de Syrie, homme qui aimoit la philosophie. Ce magistrat, ayant connu que son prisonnier avoit la folie de vouloir mourir pour la gloire, le renvoya et ne le jugea pas même digne d'être puni. Notre homme retourne alors dans sa patrie. Il y trouve la ville encore indignée de son parricide, et des accusateurs qui veulent le citer en justice. La plus grande partie de ses biens avoit été dissipée pendant son absence; il ne lui restoit que des terres, environ pour quinze talens; car tout ce que son père lui avoit laissé n'alloit pas à plus de trente talens, et non pas à cinq mille, comme le prétend ridiculement Théagène, somme que toute la ville de Paros et quinze villes voisines ne valent pas. Le souvenir du crime étant encore récent, on alloit s'élever contre le parricide. On plaignoit publiquement le sort d'un bon vieillard périssant par les mains de son fils. Il fallut que Protée détournât le coup qui le menaçoit. Il se montre donc au peuple assemblé, les cheveux épars, revêtu d'un méchant habit, une besace sur son dos, un bâton à la main, en un mot, dans un équipage tout à fait tragique. Alors il déclare qu'il fait don au public de tous les biens que lui a laissés son père d'heu-

reuse mémoire. A ces paroles, le peuple et les pauvres sur-tout s'écrient que Peregrinus est le seul homme vraiment philosophe, le seul qui aime sa patrie, le seul digne émule de Diogène et de Socrate. Ces éloges ferment la bouche à ses ennemis ; et si quelqu'un veut parler du meurtre du père, on le poursuit à coups de pierre. Notre philosophe se remet à courir le monde, vivant cependant dans l'abondance de toutes choses par les soins que lui rendent les chrétiens qui l'accompagnent partout. Mais leur liaison ne dura pas long-temps. Il se rendit coupable à leurs yeux de je ne sais quel crime. Il mangea, je crois, des viandes défendues ; enfin ils l'excommunièrent. Notre homme se trouvant alors fort embarrassé songea à redemander ses biens à ses concitoyens, et s'adressa au prince pour cela. Mais la ville envoya de son côté des députés qui soutinrent ses droits, et on ordonna à Peregrinus de laisser subsister une donation qu'il avoit faite sans que personne l'y forçât. Il entreprit alors un troisième voyage, et alla en Egypte auprès d'Agatobule. Là, il se livra à des pratiques admirables. On le voyoit la tête à demi rasée et le visage couvert de boue. Aux yeux de tout le peuple, il touchoit les parties que la pudeur empêche de nommer, et les

laissoit voir, en disant que c'étoit-là des actions indifférentes. Il se fouettoit lui-même sur le derrière et se faisoit fouetter. En un mot, il faisoit toutes les gentillesses que nous voyons faire à cette espèce de charlatans. Après s'être ainsi formé, il alla en Italie, et en y mettant le pied, le voilà qui fait son occupation d'insulter tout le monde, à commencer par l'empereur, qu'il connoissoit pour être d'une très-grande clémence, ce qui lui faisoit tout oser. Il est probable que le prince s'embarrassoit peu des injures, et ne croyoit pas devoir punir un philosophe pour quelques paroles injurieuses, surtout un cynique qui fait son métier d'en dire. La gloire de Peregrinus en augmentoit pourtant, au moins auprès des hommes simples et imbéciles, et il étoit l'objet de l'admiration publique. Enfin, le prêteur voyant qu'il abusoit de l'indulgence qu'on avoit pour lui, le chassa de la ville, en disant qu'on n'y avoit pas besoin d'un si grand homme. C'est alors qu'il alla rendre visite à Musonius, à Dion, à Epictete et à d'autres philosophes persécutés comme lui. De retour en Grèce, tantôt il insultoit les habitans de l'Elide dans ses discours, tantôt il conseilloit aux Grecs de prendre les armes contre les Romains. Un homme de mérite et

d'une grande considération, parmi les autres services qu'il avoit rendus au public, avoit amené des eaux à Olympie où l'on en manquoit, et où dans les temps de fêtes il arrivoit souvent que beaucoup de personnes tomboient malades et mouroient à raison de la grande multitude qui s'y rassembloit et de la sécheresse du lieu. Peregrinus accabloit ce bon citoyen d'injures et lui reprochoit d'avoir rendu les Grecs efféminés, prétendant que les spectateurs des jeux olympiques devoient savoir supporter la soif; ce qu'il disoit en buvant lui-même de cette eau. Le peuple indigné se jeta sur lui, et il eût été lapidé s'il ne se fût refugié aux pieds de la statue de Jupiter. Mais aux jeux suivans, il prononça une harangue qu'il avoit composée pendant l'olympiade précédente, en l'honneur de celui qui avoit fait l'acquéduc et pour se justifier d'avoir pris la fuite dans cette occasion.

Cependant il commençoit à être négligé du peuple et cessoit d'être un objet d'admiration. Il n'avoit plus rien de nouveau à dire ni à faire qui pût attirer sur lui les regards et exciter l'étonnement, ce qui étoit sa grande passion. Il imagina donc un nouveau moyen de se rendre célèbre, et annonça dans toute la Grèce aux derniers jeux qu'il se brûleroit aux jeux suivans.

Il met à cette extravagance tout l'appareil convenable ; il a creusé lui-même la fosse, porté le bois et construit son bûcher. A mon avis, il devoit attendre la mort et ne pas se la donner ; mais s'il avoit absolument résolu de se défaire, il ne devoit pas choisir un genre de mort si théâtral. S'il vouloit périr par le feu, pour avoir la gloire d'imiter Hercule, que n'alloit-il sur quelque montagne écartée pour s'y brûler, sans autre témoin que ce nouveau Philoctète, son cher Théagène, au lieu de se donner en spectacle à un peuple nombreux? Après tout, il mérite le supplice auquel il se soumet ; il faut bien qu'un parricide impie soit puni ; mais cela auroit dû se faire plutôt, et il auroit dû être jeté il y a long-temps dans le taureau de Phalaris, au lieu de mourir d'une mort prompte comme celle qu'il va subir ; car on prétend qu'il n'y a point de genre de mort plus prompt que celui d'un homme qu'on brûle ainsi, parce qu'en respirant la flamme par la bouche il perd la vie sur-le-champ.

Peregrinus nous annonce le spectacle de sa mort comme une chose auguste en se brûlant dans un lieu sacré, où il n'est pas même permis d'enterrer les morts. Vous avez entendu parler d'Erostrate qui brûla le temple d'Ephèse

pour rendre son nom célèbre. C'est le même motif qui anime notre philosophe ; c'est un désir de renommée qui est insatiable et qui va jusqu'à la fureur. Je sais bien qu'il dit qu'il se brûle pour enseigner aux hommes à mépriser la mort et à supporter tous les maux. Mais je vous demanderai, messieurs, si vous voudriez que les méchans apprissent de lui cette constance, ce mépris de la mort, cette patience dans les maux et cette assurance contre toutes les terreurs ? Non, sans doute. Or, comment Protée fera-t-il que ses instructions n'affectent que les honnêtes gens, et comment empêchera-t-il que les scélérats ne les reçoivent pour en devenir plus audacieux à braver tous les dangers qu'entraîne la violation des loix ? Mais accordons pour un moment que ses leçons ne soient reçues que par des hommes justes : voudriez-vous que vos enfans les missent en pratique et devinssent ses émules et ses imitateurs ? Vous me répondrez tous que vous en seriez bien fâchés, et je devois bien m'attendre à cette réponse, puisque parmi ses disciples même, aucun ne veut l'imiter. C'est un reproche que nous pouvons faire sur-tout à Théagène, qui, se piquant de lui ressembler dans toutes les autres choses, ne veut pas l'imiter et le suivre en mou-

rant comme lui, quoiqu'il pût atteindre au même bonheur et à la même gloire en se brûlant aussi. Ce n'est pas en effet par le bâton, la besace et le manteau usé, qu'il faut ressembler à ce grand homme. Cette imitation est facile et sans danger, et tout le monde en peut faire autant. C'est la fin de sa vie qu'il faut copier. C'est un bûcher de bois verd qu'il faut construire pour, s'y précipiter et y être suffoqué par la fumée. Je dis par la fumée, parce qu'Hercule et Esculape ne sont pas les seuls qui aient été consumés par le feu. On voit qu'il est aussi employé à punir les sacriléges et les homicides. Je croirois donc plus convenable que nos philosophes mourussent étouffés par la fumée, parce que ce genre de mort leur seroit véritablement propre et le plus convenable de tous. Quel motif raisonnable peut avoir Peregrinus pour une action si extraordinaire? Hercule s'est brûlé pour se délivrer des tourmens que lui causoit la robe de Nessus. Mais cet homme-ci ne veut que faire parade de son courage, comme les bracmanes; car c'est à ces gens que nos philosophes se piquent de ressembler. Mais n'y a-t-il pas aussi dans l'Inde des hommes insensés et avides d'une vaine gloire? Au reste, Peregrinus ne les imite pas exactement. Selon le rapport d'Onesicrite, qui

vit Calanus se brûler, les bracmanes ne se jettent pas dans le feu; mais après avoir construit et allumé le bûcher, ils se tiennent d'abord debout et immobiles à une très-petite distance et se laissent griller à petit feu. Ensuite ils se placent sur le bûcher les uns après les autres, selon l'ordre de leurs dignités, et s'y couchent tranquillement comme sur un lit. On voit que cette constance est bien au-dessus de celle de notre cynique, qui ne fera pas quelque chose de bien merveilleux, puisqu'il périra tout de suite dans le feu dans lequel il se précipitera.

Il y a des gens qui prétendent qu'il se fera en lui quelque métamorphose qui le dérobera aux flammes, qu'il en a eu des assurances en songe et que Jupiter ne permettra pas que ce lieu sacré soit profané par sa mort. Mais je pense qu'il peut être tranquille sur cela, et je jurerai bien, si l'on veut, qu'aucun des dieux ne sera fâché de voir le supplice de Peregrinus. D'autres croient qu'il se retirera du feu à demi brûlé; à moins, disent-ils, qu'il n'ait fait faire son bûcher sur une fosse profonde par laquelle il pourra s'échapper. Mais il lui sera difficile de s'en tirer s'il s'en approche une fois. Il sera environné de cyniques qui l'exciteront et le pousseront dans le feu, qui l'animeront à consommer

son sacrifice, et qui l'empêcheront de montrer sa peur, s'il en éprouve en ce moment. Il feroit une excellente plaisanterie à mon gré, si en se jetant dans son bûcher, il en entraînoit deux avec lui.

J'entends dire qu'il ne veut plus qu'on le nomme Protée et qu'il se fait appeler le Phœnix, parce qu'on raconte que cet oiseau de l'Inde, arrivé à une extrême vieillesse, se brûle lui-même. Il fait aussi répandre parmi le peuple beaucoup de fables et d'anciennes prophéties qui annoncent qu'il doit devenir le dieu tutélaire de la nuit. On voit qu'il désire des autels et qu'il se flatte qu'on lui en élevera d'or massif; et en vérité il est fort possible que dans un grand nombre d'imbécilles, il s'en trouve quelques-uns qui assureront que le nouveau dieu de la nuit leur est apparu, et qu'il les a guéris de la fièvre quarte. Les fourbes qui sont parmi ses disciples ne manqueront pas de lui bâtir une chapelle sur le lieu du bucher et de lui faire rendre des oracles; ce qui paroîtra fort naturel, d'autant que Protée, fils de Jupiter et son ayeul de nom, prophétisoit. Je vous annonce aussi qu'il aura surement des prêtres qui se fouetteront ou se stigmatiseront ou feront quelqu'autre action aussi ridicule en son honneur, et qu'on

établira des cérémonies nocturnes et des processions avec des flambeaux autour d'un bucher.

Au reste, Théagène prétend que la sybille a annoncé la mort de Protée et son apothéose, et il en cite cet oracle : *lorsque Protée, le plus grand et le meilleur des hommes, après s'être offert en holocauste, sera monté aux cieux, que la terre entière adore ce nouveau dieu qui doit présider à la nuit, assis aux côtés d'Alcide et de Vulcain.* Voilà ce que Théagène assure avoir entendu de la Sybille. Mais il y a un autre oracle qui sert de réponse à celui-là. *Lorsqu'un cynique à plusieurs noms, poussé par la rage de faire parler de lui, se précipitera dans les flammes, il faut que ses disciples l'imitent sous peine d'être lapidés, de peur de ressembler à ceux qui prêchent la vertu sans la pratiquer.* Que vous en semble, messieurs? cet oracle-ci ne vaut-il pas le premier? Les disciples de Protée n'ont donc plus qu'à chercher chacun l'endroit où ils se changeront en air; car c'est ce qu'ils prétendent devenir en se brûlant.

Cet orateur, ayant fini là sa harangue, descendit en riant, et toute l'assemblée s'écria : *Allons, qu'ils se brûlent bien vîte; ils méritent cet honneur.* Mais Théagène, ayant en-

tendu le bruit, accourut; et, étant monté une seconde fois, il se mit à crier à tue-tête et à accabler d'injures celui qui venoit de parler et dont je ne pus pas savoir le nom. Je quittai donc la place, laissant Théagène se rompre les poumons et j'allai au cirque voir des combats d'athlètes qui étoient déjà commencés. Voilà ce qui se passa en Elide.

Nous nous transportâmes ensuite à Olympe, où nous trouvâmes les habitans divisés en deux partis, les uns parlant mal de Protée, les autres célébrant l'action qu'il alloit faire; et il y avoit tant de chaleur dans les esprits que plusieurs d'entr'eux en vinrent aux mains. L'arrivée de Protée suspendit les querelles. Il étoit suivi d'une foule innombrable, et précédé de plusieurs héraults qui se disputoient la gloire de l'annoncer. Alors il commença un discours où il raconta sa vie passée et les malheurs qu'il avoit essuyés pour l'amour de la philosophie. Il parla long-temps; mais je n'en pus entendre que peu de chose, parce que j'étois éloigné de lui. La foule étoit si grande que je craignis d'être étouffé comme il arriva à plusieurs personnes, et je dis adieu à ce sophiste qui alloit se donner la mort et qui faisoit son epitaphe d'avance. En me retirant, j'entendis seulement ces grands

mots : *Qu'il vouloit couronner une belle vie par une fin digne d'elle, et qu'après avoir vécu comme Hercule, il devoit mourir comme lui. Je veux*, ajoutoit-il, *être encore utile aux hommes en leur enseignant par mon exemple à mépriser la mort, et j'espère qu'ils seront pour moi autant de Philoctètes.* Sur cela les imbéciles pleuroient et crioient : *Conservez-vous pour nous !* D'autres plus courageux lui disoient : *exécutez ce que vous avez résolu.* Notre homme cependant étoit dans un grand trouble ; car il avoit espéré que tout le monde l'empêcheroit de se jeter dans le feu, et qu'on le forceroit de supporter encore la vie. Mais quand il vit, contre son attente, qu'il ne pouvoit plus s'en dédire, il pâlit, il se troubla et termina sa harangue. Vous pensez bien que tout cela me divertit infiniment, car je vous avoue que je ne puis avoir aucune compassion d'un homme si avide d'une gloire ridicule et qui surpasse en cela tous ceux qui sont tourmentés par cette cruelle passion. Cependant le peuple le conduisoit en foule, et il se rassasioit d'orgueil en voyant les yeux de la multitude attachés sur lui et l'admiration qu'on montroit pour son courage ; malheureux, qui ne pensoit pas que les malfaiteurs qu'on mène au supplice et qui sont entre les mains du

bourreau sont encore mieux accompagnés que lui.

Nous touchions à la fin des jeux, qui ont été les plus beaux des quatre jeux olympiques que j'aie vus. J'aurois bien voulu m'en aller; mais, comme il étoit difficile d'avoir des voitures, parce que tout le monde partoit à la fois, je restai malgré moi. Notre philosophe avoit déjà différé plusieurs jours; enfin il annonça que la nuit suivante il se brûleroit. Un de mes amis, instruit de la chose, vint me réveiller au milieu de la nuit. Nous nous acheminâmes à l'endroit du bûcher, éloigné d'Olympe de vingt stades entières. Nous remarquâmes d'abord le bûcher construit dans une fosse de la profondeur d'une coudée. Il étoit garni en plusieurs endroits de torches et de sarmens, pour qu'il s'embrasât avec plus de facilité. Au lever de la lune, qui devoit être spectatrice d'une si grande action, notre homme paroît vêtu de ses habits ordinaires, et suivi d'une troupe de cyniques à la tête desquels on voyoit Théagène une torche à la main et jouant assez bien le second rôle de cette tragédie. Protée lui-même avoit une torche. L'un et l'autre mirent le feu au bûcher en même temps par deux côtés opposés. Le bûcher s'embrâsa en un instant. Alors Protée, et je vous

prie d'écouter avec encore plus d'attention mon récit qui devient plus intéressant: Protée, dis-je, quittant sa besace, son manteau déchiré et son bâton qui lui tenoit lieu de la massue d'Hercule, demeura avec une camisole fort sale. Il demanda de l'encens qu'on lui donna, et il le répandit sur le feu; ensuite se tournant vers le midi, car le midi jouoit aussi un rôle dans cette pièce, il dit: *O esprits tutélaires de mes aïeux maternels et paternels, recevez-moi parmi vous.* A ces mots, il se jeta dans le feu et nous ne le vîmes plus, parce qu'il fut tout de suite enveloppé de la flamme qui étoit très-grande. Cette invocation des démons paternels me fit rire, parce que je me rappelai ce qu'on dit de son parricide. Ne riez-vous pas aussi, mon cher Cronius, au récit que je vous fais de la catastrophe de cette tragédie?

Cependant les cyniques qui environnoient le bûcher ne versoient pas des larmes; mais les yeux attachés sur le feu, ils montroient dans leur silence une tristesse profonde. Enfin, frappé par la mauvaise odeur qui s'élevoit, je m'écriai: nous sommes bien sots de nous tenir ici; ce n'est point du tout une chose agréable de sentir l'odeur d'un vieillard brûlé. Attendez-vous, leur demandai-je, qu'il arrive ici un peintre qui vous

dessine, comme on représente les amis de Socrate dans sa prison? Cette plaisanterie les indigna. Ils me dirent force injures et levèrent sur moi leurs bâtons. Mais lorsque je les eus menacés de saisir quelques-uns d'entr'eux et de les jeter dans le feu pour y suivre leur maître, ils me laissèrent tranquille. Pour moi, en retournant, je pensai profondément, mon ami, combien est puissante la passion de la gloire; les hommes du plus grand mérite ont beaucoup de peine à s'en défendre, et vous voyez qu'elle va jusqu'à s'emparer de celui-ci, qui a fait tant de folies et même d'actions dignes du feu.

Je rencontrai, en revenant, beaucoup de personnes qui alloient au spectacle que je venois de voir, et qui espéroient qu'ils trouveroient le cynique encore vivant; car on avoit répandu la veille qu'il ne se brûleroit qu'au lever du soleil, après avoir salué cet astre à l'imitation des Bracmanes. Je détournai une partie de ces curieux de poursuivre leur chemin, en leur disant que tout étoit fini, et que ce n'étoit pas la peine d'aller plus loin pour voir seulement le lieu et quelques restes du feu. Mais j'eus beaucoup à faire pour répondre à toutes leurs questions sur les circonstances les plus minutieuses. Si j'eusse rencontré quelques hommes de sens,

je leur aurois fait le récit détaillé que vous venez de lire; mais, pour ces imbécilles, qui m'écoutoient la bouche béante, je leur contai la chose avec des circonstances étonnantes. Je leur assurai que, lorsque le bûcher fut embrâsé et que Protée s'y fut jeté, il se fit un grand tremblement de terre, et que, du milieu de la flamme, s'éleva vers le ciel un vautour qui cria d'une voix humaine : *J'abandonne la terre et je monte aux cieux.* Ces gens étoient saisis d'admiration; pénétrés d'une sainte horreur, et voulant adorer le nouveau dieu, ils me demandoient si le vautour s'étoit envolé à l'orient ou à l'occident, et je leur répondois tout ce qui me venoit à la bouche. Quelque temps après, me trouvant à une fête, j'y ai rencontré un vieillard à qui son maintien et sa barbe donnoient un air fort imposant, et qui parloit de Protée. Il racontoit que, depuis qu'il avoit été brûlé, il l'avoit vu revêtu d'une robe blanche et couronné d'olivier, et qu'il venoit de le laisser se promenant sous le portique avec un air serein. Il ajoutoit aussi, avec serment, qu'il avoit vu s'élever du bûcher le corbeau que j'avois inventé moi-même. Vous pouvez juger par ce trait, de la multitude de miracles qu'on va bientôt lui faire faire. Que d'abeilles vont fréquenter

fréquenter son tombeau ! que de cigales y chanteront ! que de corneilles s'y reposeront comme sur le sépulcre d'Hésiode et de quelques autres grands-hommes ! Je sais déjà qu'on se prépare à lui élever des statues en Elide et dans plusieurs autres villes de Grèce. On dit qu'il a écrit, avant sa mort, aux villes les plus considérables, et qu'il a envoyé à plusieurs des préceptes, des conseils et même des lois. Il leur a aussi député quelques-uns de ses disciples, qui se font appeler les envoyés du défunt et des ambassadeurs de mort.

Telle a été la fin de ce malheureux Protée, de cet homme qui, pour vous en dire mon sentiment en peu de mots, n'a jamais tenu aucun compte de la vérité, qui n'a jamais rien dit ni rien fait que pour l'amour d'une vaine gloire et pour faire parler de lui, et qui a poussé cette étrange passion si loin qu'il s'est brûlé par le même motif, quoiqu'il ne pût pas jouir après sa mort des éloges qu'il attendoit de son action.

J'ajouterai encore à sa vie quelques traits qui vous divertiront. Je crois vous avoir déjà raconté comment, dans mon voyage de Syrie, je me suis trouvé avec lui dans le même vaisseau, et comment, dans cette navigation, il avoit

attiré à sa secte un jeune et beau garçon pour en faire son Alcibiade; comment nous fûmes surpris dans la mer Egée par une forte tempête, et comment cet homme si merveilleux, qui paroissoit si élevé au-dessus de la crainte de la mort, s'abandonna avec les femmes aux larmes et au désespoir. Je veux seulement vous parler de ce qui lui est arrivé huit ou dix jours avant sa mort. Il avoit mangé un peu plus que de raison, il vomit la nuit et fut saisi d'une fièvre violente. Il fit appeler le médecin Alexandre, qui m'a raconté depuis qu'il l'avoit trouvé se roulant par terre, ne pouvant supporter la chaleur qu'il ressentoit, et désirant ardemment de boire, ce qu'Alexandre ne lui permit pas de faire. Le médecin lui dit aussi que, s'il vouloit absolument mourir, la mort se présentoit à sa porte, qu'il n'avoit qu'à la suivre et qu'il n'avoit pas besoin de bûcher. A quoi le philosophe lui répondit qu'un genre de mort si commun seroit ignoble pour lui. Voilà ce que je tiens d'Alexandre. Mais moi-même je l'avois vu peu de jours auparavant, les yeux enflés et pleurans de l'application d'un collyre très-âcre. Il croyoit, sans doute, que Pluton ne recevoit point d'aveugles aux enfers. Cela ressemble à l'homme qui, prêt à être crucifié, se faisoit panser une légère bles-

sure au petit doigt. Croyez-vous que Démocrite se fût abstenu de rire s'il eût vu de pareilles folies; quoiqu'à dire vrai, je ne sais si toute sa faculté de rire lui eût suffi pour celles-ci?

Riez en donc aussi, mon ami, et sur-tout riez encore plus fort, lorsque vous l'entendrez admirer par les fanatiques qu'il s'est faits.

A. MORELLET.

FRAGMENT

D'UN OUVRAGE QUI A POUR TITRE:

COMPARAISON

DES

MŒURS DES GRECS MODERNES

AVEC CELLES DES GRECS ANCIENS.

LORSQU'APRÈS la mémorable expédition de Pharsale, les Athéniens, qui jusqu'alors avoient refusé de rendre hommage à César, vinrent au-devant de lui, et implorèrent sa clémence, César leur fit grace en ces termes : *Jusques à quand, malheureux par votre faute, devrez-vous votre salut à la gloire de vos ancêtres ?* La Grèce n'a pas toujours eu des vainqueurs aussi généreux. Cette nation superbe, aux yeux de laquelle tous les peuples de la terre n'étoient qu'un monceau de barbares; qui, avec une poignée de soldats et une flotte médiocre, réprima d'abord, et bientôt après brisa les forces de tout l'orient; qui, depuis, rassemblée sous

les étendards des Macédoniens, abolit l'empire, le nom et les langues de tant de nations, gémit aujourd'hui depuis près de quatre siècles dans les fers de la tyrannie. La magnanimité romaine pardonna aux enfans en faveur des vertus de leurs aïeux; les derniers vainqueurs de la Grèce n'ont rien respecté : mais le moral subjugue et ne détruit pas le physique. Arrachez les Grecs modernes à la servitude qui les opprime, et vous verrez se reproduire tous les talens et toutes les vertus qui distinguèrent leurs ancêtres. M. Guis, qui a parcouru plus d'une fois la Grèce, moins pour observer les ouvrages des hommes que les hommes mêmes, frappé de la conformité qui se trouve entre les mœurs des anciens peuples de cette partie du monde et celles de ses modernes habitans, a composé sur ce sujet un ouvrage plein d'érudition et de philosophie, dont il a bien voulu nous communiquer quelques portions, et nous permettre d'en détacher le morceau suivant sur les danses.

L'EXERCICE de la danse est de tous les pays et de tous les temps; mais on peut avancer que les Grecs ont plus dansé que les autres peuples; la danse, parmi eux, faisoit partie de la gymnastique; elle étoit dans plusieurs cas ordonnée

par les médecins ; elle entroit dans les exercices militaires ; elle étoit affectée à tous les âges, à toutes les conditions ; elle entroit dans les festins ; elle animoit les fêtes : les poëtes mêmes récitoient et chantoient leurs vers en dansant. Platon, Aristote, Athenée, Xénophon, Plutarque, Lucien et tous les auteurs grecs font l'éloge de la danse. Anacréon, le père du plaisir, répète dans sa vieillesse qu'il est toujours prêt à danser (1). Il y a plus : l'amour qu'Aspasie inspire fait danser le vieux Socrate. Aristide danse malgré Platon à un festin de Denis-le-Tyran. Scipion l'Africain, à l'exemple de ces hommes illustres, apprend chez lui une danse mâle et animée ; et l'on compte parmi les vertus d'Epaminondas, au rapport de son historien, son talent pour la musique et pour la danse.

Si les hommes se piquoient d'exceller dans cet art, il devenoit pour les femmes un mérite essentiel. Hélène dansoit à une fête de Diane, quand elle fut enlevée par Thésée et Pirithoüs (2). Ecoutons Homère : « La belle Polymèle faisoit » tout l'ornement de la danse ; l'enjoué Mercure, » l'ayant vu danser à une fête de Diane, en » devint éperduement amoureux ».

(1) Od. 27 et 42.

(2) Plut. vie de Thésée.

Je rechercherai non-seulement la ressemblance entre les danses grecques modernes et les anciennes, mais encore l'imitation qui a caractérisé anciennement celles qui existent encore aujourd'hui. On sait que la danse chez les Grecs étoit une imitation figurée des actions et des mœurs : voilà pourquoi Lucien veut qu'un danseur, qui doit être en même temps un bon pantomime, sache bien la fable et l'histoire des dieux. Dans toutes les fêtes, on chantoit les louanges de la divinité qui en étoit l'objet, et les danses ensuite représentoient les plus beaux traits de sa vie : on dansoit le triomphe de Bacchus, les noces de Vulcain, celles de Palès : les jeunes filles brilloient aux fêtes d'Adonis ; elles dansoient les amours de Diane et d'Endimion, la fuite de Daphné, le choix de Pâris, Europe que l'amour porte sur les flots ; les gestes, les pas, les mouvemens et les airs exprimoient toutes ces situations. Les danses particulières aux pays où les fêtes se célébroient, et celles qui étoient faites pour les événemens les plus célèbres, ont été plus long-temps conservées que les autres.

Tous ces danseurs en Grèce, qui se tiennent aujourd'hui par la main et qui vont dans les rues ou à la campagne en dansant, repré-

sentent les danses publiques qu'on menoit autrefois.

Admète dit dans Euripide, en ordonnant une fête, qu'on mène des danses publiques. Ce chœur orbiculaire (1) qui chantoit le dythirambe et dansoit au chant de cette espèce d'hymne à l'honneur de Bacchus, tantôt les mains libres, tantôt les mains entrelacées, commença à danser autour des autels; on le plaça ensuite sur le théâtre, où, en conservant le chant et la danse, il joua lui-même un rôle intéressant.

Depuis la chûte du théâtre des Grecs, ces chœurs isolés n'ont été que des branles en rond que les Grecs ont conservés. Ils dansent tantôt en chantant et tantôt au son de la lyre, tantôt les mains libres et tantôt les mains entrelacées. Mais ce n'est plus autour de l'autel de Bacchus ou des autres divinités de leurs pères, c'est autour d'un vieux chêne, à l'ombre duquel, dans leurs fêtes les plus religieuses, la tête couronnée de fleurs, ils renouvellent les anciennes orgies et se livrent aux mêmes excès.

On voit encore, pour ainsi dire, de ces chœurs de nymphes grecques qui, se tenant par la main, dansent à la prairie ou dans les

(1) Εγκυκλιος χορος.

bois. C'est ainsi qu'on a peint Diane sur les monts de Delon ou sur les bords de l'Eurotas, au milieu de ses nymphes (1).

Il y avoit chez les Eleusiniens un puits qu'ils nommoient le *Callichore*, autour duquel les femmes d'Eleusis avoient institué des danses et des chœurs de musique en l'honneur de la déesse.

Aristomène le Messénien, en passant par Carie, y trouva toutes les filles du pays assemblées, qui dansoient et chantoient pour célébrer une fête de Diane (2).

Plutarque fait mention de cette danse des Caryatides, gravée sur le fameux anneau de Cléarque.

On retrouve souvent dans les anciens auteurs le branle grec. Les Thyades, dit Pausanias, sont des femmes de l'Attique, qui, avec d'autres femmes de Delphes, vont tous les ans au mont Parnasse, et, soit en chemin, soit à Panopée, dansent toutes ensemble une espèce de branle. Homère, en parlant de Panopée, dit que cette ville étoit célèbre par ses danses.

(1) *Qualis in Eurotæ ripis .....*
Exercet Diana choros, etc.
Virg. Æneid.

(2) Paus. t. 1, p. 300.

Les principales danses qu'on voit aujourd'hui en Grèce sont la candiote, la danse grecque, l'arnaoute, les danses de la campagne, la valaque et la pyrrhique.

La première ressemble beaucoup à la seconde, l'une est l'image de l'autre; mais l'air est différent, les figures sont aussi moins variées, et c'est toujours une fille qui mène la danse, tenant à la main un mouchoir ou un cordon de soie.

Cette danse, la plus ancienne de toutes, a été décrite par Homère sur le fameux bouclier d'Achille.

Après plusieurs autres dessins, dit-il, Vulcain y représente, avec une surprenante variété, une danse figurée, pareille à celle que l'ingénieux Dédale inventa dans la ville de Cnosse pour la charmante Ariadne. De jeunes filles et de jeunes hommes, se tenant par la main, dansent ensemble; les jeunes filles sont habillées d'étoffes très-fines et ont sur leurs têtes des couronnes d'or, et les jeunes hommes sont vêtus de belles robes d'une couleur très-brillante. Toute cette troupe danse tantôt en rond, et avec tant de justesse et de rapidité que le mouvement d'une roue n'est ni plus égal ni plus rapide; tantôt la danse ronde s'entrouvre, et

cette jeunesse, se tenant par la main, danse en décrivant une infinité de tours et de détours. Voilà l'image de la candiote qu'on danse aujourd'hui. L'air en est tendre et débute lentement; ensuite il devient plus vif et plus animé, et celle qui mene la danse dessine une quantité de figures et de contours, dont la variété forme un spectacle très-intéressant.

De la candiote est venue la danse grecque que les insulaires ont conservée; et, pour vérifier la comparaison, il reste à voir comment anciennement cette danse de Dédale a donné naissance à une autre, qui n'étoit qu'une imitation plus composée du même sujet.

Dans la danse grecque, les filles et les garçons, faisant les mêmes pas et les mêmes figures, dansent séparément, et ensuite les deux troupes se réunissent et s'entre-mêlent pour ne faire qu'un même branle. C'est alors une fille qui mène la danse, tenant un homme par la main, et ensuite un mouchoir ou un ruban dont ils pressent un bout chacun. Les autres (et la file est longue ordinairement) passent et repassent successivement sous ce ruban : d'abord on va lentement en rond; ensuite la conductrice roule le cercle autour d'elle, après avoir fait plusieurs tours et détours : l'art de

la danseuse est de se démêler et de reparoître tout-à-coup à la tête du branle qui est fort nombreux, montrant à la main, d'un air triomphant, son cordon de soie, comme quand elle a commencé.

On devine le mot de l'énigme ; cependant le tableau devient encore plus intéressant, quand on sait l'histoire du sujet.

Thésée retournant de son expédition en Crète, après avoir délivré les Athéniens du joug que les Crétois leur avoient imposé, vainqueur du Minotaure et possesseur d'Ariadne, s'arrêta à Délos. Là, après avoir fait un sacrifice à Vénus, et lui avoir dédié une statue que lui avoit donnée sa maîtresse, il dansa avec les jeunes Athéniens une danse qui, du temps de Plutarque, étoit encore en usage chez les Déliens, et dans laquelle il imitoit les tours et les détours du labyrinthe. Cette danse étoit appelée dans le pays *la Grue*, selon le rapport de Dicéarque. Thésée la dansa autour d'un autel, appelé *Ceraton*, parce qu'il étoit construit de cornes d'animaux.

Callimaque, dans son hymne sur Délos, fait mention de cette danse, et dit que Thésée en l'instituant mena lui-même le branle.

M. Dacier croit qu'on l'appeloit à Délos *la*

Grue, à cause de sa figure, parce que celui qui la menoit étoit à la tête et plioit et déplioit le cercle, pour imiter les tours et les détours du labyrinthe; ainsi, lorsque les grues volent, on en voit toujours une à la tête, menant les autres qui la suivent en rond.

On a pu confondre *la Grue* avec la danse de Thésée. Les grues partent de la Grèce vers le printemps. Voyez comme les grues s'en retournent, dit Anacréon; et les Grecs alors, comme aujourd'hui, étoient les premiers à danser sur les prairies, dès qu'elles reprenoient leur verdure; or, la danse étant toujours chez eux une imitation, ils célébroient le retour du printemps par des danses qui imitoient l'objet qui les frappoient le plus; tel étoit le départ des grues: il leur annonçoit les beaux jours.

M. de Meziriac, qui a fait des remarques sur la danse dont il s'agit, l'appelle également *la Grue*; et, selon Hesichius, celui qui menoit le branle, dans cette danse des Déliens, s'appeloit *Geranulcus*. Eustathe, sur le dix-huitième livre de l'Iliade, écrit qu'anciennement les hommes et les femmes dansoient séparément, et que Thésée fut le premier qui fit danser ensemble les filles et les garçons qu'il

avoit sauvés du labyrinthe, de la manière que Dédale leur avoit enseignée.

Homère, dit Pausanias, compare les danses gravées par Vulcain sur le bouclier d'Achille, à celles que Dédale avoit inventées pour Ariadne, parce qu'il ne connoissoit rien de plus parfait en ce genre. A Cnosse, dit-il dans un autre endroit, on conserve ce chœur de danses dont il est parlé dans l'Iliade d'Homère, et que Dédale fit pour Ariadne.

On voit donc encore aujourd'hui, dans le branle grec, Ariadne qui mène son Thésée; au lieu du fil, elle a un mouchoir ou un cordon à la main, dont ils tiennent chacun un bout; sous ce cordon, tous les autres passent plus d'une fois en allant et en revenant. L'air et la danse commencent d'abord fort lentement, on va toujours en rond, c'est l'enceinte; ensuite l'air est plus vif, les tours et les détours se multiplient; Ariadne, tantôt à la tête, tantôt à la queue du branle, tourne rapidement, va, revient, s'égare et se perd au milieu d'une troupe nombreuse de danseurs qui la suivent et qui décrivent divers contours autour d'elle; Ariadne est dans le labyrinthe: on la croit bien embarrassée pour revenir, quand tout-à-coup on la voit, son cordon à la main, reparoître à la tête du branle

qu'elle finit comme quand elle a commencé. On se figure alors avec plaisir ce labyrinthe tortueux ; et il est d'autant mieux figuré que la plus habile danseuse est celle qui fait durer le plus la danse et les contours.

Souvent aussi les garçons et les filles entrelacés se séparent pour former deux branles à la fois ; c'est-à-dire que de temps en temps les danseurs haussent les bras ; les filles alors passent par-dessous, et se tenant toutes par la main, dansent devant eux et rentrent ensuite pour ne faire qu'un cordon. Ne voit-on pas alors la petite troupe de Thésée qui se divise ? Voilà donc l'origine de cette danse grecque. Dédale la composa d'abord pour Ariadne, à l'imitation de son fameux ouvrage. Ariadne ensuite la dansa avec Thésée, en mémoire de son heureux retour du labyrinthe. Cet ancien monument n'existe plus chez les Grecs, et la danse s'est conservée (1).

---

(1) *Tu inter eas restim ductans saltabis?* dit Demée à Micion, pour se moquer de ce qu'en mariant son fils, il alloit prendre chez lui des danseuses. Si madame Dacier et Donat avoient vu danser les Grecs, ils n'auroient pas été embarrassés pour expliquer le passage de *restim ductans ;* car il paroît bien que mener le branle ou tenir le cordon ne sont qu'une même chose.

A la campagne, un berger se met au milieu des Grecs, jouant de la flûte ou de la musette, et les autres dansent en rond et en chantant autour de lui ; cette danse est plus mâle et plus animée que les autres. Ainsi, au rapport de Lucien, chez les Lacédémoniens, la danse finissoit tous les exercices ; car alors un joueur de flûte se mettant au milieu d'eux, commençoit le branle en jouant et en dansant, et ils le suivoient avec mille postures guerrières et amoureuses. La chanson même qu'ils chantoient empruntoit son nom de Vénus et de l'Amour, comme si ces divinités eussent été de la partie. On voit par-là que dans leurs branles, les anciens Grecs chantoient en dansant ; et c'est ce que les Grecs font encore.

Athenée parle de l'ancienne danse Hyporchématique; ainsi appelée parce que les Grecs, et sur-tout les Lacédémoniens, la dansoient en chantant des vers, les hommes et les femmes se tenant par la main. Les Grecs aujourd'hui ont des airs et des couplets faits pour ces sortes de branles.

Les Grecs ont encore une danse qu'ils appellent l'*Arnaoute ;* c'est une ancienne danse militaire. On sait qu'anciennement ils en avoient plusieurs de cette espèce, et qu'ils alloient même

à

à la guerre en dansant, comme les Lusitaniens dont parle Diodore de Sicile.

L'Arnaoute est menée par un danseur et une danseuse : celui qui mène tient un fouet et un bâton à la main ; il s'agite, il anime les autres; il va rapidement de l'un à l'autre bout, frappant du pied et faisant claquer son fouet; tandis que les autres, les mains entrelacées, le suivent avec un pas égal et plus modéré.

Les Lacédémoniens, dit Lucien, avoient une danse qu'ils appeloient *Hormus* : c'étoit un branle composé de filles et de garçons, où le jeune homme menoit la danse avec des postures mâles et belliqueuses, et la fille le suivoit avec des pas plus doux et plus modestes, comme pour représenter l'harmonie et l'accord de la force et de la tempérance.

Quelquefois dans cette danse, un joueur de lyre conduit la troupe, et les autres le suivent en ajustant leurs pas au son de l'instrument. Athenée ne peint pas autrement la danse que les Grecs appeloient *Oploploeïa*, qui étoit une espèce de pyrrhique ou de danse militaire. Un danseur jouoit de la lyre, et les autres formoient autour de lui une de ces danses mâles et animées qui entroient dans les exercices de ceux qui se destinoient à la guerre.

La véritable danse militaire est la pyrrhique, dont Pyrrhus passoit pour être l'inventeur. Il y en avoit de plusieurs sortes, qui toutes portoient le même nom. Des hommes armés, au rapport de Xénophon, parlant des Thraces qui dansèrent au festin de leur prince Seuthès, dansoient en sautant légèrement au son de la flûte; ils paroient avec leurs boucliers et se portoient des coups avec beaucoup d'adresse.

Ce ne sont plus les Grecs assujettis et accoutumés au joug, mais les conquérans de la Grèce, qui ont pris pour eux les danses militaires. La pyrrhique est dansée par des Turcs ou par des Thraces, qui, armés de boucliers et de courtes épées, sautent légèrement au son des flûtes, et se portent et parent des coups avec une vîtesse et une agilité surprenantes. Ainsi ce sont les Turcs qui s'exercent aujourd'hui à la pyrrhique, à la lutte et à la course, et qui, en asservissant les Grecs, semblent les avoir condamnés à leur céder encore les exercices qui servoient à former et à entretenir autrefois parmi eux les dispositions aux travaux militaires.

On retrouve cependant encore les danses pyrrhiques dans le pays qu'on appelle *la Magne*, pays que les Spartiates ont rendu autrefois si fameux, et habité encore aujourd'hui par un peu-

ple indompté, féroce, gouverné par ses propres loix, et qui, ne pouvant conquérir un empire dont la puissance pourroit l'accabler, content de conserver son indépendance, fait paroître dans l'Archipel les plus terribles et les plus dangereux des corsaires.

Les soldats et les meilleurs matelots pour la marine des Turcs, sont toujours fournis par les Grecs; et dans les endroits où ils vont boire avec excès, ils ne sauroient boire sans danser au son des instrumens : on les y voit trépudier comme dans ces danses bacchiques ou militaires dont les anciens auteurs font mention.

On peut mettre dans ce nombre la danse Ionienne qu'on dansoit, selon Athenée (1), quand on étoit échauffé par le vin ; elle étoit pourtant plus légère et plus réglée que les autres. Elle est dansée encore par un homme et une femme à Smyrne et dans l'Asie mineure.

Les Grecs dansent encore la Valaque, fort ancienne dans le pays d'où elle prend son nom. Cette danse, dont le pas est toujours le même et ne ressemble à aucun de ceux des autres danses grecques, plaît assez quand elle est bien menée et avec la vîtesse qu'elle exige. Elle peut

(1) L. 14, p. 629.

venir des Daces qui habitoient anciennement la Valachie.

Telles sont les danses grecques qui subsistent encore aujourd'hui parmi le grand nombre de celles que les anciens avoient inventées. Cette comparaison seule les fait valoir ; et ne les rend peut-être intéressantes que pour ceux qui, les ayant vues dans la Grèce, ont été plus frappés du mérite attaché à la ressemblance que de celui de l'exécution.

ESSAI

SUR LA NAISSANCE, LES PROGRÈS ET LA DURÉE DE LA CHEVALERIE.

PAR CHARLES JARVIS.

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

LES plus anciens monumens qui nous soient restés sur l'histoire et les mœurs des peuples du nord, prouvent que ces peuples décidoient toutes leurs querelles par le sort des armes. Lucien dit que, chez eux, quiconque étoit vaincu en combat singulier, avoit la main droite coupée. César nous apprend (*comm. lib.* 6) que les Germains regardoient comme un trait de bravoure de piller leurs voisins; et Tacite observe que leurs disputes se terminoient rarement par des paroles, mais presque toujours par du sang. Rien ne prouve mieux combien l'usage des combats singuliers étoit commun parmi ces peuples, que l'histoire de Quintilius Varus, telle qu'elle est rapportée par Velleius Paterculus. Varus commandoit sur le Rhin une armée composée de trois légions Romaines et de Germains alliés

Ses ennemis, qui savoient que ce général étoit plus occupé à décider par les formes judiciaires les querelles qui s'élevoient dans son armée qu'à y entretenir l'ordre et la discipline, firent le projet de l'amuser et de l'affoiblir en semant la division dans son camp, et en faisant naître parmi les soldats des sujets de dispute, dont la discussion l'occupoit tout entier. Les Germains, dit Paterculus, paroissoient étonnés de voir décider juridiquement toutes ces querelles qu'ils avoient coutume de terminer à la pointe de l'épée.

Dans tout le nord, les combats singuliers étoient pratiqués pour différens motifs. Ils décidoient les procès; et Saxon le grammairien nous apprend qu'ils étoient non-seulement en usage parmi les personnes de rangs égaux, mais qu'on avoit même vu des rois accepter le défi de leurs sujets rebelles. Aldan, roi de Suède, entra en lice avec Sivald; et Adding, roi de Danemark, combattit avec Tosso son sujet, qui avoit fait de vains efforts pour soulever la nation contre son souverain. Schiold, neveu de ce Dane, qui, selon la tradition du pays, a donné son nom au Danemark, avant le temps de Romulus, Schiold défia le Germain Scato, son rival, à un combat singulier, au sujet d'une

jeune dame. Le fameux pirate Ebbon demanda à *Unguinus*, roi des Gots, sa fille en mariage et la moitié de son royaume pour douaire ; il falloit accepter la proposition ou le combat : heureusement un autre brave avoit défié Ebbon et *le tua*. Sous le règne de Fronto III, roi de Danemark, un certain Greppa fut accusé par un certain Bendrick d'avoir attenté à l'honneur de la reine ; quoique le fait fût certain, et même assez public, Greppa, pour prouver son innocence, défia son accusateur, *le tua* en champ clos, et, après lui, son père et ses frères, qui s'étoient présentés pour venger sa mort.

Bientôt les législateurs plus éclairés sentirent que les femmes, les vieillards, les infirmes, n'étoient pas propres aux combats ; on leur permit de nommer un champion qui se battroit à leur place. Gestiblind, roi des Gots, reçut dans sa vieillesse un défi de la part du roi de Suède, à qui il envoya son champion. Elgon de Norwège, ayant envie d'avoir la fille de Fridlevus, envoya le fameux Starcuter pour se battre contre ses rivaux. Ces champions étoient des hommes de la plus vile espèce, qui souvent se laissoient corrompre, et s'avouoient vaincus, sans l'être ; alors le malheureux qu'ils s'étoient engagés à défendre, et qu'ils trahissoient, étoit livré

à la discrétion du vainqueur, (1) qui l'immoloit quelquefois à son ressentiment. Mais lorsque la perfidie étoit trop évidente, le champion et son suborneur étoient flétris d'une infamie éternelle.

Saxon le grammairien, qui écrivoit vers l'an 1200, dit que Fronto, dont nous avons déja parlé, ordonna que « toutes les querelles » seroient décidées par le combat, parce qu'il » étoit plus honorable de se disputer avec des » armes qu'avec des paroles ». Avant cette époque, les Lombards qui étoient d'extraction germaine, mais qui s'étoient répandus en Italie depuis quelques siècles, avoient commencé à imiter les Italiens, en conservant cependant toujours un mélange sensible de leur caractère primitif. L'archevêque Sigonius dit que Rotharis fit à Pavie un réglement, confirmé par le consentement de sa noblesse et de son armée, et portant que « tout homme qui se trouve en possession depuis cinq ans de quelques meubles ou » immeubles, et qui est attaqué sur la légitimité » de cette possession, peut justifier son titre par » le duel ». Celui des combattans qui cédoit le terrain et mettoit seulement le pied hors de la

(1) C'étoit pour prévenir cette trahison que la loi condamna le champion à perdre la main, s'il étoit vaincu dans le combat.

ligne qui étoit marquée, perdoit sa cause comme vaincu. En quelques endroits, la rigueur de la loi étoit extrême; les haches et les cordes, les gibets et les échaffauds étoient préparés hors du champ de bataille pour le malheureux vaincu.

La férocité des mœurs et des esprits s'adoucit cependant peu-à-peu ; d'abord les biens et les châteaux du vaincu appartinrent au vainqueur; mais cet usage fut bientôt aboli, parce qu'il ne laissoit point de sûreté aux gentilshommes dont la fortune pouvoit tenter un brigand courageux. Le cheval et les armes furent ensuite le prix de la victoire; mais avec le temps il ne resta au plus adroit que les armes défensives dont son adversaire s'étoit servi dans le combat, et que le vainqueur faisoit suspendre dans quelques églises au-dessous des siennes; il prenoit même la devise de son ennemi, s'il la trouvoit à son gré. Un Visconti défit autrefois un Sarrasin en champ clos; cette famille porte encore aujourd'hui dans ses armes une vipère tenant dans sa gueule un enfant ensanglanté; c'étoit la devise du Sarrasin vaincu.

Dans le code lombard, la loi avoit fixé un tarif de punitions pécuniaires pour les affronts et pour les coups. Je n'en citerai qu'un exemple. Si un homme en avoit battu un autre, et qu'il

lui eût fait une contusion ou une plaie, il étoit obligé de payer trois couronnes, six pour deux contusions, etc. La sagesse de la loi veilloit avec autant de sévérité sur l'honneur et la propriété des individus que sur leurs personnes; car l'amende étoit de six couronnes pour celui qui auroit tiré la barbe à un autre; autant contre celui qui auroit enlevé un bâton de la vigne de son voisin, ou qui auroit arraché les poils de la queue de son cheval; on payoit trois couronnes pour avoir battu une servante et l'avoir fait avorter, et l'on n'en payoit pas moins pour avoir fait avorter une jument ou une vache; mais si l'on frappoit un homme à la tête et qu'on lui fît une fracture, on payoit douze couronnes pour chaque coup. S'il y avoit plusieurs fractures, il falloit donner au blessé la satisfaction qu'il demandoit. La loi y étoit expresse, et disoit en bon latin : *Sit contentus.* On avoit fait un catalogue tariffé de tous les membres du corps humain : on payoit tant pour une dent simple, tant pour une molaire, etc. Le nez étoit une partie très-délicate, et tout ce qui l'affectoit emportoit au moins vingt-quatre couronnes d'amende. La composition pour l'assassinat d'un baron ou d'un écuyer étoit de neuf cents couronnes, et par respect

pour l'église, l'assassinat d'un évêque étoit racheté par la même somme. Il ne faut pas oublier de dire, que dans ce tarif des injures on encouroit une amende de douze couronnes en traitant un homme de cocu, et que le combat étoit accordé pour justifier l'imputation.

Non-seulement les particuliers, mais des villes entières se défioient au combat; les familles principales se chargeoient de la querelle et y engageoient leurs amis et leurs vassaux; c'étoit de petites armées qui se mettoient en campagne, et qui combattoient jusqu'à l'épuisement de l'une ou de l'autre. Les conditions de la paix étoient ordinairement très-dures pour le parti des vaincus; ils étoient quelquefois obligés d'abaisser leurs tours, de murer une porte, de ne porter pendant un certain temps que des habits noirs doublés de noir, de ne pas se raser la barbe pendant dix ans, etc.

Lors même qu'on eut aboli la barbare coutume de pendre ou de mettre en pièces le vaincu, ce malheureux restoit toujours à la discrétion du vainqueur. Le héraut le proclamoit à l'entrée de la lice, *coupable, faux et parjure*. Il étoit désarmé et obligé de sortir à reculons du champ de bataille; son armure étoit mise en pièces sur la barrière; et dès-lors il ne pouvoit

plus avoir de commerce avec aucun gentilhomme; mais l'usage ordinaire des vainqueurs étoit d'envoyer le vaincu à leurs maîtresses qui en disposoient à leur gré. Un chevalier, dans un accès de piété, fit présent de son prisonnier à l'église de Saint-Pierre; les chanoines de cette cathédrale lui mirent un balai entre les mains au lieu d'une lance, et il balaya leur église pendant plusieurs années avec les plus grands applaudissemens.

Le temps et le rafinement italien firent succéder des usages plus doux et plus généreux à ces procédés barbares, qui favorisoient trop l'orgueil et l'insolence. Les vainqueurs devinrent des modèles de courtoisie; quelques-uns, par pure galanterie, exigeoient de leur adversaire, non qu'il se déclarât vaincu, quoique la supériorité fût évidente, mais qu'il reconnût seulement son vainqueur *aussi gentilhomme que lui-même*. C'est alors qu'on réduisit en *science* la pratique du combat singulier, et que les formes en furent adoptées dans toute l'Europe. Un chevalier étoit appelé au combat pour des paroles comme pour des actions injurieuses: on se querella non-seulement sur une expression, mais encore sur le ton dont elle avoit été prononcée. Les loix militaires accordoient à celui

qui étoit appelé au combat le choix des armes, du lieu et du juge; avantage qui étoit souvent funeste à l'appelant : aussi tout homme qui avoit une querelle faisoit tous ses efforts pour se rendre le défendant, afin de jouir de ce privilége. Comme les cas étoient souvent douteux, les avocats étoient chargés de démêler les distinctions de la loi; mais il y avoit autant d'opinions différentes que de docteurs en droit. Les exceptions étoient si fort multipliées, et les ouvrages écrits sur ce sujet étoient si peu d'accord, que la vie des contendans étoit souvent plutôt terminée que la querelle. Un *démenti* étoit devenu une chose si grave qu'une personne prudente n'osoit plus se servir de particules négatives, de crainte que les casuistes ne les transformassent en une manière indirecte de donner un démenti. On ne pouvoit pas dire à un homme : *vous êtes mal informé*, sans s'exposer à un duel. De-là ces formules détournées : *excusez-moi, monsieur*, *je vous demande pardon*, *etc.*, expressions qui sont encore en usage parmi le beau monde de France et d'Italie.

Quoique ces loix fussent communes à tout gentilhomme, cependant ceux qui étoient armés chevaliers étoient soumis à des obligations encore plus étroites. Ils faisoient serment de ne

refuser aucun défi ; un trompette leur apportoit-il un cartel ou un gantelet, ils étoient toujours prêts à monter à cheval. Si un chevalier avoit cherché quelques excuses, ou avoit paru refuser un combat, ses éperons étoient brisés, et il étoit dégradé comme un lâche et un parjure. Si la mémoire d'un chevalier étoit attaquée après sa mort, son plus proche parent devoit embrasser sa querelle ; et si un gentilhomme appelé en duel mouroit avant le combat, son plus proche parent étoit obligé de se présenter dans la lice et de soutenir que le gentilhomme n'étoit pas mort de peur. Dans ces temps si vantés, où les honnêtes gens étoient appelés au combat par ce droit divin de succession, un spadassin vigoureux et adroit pouvoit détruire des familles entières.

De toutes les obligations que l'honneur imposoit aux chevaliers, celle de venger les querelles des dames étoit la plus sacrée. On voyoit des essaims de héros fourmiller dans les campagnes, comme des essaims de guêpes dans les chaleurs de l'été, tout prêts à combattre pour maintenir la beauté et la chasteté de leurs dames ; et dans l'instant même où un chevalier alloit au-devant de la lance, qui devoit peut-être dans un moment déchirer ses en-

trailles ; il prononçoit dévotement une prière de recommandation à Dieu et à sa maîtresse. Comme cette pratique n'étoit pas tout-à-fait conforme aux principes de la cour de Rome sur l'absolution *in articulo mortis*, le concile de Latran anathématisa tous ces braves, au grand détriment de la chevalerie. Quelques princes devinrent difficiles et ne permirent le combat à outrance, ou *a tutto transito*, comme disoient les Italiens, que dans des cas extraordinaires; mais l'usage de combattre fut toujours en honneur. Il n'y avoit pas en Europe un seul petit prince, possédant seulement dix acres de terrain, qui, par ostentation et pour marque de sa souveraineté, n'eût son *campo franco*, ses juges et tous les officiers requis pour les formes, afin que la justice ne fût pas retardée dans ses états par le défaut de cette judicature. *Le lit d'honneur étoit promptement préparé, et la mort ne tardoit pas à éteindre la lumière et à tirer son noir rideau.* Des lettres patentes étoient expédiées par le secrétaire qui rapportoit tous les détails du combat et ne manquoit pas d'y ajouter quelques circonstances favorables au vainqueur; et cet acte étoit signé par les chevaliers et les gentilshommes qui avoient assisté à la cérémo-

nie. Les ecclésiastiques même étoient soumis à cette formalité; car Mathieu Paris nous apprend que le légat du pape obtint, en 1176, un privilége qui dispensoit le clergé d'assister aux combats singuliers.

Le roi de France, Philippe-le-Bel, permit par ses constitutions, en 1306, les décisions des procès par le combat; et comme les dames ne pouvoient pas décemment combattre en champ clos, par égard pour le beau sexe, on leur permit les épreuves par l'eau et par le feu. Des barres de fer toutes rouges et des baquets pleins de quelque liqueur bouillante, étoient placés à des distances inégales sur un terrain; on couvroit les yeux de l'accusée, qui étoit obligée de traverser un certain espace; si elle avoit le bonheur d'échapper à ces piéges semés sur son passage, son innocence étoit évidente; le ciel protégeoit ouvertement la justice de sa cause : mais malheur à elle, si elle mettoit le pied sur une barre de fer, ou si elle renversoit un des baquets d'eau bouillante, elle n'en étoit pas quitte pour la brûlure. Emma, mère d'Edouard le confesseur, subit cette épreuve, et marcha sans se brûler au travers de neuf barres de fer rouges. Si c'étoit un cas de sorcellerie, crime dont on accusoit particulière-

ment les vieilles femmes, on jetoit la prétendue sorcière dans une rivière ou dans un étang profond. On sait que si elle surnageoit, le crime étoit avéré, et que si elle alloit au fond de l'eau, elle étoit déclarée innocente; de sorte que si on la retiroit de l'eau avant qu'elle fût tout-à-fait étouffée, tant mieux pour elle; si on la retiroit noyée, elle étoit du moins justifiée et elle avoit eu le bonheur de n'être pas condamnée au feu : ce qui étoit toujours un peu consolant pour sa famille et merveilleusement édifiant pour le peuple.

Le règne de ces usages étoit aussi celui de la superstition. Suivant ce que Saxon le grammairien nous dit, *lib.* 1 *et* 4, c'étoit une croyance universelle que la magie rendoit certaines personnes invulnérables; qu'il y avoit des armures impénétrables à toutes les forces humaines, à moins qu'un magicien d'une puissance supérieure ne forgeât des armes auxquelles rien ne pût résister; qu'il y avoit des baumes souverains qui guérissoient sur-le-champ toutes sortes de blessures; et qu'en conséquence de ces opinions, les combattans, en entrant dans la lice, étoient obligés de faire serment qu'ils n'emploieroient rien de semblable.

La cour de Rome, qui savoit faire servir les

folies des hommes à la gloire de Dieu, profita du fanatisme de la chevalerie pour exciter les princes de la chrétienté à entreprendre la conquête du saint sépulcre sur les Sarrasins, aussi bien que pour établir certains ordres militaires. Les membres de ces ordres étoient des espèces de spadassins religieux et si zélés que, non contens de rester chez eux et de servir leur roi et leur pays, ils montoient à cheval toujours armés, et s'en alloient courir le monde, accompagnés d'un fidèle écuyer, pour chercher des aventures. Par le serment qu'ils prêtoient à leur installation, ils s'obligeoient *à redresser les torts, à soulager les veuves et les orphelins, à punir les oppresseurs, etc.*, et tous ces engagemens étoient pris au pied de la lettre. Les chevaliers qui étoient d'un caractère compâtissant s'armoient principalement pour venger les foibles et les opprimés, et ils dirigeoient leur course vers les cours et les villes les plus renommées pour les preux chevaliers. Ils faisoient annoncer que telle demoiselle devoit être vengée de l'affront qu'elle avoit reçu d'un amant infidèle; qu'on eût à réparer le tort qu'on avoit fait à telle veuve ou à tel orphelin, etc. Un chevalier, d'un caractère amoureux, s'offroit à soutenir que sa maîtresse surpassoit en beauté toutes les

dames de cette cour ou de cette ville. Si ces propositions trouvoient des contradicteurs, le défi étoit accepté, et le chevalier étranger étoit traité jusqu'au jour du combat avec la plus grande distinction. D'autres chevaliers, d'une humeur plus gaie, voyageoient avec une troupe de demoiselles montées sur des palefroys, qui joutoient contre les dames de leurs adversaires.

Les lettres de défi étoient communément d'un style extraordinaire; je vais en transcrire quelques-unes très-authentiques, que je tirerai de l'Italien *Fausto*, historien et avocat de la chevalerie.

Défi.

« Vous pouvez avoir entendu dire que j'avois » des prétentions sur toute belle demoiselle; et » je suis bien informé que vous en possédez » une, nommée Perrine, qu'on dit être prodi- » gieusement belle; or si vous ne me l'envoyez » promptement, ou si vous ne me faites dire » quand je pourrai l'envoyer chercher, prépa- » rez-vous à combattre contre moi ».

Réponse.

« Un homme de mon rang n'est pas fait pour » s'embarrasser des prétentions d'un homme

» tel que vous. Perrine est belle, elle est à moi ; » j'irai vous combattre et je la conduirai dans » la lice ; vous gagerez deux de vos demoiselles » contre ma Perrine, parce qu'elles ont moins » de beauté et de mérite ; et lorsque je vous » aurai vaincu, elles la serviront aussi long- » temps qu'il lui plaira ».

Autre défi.

« Non par jalousie de votre gloire, mais par » le désir de la partager, faites-moi l'honneur » de combattre avec moi, et vous obligerez » votre très-humble serviteur ».

Réponse.

« Je vous prie de me faire l'honneur de venir » dîner avec moi, et à deux heures je vous sui- » vrai au champ de bataille ».

Autre défi.

« Si vous ne mettez pas la brunette en liberté, » nommez un jour, je vous attends en champ » clos ; quoique cette entreprise m'appartienne » moins qu'à quelqu'autre chevalier plus voisin » de vous, et qui peut être mieux informé de » la violence ».

Autre défi.

« Vous dites que votre chapeau est rouge, je » dis qu'il est bleu; et je vous prouverai que » l'épée qui est à votre côté est de plomb et » que votre poignard est de bois ».

Les combattans menoient avec eux des seconds, qui n'étoient pas faits pour se battre, mais seulement pour examiner les armes, pour écrire les protestations et pour être témoins du combat. Par un raffinement postérieur, ils se mirent de la querelle et combattirent aussi pour la cause de leur ami ou de leur maître.

Lorsque le combat singulier fut devenu une science qui avoit ses loix et ses formes, on vit naître bien des difficultés sur les motifs, les circonstances et les conditions du combat. Pour laisser le temps de concilier tous les points de contestation, on accorda dix jours pour accepter le défi, vingt autres pour répondre au manifeste de son adversaire, et quarante pour convenir du lieu, du juge, etc.; de sorte que quelque diligence que fît un homme d'honneur, il y avoit au moins soixante-dix jours de délai pour les formes préliminaires. Gagner du temps étoit une grande affaire, et l'on y employoit toutes sortes d'artifices. Il ne sera pas inutile

d'en citer un exemple. Pierre, roi d'Arragon, fut appelé en duel par Charles, roi de Sicile; le champ de bataille fut fixé près de Bordeaux. Charles y arriva avec le seigneur du champ, et le juge du combat : il attendit quelques heures; il balaya le champ, selon la coutume; et après avoir accusé son adversaire de contumace; il se retira avec le juge. Lorsque Charles fut parti, Pierre parut, s'arrêta quelque temps, balaya à son tour le champ de bataille, et accusa son adversaire de contumace, pour n'avoir pas attendu tout le temps qui avoit été convenu. L'affaire fut rapportée devant un conseil de personnes instruites dans les loix de la chevalerie : Charles fut déclaré n'être point coupable de contumace, parce qu'il s'étoit retiré du champ de bataille avec le juge. On fixa un autre jour pour le combat; Pierre refusa de paroître au rendez-vous, et en conséquence le pape Martin le priva du royaume qui faisoit l'objet de la contestation.

Les contendans étoient quelquefois d'accord sur le jour et sur l'heure, mais ne l'étoient pas sur le lieu du combat. L'un assignoit la *Piazza grande* à Milan; l'autre nommoit le *Carbonaro* à Naples. Chacun d'eux paroissoit dans le lieu qu'il avoit choisi, couvert d'une armure bril-

lante, faisoit caracoller son coursier dans la lice, balayoit le champ de bataille, et accusoit de contumace son ennemi qui jouoit exactement la même comédie à cent lieues de là avec non moins d'appareil et d'intrépidité.

Parmi les exemples extraordinaires de combats singuliers, j'en citerai un que rapporte Froissard, historien véridique et témoin oculaire de l'aventure. Le chevalier Jean Caronge, vassal du comte d'Alençon, avoit épousé une jeune et jolie personne; obligé de faire un voyage par mer pour des intérêts de fortune, il laissa sa femme dans son château où elle se comporta avec beaucoup de sagesse. Or il arriva, dit Froissard, que le diable entra dans le corps de Jacques le Gris, autre vassal du comte d'Alençon, et lui inspira la tentation perverse de jouir de la femme du chevalier. Des témoins déposèrent au procès qu'à telle heure de tel jour et de tel mois il monta sur un cheval du comte, et vint trouver cette dame à Argenteuil où elle résidoit; elle le reçut comme le compagnon de son mari, et au service du même maître; elle lui fit voir la maison. Jacques parut désirer de voir le donjon; la dame l'y mena sans se faire accompagner d'aucun domestique. Dès qu'ils y furent arrivés, Jacques le Gris ferma la porte,

prit la dame dans ses bras, et comme c'étoit un homme vigoureux, il vint à bout de satisfaire ses désirs. *Jacques, Jacques*, lui dit la jeune dame en pleurant, *vous n'avez pas bien fait; le blâme ne restera pas sur moi, mais il retombera sur vous, si mon mari revient jamais.* Jacques tint peu de compte de la menace; il remonta sur son cheval et s'en retourna à toute bride. On l'avoit vu à quatre heures du matin dans le château, et à neuf heures de cette même matinée, il assista au lever du comte (cette particularité est essentielle à remarquer). Jean Caronge revint enfin de son voyage, et sa femme le reçut avec la plus vive tendresse. Le jour passa, la nuit vint, Jean se mit au lit; mais sa femme se mit à se promener dans la chambre, en faisant des signes de croix par intervalles, jusqu'à ce que toute la maison fût couchée. Alors elle s'approcha du bord du lit, se jeta à genoux, et conta, les larmes aux yeux, sa funeste aventure à son mari, qui ne pouvoit d'abord y ajouter foi; mais enfin persuadé par les larmes et les protestations de sa femme, il pensa aux moyens de tirer vengeance de l'insulte. Il assembla ses parens et ceux de sa femme, pour consulter sur ce qu'il avoit à faire : l'avis général fut qu'il en instruiroit le comte d'Alen-

çon, et lui remettroit la décision de l'affaire. Le comte fit venir les parties, entendit lui-même leurs raisons; et après de longs débats, il conclut que la dame avoit rêvé l'histoire qu'elle contoit, parce qu'il étoit impossible qu'un homme eût couru vingt-trois lieues, eût fait ce dont on l'accusoit, avec toutes les circonstances que l'on rapportoit, dans l'espace de quatre heures et demie; ce qui étoit le seul intervalle de temps pendant lequel Jacques le Gris n'avoit point été apperçu dans le château. Le comte d'Alençon défendit donc qu'on lui parlât davantage de cette affaire; mais le chevalier, qui étoit un homme de courage, et dont l'honneur étoit délicat, ne s'en tint pas à cette décision, et porta l'affaire au parlement de Paris. Ce tribunal ordonna le combat à outrance. Le roi, qui étoit alors à Sluys en Flandre, envoya un courier pour qu'on différât le jour du combat jusqu'à son retour, parce qu'il vouloit en être témoin. Les ducs de Berry, de Bourgogne et de Bourbon se rendirent à Paris pour assister à cet intéressant spectacle: on avoit choisi pour la représentation la place de Sainte-Catherine, et l'on y avoit fait dresser des échaffauds pour le public. Les combattans parurent armés de pied-en-cap; la dame étoit dans un char, vêtue

de noir; son mari s'approcha d'elle et dit : *Madame, sur votre récit et pour votre querelle, je viens exposer ma vie et combattre Jacques le Gris; vous savez mieux que personne si ma cause est bonne et juste. Monsieur,* répondit-elle, *vous pouvez y compter et combattre en toute assurance.* Alors le chevalier la prit par la main, la baisa, fit le signe de la croix et entra dans la lice.

La dame resta en prières pendant le combat : sa situation étoit critique; car si son chevalier étoit vaincu, il étoit condamné à être pendu, et elle à être brûlée sans miséricorde. Le champ et le soleil furent partagés entre les deux combattans, suivant la règle; ils fournirent chacun leur carrière et s'attaquèrent d'abord avec la lance; mais comme ils étoient fort adroits l'un et l'autre, ils ne se firent aucun mal. Ils mirent ensuite pied à terre et combatirent avec l'épée. Le chevalier Jean fut blessé à la cuisse : ses amis tremblèrent pour lui, et sa pauvre femme étoit plus morte que vive; mais il tomba sur son ennemi avec tant d'impétuosité et d'adresse qu'il le renversa et lui plongea son épée dans le sein. Alors il se tourna vers les spectateurs, et demanda s'il avoit bien fait son devoir; on cria d'une voix unanime : Oui! Le corps de

Jacques le Gris fut abandonné au bourreau, qui le pendit et le laissa exposé sur une montagne près de Paris. Le chevalier alla se jeter aux pieds du roi, qui le complimenta sur sa bravoure, lui fit donner mille livres sur-le-champ, lui assigna une pension viagère de deux cents livres, et le fit gentilhomme de sa chambre. Jean Caronge vint ensuite vers sa femme, qu'il embrassa, et avec laquelle il se rendit à la cathédrale pour y offrir ses actions de graces et des présens. C'est ainsi qu'une accusation aussi grave fut regardée comme prouvée; et l'historien qui rapporte le fait ne fait là-dessus aucune réflexion : car il n'étoit pas permis de douter que Jacques le Gris ne fût coupable, puisqu'il avoit été vaincu.

Le combat judiciaire n'étoit nulle part plus à la mode qu'en Angleterre; on en trouve mille exemples dans notre histoire. Nos héros venoient combattre à Tothilfields, où les juges des plaids - communs présidoient et prononçoient les sentences; mais, quand la cause étoit débattue devant le roi, le lord grand-connétable et le grand - maréchal siégoient comme juges.

Ces fausses et absurdes notions d'honneur engendroient des inconvéniens sans nombre.

L'institution primitive, quoique barbare en elle-même, se corrompit encore par l'abus. Ces chevaliers, non contens de protéger les veuves et les orphelins, protégeoient aussi leurs serviteurs et leurs créatures contre la poursuite et la punition des loix. Enfin cette phrénésie subjugua toute l'Europe; elle devint l'honneur et la loi des nations, et elle eut pour elle non-seulement les théologiens, mais même les législateurs.

On vit toutes les idées d'héroïsme se modeler sur ce systême. Les rois et les évêques s'occupèrent à écrire des romans sur les paladins de France, les palmerins d'Angleterre et les chevaliers de la table ronde. Le sujet seul d'Amadis de Gaule fut étendu à plus de vingt volumes. Enfin l'esprit de chevalerie inonda la littérature, corrompit tous les goûts et plia à ses principes les manières et le langage de tous les nobles d'Italie, de France, d'Espagne et d'Angleterre.

C'est au milieu du règne de tous ces préjugés que Cervantes entreprit de combattre ce géant du faux honneur, tous ces monstres de faux esprit; et son ouvrage en paroissant les extermina pour jamais. L'illusion des siècles se dissipa, et tout l'enchantement s'évanouit

comme une vapeur. Cette révolution fut si prompte et si universelle que, si on lit encore aujourd'hui des livres de chevalerie, il semble que ce soit pour mieux sentir toute la finesse et toutes les beautés de l'incomparable Don Quichotte.

RÉFLEXIONS SUR L'HISTOIRE,

ET EN PARTICULIER

SUR L'HISTOIRE D'ANGLETERRE

DE M. HUME.

JAMAIS le public n'a mieux senti qu'il n'appartient qu'aux philosophes d'écrire l'histoire. Le philosophe ne doit point, comme Tite-Live, entretenir son lecteur de prodiges : il ne doit point, comme Tacite, imputer toujours aux princes des crimes secrets. C'est bien assez des crimes publics.

Il y a de la différence entre un historien fidèle et un bel esprit malin, qui empoisonne tout dans un style concis et énergique. Le philosophe ne recueillera point les bruits populaires comme Suétone : il ne dira point que Tibère voyoit clair la nuit comme le jour : il doutera qu'un prince infirme, âgé de soixante-douze ans, se retira dans Caprée uniquement pour s'y abandonner à des débauches monstrueuses, inconnues même à la jeunesse dissolue

de ce temps-là et pour lesquelles il fallut des expressions nouvelles.

Le philosophe n'est d'aucune patrie, d'aucune faction. On aimeroit à voir l'histoire des guerres de Rome et de Carthage, écrite par un homme qui n'auroit été ni Carthaginois ni Romain.

Mézerai dégoûte les Français mêmes, quand il dit : *Taisez-vous, écrivains allemands, vos histoires sentent plus le vin que l'huile.* Daniel laisse toujours trop voir de quel pays et de quelle profession il est. M. Hume, dans son histoire, ne paroît ni parlementaire, ni royaliste, ni anglican, ni presbytérien ; on ne découvre en lui que l'homme équitable.

On voit avec un plaisir mêlé d'horreur, dans l'*Histoire de Henri VIII*, ces commencemens du développement de l'esprit humain qui doit un jour adoucir les mœurs, et cette ancienne férocité qui les rendoit alors si atroces. L'Angleterre change de religion quatre fois sous Henri VIII, Edouard, Marie et Elisabeth. Les parlemens, qui depuis sont si jaloux de la liberté naturelle aux hommes, et qui la maintiennent avec tant de courage et même avec tant d'excès, sont sous Henri VIII et Marie sa fille, les lâches instrumens de la barbarie. On ne voit que des

gibets, des échafauds et des bûchers. Faut-il donc qu'on ait passé par de tels dégrés pour arriver au temps où les Lockes ont approfondi l'entendement humain, où les Newtons ont développé les loix de la nature, et où les Anglais ont embrassé le commerce des quatre parties du monde ?

Quelles scènes présentent les temps de Henri VIII, du jeune Edouard et de Marie ! Henri VIII, ainsi que ses prédécesseurs, s'est soumis long-temps au pouvoir de la cour de Rome : il ne se sépare d'elle que parce qu'il est amoureux (1) et parce que le pape Clément VII, intimidé par Charles-Quint, ne veut pas favoriser son amour. Ce même prince fait brûler d'un côté tous ceux qui croient encore à la suprématie du pape, et tous ceux qui ne croient pas à la transsubstantiation. Il a rompu avec Rome pour une femme, et il fait mourir cette même femme sur un échafaud : il envoie ensuite une autre épouse au même supplice. La dernière princesse de la maison de Plantagenet, la mère du cardinal Lapole, est traînée sur

(1) Cet événement fameux est développé avec beaucoup de finesse et de sagacité dans *l'Histoire du divorce de Henri VIII*, par M. l'abbé Raynal.

l'échafaud

l'échafaud à l'âge de quatre-vingts ans : prêtres, évêques, pairs, chanceliers, tout est sacrifié de même aux barbares caprices de ce fou sanguinaire. S'il eût été particulier, on l'eût enfermé et enchaîné comme un furieux; mais parce qu'il est fils d'un Tudor usurpateur, qui fut vainqueur du tyran, il ne trouve pas un seul juge qui ne s'empresse d'être l'organe de ses cruautés et le ministre de ses assassinats judiciaires.

Après la mort de ce monstre, les Anglais qui étoient encore catholiques, séparés du pape deviennent protestans; mais l'esprit de persécution qui abrutissoit les hommes depuis si long-temps subsiste toujours, et la coutume de venger ses querelles particulières par des meurtres juridiques prend encore une nouvelle force. Le duc de Sommerset, protecteur d'Angleterre, fait trancher la tête au grand-amiral Seymour son propre frère; lui-même perd bientôt la vie sur un échafaud par le jugement du duc de Northumberland, qui périt ensuite par le même supplice. L'archevêque de Cantorbéry brûle des sectaires et est brûlé à son tour. La reine Marie fait exécuter la reine Jeanne Gray et toute sa famille. La reine Marie Stuard, accusée d'être complice du meurtre de son mari, est condamnée,

après dix-huit ans de captivité, à perdre la tête par les ordres de la reine Elisabeth. Le petit-fils de la reine Marie Stuard est enfin condamné au même supplice par son peuple.

Qu'on songe au nombre prodigieux de citoyens périssant par la même mort que leurs chefs et leurs maîtres, et on verra que cette partie de l'histoire étoit, si on ose le dire, digne d'être écrite par le bourreau, puisqu'il avoit recueilli les dernières paroles de tant d'hommes d'état qui lui furent tous abandonnés.

Si on s'arrêtoit à ces objets d'horreur, si on ne connoissoit de l'histoire anglaise que ces guerres civiles, cette longue et sanglante anarchie, cette privation de bonnes lois et ces horribles abus du peu de lois sages qu'on pouvoit avoir alors, quel homme ne présageroit pas une décadence et une ruine certaine de ce royaume! Mais c'est précisément tout le contraire; c'est de l'anarchie que l'ordre est sorti; c'est du sein de la discorde et de la cruauté que sont nées la paix intérieure et la liberté publique.

Voilà ce qui distingue le peuple anglais de tous les autres peuples, et ce qui rend son histoire si intéressante et si instructive. Ce peuple rentre de lui-même dans l'ordre, et quelques années après la catastrophe de Charles I, on

voit les fanatiques absurdes et féroces, qui ont trempé leurs mains dans son sang, changés en philosophes. La raison humaine se perfectionne dans la même ville où il n'y avoit peut-être pas, du temps de Charles I, un seul homme qui eût des notions raisonnables.

Un des plus étonnans contrastes de l'esprit humain, c'est celui de l'autorité que Cromwell avoit dans les parlemens, ainsi que dans les armées, avec ce galimatias absurde et dégoûtant qui régnoit dans tous ses discours. Toutes les paroles qu'on a recueillies de lui sont au-dessous de ce que les prophètes des Cévènes ont jamais prononcé de plus bas et de plus extravagant; ce sont des expressions qui n'ont aucun sens, et des termes de la plus vile populace. C'est ainsi qu'il parloit dans le parlement ainsi que dans la chaire; et peut-être, à la honte des hommes, c'est ainsi qu'il falloit parler alors; car le jargon presbytérien et la folie prophétique étant à la mode, un discours raisonnable n'auroit point ému des hommes dont l'enthousiasme avoit éteint la raison. Quelle prodigieuse différence entre le style des bons écrivains de la nation et celui de Cromwell, c'est-à-dire, entre leurs idées! Cependant c'est ce style qui le met sur le trône; car la valeur n'en eût fait

qu'un colonel ou un major : c'est avec le galimatias prophétique qu'il a régné.

Après cette épouvantable confusion dans l'état, dans l'église, dans la société, dans la manière de penser, la raison a enfin repris son empire, et l'a étendu même au-delà des bornes ordinaires. C'est aujourd'hui sur-tout qu'on peut dire de cette nation :

Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble,
Les députés du peuple, et les grands et le roi,
Divisés d'intérêts, réunis par la loi, etc.

HENR.

La fureur des partis a long-temps privé l'Angleterre d'une bonne histoire comme d'un bon gouvernement. Ce qu'un Tori écrivoit étoit nié par les Whigs, démentis à leur tour par les Toris. Rapin Toiras, étranger, sembloit seul avoir écrit une histoire impartiale; mais on voit encore la souillure du préjugé jusques dans les vérités que Toiras raconte; au lieu que dans le nouvel historien on découvre un esprit supérieur à sa matière, qui parle des foiblesses, des erreurs et des barbaries, comme un médecin parle des maladies épidémiques.

VOLTAIRE.

LETTRE DE M. SULZER

A UN DE SES AMIS,

Où il expose le plan de son Dictionnaire sur les Arts et les Sciences, avec la différence qui se trouvera entre son Ouvrage et le Manuel-Lexique sur les Arts et les Sciences, de M. Gottsched; traduite de l'allemand.

S'il ne s'agissoit dans cette lettre que d'une querelle littéraire, nous n'aurions garde de la rapporter; mais non-seulement elle sert à faire connoître deux ouvrages intéressans; elle renferme de plus des réflexions très-judicieuses et très-profondes sur la nature des arts. Platon a dit (et qui ne l'a pas répété?) que les arts se tenoient par la main, qu'ils se servoient et qu'ils s'éclairoient réciproquement. Le transport que les Grecs faisoient fréquemment des termes et des expressions d'un art à un autre, prouve très-bien qu'ils avoient apperçu non-seulement les points par où les différens arts se touchent, mais encore les côtés par lesquels ils se ressem-

blent ; cependant nous n'avons encore à ce sujet aucun ouvrage véritablement instructif. On nous parle beaucoup d'unité de principes et de différence de moyens, c'est-à-dire, que d'une part, on nous fait envisager l'imitation comme le centre où doivent absolument aboutir tous les rayons qui partent du cercle des arts; ce qui n'est pas vrai : et d'autre part, on nous fait remarquer que les sons ne sont pas des couleurs, ou, si l'on veut, que les yeux ne sont pas les oreilles; ce que très-certainement on n'a pas besoin d'apprendre. Ce n'est point à faire observer des différences palpables et qui ne sauroient échapper à personne, qu'il faut s'appliquer ; c'est à faire appercevoir et à fixer, par des exemples, l'analogie fine et secrète qui règne entre les moyens sensiblement différens qui sont propres de chaque art en particulier : et voilà l'objet que M. Sulzer se propose. Ecoutons-le parler.

Je viens de parcourir le Manuel-Lexique de M. Gottsched : cet ouvrage n'a dans le plan, ni dans l'exécution aucune espèce de ressemblance avec le mien ; je continuerai donc mon dictionnaire, comme si celui de M. Gottsched n'existoit pas.

J'avois d'abord imaginé que ce professeur avoit vu mon prospectus (1), et qu'emporté par son zèle pour la gloire de sa patrie, il avoit voulu me prévenir, pour empêcher qu'un ouvrage aussi important ne fût exécuté par un demi-Allemand, par un Suisse enfin; car M. Gottsched regarde les Suisses comme les corrupteurs du bon goût : de là ces expressions qui lui sont si familières, *cela est Suisse*, *cela sent les Alpes*, pour désigner des productions insipides, sauvages, ridicules. Une des choses dont ce célèbre professeur s'enorgueillit le plus, c'est de s'être opposé comme une forte digue à la propagation de ce goût que quelques critiques Suisses ont eu la bonhomie d'adopter et qu'ils se sont empressés de répandre. Je croyois donc que le dessein de M. Gottsched avoit été de m'arracher la plume de la main; mais la seule lecture de sa préface m'a détrompé. A proprement parler, son libraire est l'auteur de son entreprise; quant à lui, s'il a su quelque chose de mon projet, ce n'a été que lorsque son ouvrage étoit presque fini.

Vous trouverez étrange, sans doute, qu'un homme qui fait tous ses efforts pour répandre

(1) M. Sulzer a fait paroître son *prospectus* en 1757.

les belles-lettres en Allemagne, et qui se regarde comme le tuteur de ses compatriotes qu'il croit être sur ce point encore en minorité, ait ignoré l'annonce d'un ouvrage aussi intéressant que celui dont je m'occupe; mais il est bien plus surprenant encore que nos meilleurs poëtes, tels que Haller, Kleist, Klopstock, Bodmer, Lessing, Wieland, Gessner (1), etc., lui soient absolument inconnus; car s'il les connoissoit, les regarderoit-il comme les corrupteurs de la poésie allemande? D'ailleurs trois ou quatre ans s'étant écoulés sans voir paroître l'ouvrage que j'avois annoncé, M. Gottsched aura pu croire qu'épouvanté par les difficultés de mon entreprise, je l'avois abandonnée, ou même que j'étois mort au milieu de mes travaux. En effet comment pouvoit-il penser que quelqu'un employât plusieurs années à faire un dictionnaire, lui qui dans l'espace d'une (2) seule a composé le sien?

Mais quand même cet homme célèbre eût

---

(1) M. Gottsched s'est toujours déchaîné contre tous ces poëtes. Flemming, Rachel, Amthor, Heraüs, Menante, Neukirch, Günther, etc., voilà les hommes qu'il estime, qu'il loue, qu'il admire.

(2) Son *prospectus* parut en 1758, et en 1759 le livre fut imprimé.

été instruit de mon projet, plus j'y réfléchis, plus je me persuade que son dessein n'a pas été d'arrêter mon ouvrage par la publication précipitée du sien. Ses vues n'ont rien de commum avec les miennes, et très-certainement les principes d'après lesquels je travaille ne lui sont pas même venus dans l'esprit.

Laissons donc M. Gottsched cueillir ses lauriers et jouir tranquillement de sa gloire; le chemin qu'il a pris ne mène point à celle que j'ambitionne.

Quoique vous connoissiez déjà le plan de mon ouvrage, vous ne serez pas fâché, sans doute, que je vous en donne une idée encore plus précise et plus nette.

Mon premier soin est d'abord de bien développer la nature et les propriétés du *beau* dans les arts, ou de creuser les sources du bon goût, d'en examiner la nature et de l'exposer aux yeux de mes lecteurs sous tous ses aspects différens. Pour cet effet il m'a fallu en quelque sorte esquisser tous les ouvrages de goût, depuis l'architecture jusqu'à la poésie. Vous sentez parfaitement que je ne pouvois comparer les beautés telles qu'elles se montrent dans des productions dont l'objet et les procédés sont si différens, sans avoir appris auparavant à connoître

la nature et les propriétés du *beau*, et que c'étoit là le seul moyen de présenter distinctement à l'esprit ce que le goût ne saisit et ne sent que très-obscurément.

Quand une fois on a connu la nature du beau, on peut commencer à chercher les raisons du plaisir qu'il nous fait. Il faut qu'il y ait dans la nature de l'ame humaine, et même dans la nature universelle de l'être pensant, quelque chose par où l'effet du *beau* ou du *bon*, relatif au goût, puisse être rendu clair et sensible : c'est un des objets que je me propose d'approfondir le plus.

Par-là non-seulement j'ouvrirai aux philosophes un vaste champ à de nouvelles recherches psychologiques, mais encore je mettrai les critiques en état de porter la théorie du goût à une certitude qui approchera de la certitude mathématique. Ce que Leibnitz avoit espéré de ses principes de métaphysique relativement à la morale, je compte l'obtenir de mes recherches relativement au goût.

M. Gottsched n'a pas jugé à propos de porter ses regards si loin; il n'a pas même apperçu les diverses qualités générales et particulières qui composent proprement le mérite des ouvrages de l'art. Parcourez son livre d'un bout

à l'autre, voyez les articles *bâtiment*, *tableau*, *poëme*, *discours*, *chant*, *etc.*, ils vous laissent dans une ignorance totale des choses propres à donner à ces différentes productions le degré de beauté, de perfection dont elles sont susceptibles. Les articles *justesse*, *pompe*, *richesse*, *élégance*, *régularité*, et cent autres qui contiennent les propriétés générales des ouvrages de l'art, ne s'y trouvent pas seulement indiqués. Ces mêmes articles sont ceux que j'ai traités avec le plus de soin.

Je tâche ensuite de faire connoître le *beau*; je l'expose dans tous les aspects sous lesquels il se présente. Je ne me contente pas, par exemple, de définir en général la beauté, je tâche de décrire clairement ce que c'est que la *beauté* dans les figures individuelles, ce qu'elle est dans la composition de plusieurs figures, en quoi consiste la *beauté* d'une pensée et d'un discours entier, ce qui compose un *beau* bâtiment, une *belle* musique, une *belle* danse, etc. J'observé cette méthode à l'égard de chaque qualité particulière de tout ouvrage de goût; par-là non-seulement l'artiste est à portée de connoître clairement le *beau* que son ouvrage exige, mais encore de puiser dans les productions des autres arts des avantages infinis pour le sien. Tout art

a le privilége d'exposer par préférence certaines beautés. Tous les artistes doivent apprendre de l'architecte l'exactitude, la régularité, la proportion des parties avec le tout. S'agit-il d'oppositions, de contrastes, d'une bonne ordonnance ? le peintre d'histoire doit servir de modèle : tandis que pour d'autres avantages, ce sera tantôt le poëte, tantôt le musicien, tantôt l'orateur qui marchera à la tête des artistes.

Je vais encore plus loin : quand je vois, par exemple, combien le musicien répand de charmes et d'agrémens dans ses compositions, au moyen des dissonances et de leur solution adroite, j'examine si le poëte, si le peintre, etc., peut introduire dans les siennes des procédés semblables ; et lorsque j'ai trouvé dans quel cas cela est possible, je lui donne le musicien pour modèle. Cette comparaison constante des arts sert en même-temps à faire concevoir certaines beautés fines qu'à peine on peut décrire, mais qui se font très-bien sentir. Ainsi on les représente dans l'occasion, soit dans une chanson, soit dans un tableau, en un mot, dans ceux des ouvrages de l'art où elles sont plus distinctes, plus palpables, et où on les montre pour ainsi dire avec le doigt.

Le critique et l'artiste sont nécessairement

privés d'une infinité d'avantages et de ressources, lorsqu'ils n'ont pas la théorie et la pratique de tous les arts en même-temps devant les yeux. Ainsi vous trouverez dans mon ouvrage que l'architecture m'a donné souvent occasion de prescrire certaines règles à l'orateur et au poëte. Rien de tout cela n'est entré dans le plan de l'auteur du *manuel-lexique*, quoiqu'il soit plus étendu que le mien. Il s'est principalement appliqué à remplir son ouvrage de faits historiques; c'est une partie que je ne négligerai pas non plus : mais comme on ne finiroit pas, si l'on vouloit rapporter la vie et les ouvrages de tous les artistes de toutes les nations et de tous les âges, je me suis prescrit des bornes fort étroites à cet égard.

Ceux qui ont porté les arts à un certain degré de perfection, ceux qui les premiers y ont introduit des beautés exactes, ou qui les ont enrichis de nouveaux avantages; ceux dont les productions sont faites pour servir de modèles; voilà les hommes que je m'attacherai particulièrement à faire connoître. Viendront ensuite les Marini, les Lohenstein (1), et tous ceux

(1) Lohenstein a été contemporain de Corneille, et il a couru la même carrière, mais avec un succès bien différent. On connoît le faux-brillant, la singularité et la

d'entre les corrupteurs du goût, dont les vices sont d'autant plus dangereux qu'ils sont plus aimables. Quant aux autres artistes, j'en parlerai seulement à l'occasion des bons ouvrages qui seront sortis de leurs mains. Ainsi à l'article *tragédie* on verra tous les poëtes qui ont travaillé avec succès dans ce genre : mais je ne saurois me résoudre à rapporter le nom de chaque rimeur ou de chaque barbouilleur, encore moins à lui donner un article particulier. Le temps que M. Gottsched a mis à ramasser et à étendre des faits historiques, je l'emploie à resserrer ceux que j'ai recueillis; il n'a presque rien dit de ce qui concerne les progrès et la communication des sciences, et j'en fais mon objet principal.

Comme dès le commencement de mon entreprise, j'ai considéré tous les arts sous le même point de vue, ils me sont tous également chers; je leur ai donné le même degré d'attention; j'ai examiné un morceau d'architecture avec autant d'application que j'en ai mis à examiner une épopée. J'ai fait choix en même-temps de coo-

---

bizarrerie des idées et des comparaisons du Marini; celles de Lohenstein sont encore plus extravagantes, sans être aussi ingénieuses.

pérateurs qui excellent tous dans les arts auxquels ils se sont appliqués. C'est encore un avantage que M. Gottsched n'a pas eu. Il est aisé de s'appercevoir que la poésie a absorbé toutes ses complaisances.

Du reste, ne me demandez point quand mon ouvrage sera fini. Je sais que quelques-uns de mes amis se plaignent de mon retard ; mais sentent-ils toute l'étendue et la difficulté de l'ouvrage que je médite ? Savent-ils que souvent pour composer un article de quelques pages, il faut que je fasse une lecture immense et que je passe des semaines entières à réfléchir ? Font-ils attention que lorsqu'il s'agit de discuter philosophiquement les arts, il s'élève de tous côtés une infinité de questions qu'on ne sauroit résoudre qu'à force de réflexions également profondes et suivies ? Ajoutez à cela le peu de secours que je trouve dans mes prédécesseurs. La critique n'a eu jusqu'à présent que la poésie devant les yeux ; il faut bien du temps et de la peine pour rendre universels les principes qui ont été établis à l'occasion de la poésie, et surtout pour réparer ce qu'ils ont d'imparfait et souvent même de vicieux.

Je crois vous avoir déjà dit que l'ouvrage auquel je travaille étoit le seul par lequel je comp-

tois aller à la postérité; pourquoi donc me presser? J'aime mieux qu'on me demande pourquoi j'ai donné mon ouvrage si tard, que pourquoi je l'ai donné sitôt? J'aurai toujours une bonne réponse à faire à la première question; mais que répondrois-je à la seconde? Voudriez-vous m'exposer à perdre le prix de mes travaux? Je ne me propose rien moins que de poser les premiers fondemens solides d'une Æsthetique (1) parfaite. Si je manque ce but, je n'aurai fait autre chose pendant six ans que rouler le rocher de Sysiphe.

Permettez-moi de vous dire ici que vous avez tort de croire que j'aurois dû donner à mon ouvrage la forme d'une encyclopédie systématique, plutôt que celle d'un dictionnaire : écoutez mes raisons, et jugez-en vous-même. Un de mes principaux objets a été de procurer aux sciences et aux arts un plus grand nombre d'amateurs et de vrais connoisseurs. Un ouvrage systématique m'auroit-il jamais conduit au but que je me suis proposé? Où sont les amateurs assez patiens, assez *penseurs*, pour chercher la théorie des arts dans les plis profonds d'un systême?

---

(1) Théorie des sensations, du mot grec ΑΙΣΘΗΣΙΣ, *sensus*.

La

La plupart des hommes aiment mieux ne voir que foiblement et de loin la chose qu'ils veulent connoître, que d'y être conduits tout auprès par des détours longs et pénibles. Si j'avois écrit un systême, il m'auroit fallu nécessairement commencer par les recherches les plus abstraites sur les représentations sensibles; ensuite montrer comment les différentes sortes d'idées sensibles produisent les différentes sortes de sentimens agréables; comment enfin on peut en général, par un ouvrage de l'art, produire ces différentes représentations, et ainsi du reste. Pensez-vous que j'aurois trouvé beaucoup d'amateurs qui m'eussent suivi au travers de toutes ces recherches obscures?

Une étude si méthodique ne peut convenir qu'à ceux qui ont résolu de consacrer toute leur vie à une science; quant aux autres, ils entendent d'abord parler diversement, tantôt d'un objet, tantôt d'un autre; ils y réfléchissent, ou ils cherchent des éclaircissemens dans quelque livre; ensuite ils font eux-mêmes quelques questions; ils proposent des doutes, etc. De là ils entrent dans des recherches plus profondes; ils veulent avoir plus de certitude, des notions plus déterminées; ils s'élèvent enfin jusqu'aux premiers principes, et finissent où le systême

commence. C'est ainsi que sans être effrayés, sans même se fatiguer, ils parviennent à s'instruire.

Au moyen de ce procédé analytique, un amateur pourra apprendre facilement et sans dégoût la théorie des arts dans mon ouvrage. Dès qu'il aura commencé à goûter un art quelconque, il ne tardera pas à désirer d'acquérir de plus grandes lumières sur les règles ou sur les différentes beautés de cet art.

Pour lors il n'aura qu'à ouvrir mon dictionnaire; il trouvera sans peine ce qu'il cherche; bientôt il sera plus instruit, ses idées seront devenues plus nettes. Il verra dans les articles consultés, qu'ils tiennent intimement à d'autres articles; il consultera encore ceux-ci; ses lumières augmenteront, sa curiosité s'enflammera; il poursuivra la règle, ou la définition, ou le jugement, jusqu'aux premiers principes d'où on les a fait dériver; il parviendra enfin à penser aussi solidement que celui qui, ayant suivi la méthode synthétique, seroit parti d'une extrémité opposée.

Il y a plus : tel qui ne s'est jamais beaucoup embarrassé des arts, ne laisse pas de placer un dictionnaire sur les arts au nombre de ses livres. Il se trouve dans une compagnie où l'on parle

de poésie, de peinture, de musique; on s'énonce en termes qu'il ne comprend pas, on porte des jugemens dont il ne pénètre pas le motif. De retour chez lui, il lui prend envie de s'éclaircir: croyez-vous qu'il en vînt jamais à bout, s'il ne pouvoit recourir qu'à un ouvrage systématique? Non, sans doute; mais il a un dictionnaire; il l'ouvre, il le consulte, il est entraîné d'un article à l'autre, jusqu'à ce qu'enfin il est tout étonné de se trouver sensible à des choses pour lesquelles il avoit été d'abord dans une indifférence totale.

J'avois voulu traiter systématiquement la théorie et la pratique des arts; mais les raisons que je viens de vous exposer m'ont fait préférer l'ordre alphabétique. Vous savez que j'ai souvent désiré que les Allemands abandonnassent enfin, soit dans leurs leçons publiques, soit dans leurs écrits, la méthode synthétique. Si les vraies connoissances philosophiques sont aujourd'hui si peu répandues, c'est uniquement à ce procédé qu'il faut s'en prendre. Les trésors que les Léibnitz, les Wolf, les Baumgarten ont tirés avec tant de peine de l'obscurité, sont encore ensevelis, pour la plupart des hommes, dans des ténèbres impénétrables. L'analyse, l'analyse! voilà le seul moyen d'éclairer et d'ins-

truire facilement, sans dégoût, infailliblement; de donner enfin un cours sûr et rapide aux connoissances philosophiques. A propos de philosophie, il seroit bien à désirer que quelque homme vertueux et profondément instruit de tous les systêmes, voulût prendre pour cette dominatrice des sciences la même peine que je me donne pour le bien et pour l'avantage des arts.

Voilà une couronne cent fois plus glorieuse que celle qui m'attend au bout de ma carrière. Heureux celui qui la remportera! Mais, ô mon ami, ce sont-là des souhaits qu'il ne faut pas faire tout haut; il seroit à craindre qu'un libraire avide ne vînt à charger de l'exécution de cet ouvrage quelqu'écrivain superficiel, qui ne seroit sensible qu'à la gloire d'être le premier qui l'eût entrepris.

A.

PENSÉES DÉTACHÉES,

PAR M. JENYNS;

TRADUITES DE L'ANGLAIS.

IL n'y a point de sots qui ne soient assez sages pour s'ennuyer bientôt d'eux-mêmes; et comme ils ne peuvent supporter la solitude, ils fatiguent de leur société ceux qui ont le malheur de les connoître.

Les hommes qui sont extrêmement civils sont rarement sociables, parce que la société leur donne plus d'embarras que de plaisir.

Si les hommes deviennent plus avares en devenant plus vieux, ce n'est pas que l'amour des richesses croisse avec l'âge, c'est que leurs autres passions s'affoiblissent; ils n'aiment pas davantage l'argent, mais ils ont moins de tentations pour le dépenser. Le goût des plaisirs s'est émoussé par la satiété; la prodigalité, par l'expérience; et la générosité, par l'ingratitude.

A mesure que nous vieillissons, chaque année nous paroît plus courte que la précédente: en voici, je crois, la raison. Toutes les idées

que nous avons du temps dérivent de la portion de l'espace dans laquelle nous avons existé; cette portion est donc la règle sur laquelle nous le mesurons : or, comme cette mesure s'étend à proportion que nous avons vécu, chaque période doit nous paroître plus courte. Ainsi lorsque nous avons vécu dix ans, une année est la dixième partie de la durée de notre existence; mais lorsque nous avons vécu dix-huit ans, une année n'en est plus que la dix-huitième partie.

L'honneur n'est qu'une espèce fictive d'honnêteté; supplément vil, mais nécessaire de la vertu, dans les sociétés où elle n'existe plus; c'est une sorte de papier de crédit, que l'on reçoit dans le commerce, parce qu'il n'y a pas assez d'or.

Les femmes ne sont certainement point inférieures aux hommes en résolution, et le sont peut-être beaucoup moins en courage qu'on ne croit : si on en juge autrement, c'est que les femmes exagèrent leur timidité, et que les hommes dissimulent la leur.

Les opinions des hommes procèdent bien plus souvent de leurs actions que leurs actions ne procèdent de leurs opinions. Ils commencent par agir, et ils n'ont pas de peine à

concilier ensuite leurs principes avec leur conduite; aussi trouverions-nous un grand nombre de personnes qu'aucun avantage particulier ne pourroit engager à faire une chose qu'elles regarderoient comme injuste; mais dans ce grand nombre, il en est peu qui se persuadent aisément qu'une chose soit injuste, quand elle leur procure du plaisir ou du profit.

Si tous les hommes étoient honnêtes, le monde iroit bien mieux qu'il ne va; mais si tous les hommes étoient éclairés, il n'iroit point du tout; tant l'honnêteté est préférable à la science.

Beaucoup d'esprit et peu de jugement, c'est le plus mauvais présent que la nature puisse faire à une créature humaine. Celui qui joint à beaucoup d'esprit beaucoup de sens, doit devenir un grand homme. Celui qui n'a qu'une médiocre portion d'esprit et de jugement peut encore être un homme honnête, utile et heureux; mais celui qui avec beaucoup d'esprit n'aura que peu de raison, ne peut être que dangereux pour lui-même et pour les autres.

Le mépris parmi les hommes, semblable à l'action et à la réaction dans les corps solides, est toujours en raison réciproque. Méprisez une société, et vous en serez méprisé. Un homme d'esprit ne méprise pas plus les sots que les sots

ne le méprisent. Les filles publiques et les filoux rendent bien aux honnêtes gens tout le mépris que ceux-ci ont pour eux.

Nos ressentimens et nos affections sont ordinairement les principaux obstacles qui nous ferment la route des richesses et de la grandeur. Celui qui sait se débarrasser du sentiment des injures et des bienfaits ne peut guère manquer d'avancer dans les routes obliques de la fortune et de l'ambition, avec beaucoup de rapidité et de succès.

Ceux qu'une fortune héréditaire a mis en état de vivre dans l'oisiveté sont enclins à voir avec envie les richesses qui sont le fruit du travail, et à regarder avec indignation les moyens injustes par lesquels elles sont acquises dans la plupart des professions. Ils ne pensent pas que c'est à ces moyens, tout injustes qu'ils sont, qu'ils doivent eux-mêmes l'aisance et la liberté dont ils jouissent. Car telle est la nature de l'homme, que dans ce mouvement général qu'excite la soif de l'or et du pouvoir, ceux qui ne peuvent réussir par adresse ont recours à la violence; c'est-à-dire, que s'ils ne trouvent pas des moyens ingénieux et autorisés pour se dévorer mutuellement, ils y emploient le fer et la flamme.

Celui qui ne veut pas être un peu dupe sera beaucoup censuré, et par là n'exposera pas moins sa fortune que sa réputation. Notre première leçon en économie devroit donc être d'apprendre jusqu'où nous devons permettre qu'on nous trompe, proportionnément à l'état et à la fortune dont nous jouissons.

Il n'y a point de qualités morales plus essentiellement différentes que l'orgueil et la vanité, que l'on confond cependant assez communément. L'homme orgueilleux a la plus haute idée de lui-même; l'homme vain voudroit l'inspirer aux autres; l'orgueilleux croit que l'admiration lui est due; le vain aime mieux l'obtenir que la mériter; l'orgueilleux veut forcer le respect par un air de dignité; le vain sollicite les applaudissemens par de petits artifices. Ainsi l'orgueil rend les hommes désagréables, et la vanité les rend ridicules.

Tout homme qui a l'air d'avoir beaucoup de finesse doit réellement en avoir fort peu; car s'il en avoit beaucoup, il en auroit assez pour la cacher.

Le vice de l'ingratitude n'est pas aussi fréquent qu'on le dit communément; car les exemples de services réels et désintéressés sont fort rares.

Quiconque voudra tromper la multitude ne doit pas désespérer de lui faire croire tout ce qu'il voudra, excepté la vérité.

La réputation de générosité s'acquiert plus fréquemment par la profusion que par la charité ; c'est-à-dire, en donnant son argent en dupe, qu'en l'employant à de bonnes actions.

Les moralistes, comme les peintres, sont sujets à deux défauts. Les uns font de beaux portraits qui ne ressemblent point ; les autres font des portraits ressemblans qui sont plus laids que les originaux.

Il est rare que les avis soient donnés avec bonne intention, soient reçus avec plaisir et produisent aucun fruit. Ils sont rarement bien reçus, parce qu'ils supposent une supériorité de raison dans celui qui les donne ; et celui-ci n'a guère d'autre intention en les donnant que de montrer cette supériorité. Ils ne sont profitables ni à celui qui les donne, parce qu'ils font naître plus souvent la haine que l'amitié ; ni à celui qui les reçoit, parce qu'il est rare qu'un homme qui n'est pas assez éclairé pour voir le bien sans demander conseil, le soit assez pour distinguer un bon conseil.

Celui qui ne change jamais de principes

doit être souvent forcé de changer de parti (1).

La liberté est un mot bien imposant; mais la plupart de ceux qui l'emploient n'entendent par là que la liberté d'opprimer les autres et de se soustraire eux-mêmes à toute autorité.

Comme la propriété produit toujours le pouvoir, le pouvoir peut toujours se convertir en propriété : ainsi l'on peut démontrer que la corruption des parlemens doit toujours s'accroître en même proportion que leur pouvoir, et ne peut s'affoiblir que par la diminution de leur importance. Quelle est donc l'absurdité de ceux qui travaillent en même-temps à accroître la liberté et à détruire la corruption, c'est-à-dire, à donner aux hommes plus de pouvoir à *porter au marché* et à les empêcher en même-temps de le vendre?

Le soin principal d'un gouvernement, comme celui d'une nourrice (2), doit être d'empêcher ceux qui sont confiés à ses soins de se nuire à eux-mêmes. Les hommes sont des enfans toujours cherchant à se faire du mal, et toujours irrités contre ceux qui les empêchent de s'en faire.

---

(1) On entend ici les partis politiques, tels que les Whigs et les Torys, qui, en conservant les mêmes dénominations, ont eu successivement des principes tout-à-fait différens.

(2) L'auteur a peut-être voulu dire une *garde ma-*

Nous n'avons pas besoin de parcourir le monde pour apprendre à connoître la nature humaine et les principes des gouvernemens. Avec de la sagacité et de l'attention, on peut acquérir cette connoissance sans sortir des bornes étroites d'une paroisse. La plus chétive corporation est animée des mêmes intérêts, remuée par les mêmes ressorts, que le plus auguste sénat. La conduite du drame est la même; toute la différence consiste dans l'art et la dignité des acteurs.

Il y a sans doute une grande différence entre la sagesse et l'honnêteté de plusieurs individus entr'eux; mais il y en a très-peu dans la sagesse de plusieurs multitudes placées dans les mêmes circonstances. Chaque grain de blé peut différer des autres pour le poids et la grosseur; mais deux boisseaux pris dans le même tas ne paroîtront certainement point differer l'un de l'autre.

On regarde comme un principe fondamental de la politique moderne que tous les moyens qui sont propres à augmenter la richesse d'une

---

lade; la comparaison d'une nourrice m'a paru plus agréable et aussi juste : au reste, le même mot anglais *nurse* exprime également une nourrice et une garde-malade; est-ce que les Anglais regarderoient les enfans comme des malades, ou plutôt les malades comme des enfans?

nation, augmenteront aussi son bonheur, sa puissance et sa durée. J'aimerois autant que l'on soutînt que la santé, le bonheur et la force de chaque particulier sont toujours proportionnés à sa fortune.

Ce n'est pas une chose peu surprenante que les hommes aient de tout temps aimé la guerre, et que malgré les calamités sans nombre qu'elle verse sur eux, ils s'y portent toujours avec la même ardeur. En voici certainement la raison cachée, mais véritable. Il y a dans la nature humaine un sentiment si puissant de vertu, que quelque déterminés que soient les hommes à se livrer à toutes leurs mauvaises inclinations, ils ne pourroient goûter tranquillement le plaisir de les satisfaire, s'ils ne trouvoient des expédiens pour dérober leurs difformités non-seulement aux yeux des autres, mais même à leurs propres yeux. Ils recherchent donc avec avidité les moyens de se tromper eux-mêmes et de se procurer la liberté d'être méchans avec une bonne réputation et une bonne conscience; ils trouvent cette liberté dans la guerre, qui ouvre la carrière à toutes les passions vicieuses de l'homme, en le mettant à l'abri du remords, de la punition et même de la censure; elle couvre la fainéantise, la débauche, la malfai-

sance, la cruauté, l'injustice, des dehors imposans du zèle pour le bien et la gloire de son pays; et ce privilége paroît aux hommes d'un si grand prix qu'ils le regardent comme un dédommagement suffisant des maux qui suivent la guerre.

Dans les querelles de religion, les propositions qui font l'objet de la dispute sont ordinairement telles que ceux qui les soutiennent ne les croient pas, et que ceux qui les rejettent ne les entendent point. Ainsi un homme n'est jamais persécuté pour ne pas croire, mais bien pour ne pas faire semblant de croire ce qu'il ne croit point; c'est-à-dire, pour avoir l'insolence de se regarder comme plus sage et plus éclairé que ses persécuteurs : insolence que le parti le plus fort ne croit pas qu'on puisse jamais trop sévèrement punir.

S.

PARALLÈLE (1)

ENTRE LA CLARISSE DE RICHARDSON ET LA NOUVELLE HÉLOISE DE M. ROUSSEAU.

Il n'y a rien de plus difficile que de donner une juste idée d'un ouvrage dont les beautés et les taches principales tiennent intimement à l'élocution, la chaleur, la sensibilité, la délicatesse et l'humeur paradoxale de l'auteur. M. Rousseau dédaigne les moyens ordinaires de plan, d'incidens, d'intrigue; et il produit tous ses effets par la seule force du génie et par la vivacité du coloris. Ses attitudes sont communes, mais elles sont peintes avec tant de grace et d'énergie qu'elles ne peuvent manquer de frapper avec toute la force de la nouveauté. Semblable à un sculpteur qui tire ses matériaux tout bruts de la carrière, il polit et anime, pour ainsi dire, le marbre informe; et les simples habitans du pays de Vaux deviennent entre

(1) Ce parallèle, traduit de l'anglais, est tiré du *Critical Review*.

ses mains le plus aimable peuple qu'il y ait sur la terre.

Cet ingénieux écrivain a formé son *Héloïse* sur le plan de *Clarisse*, l'ouvrage favori de notre célèbre compatriote, l'aimable Richardson. Il est aisé de reconnoître la ressemblance qui se trouve entre les traits caractéristiques des principaux personnages. Héloïse est une Clarisse moins parfaite; Claire est une miss Howe, aussi ardente dans son amitié, avec autant d'esprit et de charmes, mais avec moins de ce que nous appelons *humour;* parce que l'écrivain suisse est absolument étranger à la gaîté originale que nous entendons par ce mot. Le plus grand éloge de M. Richardson est d'avoir été pris pour modèle par un écrivain du mérite de M. Rousseau, et d'être resté inimitable dans l'art de copier la nature, quoiqu'il ait pu être surpassé de beaucoup par la profondeur des réflexions, par les teintes délicates qui distinguent le génie, et sur-tout par cette magie, qui semble propre à M. Rousseau, de réunir et de *conjurer*, pour ainsi dire, dans une seule expression, la substance de plusieurs volumes. Nous en avons un exemple dans la première lettre que Saint-Preux écrit à Héloïse, et dans laquelle il découvre son amour, sa situation, ses scrupules et ses embarras:

barras, un petit nombre de lignes suffisent pour vous intéresser aussi vivement au destin de deux amans que si l'auteur avoit suivi les progrès de leur passion naissante dans une longue suite de détails. En effet, M. Rousseau est entré aussi avant dans son sujet, par cette première lettre, que M. Richardson dans les trois premiers volumes de Clarisse; et rien n'est plus propre que cette observation à bien marquer la différence des talens de ces deux auteurs. Le moraliste anglais peint une jeune femme délicate, vertueuse, belle et pleine de religion, mais prudente peut-être jusqu'à la froideur, chassée de sa famille, persécutée par la jalousie envenimée d'une sœur, par le ressentiment brutal d'un frère, par la tyrannie inflexible d'un père; réduite à la plus extrême misère par les intrigues d'un scélérat aimable; refusant cependant, par un raffinement inconcevable, d'épouser cet amant qu'elle aime en secret, dont la naissance et la fortune sont très-convenables, et que ses agrémens, son esprit, sa figure ont mis à la mode auprès de toutes les femmes; enfin se sacrifiant à l'obéissance filiale et à une délicatesse peut-être déplacée.

Le philosophe génevois nous peint au contraire une fille dans la fleur de la jeunesse,

innocente, aimable, pleine de sensibilité et d'enthousiasme pour la vertu, dont elle viole cependant les devoirs; emportée par la violence de sa passion, mais bientôt rappelée à elle-même par l'horreur de sa faute et l'honnêteté naturelle de son ame. Son amant est aussi un jeune homme honnête et sensible, romanesquement amoureux de la vertu, se confiant en ses propres forces et montrant toute sa foiblesse, raisonnant de l'amour comme un platonicien, et le pratiquant en épicurien. Les erreurs de l'un et de l'autre sont intéressantes, et nous les admirons dans leur chûte, parce qu'ils conservent l'un et l'autre le sentiment de la vertu.

M. Richardson met son héroïne à l'épreuve de toutes les attaques de la tentation, et par-là présente à toutes les femmes un modèle de perfection à imiter. M. Rousseau a mieux aimé peindre son Héloïse sujette aux foiblesses de l'humanité, de crainte qu'en plaçant trop haut sa vertu, la difficulté d'y atteindre ne décourageât ceux qui voudroient s'y élever. Lequel de ces deux écrivains a le mieux réussi à embellir l'instruction, c'est ce dont on ne peut juger que par les dispositions du plus grand nombre des lecteurs : les uns seront animés par un exemple qui en jetteroit d'autres dans le

découragement. S'il nous est permis de dire notre sentiment, M. Rousseau a donné l'instruction la plus utile, en nous montrant les moyens de recouvrer l'estime des hommes, après l'avoir perdue par une faute capitale dans la conduite. On ne peut pas sur-tout donner une leçon plus importante aux femmes qui, pour la plupart, condamnent au vice et à l'opprobre celles de leur sexe qui se sont une fois écartées des sentiers d'une vertu rigoureuse, eussent-elles promptement réparé leurs erreurs; et qui cependant sont souvent plus utiles à la société que ces femmes si vaines d'une vertu qui peut-être n'a jamais été mise à l'épreuve.

Si nous entrons dans un plus grand détail sur les deux admirables ouvrages dont nous parlons, nous trouverons que M. Rousseau est infiniment plus profond, plus animé, plus ingénieux et plus élégant; et Richardson plus naturel, plus intéressant, plus varié et plus dramatique. L'un est par-tout un écrivain facile, l'autre un écrivain supérieur. M. Rousseau excite notre admiration, Richardson sollicite nos larmes; le premier est quelquefois obscur, le second souvent minutieux. Toutes les circonstances concourent à développer le plan de celui-ci; celui-là se jette dans des digressions,

mais ces écarts sont des excursions du génie. Richardson développe ses caractères par une grande quantité de touches et de circonstances légères qui paroissent triviales, si l'on ne considère pas le dessein entier de l'ouvrage; tandis que M. Rousseau, par la force de son génie, peint le cœur d'un seul trait et vous intéresse au destin de ses personnages avant, pour ainsi dire, que de vous les avoir fait connoître. D'un mouvement de sa plume, tout ce groupe d'acteurs vient se peindre dans l'imagination, et fixe l'attention dans un dégré proportionné aux rapports qu'ils ont avec Héloïse. Cependant, quoique l'impression soit forte, elle s'efface promptement : semblables aux images fugitives d'un songe, elles agitent violemment pour un moment et se dissipent presqu'aussitôt; au lieu que Richardson imprime dans notre ame des traces plus durables, parce que le trait est plus souvent répété.

Nous pouvons pousser la comparaison plus loin encore. Richardson a des idées fortes, mais elles se forment par association. Celles de Roussseau éclatent comme l'éclair, répandent une lumière soudaine sur tous les objets environnans, sont originales, rapides, impétueuses, décousues, et tiennent rarement à ce qui pré-

cède ou même au sujet principal. Le premier exprime un beau sentiment avec une simplicité aimable, mais languissante et sans ornement; l'autre donne à toutes ses pensées de la dignité et de l'énergie, et déploie toutes les ressources du poëte, de l'orateur et du philosophe, sans contrainte, sans enflure, sans sortir de la nature; son grand art consiste à cacher l'art; il sait donner toute l'élégance d'une cour aux mœurs de ses personnages champêtres, en les appropriant cependant parfaitement aux circonstances particulières. On a dit que Virgile avoit habillé ses bergers de soie; on peut dire de M. Rousseau qu'il a élevé ses personnages dans le Lycée. Dans l'ouvrage de notre compatriote, tous les caractères sont tels que nous les voyons dans le monde; la draperie même n'a pas été abandonnée à l'imagination du peintre. L'esprit, l'humeur, les artifices de Lovelace, le caractère rude et fougueux de l'oncle Antoine, les manières brutales de Mowbray, l'humanité et le bon sens naturel de Belford, l'honneur et la franchise militaire de Morden, la catastrophe effrayante de la malheureuse miss Sinclair; en un mot, tous les traits de chaque caractère sont copiés, presque sans exagération, sur ce qui existe

réellement. Si Richardson a dessiné dans Lovelace un caractère au-dessus des forces de M. Rousseau, c'est parce que cette espèce de caractère n'a point de modèle en Suisse. Si M. Rousseau a peint dans Wolmar un amant froid et tranquille, qui admire les vertus de sa femme et se confie dans son honneur en la laissant seule avec l'objet de sa première passion, avec l'auteur de sa chûte, c'est parce que ce caractère peut être naturel dans le pays où l'on le place, quelque outré qu'il paroisse à un Anglais. On pourroit peut-être reprocher à M. Rousseau d'avoir offensé la religion chrétienne, en avançant des argumens en faveur du déisme qu'il laisse sans réponse, et en rendant Wolmar si respectable dans son incrédulité. Ce n'est pas à nous à justifier cet auteur sur cet article; il nous semble que dans tous ses écrits, il a trop considéré la religion comme une institution politique; quoique dans son Héloïse il n'ait présenté que ce qui tenoit intimement au caractère qu'il décrivoit. Nous pourrions, avec autant de justice, reprocher à Richardson d'avoir peint un débauché aimable, qu'à Rousseau d'avoir peint un athée vertueux.

Le philosophe génevois a été assez hardi pour représenter Héloïse mariée, unie à un homme

dont elle ne pouvoit aimer la personne, dont les principes étoient directement opposés aux siens, mais dont les procédés méritoient son estime, et l'ont rendue constamment fidèle à ses devoirs, dans les situations même les plus délicates et les plus difficiles. Wolmar a l'adresse de s'attacher les deux amans, et d'enchaîner leur tendresse mutuelle en mettant sa confiance entière dans leur honneur et leur amour naturel de la vertu. C'est-là que l'on trouve les plus belles maximes du devoir conjugal et la description la plus touchante qu'on ait jamais faite du mariage et de la vie champêtre. Sans un seul événement intéressant, M. Rousseau a trouvé le secret de nous attacher à toutes les situations qu'il a peintes, et nous sommes également touchés de la narration de l'historien et des leçons du philosophe.

Mais notre dessein n'est pas de nous étendre sur tous les détails de cet ouvrage; ceux qui n'ont pas lu la nouvelle Héloïse ne s'intéressent guère à ces observations, qui n'auroient rien de neuf pour ceux qui l'ont lue. Nous terminerons donc ce morceau par remarquer que la manière dont M. Rousseau exprime les idées les plus sublimes est naturelle, mais qu'elle est quelquefois trop philosophique : quelques lecteurs appel-

leront cela pédanterie, d'autres affectation; pour nous, nous n'y voyons que le produit d'un génie libre, qui ne peut assujétir ni ses idées ni son langage aux formes communes. Il n'y a que cet écrivain qui ait pu introduire avec propriété les expressions suivantes dans les lettres d'une jeune fille à son amant. « Si vous ne » m'aviez pas défendu la géométrie, je vous » dirois que mon inquiétude est en raison com- » posée des intervalles du temps et du lieu, etc..... » Nos ames se sont, pour ainsi dire, touchées » par tous les points, et nous avons senti par- » tout la même cohérence.... comme ces amans » dont vous me parliez, qui ont, dit-on, les » mêmes mouvemens en différens lieux, nous » sentirons les mêmes choses aux deux extré- » mités du monde ». Ce sont-là des sentimens naturels, mais dont la tournure philosophique paroîtra trop recherchée à ceux qui ne réfléchiront pas que cette jeune personne écrit à un amant qui est son maître de philosophie.

S.

OBSERVATION
SUR
LA TRANSMUTATION DES BLÉS.

A la fin du mois de juin 1758, on sema dans un potager à Copenhague quelques grains d'avoine choisis un à un et placés dans un certain espace, pour donner plus de liberté à la végétation. Leurs tiges s'élevèrent bientôt, et on les coupa à plusieurs reprises, pour les empêcher de monter en épis, ce qu'on ne leur permit que l'année suivante, 1759. Mais ce n'étoit plus de l'avoine; ce fut la plante que les botanistes appellent *bromus scialis;* il n'y eut qu'une seule plante qui produisit plusieurs épis de seigle.

C'étoit déjà une opinion répandue avant la naissance de la vraie botanique, que le froment, le seigle, l'orge, l'ivraie, le bromus et l'avoine étoient une plante de la même espèce, qui, dégénérant par le mauvais terrain et la mauvaise culture, prenoit successivement différentes formes; ainsi le froment devenoit avoine; et l'avoine, par des moyens contraires, pouvoit

redevenir froment. Les observations des naturalistes firent tomber cette opinion dans le mépris ; ils découvrirent que les espèces des plantes diffèrent essentiellement entr'elles comme celles des animaux, et que les plus petites semences renferment en elles la plante qu'elles doivent produire.

Quelques observateurs suédois eurent le courage de s'élever contre les nouvelles découvertes et de leur opposer l'ancienne opinion qu'on avoit abandonnée ; mais ils s'appuyèrent sur l'expérience qui lui avoit manqué jusqu'alors, et qui est la seule voie qui mène à la connoissance des vérités physiques. Les mêmes observations se sont faites en Saxe avec autant de succès ; mais, comme dans la nouveauté du paradoxe, cette innovation, qui paroissoit contraire aux lois de la nature, trouva beaucoup de contradiction, il est à propos de résoudre ici quelques difficultés qui se présentèrent à quelques botanistes, tandis que d'autres en appeloient à l'expérience. Ces difficultés sont rassemblées dans une thèse soutenue à Upsal à la fin de septembre 1757, par un Russe nommé *M. Bogislas Hornborg*, sous la présidence de l'illustre M. Linnæus.

Si on observe avec soin la multiplication des

plantes, dit M. Hornborg, on voit que la tige s'étend en branches, que les branches produisent des rameaux, et les rameaux des boutons; que ces boutons ne sont que des branches à venir, raccourcies et comme abrégées; que la branche renferme le petit bouton qui, dans l'espace de deux ans, va devenir branche à son tour: en sorte que la végétation et le temps ne font qu'agrandir et développer le petit arbre, qui contient déjà dans ses boutons les parties de son agrandissement. Or, la semence qui produit ce petit arbre le renferme déjà tout entier; cette semence étoit contenue dans la semence de l'arbre sur lequel elle a crû, de façon que la figure des plantes que nous connoissons existoit déjà excessivement petite dans la première semence de la même espèce qui ait jamais été. La figure de chaque plante est donc déjà déterminée et ne peut se changer.

Cet argument paroît spécieux; mais si nous l'examinons de près, nous en verrons le faux. Il y a trois opinions sur la reproduction des plantes. Quelques-uns soutiennent, comme M. Hornborg, que chaque germe contient les germes de tous les individus qu'il veut produire. D'autres prétendent que les germes de toutes les plantes sont répandus dans la nature, qu'ils

montent avec la séve dans les fibres, mais qu'ils ne se développent que lorsqu'ils trouvent une plante analogue à leur forme et à leurs propriétés. La troisième opinion est que les germes se forment dans chaque plante, et que la végétation n'est pas un développement continuel.

Les savans n'ont pas encore décidé quelle est la meilleure de ces trois opinions; mais, dans la dernière, on peut expliquer facilement comment s'opère la transmutation des grains. En coupant la plante à plusieurs reprises, la végétation est interrompue, le cours en est changé, et conséquemment on altère le produit. Les deux autres opinions paroissent au premier coup-d'œil contraires à la transmutation des grains; mais si, dans le développement du germe de l'avoine, il arrive quelque changement lorsqu'on coupe la tige, ce changement doit s'augmenter lorsqu'on recommence l'opération; et enfin la plante doit devenir méconnoissable. Si l'on sème la graine de cette plante déjà altérée et qu'on continue la même opération, la plante doit nécessairement s'altérer et se changer encore davantage. L'effet de la greffe est une preuve de cette vérité. Cet effet pourroit être poussé plus loin; mais tel qu'il est, il rend les plantes à peine reconnoissables.

On fauche souvent un pré plusieurs fois, dit M. Hornborg; et, malgré cela, on ne voit pas naître de nouvelles plantes du foin dont la végétation a pu être interrompue : mais on fauche ordinairement l'herbe dans sa maturité, temps auquel elle ne peut plus changer. L'altération qui se fait dans l'avoine hivernée ne décide rien par rapport à l'herbe; et d'ailleurs on n'a pas fait des observations assez suivies sur l'herbe des prés, pour pouvoir assurer que les espèces n'y changent point.

M. Hornborg compare les parties d'avoine et celles de seigle; il fait voir qu'elles n'ont aucun rapport, et qu'elles diffèrent essentiellement. Il est certain qu'en prenant les extrêmes de la dégradation, elle doit paroître impossible; mais si vous rapprochez le bromus de l'avoine d'un côté et de l'ivraie de l'autre, et qu'on fasse comparaison de l'ivraie à l'orge, de l'orge au seigle et du seigle au froment, les nuances successives se rapprochent et le passage de l'un à l'autre paroît possible, sur-tout si l'on fait attention que tous nos blés sont déjà des plantes perfectionnées par la culture, de laquelle ils ont reçu une nature presque différente.

Pour être assuré de l'effet de la culture sur les plantes, jetons un coup-d'œil sur celles que

nous cultivons dans nos potagers. La laitue, telle que nous l'employons pour notre aliment ne se trouve nulle part inculte; mais ses propriétés médicinales, sa fleur, sa graine se reconnoissent dans une plante sauvage fort découpée, armée d'épines, qui ne lui ressemble ni par le nombre, ni par la forme de ses feuilles.

Après ces courtes observations, je ne crois pas qu'on puisse comparer la génération des animaux avec celle des plantes : les espèces des premiers sont, à n'en pas douter, plus constantes et plus invariables. Malgré cela, on pourroit en tirer des exemples favorables à la transmutation. Qui croiroit que du gallinsecte, qui ne paroît être sur les plantes qu'une excroissance fongueuse, il pût naître un insecte ailé qui sert de mâle aux gallinsectes immobiles? Comment se peut-il que le lévrier, avec son nez allongé, sa taille élancée, ses jambes hautes et minces, soit de la même espèce que le doguin dont les jambes et le museau sont si courts, la taille si grosse, et dont la grandeur est infiniment moindre? Le dogue anglais et l'épagneul sont encore plus dissemblables.

Les nègres, indépendamment de leur peau noire, ont les lèvres grosses et les cheveux comme la laine : cependant s'ils s'allient avec

des blancs, que les mulâtres qui en naissent s'allient encore avec des blancs, ainsi de suite, les enfans prennent à la quatrième ou cinquième génération une peau blanche, des cheveux longs et des lèvres plates.

La transmutation du grain ne présente donc rien à l'esprit de contraire aux loix de la nature, même à ne consulter que le raisonnement. L'expérience vient encore au secours pour appuyer cette observation; ainsi elle paroît certaine. Mais, dit M. Hornborg, les vents et les oiseaux peuvent transporter les semences; elles ont pu passer entières au travers des intestins des animaux, et se trouver dans le fumier qui sert d'engrais à la terre, etc.

Quand on accorderoit que le grain de seigle de l'expérience a été transporté par le moyen que l'on suppose, il resteroit toujours à expliquer comment il n'y a pas eu dans toute la planche du jardin un seul épi d'avoine; comment cette avoine ayant disparu, il s'est trouvé à sa place autant de grains d'une nouvelle plante beaucoup moins commune. La transmutation effective est donc la manière la plus simple d'expliquer le phénomène dont il s'agit.

An.

LETTRE
DE M. GUIS,

Négociant et Député de la Chambre du Commerce de Marseille, à M. BOURLAC DE MONTREDON, *à Paris.*

VOUS allez regretter, mon cher ami, de n'être pas venu avec moi à Copenhague. On a dit qu'il falloit voir le monde avant que d'en sortir; mais quelque plaisir qu'on trouve à satisfaire sa curiosité par la nouveauté des objets, rien n'est si utile et si intéressant à connoître que les hommes; et je viens de les voir sous un aspect bien digne de réflexion et d'étonnement. Un état despotique par choix, un peuple heureux sous un maître dont la volonté fait la loi, voilà ce que n'auroient certainement pas imaginé ces sages, qui consumoient leurs veilles à former une idée de république dont l'équilibre fît le repos et la solidité. Je l'ai vu ce prodige de gouvernement; mais quel concours de circonstances il a fallu pour le produire! Un roi plus juste que la loi même, des ministres enflammés

flammés comme lui de l'enthousiasme du bien public, une cour formée de citoyens qui environnent le père du peuple. Que la vertu dans les rois a d'influence et de charmes! c'est le centre de son activité.

J'ai vu à Copenhague l'administration la plus sage et la mieux combinée. Il n'est peut-être point de cour en Europe où les affaires passent par tant de mains et soient plutôt expédiées. L'œil du maître, toujours présent, éclaire et anime tout; et de quel maître? Je vous l'ai dit, c'est le père de ses sujets. Heureux qui vit sous les loix d'un prince ami des hommes! C'est à un Français à louer ce bonheur, enchanté de trouver dans les climats du nord et de pouvoir montrer aux nations de ces contrées l'image de son maître. Vous jugerez encore mieux de la ressemblance, aux traits de bonté que l'on cite du roi de Danemarck.

Laudabunt alii claram Rhodon aut Mitilenem.

Ce roi est allé voir le modèle de sa statue équestre faite par M. Saly (1); ce savant et

(1) M. Saly a fait la belle statue de Louis XV qu'on admire à Valenciennes, et il l'a faite en donnant généreusement son travail à sa patrie. Ce trait devoit être

heureux artiste, qui s'immortalise en laissant à la postérité les images des héros les plus chers à notre siècle. Frédéric, entouré d'un peuple qui l'adore et qui crioit : *Vive le roi, vive notre père*, descend avec précipitation de son carosse, se jette, pour ainsi dire, dans les bras de ses sujets qui l'approchent et se pressent autour de lui, et crie avec eux de son côté, se tournant à droite et à gauche, et faisant voler son chapeau comme eux pour imiter leur naïve joie : *Vive mon peuple, vivent mes enfans ! Oui, vous êtes tous mes enfans, tous mes enfans ; je suis votre père, votre père à tous.*

Dites-moi, mon ami, ce spectacle attendrissant ne vous fait-il pas l'impression qu'il m'a faite ? Je me suis transporté aux beaux jours de la convalescence de Louis XV ; j'ai vu l'image de l'allégresse et de l'amour des Français pour leur roi ; et les larmes ont coulé de mes yeux. Qu'on invente des cérémonies pompeuses, qu'on environne les rois de l'appareil imposant de la grandeur ; la nature simple en fait plus ici que l'orgueil et la flatterie n'en imagineront jamais. Vive un souverain qui, au milieu de son peu-

---

gravé sur le marbre avec le nom de celui qui a donné à son siècle un exemple si glorieux pour les arts.

ple comme au sein de sa famille, appelle, assemble ses enfans, et se trouve plus grand dans cette foule que sur le trône ! Celui qui cherche ailleurs la gloire ne la connoît ni ne la mérite.

Le roi de Danemarck a une cour brillante et bien composée; ses gardes le suivent dans la ville, parce qu'il est obligé de les souffrir; mais s'il va à la campagne, il est à peine aux portes de la ville qu'il les renvoie.

Vous le voyez au milieu des ouvriers et des paysans, interroger les uns, recevoir lui-même les requêtes des autres, et permettre, par un excès de bonté, qu'un de ses sujets lui dise à l'oreille ce qu'il ne veut pas lui exposer tout haut.

Un tel roi mérite bien des ministres zélés, habiles et fidèles; et il ne peut manquer d'en avoir. M. d'Ahlfedt, chargé du département de la guerre, M. de Holet pour le clergé et les finances, M. le baron d'Hense pour le commerçe, sont des hommes supérieurs dans leur partie. On voit en particulier dans M. de Bernstorff un génie sage, actif, lumineux, d'une application soutenue et d'une ardeur infatigable, qui réunit le goût des talens à l'amour des vertus, et qui ne laisse rien échapper de tout ce qui peut concourir au bien public ou y porter at-

teinte. Ce n'est pas à moi de juger d'un homme d'état; je suis l'écho de la voix publique: mais dans la partie du commerce, dont j'ai eû l'honneur de l'entretenir, j'ai été étonné de l'étendue de ses connoissances.

Pour M. le comte de Moltke, grand maréchal de la cour, c'est l'image de toutes les vertus qui devroient animer ceux qui gouvernent les hommes. La bonté, la candeur, l'activité, l'idolâtrie du bien public caractérisent ce digne favori d'un monarque vertueux, qui partage avec son maître l'amour et la reconnoissance d'un peuple qui leur doit son bonheur.

Un artiste, un homme de lettres est accueilli à la cour de Danemarck, non pas avec cet air mêlé de hauteur et cette bonté qui humilie, mais avec cette estime affable et douce qui encourage: il n'a pas besoin de percer la foule. J'ai vu le prince royal (1) appercevoir le premier M. Jardin et aller au-devant de lui. Vous savez que M. Jardin, architecte célèbre, fait construire à Copenhague un temple d'une grande beauté. Le roi l'a nommé surintendant de ses

(1) Le prince royal a pour gouverneur M. de Reventlow, qu'on peut comparer à M. le comte de Tessin, qui a élevé le prince royal de Suède.

bâtimens; et il n'est pas moins recherché à Copenhague pour la douceur de son caractère et de ses mœurs, que pour la supériorité de ses talens et le soin qu'il prend de les rendre utiles.

Que vous dirai-je du pays? L'hiver y est triste et un peu long; mais ce pays, je veux dire le Holstein, la Scanie, la Zélande, réalise, à l'arrivée du printemps, ce que les poëtes ont dit des Champs-Elysées. La terre, en peu de jours, est revêtue de fleurs et de verdure: j'ai été étonné de la rapidité avec laquelle on voit pousser l'herbe et les feuilles. Il me semble que si la nature nous servoit aussi promptement dans nos pays chauds, où l'herbe croît si lentement, nous serions peut-être moins impatiens et moins vifs. Que direz-vous de cette manière d'expliquer le flegme du nord? Ils n'ont pas à la fin de l'hiver ces premiers désirs qui nous échauffent; mais je ne veux pas dire pour cela qu'ils n'aient pas les mêmes passions que nous. On m'a cité, parmi le peuple, des amoureux danois désespérés, qui, comme les héros, faisoient le saut de Leucade.

Vous voulez savoir s'il y a à Copenhague des négocians distingués? Oui, sans doute, et en grand nombre. Je vous conterai l'histoire de M. le baron de Lhimilman, intendant général

du commerce de Danemarck, où il jouit en sûreté de la fortune qu'il a faite pendant la guerre au service du roi de Prusse. Cet ancien négociant, décoré aujourd'hui du cordon de l'ordre de Danebrog, est moins remarquable par ses richesses et par le bon usage qu'il en fait, que par la douceur de ses mœurs, par sa bienfaisance, par sa modestie dans son élévation et sa prospérité, par la profonde connoissance qu'il a de toutes les parties du commerce, enfin par l'avantage de posséder une femme respectable qui a dû mettre le comble à ses vœux et à son bonheur.

Je n'ai pu qu'admirer le progrès des manufactures que M. de l'Archenleben, conseiller d'état, a eu la complaisance de me faire voir : il seconde en effet, pour les faire prospérer, le zèle de M. le baron de Bernstorff, qui excite et encourage l'industrie.

Les paysans du Danemarck, suivant M. Pluce, qui a fait en 1759 *la balance du Danemarck*, ont toujours fabriqué leurs habillemens ; et pour celui des bourgeois et des troupes, on avoit recours aux étoffes étrangères. Le général Scholten, Hollandais, fut le premier qui conseilla à Frédéric IV d'établir à ses dépens une manufacture pour l'habillement des troupes de terre

et des matelots. Elle fut fondée malgré les oppositions et les intrigues des fournisseurs. Elle subsiste encore dans la maison de force; on y fait au moins soixante mille aunes de drap, et on donne du travail à quatorze cents ouvriers : les autres fabriques occupent à Copenhague quatre mille personnes.

Je vous parlerai, dans ma prochaine lettre, de l'entrepôt qu'on peut y faire pour le commerce du nord, du fameux détroit du Sund, où l'on voit passer, année commune, six mille bâtimens qui paient tribut au roi de la mer Baltique; je vous parlerai de la marine militaire et marchande du Danemarck, sujet intéressant et digne d'attention pour un voyageur négociant. On comptoit en 1759, dans les différens ports de Danemarck et de Norwège, mille sept cent cinquante bâtimens marchands danois; et cette marine a plutôt augmenté que diminué.

Je ne vous écrirai aucun détail sur la Hollande : venez en juger vous-même; venez voir ce beau pays au printemps; vous y verrez la nature forcée par le travail et l'industrie, ne pouvant refuser ce qu'elle a de plus précieux aux efforts de l'art; vous y verrez des bois touffus sur le bord des canaux, souvent en-

vironnés d'eau de toute part ; ce qui m'a fait répéter cette ancienne épigramme dont j'ignore l'auteur.

Hic Cytheræa tuo poteras cum Marte jacere ;
Nam Vulcanus aquis, et Phœbus pellitur umbris.

Notre ami M. de Calkom me charge de vous inviter de sa part à venir voir le sage dans sa retraite. Il m'a mené aujourd'hui au village et au château de Nisvik, et me montrant la maison d'un gentilhomme catholique, il m'a conté qu'après la réformation, cent neuf familles de négocians demandèrent à l'empereur des lettres de noblesse, qu'on achetoit quatre à cinq mille florins. Elles quittèrent le commerce, et à peine en trouve-t-on deux aujourd'hui qui se soient soutenues dans leur premier état. Belle leçon pour les négocians qui ne savent pas qu'ils doivent continuer d'être ce qu'ils ont été, pour mériter et pour soutenir cette noblesse qu'ils obtiennent !

Je suis, etc.

A la Haye, ce 23 juin 1762.

FRAGMENT SUR LE STYLE,

TRADUIT (1) DE L'ITALIEN.

Un discours est une suite de mots qui correspondent à une suite d'idées ; tout discours est une suite de sons articulés ; toute différence dans le style doit donc consister ou dans la diversité des idées, ou dans la différente succession mécanique des sons représentatifs.

La diversité des idées peut venir ou de la nature des idées mêmes, ou de l'ordre dans lequel elles sont disposées, ou de ces deux choses ensemble.

La différence dans l'ordre des sons peut être relative aux idées mêmes ; et cela par cette

(1) D'un ouvrage périodique, intitulé : *Il Caffe : le Café*, ou Collection d'Essais sur différens sujets de littérature et de philosophie, imprimée à Milan. Ce fragment est du marquis Beccaria, le célèbre auteur du *Traité des Délits et des Peines*.

analogie secrète qui se trouve entre les idées dépendantes du sens de l'ouïe et celles qui dépendent des autres sens; par exemple, la vitesse et la lenteur, l'aspérité et la douceur, et d'autres modifications semblables sont communes à plusieurs sens. La diversité des sons peut être relative au système adopté par l'usage, qu'on nomme *grammaire*; elle peut être aussi relative au plus ou moins d'harmonie avec laquelle les mots se succèdent dans le discours.

Tout discours est composé d'idées principales et d'idées accessoires. J'appelle *idées principales*, celles qui sont purement nécessaires; de sorte qu'en les comparant on puisse juger de leur identité ou de leur différence, c'est-à-dire, de la vérité ou de la fausseté de la proposition. Une démonstration de géométrie n'est composée que d'idées principales.

J'appelle *idées accessoires*, celles qui servent à augmenter l'énergie de l'idée principale et à fortifier l'impression que celle-ci produit sur le lecteur. Tout discours qui n'est pas purement scientifique contient plus ou moins de ces idées accessoires.

La diversité du style ne peut pas consister dans la diversité des idées principales, mais dans celle des idées accessoires, si par diversité

de style on entend l'art d'exprimer la même chose de différente manière, ou, pour parler avec plus de précision, l'art de joindre des idées différentes à l'idée principale. Dans ce sens le style d'Archimède ne peut pas être différent de celui de Newton.

Une série compliquée d'idées peut se subdiviser en plusieurs séries partielles, dont chacune contiendra des idées générales relativement à son objet. Il peut donc y avoir différens styles, renfermés, pour ainsi dire, l'un dans l'autre. En général toute affirmation ou négation simple, considérée en elle-même, ne forme point de style; mais plusieurs affirmations ou négations, qui seront subordonnées à une affirmation ou négation principale, pouvant être différentes en elles-mêmes ou différemment disposées, formeront un style.

Quelquefois l'idée principale n'est pas exprimée dans le discours, mais les idées accessoires l'expriment suffisamment. Quelquefois l'idée principale est compliquée et exprimée avec toutes ses parties constituantes ou seulement avec quelques-unes de ces parties; alors, comme il peut y avoir du choix dans les circonstances qu'on exprime, il peut y avoir diversité de style.

Une idée principale composée, si elle est énoncée avec un mot qui y corresponde exactement, ne forme point de style; si elle est exprimée par l'énonciation des différentes parties dont elle est composée, il peut y avoir du style, pourvu que le raisonnement permette de choisir indifféremment entre ces parties.

La poésie s'attache plus à combiner qu'à décomposer, à saisir les ressemblances que les différences des objets; elle se propose sur-tout de faire des impressions fortes sur l'ame; elle veut émouvoir plutôt qu'éclairer; ce dernier effet n'appartient qu'au procédé lent et solide de la raison. La poésie ne s'arrête pas à frapper un seul sens; elle veut en frapper plusieurs à la fois. Elle réveille plusieurs sensations ensemble, et pour ainsi dire en miniature, tandis que la présence des objets actuels les excite en grand, mais quelquefois avec beaucoup moins d'effet; car quoique chacune des sensations excitées par la poésie soit plus petite et plus foible que la sensation dont elle n'est, comme nous avons dit, que la miniature; cependant le produit de toutes ensemble, étant plus proportionné à la sensibilité limitée de notre ame, a plus d'effet que les sensations plus fortes, excitées par la réalité; parce que l'attention ne

peut embrasser celles-ci toutes ensemble, et que d'ailleurs leur vivacité même exclut ces idées accessoires qui augmentent l'impression des autres. C'est pour cela que les descriptions poétiques donnent souvent un plaisir, lequel, joint à celui qui résulte d'une imitation heureuse, surpasse l'impression même des objets réels.

Ceci donnera la solution d'un paradoxe apparent; c'est que les théorêmes de philosophie les plus généraux et les plus féconds, quoique très-abstraits, ont je ne sais quoi de poétique; ils excitent dans l'ame un sentiment vif de satisfaction, un certain frémissement intérieur, dont l'effet ne diffère pas beaucoup de l'enthousiasme de la poésie. L'ame ne sauroit être occupée de vérités grandes, de quelque genre qu'elles soient, sans qu'une foule d'idées accessoires viennent s'offrir à elle.

C'est moins la multitude que le choix des idées accessoires qui forme la beauté du style. Les passions fortes et générales sont assez constantes et uniformes dans tous les hommes; c'est sur-tout par la multitude des opinions et des coutumes qu'ils diffèrent. Les idées accessoires, qui dépendent des opinions et des coutumes, produisent une beauté variable et passagère; les idées, qui tiennent aux passions, résistent

aux effets du temps, qui altère et change tout. Les premières peuvent augmenter ou diminuer de prix, selon la passion dominante de la nation pour laquelle on écrit; les secondes peuvent perdre tout leur agrément et devenir insipides et importunes.

Le style est diffus lorsque les mêmes idées accessoires se trouvent répétées dans le discours, ou lorsqu'il y en a plusieurs qui ne diffèrent que très-peu entr'elles. Ce qui rend aussi le style diffus, ce n'est pas tant la multitude que le peu d'importance des idées accessoires, relativement au sujet principal.

Le style est concis quand les idées principales sont accompagnées d'idées accessoires, peu nombreuses, mais importantes, et se succèdent rapidement; quand le discours réveille plus d'idées que les mots n'en expriment. Le style est concis et en même temps clair, quand les idées exprimées rappellent les idées sous-entendues; il est obscur quand le lecteur est incertain sur le choix des idées sous-entendues.

L'usage des métaphores est du plus grand secours pour le style. Les objets ont plusieurs côtés par lesquels ils se ressemblent : ainsi tout mot qui exprime un rapport commun entre deux objets peut servir à les exprimer tous les deux : c'est-à-dire que les deux idées peuvent

aisément s'associer dans l'entendement et se réveiller réciproquement. La métaphore sera bonne, c'est-à-dire, juste, naturelle, etc., quand le côté semblable de l'objet qui forme la métaphore fera une impression assez sensible pour empêcher l'esprit de s'arrêter sur les côtés par lesquels cet objet diffère de celui qu'on veut exprimer. La métaphore sera étrange, gigantesque, etc., quand la ressemblance sera si foible, ou qu'elle se trouvera associée avec des différences si sensibles ou si nombreuses, que les côtés dissemblables se présenteront plus promptement à l'esprit de celui qui forme le rapport commun.

Plus un peuple est sauvage, moins il voit les différences des objets, et par conséquent plus ses métaphores seront fortes et hardies. Cette progression a cependant des limites, parce que, dans les premiers degrés de barbarie, il peut y avoir différens degrés de stupidité. On peut juger par-là combien les langues et les opinions des hommes doivent avoir d'influence réciproque entr'elles.

Le vulgaire en général n'est guère déterminé à considérer les différences des objets que par les différences des mots. Les limites de ses observations sont celles de son vocabulaire. Il re-

garde comme semblables les choses qui s'expriment par des termes semblables, et comme différentes celles qui s'expriment par des mots différens. Ainsi, en comparant le dictionnaire verbal d'un peuple avec le dictionnaire réel, c'est-à-dire, avec son Encyclopédie, on peut juger du genre de connoissances dans lequel il a fait le plus de progrès, et par conséquent de l'esprit et du goût général de la nation. Il faut en conclure que les sciences ne se perfectionneront chez un peuple qu'après que le langage sera perfectionné, et que le siècle de l'élocution précédera toujours le siècle de la philosophie. Il peut y avoir à cela quelques exceptions qui ne détruisent pas la théorie générale.

On peut voir par-là combien vaine est la prétention de ceux qui croient que leur langue a toute sa perfection et qui veulent la fixer par l'autorité de livres et de dictionnaires classiques. Ces entraves, dont on cherche à gêner le libre essor des esprits, arrête les progrès du langage, qu'il faut considérer, non comme un ornement, mais comme une partie considérable de la masse des idées d'une nation.

Afin de fixer une langue, il faudroit qu'elle eût tous les termes nécessaires, et les meilleurs termes possibles, pour exprimer toutes les idées; il

il faudroit que toutes les irrégularités et les anomalies en fussent bannies. Quelle est la langue qui soit arrivée à ce degré de perfection ?

Le sort ordinaire des expressions métaphoriques est de perdre leur qualité même de métaphores, et de devenir l'expression propre de l'objet qu'elles représentent, lorsqu'elles deviennent communes et familières au peuple ; c'est-à-dire, quand la nécessité, seule cause des progrès que fait le vulgaire abandonné à lui-même, le force à recourir aux métaphores pour exprimer ses idées. La raison de ce phénomène est dans l'association continuelle de l'expression métaphorique avec un objet dont elle n'est pas le terme propre. C'est pour cela que le style change de nature par la succession des temps ; l'impression que tel morceau faisoit sur les esprits n'est plus la même ; ce qui paroissoit, il y a deux siècles, plein de chaleur et de noblesse, nous paroît aujourd'hui froid et trivial ; c'est que ce qui présentoit au commencement un rapport entre deux idées n'est plus que le signe d'une seule. C'est au grammairien subtil, ou plutôt au philosophe profond, qu'il appartient de remonter de l'expression qui semble le terme propre à la métaphore d'où elle est dérivée. Cette recherche est très-propre à faire connoître

les origines et les développemens de nos idées et de nos erreurs, connoissance qui renferme en elle les germes primitifs de toutes les autres, dont elle est le fondement et la base.

Quand une idée a une grande affinité, soit réelle, soit apparente, avec quelques autres idées, il arrive souvent que l'expression propre de cette idée devient une expression commune à toutes ces autres idées analogues : ainsi le mot grec *pneuma*, qui signifie *esprit*, signifia d'abord *vent*, puis *souffle*, puis *ame*, et enfin une qualité particulière de l'ame, etc.

Les changemens que les hommes font dans les langues sont toujours proportionnés au besoin qu'ils en ont. Ils se serviront long-temps d'une expression voisine de l'idée qu'ils veulent rendre, avant que d'en former une nouvelle. Les hommes sont des animaux imitateurs, qui s'écartent le moins qu'ils peuvent de leurs premiers modèles. Il semble que le principe de la moindre action, qui a tant d'influence dans le physique, s'étende aussi sur le moral.

Lorsqu'une langue subit des changemens rapides, c'est donc un indice certain qu'il s'est fait une révolution dans les idées de la nation qui la parle; et par la nature des changemens de la langue, on pourra juger de ceux qui se

sont faits dans les idées. Ainsi le langage s'adoucit sous le despotisme, tandis que la liberté politique et les guerres civiles lui donnent de la vigueur et de l'aspérité.

La nature des métaphores servira plus encore à faire connoître le caractère dominant de la nation, sinon tel qu'il est actuellement, du moins tel qu'il a été en un certain temps; car les expressions durent plus long-temps que les choses mêmes dont elle sont les signes. Par un procédé conforme à la nature de l'esprit humain, les métaphores sont toujours tirées des objets qui intéressent le plus une nation, qui lui sont le plus familiers, et dont elle fait un usage continuel pour exprimer d'autres objets. Ainsi selon que les métaphores sont prises de la guerre, de l'amour, du commerce, etc, elles indiquent le génie particulier du peuple.

La différence des styles naît ou de la différence des passions de l'écrivain, ou de la différente disposition de ses idées.

Une passion est une impression forte et constante de la sensibilité fixée toute entière sur un seul objet. Elle modifie et transforme en elle-même toutes les passions plus foibles, qui servent même à accroître la force de la dominante.

Un sentiment est une passion en petit ; il agite l'ame avec moins de force et de durée que celui qui constitue la passion ; mais ses effets sont proportionnément les mêmes. Tant qu'il dure, il modifie et transforme en lui tous les sentimens plus foibles. Il y aura donc, comme dans les idées, des sentimens principaux et des sentimens accessoires. Ceux-ci serviront à augmenter la force du style passionné. Les passions et les sentimens qui sont les diminutifs des passions sont trop uniformes dans leurs objets et trop constans dans leurs effets, pour qu'on en puisse supporter long-temps sans ennui la peinture toute nue. Ce sont donc les passions et les sentimens accessoires qui font dans ce genre la force du style, parce qu'ils varient à l'infini les passions et les sentimens principaux, et qu'ils les modifient de mille manières, dans le monde poétique comme dans le réel.

Lorsqu'on dit que l'écrivain doit être pénétré de la passion qu'il veut exciter en nous, on entend sans doute qu'il doit éprouver le sentiment qui est la *miniature* de cette passion ; et c'est la disposition la plus propre pour l'exprimer heureusement. S'il étoit véritablement affecté de la passion même, il seroit plus empressé de la satisfaire que de la peindre. Mais s'il n'a que

le sentiment dont nous parlons, il se trouvera placé dans cette distance convenable, d'où une partie de son ame pourra, si j'ose m'exprimer ainsi, contempler l'autre, et choisir les traits principaux et caractéristiques de sa propre sensibilité.

Les ames poétiques de toute espèce acquièrent l'habitude d'exciter en elles-mêmes les sentimens les plus opposés à leurs goûts ; les circonstances de la vie fournissent les occasions d'en faire les premiers essais, et l'habitude se forme par la facilité qu'ont les actes de l'esprit à devenir de mécaniques volontaires, et de volontaires mécaniques, facilité proportionnée à la répétition des actes mêmes. Si l'impression est répétée sans interruption, elle devient passion, et s'empare de la sensibilité qui exclut alors ou transforme tous les autres sentimens ; si les impressions sont variées et interrompues, la facilité de les exciter sera d'autant plus grande, que les passages d'un sentiment à un autre seront plus nombreux et plus divers.....

S.

LETTRE

SUR

LE VOYAGE DE M. SMOLETT

EN FRANCE.

M. Smolett, médecin et bel esprit, connu en Angleterre par des histoires, des romans, des critiques, des pièces de théâtre, des traductions et des pamphlets politiques, partit de Londres en 1763, dévoré d'humeur et de spleen, dans le dessein d'aller au sud de la France chercher un remède au délabrement de sa santé. Après cinq mois de séjour dans ce royaume, il passa à Nice, d'où il alla faire quelques excursions en Italie. Enfin, au bout de deux ans de courses pénibles et infructueuses, il est retourné dans sa chère patrie, plein du plus profond mépris pour les hommes et les choses qu'il venoit de voir.

M. Smolett a publié dans sa langue, en 1766, l'histoire de son voyage, qu'il auroit pu intituler son *Odissée*; car, semblable à Ulisse, il (1)

(1) . . . . . . *Multorum providus urbes*
Et mores hominum inspexit . . . . *aspera multa*
Pertulit.

a parcouru bien des villes en observant les mœurs, et il a eu beaucoup à souffrir parmi les peuples barbares et mal élevés chez lesquels son mauvais destin l'a forcé de vivre pendant quelque temps. Heureusement il n'a eu à se défendre ni contre le chant des syrènes, ni contre les enchantemens des Circé, ni contre les séductions des Calipso; il avoit avec lui sa Pénélope qui l'a préservé de ces dangers.

C'est un redoutable observateur que M. Smolett. Nos vices, nos défauts et nos ridicules sont depuis long-temps l'objet de la plus amère censure, tant de la part des étrangers que de celle de nos compatriotes mêmes; mais sans M. Smolett, l'Europe ne sauroit pas encore combien nous sommes grossiers, ignorans et barbares. Il expose notre nudité aux yeux des nations avec une inhumanité sans exemple: on en jugera par le précis que nous allons donner de sa relation. Sans chercher à repousser ni à atténuer la rigueur de ses jugemens, nous les rapporterons avec une candeur qui peut-être nous méritera l'indulgence de nos lecteurs, et donnera à notre censeur même quelque remords de nous avoir si maltraités.

M. Smolett, piqué contre la cour qui ne lui donnoit point de pension, contre les méchans

qui disoient du mal de ses livres, et contre le public qui ne les lisoit pas, et par-dessus tout cela asthmatique et vaporeux, se mit en route, au mois de juin 1763, avec sa famille et se rendit à Douvres.

Le détail de toutes les mortifications qu'il a eu à essuyer dans ce malheureux voyage commence dès la première journée, et sa relation nous a paru aussi attendrissante que la comèdie *des vingt-six infortunes d'Arlequin*. La route de Londres à Douvres lui a paru odieuse : des chambres froides et de mauvais lits, une cuisine exécrable, du vin empoisonné, des domestiques négligens, des hôtes insolens et des mémoires scandaleusement chargés ; voilà ce qu'il a *observé* dans les auberges. Notre voyageur pense qu'il seroit de l'honneur du gouvernement britannique de réformer de si horribles abus, c'est-à-dire, de rendre les hôtelleries commodes et bien fournies, et les cabaretiers désintéressés et honnêtes gens ; ce qui, comme on voit, seroit fort aisé.

On dit communément que Douvres est *une caverne de voleurs*, et M. Smolett convient que ce propos n'est pas sans fondement ; mais ce qu'il trouve d'affreux, c'est que les Anglais, comme les étrangers, y soient également la vic-

time de la rapacité et de l'insolence des aubergistes. Il voudroit que ces messieurs fussent assez bons citoyens pour épargner leurs compatriotes, et se contenter d'*écorcher* les ennemis de la république. Mais notre voyageur ne se flatte pas sans doute de voir réussir son projet de réforme; la route de Londres à Douvres est sans cesse couverte d'étrangers de tous les pays, qui ont gâté les mœurs des bons aubergistes anglais, et les ont dégoûtés de tout sentiment de politesse, de générosité et de patriotisme.

M. Smolett, qui a bien réfléchi sur toutes les incommodités des voyages, trouve que la dépense en est une des plus grandes. Il ne peut passer de Douvres à Boulogne sans louer un paquebot, qui lui coûte huit guinées; quand le paquebot est à la hauteur du port de Boulogne, il faut un bateau qui le transporte à terre avec ses effets; nouvelle dépense; mais ce n'est pas tout: quand il est débarqué, une troupe de *fainéans* se présentent pour porter le bagage à l'auberge et veulent encore être payés. Toutes ces exactions donnent bien de l'humeur à notre voyageur; mais ce qui y met le comble, c'est qu'en arrivant trop matin à l'auberge il trouve tous les lits occupés, et se voit obligé d'attendre qu'on soit levé pour avoir une chambre. Tous

ces événemens si intéressans sont décrits avec beaucoup de détails et donnent lieu à des réflexions bien amères sur le peu d'hospitalité qu'on trouve en France. On croiroit, dit notre observateur, *que les Français sont toujours en guerre avec les Anglais, car ils les pillent sans miséricorde*. Il ajoute ici sur le droit d'aubaine quelques traits auxquels nous n'avons rien à répondre. Nous dirons seulement qu'on avoit proposé, vers la fin du dernier règne, d'abolir cet usage, qui paroît aussi peu conforme aux principes de la politique qu'à ceux de l'humanité. Un grand magistrat s'y opposa et donna pour raison que c'étoit la plus ancienne loi de la monarchie; mais depuis ce temps-là le droit d'aubaine a été supprimé, par des traités ou conventions particulières, en faveur de plusieurs nations de l'Europe.

Revenons à notre voyageur. Il prend assez philosophiquement la mortification commune de voir ses coffres visités par les commis de la douane; mais ce qui lui fait jeter les hauts cris, c'est la cruauté qu'on eut de retenir pendant quelque temps une caisse de ses livres pour les envoyer à la chambre syndicale d'Amiens: *et les Français*, s'écrie-t-il, *se piquent de politesse et d'hospitalité!*

M. Smolett est resté trois mois à Boulogne; pendant ce temps il a fait des observations importantes sur les mœurs et le gouvernement. C'est sur-tout dans ses entretiens avec son hôte et ses hôtesses qu'il puisoit de grandes lumières sur le caractère de notre nation. Son hôte étoit un jeune homme, qui avoit un emploi dans les fermes, fort joli garçon, très-obligeant, mais libertin et plein de vanité; et M. Smolett conclut que *la vanité est la passion dominante des Français*.

Il juge que les habitans de Boulogne descendent des anciens Flamands, parce qu'ils ont la peau fine, le teint fleuri et les cheveux blonds; au lieu que les naturels de France ont, selon lui, les cheveux noirs, la peau brune et le teint olivâtre. Remarque curieuse qui avoit échapé jusqu'ici à tous les voyageurs!

Les Boulonnais, dit M. Smolett, *sont très-féroces et très-vindicatifs. Il se commet fréquemment, tant dans la ville que dans la campagne, des meurtres barbares, et les paysans, par ressentiment ou par envie, sont assez dans l'usage de mettre le feu à la maison de leurs voisins.* Pour peu que ces peuples aient l'esprit de vengeance que notre voyageur leur attri-

bue, nous ne lui conseillons pas de retourner chez eux.

La noblesse de la province n'est pas mieux traitée. *On ne peut pas voir*, selon lui, *une race de mortels plus* insignifiante *que les nobles de Boulogne. Sans dignité, sans esprit et sans bon sens, ils sont méprisables par leur orgueil, et ridicules par leur vanité; etc.* C'est avec ce ton de politesse et de décence que notre voyageur juge des hommes qu'il n'a vus que par la fenêtre de son auberge; car il est bon de remarquer que, pendant son séjour à Boulogne, il étoit si malade qu'à peine a-t-il quitté le coin de son feu; mais il étudioit les mœurs du pays, en causant avec son hôte le commis des fermes, et avec la servante de l'hôtellerie.

Une des choses qui choquent le plus cet impitoyable censeur de nos *mœurs*, c'est la *bestiale* coutume qu'il a remarquée chez *tous les gens polis*, de se laver la bouche après le repas, *les uns devant les autres*. Il compare agréablement cet usage à celui qu'on prétend avoir été établi dans l'ancienne Egypte, où, dans toutes les bonnes maisons, chacun avoit près de soi tout ce qu'il falloit pour satisfaire ses besoins naturels sans fausser compagnie. M. Smolett

ajoute qu'il vaudroit mieux fonder des écoles où les jeunes gens apprissent à manger sans se salir la bouche, que de permettre qu'on se la nettoyât ainsi devant tout le monde. Presque toutes ses observations ont la même importance et la même délicatesse.

M. Smolett, aussi instruit de l'état de nos finances que de celui de nos mœurs, a calculé dans son auberge de Boulogne les revenus de la France, et il affirme qu'ils ne montent pas à plus de dix millions sterlings (un peu plus de deux cents millions de notre monnoie). S'il avoit consulté là-dessus son ami le commis des fermes, il n'auroit pas fait un si mauvais calcul.

Notre voyageur quitte enfin Boulogne et vient observer les mœurs des Français à leur source, c'est-à-dire, dans la capitale. Il n'a pas manqué de voir en passant les écuries de Chantilly et le trésor de l'abbaye Saint-Denis. Le premier trait de sa critique tombe sur quelques statues qu'il a vues dans cette abbaye et qu'il trouve absolument *dans le goût français*, c'est-à-dire, sans vérité, sans correction et sans élégance. Le trait est dur, mais nos artistes doivent se consoler; M. Smolett ne traite pas mieux la *Vénus de Médicis*, qu'il a vue en Italie. Il trouve que les traits de la déesse sont sans

beauté, et que son attitude est gauche. Il faut convenir que M. Smolett a le goût singulièrement délicat; mais un Anglais qui connoît les chef-d'œuvres dont l'illustre (1) Roubillac a décoré l'abbaye de Westminster doit être difficile en fait de sculpture.

En examinant le trésor de Saint-Denis, M. Smolett, à qui rien n'échappe, s'est douté encore que dans la prodigieuse quantité de pierres précieuses qu'on lui montroit, il pourroit bien y avoir quelques pierres fausses; et nous croyons en effet que ses soupçons ne sont pas destitués de vraisemblance.

J'ai observé, dit M. Smolett, *une chose très-extraordinaire des auberges françaises, et qui me paroît faire une exception* remarquable *au caractère général de la nation*; c'est que les hôtes, hôtesses et servantes des cabarets n'ont pas la moindre complaisance pour les étrangers; ce qui forme, ajoute-t-il, un singulier contraste entre les Français et les Anglais. En France, tout le monde est complaisant hors les aubergistes; en Angleterre, il n'y a guère que les aubergistes qui soient complai-

(1) Statuaire qui a beaucoup de réputation à Londres et dans la banlieue.

sans. Nous pourrions rappeler à M. Smolett ce qu'il a dit lui-même des auberges de la route de Londres à Douvres; mais nous ne voulons pas troubler le plaisir d'une si belle découverte.

M. Smolett arrive enfin à Paris dans un hôtel garni. Là, il se met à observer les mœurs par sa fenêtre. Il voit dans la boutique d'un serrurier voisin trois jeunes filles qui passoient une partie de la matinée à manger du pain et du raisin, l'autre partie à leur toilette et le reste du jour à ne rien faire; d'où notre observateur conclut que *le peuple et même les bourgeois de Paris vivent en automne de pain et de raisin*, et qu'il y règne en général un esprit *de dissipation et d'oisiveté qui se remarque dans toutes les classes de la nation.* On ne peut s'empêcher de rappeler encore une fois le conte si souvent répété de cet étranger, qui, en passant par Blois, eut quelque querelle avec son hôtesse qui étoit rousse, et qui écrivit sur son *album : nota, que les femmes de Blois sont rousses et acariâtres.*

Nous nous étions piqués jusqu'à présent d'entendre l'art de nous loger agréablement et commodément; on nous avoit fait croire que les maisons de briques des habitans de Londres étoient étroites, écrasées, enfumées, avec de

petites croisées, de petites portes, sans cours et sans jardin; que les plus grands seigneurs, peu jaloux d'être bien logés dans la capitale, reservoient leur faste et leur magnificence pour leur maison de campagne; qu'il n'y avoit pas à Londres dix hôtels comparables à six cents hôtels qu'on connoît à Paris, et que la moitié de ces dix beaux hôtels de Londres avoient été construits, distribués et meublés sur des modèles français; mais voici M. Smolett qui vient déconcerter étrangement toutes nos idées là-dessus. « Ce n'est qu'en Angleterre, dit-il, qu'il » faut chercher des appartemens gais, des ameu-» blemens agréables, de la commodité et de la » propreté.... Malgré le caractère des Français » leurs maisons sont *toutes* tristes ». On croiroit d'abord que notre voyageur, transporté au faubourg Saint-Marceau, n'a vu que les maisons de son quartier; mais écoutez-le encore. « Mal-» gré tous les ornemens qu'on a prodigués à » Versailles, c'est une (1) *lugubre* habitation. » Les appartemens sont obscurs, mal meublés, » mal propres et n'ont rien de royal. Mettez » ensemble le château, la chapelle et les jar-

(1) Je n'ai pas pu mieux rendre le mot anglais *dismal*.

» dins,

» dins, tout cela ne forme qu'un composé bi- » zare de magnificence et de petitesse ». Voilà une critique de Versailles tout-à-fait neuve, et à laquelle nous n'avons pas la force de répondre. Mais ce n'est pas tout. Trianon, Marly et Choisy ne sont que des colombiers, selon cet impitoyable censeur, et il nous assure que le roi d'Angleterre est beaucoup mieux logé. Assurément, si cela est, sa majesté britannique est le monarque le mieux logé du monde ; mais nous n'aurions jamais cru que l'ancien hôpital de Saint-Jacques, appelé aujourd'hui *le palais Saint-James*, fût une habitation plus imposante et plus royale que le château de Versailles ; et nous pensons que, s'il y avoit sur la terre un palais dont le colombier ressemblât à Trianon, les amateurs feroient bien du chemin pour l'aller voir.

M. Smolett nous reproche d'avoir transporté sur notre théâtre de musique une traînante et langoureuse psalmodie d'église. Cette critique n'est pas assez neuve pour être digne d'un observateur si perspicace ; mille étrangers l'ont dit avant lui, et nous commençons à en croire quelque chose.

On imagine bien que notre censeur n'aura pas épargné notre théâtre : c'est l'objet principal de la rivalité littéraire des deux nations. Nos

meilleures tragédies, selon M. Smolett, manquent d'incidens, et le dialogue de nos comédies n'est composé que de *maximes insipides de morale, sans esprit et sans réparties;* et qu'on ne croie pas qu'il en ait jugé par quelques drames de nos jeunes auteurs modernes; c'est Racine et Molière qu'il attaque et qu'il nomme. Que nos tragédies paroissent froides et vides d'action aux admirateurs de Shakespeare, cela doit être; c'est un sort que Racine doit subir, et qu'il partage avec Euripide et Sophocle : mais Molière avoit jusqu'ici trouvé grace (1) aux yeux même des plus zélés partisans de Wicherley, de Vanbrugh et de Congrève. Dryden, qui traite nos auteurs dramatiques avec tant de mépris dans toutes les préfaces de ses misérables drames,

---

(1) Il faut en excepter un poëte nommé *Shadwell*, qui a fait quelques comédies, et entr'autres une plate copie de l'*Avare* de Molière. *C'est par paresse*, dit-il dans la préface, *que j'imite ce poëte, et je me flatte qu'il ne perdra rien entre mes mains.* On en peut juger par un seul trait. Quand le fils d'Harpagon apprend que sa maîtresse va épouser son père, il se trouve mal; Harpagon l'envoie à la cuisine *boire un bon verre d'eau claire.* Dans Shadwell, l'avare dit à son fils d'aller *boire un verre d'eau de vie.* Quand on corrige ainsi Molière, on est dispensé de l'admirer.

Dryden lui-même épargne Molière. Dans la préface de son Amphytrion, en citant Plaute et Molière, il ajoute : *Ces deux plus grands noms de la comédie ancienne et moderne.* Mais M. Smolett est intrépide dans ses opinions; et en fait de poésie dramatique, c'est un juge compétent; nous prendrons la liberté de lui dire : « *Vous êtes orféyre, M. Josse;* vous » avez fait une tragédie que M. Garrick n'a » pas voulu recevoir (1) et une petite comédie » qu'on a jouée et oubliée; mais ce n'en est pas » assez pour mépriser Molière. Consultez sur » le mérite de notre poëte ce M. (2) Garrick, » qui a refusé votre tragédie, et son associé en » poésie, M. Colman, le traducteur de Térence; » ils connoissent bien notre theâtre et ont enrichi » le vôtre des seules bonnes comédies qu'on y » ait jouées depuis long-temps; ils vous conseil» leront d'étudier les drames de Molière et de » brûler les vôtres ». Mais il n'y a point d'auto-

(1) La tragédie, intitulée *le Régicide* est imprimée; la comédie a pour titre : *les Représailles.*

(2) M. Garrick, dont les talens, comme acteur, sont au-dessus de tout éloge, a écrit plusieurs petites comédies, où il y a beaucoup de comique et d'entente du théâtre.

rité qui en impose à M. Smolett. Dans ses jugemens il ne relève que de sa propre opinion.

Toutes ces imputations sont encore bien peu de chose en comparaison de celles qui suivent. Nous allons les exposer fidèlement et sans rien dissimuler; car il faut avaler le calice jusqu'à la lie.

1°. *Le caractère des Français, comme nation, est vraiment ridicule à bien des égards;* car M. Smolett a vu sur la route de Choisy cinq à six chasseurs descendre de fiacre pour y tirer des lièvres.

2°. *La France est le réservoir général d'où sont découlées toutes les absurdités du mauvais goût, du luxe et de la folie qui inondent l'Europe; et les sources qui remplissent ce réservoir sont la vanité et l'ignorance.* Ce qui est prouvé sur-tout par l'usage de la pommade dont nos femmes graissent leurs cheveux, et du rouge dont elles enluminent leurs joues; pratiques monstrueuses, dont l'une est empruntée des Hottentots, et l'autre des Iroquois. M. Smolett fait à propos du rouge une remarque tout-à-fait neuve, et qui prouve combien il a été à portée de connoître nos *mœurs;* c'est que sans cet horrible masque aucune femme, selon lui, ne peut paroître à la cour ou dans le beau

monde ; il dit que c'est une marque de distnc-tion qui n'appartient qu'aux femmes de qualité et qu'aucune bourgeoise n'oseroit se permettre.

3°. A juger des femmes françaises par l'éducation qu'on leur donne et par la vivacité naturelle de leur caractère, il ne faut en attendre *ni raison, ni sentiment*, *ni discrétion*. Babiller, danser et jouer aux cartes, voilà tout ce qu'on apprend aux jeunes demoiselles, et ce qui suffit pour briller dans le grand monde.

4°. Il n'y a rien de si impertinent qu'un petit-maître, et *tous* les Français sont petits-maîtres, depuis le marquis en broderie et en dentelles, jusqu'au garçon perruquier couvert de farine, qui trotte dans les rues avec ses cheveux en queue et son chapeau sous le bras.

5°. La modestie et la circonspection sont des choses absolument inconnues aux Français ; et je m'étonne, dit M. Smolett, qu'il y ait dans leur langue des mots pour les exprimer.

6°. M. Smolett définit la politesse, *l'art de se rendre agréable* ; cet art, ajoute-t-il, suppose nécessairement un sentiment de décence et de délicatesse ; or, le Français n'a aucune idée de ces qualités, et par conséquent ne peut être regardé comme poli. On voit par-là que

notre censeur attaque notre réputation jusques dans ses derniers retranchemens; mais en nous refusant jusqu'au petit mérite de la politesse, il n'attend pas sans doute que nous lui en trouvions beaucoup, car il n'a pas mis en usage à notre égard *l'art de se rendre agréable.*

7°. Ce que M. Smolett a remarqué de la corruption de nos mœurs, en fait de galanterie, fait dresser les cheveux. L'insolence et la perfidie caractérisent nos jeunes gens. Ils ne font l'amour à une femme que pour la déshonorer; et pour y réussir, ils forgeront, s'il le faut, des calomnies ou de fausses lettres. Recevez un Français chez vous; comblez-le de politesse et d'amitié; pour récompense, il mettra tout en usage pour séduire votre femme, votre fille ou votre sœur; et plutôt que de ne pas trouver une victime, il fera sa cour à votre grand'mère. C'est le ton de la bonne compagnie.

8°. Le Français en général est incapable d'amitié; mais si par hasard il s'en trouvoit un capable de ce sentiment, il seroit insupportable à un véritable Anglais, par son babil, son impertinence et ses importunités.

Voilà huit chefs d'accusation des plus graves, et nous en avons supprimé bien d'autres moins considérables; mais nous avons la bonne foi de

dire que, dans cette proscription générale, M. Smolett n'a pas compris rigoureusement tous les individus de la nation ; il avoue qu'il peut y avoir en France des hommes et même des femmes de mérite ; mais le nombre en est si petit que l'exception est sans conséquence. Il ne faudroit pas croire, ajoute-t-il, que les Français fussent un peuple de philosophes, parce qu'ils ont produit Descartes, Maupertuis, Réaumur et Buffon. Voilà un choix bien spirituel et une association bien heureuse ! Réaumur et Maupertuis, à côté de Descartes et de M. de Buffon ! M. Smolett est aussi adroit en éloge qu'en satyre, et se connoît en mérite philosophique comme en politesse et en bon goût.

M. Smolett, après avoir séjourné près de quinze jours à Paris, pour observer toutes les belles choses qu'on vient de lire, et beaucoup d'autres, se mit en route pour Montpellier. Nous ne le suivrons pas dans ce voyage, non plus que dans celui qu'il a fait ensuite à Nice et en différentes parties de l'Italie ; nous nous contenterons de dire qu'il montre par-tout la même gaieté d'imagination, la même finesse dans ses vues, la même justesse dans sa critique et la même politesse dans son ton.

Nous terminerons donc cette lettre par une

anecdote singulière que rapporte notre voyageur. Etant arrivé à Montpellier, on lui conseilla de consulter M. Fizes, l'un des médecins qui avoient le plus de réputation. M. Smolett, qui ne se soucioit pas de le voir, écrivit un mémoire en belles phrases de latin moderne, dans lequel il exposoit l'histoire et les progrès des infirmités dont il se plaignoit. Il remit ce mémoire à son *valet de louage* et lui ordonna de le porter, avec un louis d'or, à M. Fizes. Le domestique rapporta une réponse, qui est en effet très-absurde et très-ridicule, et qui suppose que l'auteur n'avoit pas entendu un mot de la consultation latine. M. Smolett a imprimé ces deux pièces et se moque à son aise du docteur de Montpellier; mais il est nécessaire que nous ajoutions que ce médecin est mort. Nous n'accuserons pas M. Smolett d'avoir calomnié ainsi la mémoire d'un homme qui n'est plus, pour amuser le peuple anglais; nous aimons mieux le trouver ridicule que méchant; mais nous avons de la peine à croire qu'un médecin qui avoit autant de pratique et de réputation que celui dont il est question ici, ait fait une réponse aussi stupide et aussi impertinente que celle qu'on lui attribue. La seule conjecture vraisemblable qu'on puisse se permettre, c'est

que M. Smolett, comme M. de Pourceaugnac, aura été joué par un valet rusé, qui, au lieu de porter au médecin la consultation, aura fait la réponse lui-même en gardant le louis d'or.

Il ne nous reste plus qu'à prendre congé de notre voyageur, en le félicitant sur le succès de son ouvrage; c'est de tous ses romans celui qui sans doute aura le mieux réussi. Il connoît le goût et les besoins de ses compatriotes, et l'a composé vraisemblablement pour servir de préservatif contre cette maladie incompréhensible qui fait sortir tant d'Anglais de leur bienheureuse patrie qu'ils adorent, pour aller se désennuyer chez ces peuples barbares et frivoles qu'ils méprisent. Il n'y aura pas d'enfant de bonne maison à qui dorénavant on n'apprenne à lire dans le *voyage* de M. Smolett. Nous ne doutons pas aussi qu'il ne s'en fasse promptement en Hollande une belle traduction, qui se vendra merveilleusement à la foire de Leïpsick, et fera sûrement plus de fortune sur les bords de l'Elbe et de l'Oder, que la traduction de son *histoire d'Angleterre* n'en a faite parmi nous. Nous ne savons pas si le peu de cas qu'on a fait en France de cet ouvrage est le motif de la sévérité avec laquelle il nous a

traités. Mais aussi de quoi s'avise M. Smolett d'écrire son histoire en même-temps que M. Hume fait la sienne? la partie n'étoit pas égale. M. Hume, sans flatter ni déchirer aucun parti, sans faire le portrait d'aucun personnage vivant sous un nom ancien, sans avoir recours à ces petits artifices *bibliographiques* que M. Smolett entend, dit-on, si bien, a cru que le meilleur moyen de donner du cours à son livre étoit de le faire bon, et il a laissé un ouvrage qui sera lu dans tous les temps, traduit dans toutes les langues, et qui fera, chez toutes les nations, aimer et respecter le philosophe humain et impartial qui en est l'auteur.

Il a paru il y a quelque temps un autre livre anglais, dont le titre seul fait bien connoître la disposition générale de cette nation à l'égard des étrangers. Voici ce titre : *le guide du gentilhomme dans son tour en France, écrit par un officier de marine qui a voyagé dernièrement, muni d'un principe qu'il recommande très-sincèrement à ses compatriotes ; c'est de ne pas dépenser plus d'argent dans le pays de nos* ennemis naturels, *qu'il n'en faut pour soutenir avec décence le caractère d'Anglais.*

Il seroit difficile de n'être pas révolté de cette dénomination d'*ennemis naturels* que nous appliquent la plupart des Anglais. Hommes barbares! la nature ne vous donne que des frères, c'est la cupidité qui vous fait des ennemis.

Le livre que nous annonçons ici ne mérite pas qu'on s'y arrête; nous n'en citerons qu'un trait curieux. L'auteur, en passant à Avignon, a été surpris d'y voir une si grande quantité de belles femmes; mais il trouve enfin l'explication de ce phénomène dans le séjour qu'ont fait dans cette ville un grand nombre d'Anglais, qui ont été obligés de fuir leur patrie avec le prétendant. On voit par toutes ces petites naïvetés réunies, que les Anglais croient, non-seulement que les vrais principes de la politesse dans les manières et du bon goût dans les arts, ne se trouvent que chez eux, mais encore qu'on leur doit le peu de lumières et même de beauté qui est répandu dans le reste de l'Europe.

S.

ESSAI

SUR LES ANCIENS MENESTRELS,

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

Les menestrels ont vraisemblablement succédé aux anciens bardes, qui réunissoient les arts de la poésie et de la musique, et chantoient des vers de leur composition qu'ils accompagnoient du son de la harpe.

On sait assez quel respect les Bretons avoient pour leurs bardes; toutes les nations du nord avoient la même considération pour leurs *scaldes*. L'art de ces anciens poëtes étoit regardé comme quelque chose de divin; leur personne étoit sacrée; ils étoient invités et accueillis à la cour des rois et dans les palais des grands, et par-tout ils étoient recherchés, honorés et bien payés. Rien ne ressemble plus à l'idée que les anciens Grecs avoient de leurs poëtes; et cette ressemblance en cela ne doit pas être regardée comme une imitation, mais comme

le produit de sentimens et de circonstances semblables.

Les peuples ignorans admirent toujours tout ce qui porte le caractère de la supériorité d'esprit et de lumières. Lorsque les Saxons furent convertis au christianisme, cette admiration grossière diminua à mesure que les esprits s'éclairèrent, et la poésie ne fut bientôt plus une profession particulière. Elle fut cultivée par des hommes de tous les rangs et de tous les états; la plupart des poésies populaires sont le fruit du loisir et de la solitude des moines. Alors le poëte commença à être distingué du musicien; mais les menestrels continuèrent de former un ordre d'hommes qui alloient dans les maisons des grands, chantant des vers et s'accompagnant de leurs instrumens pour gagner leur vie.

On trouve dans l'histoire deux traits sur-tout qui prouvent, d'une manière bien frappante, combien les menestrels étoient respectés chez les anciens Saxons, aussi bien que chez les Danois. Alfred, roi d'Angleterre, et roi vraiment grand dans un siècle barbare, voulut connoître au juste la situation de l'armée danoise qui venoit de faire une irruption dans son royaume. Il prit l'attirail et l'équipage d'un

menestrel, et, suivi d'un seul homme, il se présenta avec confiance au camp danois. Quoiqu'il fût reconnu pour Saxon, son caractère de menestrel lui procura le meilleur accueil; il fut introduit chez le roi, devant qui il chanta des vers au son de sa harpe, et il resta assez long-temps dans le camp pour y former le plan d'une attaque, qu'il exécuta quelques jours après avec le plus grand succès, car il tailla en pièces l'armée danoise. La ruse ne paroîtra pas bien conforme aux droits sacrés de l'hospitalité; mais le droit barbare de la guerre étouffe tous les autres.

Cette aventure arriva en 878; soixante ans après, Anlaff, roi de Danemark, se servit du même déguisement pour entrer dans le camp d'Athelstan, roi d'Angleterre, son ennemi. Anlaff, vêtu en menestrel, sa harpe à la main, se présenta à la tente d'Athelstan, se mit à chanter en s'accompagnant, et fut très-bien traité par ce prince, qui lui fit donner pour récompense une somme d'argent. Mais ce stratagême n'eut pas le même succès que celui d'Alfred; Anlaff, ou par un scrupule d'honneur, ou par quelque motif de superstition, cacha dans la terre, avant que de sortir du camp, l'argent qu'on lui avoit donné; un sol-

dat le vit, en donna avis, et cette particularité fit naître des soupçons qui sauvèrent l'armée saxonne. Ces deux traits parallèles supposent une assez grande conformité entre les mœurs et les usages des Danois et des Saxons de ce temps-là.

Un autre passage d'un ancien auteur anglais prouve que, même du temps d'Edouard II, les menestrels avoient encore de la considération et des privilèges. « En 1316, dit Stow, » dans la *description de Londres*, Edouard II » célébroit sa fête à Westminster, le jour de » la pentecôte; il étoit à table avec ses pairs » autour de lui, lorsqu'il entra une femme, » vêtue et parée comme un menestrel, et montée » sur un grand cheval richement harnaché, suivant l'usage de ces poëtes ambulans. Après avoir » tourné quelque temps autour des tables, elle » s'approcha de celle du roi, et mit devant lui » un placet; après quoi elle salua toute la compagnie, piqua son cheval et partit ». Ce placet contenoit une remontrance au roi sur les faveurs qu'il prodiguoit à ses favoris, tandis qu'il négligeoit ses plus braves chevaliers et ses plus fidèles serviteurs.

Cette petite aventure est assez singulière. Il paroît par là qu'Edouard et sa cour dînoient

en plein air; car il seroit assez difficile d'entrer sur un grand cheval dans les appartemens d'un palais. Ceux qui avoient médité le projet hardi de donner une semblable leçon à Edouard, avoient sans doute choisi (1) une femme pour cette commission, afin de prévenir ou de désarmer le ressentiment du roi; et l'habit de menestrel qu'on lui fit prendre étoit un moyen sûr de lui procurer l'entrée du palais. On blâma le portier, dit Walsingham, d'avoir laissé entrer cette femme; il répondit que ce n'étoit pas l'usage de refuser jamais l'entrée des maisons royales à un menestrel.

En 1381, sous le règne de Richard II, Jean de Gaunt érigea à Tutbury, dans le comté de Stratford, un *tribunal des menestrels*, chargé de juger toutes les affaires qui survenoient entre les menestrels, avec plein pouvoir de faire exécuter ses jugemens. Ce tribunal s'ouvroit tous les ans le 16 d'août; il étoit tenu par un roi (2) des menestrels et quatre officiers, qu'ils élisoient

---

(1) On ne voit pas dans aucune tradition qu'il y eût des femmes au nombre des menestrels.

(2) Cet établissement d'un *roi des menestrels* est bien connu en France, où il subsiste en partie, même encore aujourd'hui.

entr'eux

entr'eux avec beaucoup de solemnité. Les détails de ces cérémonies ont été conservés dans quelques historiens. Il paroît que dans ce temps là les menestrels n'étoient plus que musiciens, et que leur art avoit déjà beaucoup dégénéré.

Sous Henri VIII, il y avoit encore des gens qui faisoient métier d'aller de villes en villes, et de se présenter sans cérémonie dans les cabarets et dans les maisons des grands, récitant des vers ou des discours moraux qu'ils avoient appris par cœur. Il y eut des menestrels jusques sous le règne d'Elisabeth; mais ils commençoient à tomber dans le mépris. Le comte de Leicester donna, en 1575, à cette reine une fête célèbre; parmi les divertissemens divers dont elle fut composée, on fit paroître un personnage, vêtu comme les anciens menestrels, avec tous les ornemens que portoient les plus distingués d'entr'eux. « Ce menestrel parut et fit d'abord » trois révérences profondes, toussa pour éclair» cir sa voix, essuya ses lèvres du creux de sa » main, accorda sa harpe, et après avoir pré» ludé un instant, chanta une romance hé» roïque sur un fait tiré de la vie du roi Arthur ».

Vers la fin du seizième siècle, les menestrels étoient tombés dans un si grand mépris qu'on publia une ordonnance suivant laquelle *tout*

menestrel errant étoit mis au rang des mendians, vagabonds et gens sans aveu, et puni de même. Il y a apparence que cette ordonnance anéantit la profession des menestrels, car l'histoire n'en fait plus aucune mention.

La plupart des anciens menestrels venoient du nord de l'Angleterre, c'est-à-dire, de l'Ecosse. Dans presque toutes nos anciennes ballades, lorsqu'on cite un *menestrel* ou *harpeur* distingué, on dit qu'il étoit *du pays du nord;* une autre preuve de ce fait, c'est que le dialecte écossois domine en général dans ces petits poëmes. Voici la raison que notre auteur en donne. Les provinces du sud ont été civilisées les premières; celles du nord, qui l'ont été plus tard, ont conservé plus long-temps les anciennes mœurs, et avec ces mœurs le genre de poésie qui en étoit l'expression et la peinture. Quelques-uns de ces peuples, restant pour ainsi-dire barbares, tandis que leurs voisins s'éclairoient et se poliçoient, les premiers conservèrent l'esprit de l'ancienne poésie, et cette poésie eut un caractère de singularité qui la rendoit plus remarquable chez les autres peuples, à proportion même que ceux-ci étoient plus cultivés.

S.

MÉMOIRE SUR LES INDIENS,

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

Les Européens comprennent, sous le nom d'Indes orientales, tous les pays et les états qui se trouvent au sud de la Tartarie, et s'étendent depuis les frontières orientales de la Perse jusqu'aux côtes orientales de la Chine. Les îles du Japon se trouvent comprises dans la même dénomination, ainsi que les Moluques, où les Hollandais ont de si beaux établissemens.

Mais le nom d'Indes ne convient proprement qu'à cette contrée distinguée en Asie, aussi bien qu'en Europe, par le nom d'Indostan.

La partie du côté occidental de l'Indostan, qui n'est pas bornée par la mer, est séparée de la Perse et de la Tartarie-Usbeck, par des déserts et par ces montagnes que les anciens connoissoient sous le nom de *Paropamisus*. Ce pays est terminé au nord par le mont Caucase, qui le sépare des différentes nations de Tar-

tares, et du grand et du petit Thibet. Des rivières et des marais le séparent des royaumes de Tepra, d'Assam et d'Aracan; et depuis Chitigan jusqu'au cap Comorin, et de là jusqu'à la Perse, la mer embrasse le reste de l'Indostan.

Depuis l'antiquité la plus reculée, cette vaste contrée a été habitée par un peuple qui, pour la figure et pour les mœurs, n'a aucune ressemblance avec les nations qui l'environnent. Quoiqu'il soit sorti en différens temps de chez les nations voisines des conquérans qui se sont établis en divers endroits de l'Indostan; quoique les Tartares Mogols, sous Tamerlan et ses successeurs, se soient à la fin rendus maîtres de presque tout le pays, cependant les habitans naturels ont peu perdu de leur caractère primitif par l'établissement de ces étrangers au milieu d'eux.

Outre les dénominations particulières qu'ils reçoivent des castes et des provinces où ils sont nés, il y en a une plus générale, qui sert à distinguer les naturels originaires de ceux qui se sont introduits dans le pays. Le mot est *Hendou*, dont on a fait *Indien.*

Les Indiens ont perdu la mémoire des temps où ils ont commencé à croire en Wistnou,

Eswara, Brama, et mille autres divinités subordonnées à celles-là. Les temples où l'on adore ces divinités sont appelés *Pagodes;* tout l'Indostan en est couvert; car il n'y a pas un endroit où quelque divinité ne se soit montrée et n'ait fait quelque chose pour mériter un temple et des prêtres pour le desservir. Quelques-uns de ces édifices subsistent de temps immémorial; le travail prodigieux qu'il a dû en coûter pour les construire a fait supposer qu'ils ne pouvoient être l'ouvrage des hommes, et qu'ils avoient été élevés par les dieux mêmes auxquels ils sont consacrés.

L'histoire de ces dieux est un amas des plus grossières absurdités. C'est Eswara qui tord le cou à Brama; c'est le soleil à qui on brise les dents, et la lune à qui on meurtrit le visage, dans un festin où les dieux se querellent et se battent comme une troupe de vile populace. On découvre bien dans ces contes quelques allégories morales ou métaphysiques, et quelques traces de l'histoire d'un premier législateur; mais en général ils sont si incohérens et si insensés qu'il paroît d'abord incroyable qu'un peuple très-raisonnable, à d'autres égards, ait adopté un semblable tissu d'extravagances pour le code de sa religion; mais la plus absurde crédulité n'a

plus rien de merveilleux pour qui connoît l'histoire de l'esprit humain.

Les Indiens sont partagés en tribus appelées *Castes ;* les Bramines, qui composent la tribu des prêtres, descendent de ces anciens Bracmanes si célèbres dans l'antiquité ; mais ils sont bien dégénérés de la science et de la philosophie de leurs ancêtres. Ils sont maintenant les seuls précepteurs de l'Inde ; leurs doctrines religieuses sont aveuglément suivies par le peuple, et ils sont les dépositaires de toutes les connoissances qui existent dans ce pays.

Il y a encore quelques Bramines en état de calculer une éclipse ; mais c'est-là le plus haut degré de leur habileté dans les mathématiques. Ils ont une espèce de logique raisonnée, mais ils ne paroissent avoir aucune idée de rhétorique ; leur musique est barbare, et leur médecine doit être très-imparfaite (1), parce que la dissection des cadavres étant défendue par

(1) On pourroit croire, d'après les faits, que la perfection de la médecine ne dépend pas essentiellement de celle de l'anatomie. Hypocrate, dit-on, connoissoit peu l'anatomie ; depuis ce grand-homme jusqu'à nous, cet art a fait des progrès immenses ; cependant Hypocrate est encore aujourd'hui l'oracle de la médecine.

la religion du pays, l'anatomie n'y est point cultivée. On sait qu'ils croient à la transmigration des ames ; en conséquence, ils ne répandent point le sang et ne mangent point de chair. En certains endroits, les femmes se brûlent encore sur le bûcher de leurs maris. Les Bramines font consister la perfection de la religion dans l'exacte observance d'une foule de cérémonies extérieures, et dans la plus scrupuleuse attention à préserver son corps de souillure. De là toutes ces purifications (1) et ces ablutions ordonnées par leurs écritures, et qui occupent une grande partie de leur temps.

Un Bramine ne peut rien manger de ce qui a été préparé ou même touché par la main d'un autre que d'un Bramine ; par le même principe, il ne peut pas épouser une femme d'une autre caste. La caste des Bramines est la première ; elle est au-dessus même de celle des rois. Ils prétendent que leurs ancêtres étoient anciennement les rois du pays, et ils ont con-

(1) On a déjà remarqué que ces institutions religieuses tenoient à un principe physique ; elles ont eu pour objet d'entretenir la propreté du corps et de prévenir par-là les maladies de la peau, la plupart contagieuses, et propres aux climats du midi.

servé jusqu'à présent le privilége de racheter leur vie par la perte de leurs yeux, lorsqu'ils ont mérité la mort par quelque crime. Le meurtre d'un Bramine est un des cinq péchés pour lesquels il n'y a presque aucun moyen d'expiation.

Il semble que les Indiens, jaloux de la prééminence qu'ils ne pouvoient refuser aux Bramines, aient cherché à atténuer ce que cette supériorité avoit d'odieux, en partageant les différens ordres de la société en tribus distinctes, qui ont chacune leur rang fixe et des prérogatives particulières, aussi généralement reconnues et respectées que la supériorité des Bramines.

La multitude des avantages temporels que les Bramines retirent de leur autorité spirituelle, et l'impossibilité d'être admis dans leur caste, ont peut-être donné naissance à cette foule de Joquis et de Faquirs, qui exercent sur eux-mêmes mille tourmens bisarres pour obtenir du peuple, par ces pieuses barbaries, la vénération que les Bramines en obtiennent par leur naissance.

Les voyageurs ont compté jusqu'à quatre-vingt-quatre castes ou tribus, et peut-être que lorsque l'Indostan sera encore mieux connu,

on y en trouvera davantage; car les Indiens ont un singulier plaisir à faire des sectes à part ponr les plus frivoles différences. Mais l'ordre de toutes les castes est fixé dans chaque ville, dans chaque province, d'une manière invariable. Un Indien d'une caste subalterne se feroit honneur d'adopter les coutumes de celui d'une caste supérieure; celui-ci, de son côté, livreroit bataille plutôt que de céder la moindre de ses prérogatives, ou de manger d'un mêts apprêté par son inférieur. Ces distinctions restreignent le mélange et la communication des différentes castes; chacun se marie dans la sienne, et il en résulte, outre le caractère de physionomie de la nation en général, une ressemblance particulière et très-sensible entre les membres de la même tribu. Il y en a quelques-unes qui sont distinguées pour la beauté; d'autres sont remarquables par la laideur.

Toutes ces castes reconnoissent les Bramines pour leurs prêtres, et croient à la transmigration. On voit de dévots partisans de cette opinion s'affliger sérieusement d'avoir tué une mouche, même par inadvertance, dans la crainte d'avoir donné la mort à un de leurs parens ou de leurs amis; cependant, dans le plus grand nombre des castes, on n'est pas si scrupuleux.

Il y a beaucoup d'Indiens qui mangent de la chair et du poisson; il est vrai qu'ils en mangent modérément, et que semblables aux Juifs, ils ne mangent pas indistinctement de toutes sortes d'animaux.

Ils se nourrissent particulièrement de riz et de végétaux, assaisonnés des épiceries qui croissent presque d'elles-mêmes dans leurs jardins. Ils regardent le lait comme le plus pur des alimens, parce qu'ils lui attribuent quelques-unes des propriétés du nectar de leurs dieux, et parce qu'ils respectent la vache elle-même presqu'à l'égal d'une divinité.

Cette horreur pour l'effusion de sang, qu'inspire la religion et que fortifient l'usage modéré des substances animales et l'entière abstinence des liqueurs enivrantes; l'influence d'un climat doux et égal, où l'ardeur du soleil et la fécondité de la terre affoiblissent la plupart des besoins auxquels l'homme est sujet dans des régions moins tempérées, et subviennent aux autres presque sans le secours du travail; ces causes, jointes aux conséquences qui en résultent, ont contribué à faire des Indiens les peuples les plus énervés du globe.

Un Indien frissonne à la vue du sang, et sa pusillanimité ne peut être excusée ou expli-

quée que par la délicatesse de son organisation qui le rend incapable de se mesurer avec un habitant des régions plus septentrionales.

Ses mœurs sont douces; il cherche son bonheur dans les jouissances d'une vie domestique. Ce genre de vie, si analogue au climat, est aussi un effet de la religion, qui recommande le mariage comme un devoir indispensable pour tout homme qui ne veut pas *quitter le monde pour s'unir à Dieu :* c'est l'expression dont on se sert. Quoique cette même religion permette aux Indiens d'avoir plusieurs femmes, à l'imitation de leurs dieux, cependant ils en prennent rarement plus d'une, et leurs femmes ont en général une décence de mœurs, une attention pour leur domestique, et une fidélité à leurs engagemens, qui, dans des contrées plus civilisées, feroient honneur à la nature humaine.

Les amusemens d'un Indien consistent à visiter sa pagode, à assister aux diverses cérémonies religieuses, et à remplir toutes les petites formalités de culte que lui imposent sans cesse les Bramines; car les idées d'impureté qu'il s'est forgées l'exposent sans cesse à mille souillures: il passe sa vie à offenser ses dieux, qui ne s'appaisent jamais que lorsque les prêtres sont satisfaits.

Dans un pays si vaste, et divisé en tant de souverainetés particulières, on ne doit pas s'attendre à trouver, dans les différens peuples, un caractère uniforme et sans variétés. On trouve dans les montagnes de l'Indostan des peuples vigoureux et guerriers. Il y a aussi dans les bois de petites nations qui ne subsistent que par les incursions qu'elles font dans les plaines voisines, et qui ont toutes les ruses des Américains, sans en avoir la férocité. Suivant Thevenot, l'Inde a ses cannibales au sein d'une des provinces les plus cultivées de l'Empire. Les Rajapouts se sont conservés par leur courage presqu'indépendans du grand Mogol. Les habitans des contrées plus voisines encore des montagnes de la frontière, sont distingués par l'activité de leur caractère du reste de la nation, et ont aisément adopté le mahométisme; les Affghans sont les meilleures troupes de l'empereur, et ses plus redoutables ennemis, lorsqu'ils prennent les armes contre lui.

Les arts qui procurent les commodités de la vie ont été portés, par les Indiens, fort au-delà de ce qui est nécessaire pour subvenir aux besoins d'un climat qui en connoît si peu; mais en même-temps on ne trouve chez eux aucune idée de goût et de dessin; on chercheroit en

vain de l'élégance au milieu de la magnificence du plus riche empire de l'univers.

Leurs connoissances dans les mécaniques sont si bornées qu'on est réduit à admirer la construction de leurs principales pagodes, sans être en état d'expliquer comment ils en sont venus à bout. Il ne paroît pas qu'ils aient jamais fait un pont d'arches sur aucune de leurs rivières, avant que les mahométans se fussent établis parmi eux.

C'est sur-tout à la finesse d'organisation dont les Indiens sont doués, et qui est particulièrement remarquable dans la configuration de leurs mains, qu'on doit la perfection singulière de leurs manufactures de toiles. Les mêmes instrumens qu'un Indien emploie pour faire une pièce de toile fine, ne produiroient qu'un canevas grossier sous les doigts rudes d'un Européen.

Tout attache l'Indien à son pays, et sa religion lui défend de le quitter. Il n'a besoin de rien de ce qui se fait ailleurs. Loin de chercher à convertir les étrangers à ses opinions religieuses ou à les incorporer dans le corps de la nation, un chrétien ou un mahométan, qui solliciteroit la permission d'adorer Witsnou,

verroit sa proposition rejetée avec le plus grand mépris.

Rien n'auroit peut-être manqué au bonheur de cette nation, si les autres peuples eussent eu pour elle l'indifférence qu'elle a pour le reste du monde; mais non contens des dons que la nature avoit prodigués à leur climat, les Indiens ont perfectionné leurs arts uniquement par cupidité; ils ont cultivé les riches productions de leur sol, non pour leurs propres besoins, mais pour ceux des autres nations. Ils ont porté leurs manufactures de laines à une perfection à laquelle n'ont jamais pu atteindre celles de l'Europe; et ils ont cherché avidement à augmenter les tributs annuels d'or et d'argent que les peuples d'Europe se disputent le privilége de leur apporter. De tout temps, ils ont paru avoir autant de goût pour le commerce que d'aversion pour la guerre; ils ont toujours accumulé des richesses immenses, et sont toujours restés hors d'état de les défendre.

Leurs trésors et leur foiblesse ont attiré chez eux des brigands avides et féroces, qui ont ravagé leur pays et corrompu leurs mœurs. L'histoire des princes mahométans, qui ont successivement subjugué l'Indostan, est un tissu d'horreurs.

Valid, le sixième des califes nommés Ommiades, fit, dès le huitième siècle, des conquêtes dans l'Inde. Mahmoud, fils de Sebegtechin, prince de Gazna, y fit recevoir l'alcoran, le sabre à la main, au commencement du onzième siècle. Il traita les Indiens avec toute la rigueur d'un conquérant et l'inhumanité d'un fanatique, pillant les trésors, démolissant les temples et massacrant tous les idolâtres qui se trouvoient sur son passage. Il fonda la dynastie des Gaznevides.

Le règne de la plupart de ces princes mahométans est également horrible. Gengis-Kan, Tamerlan, Aurengzeb, Thamas-Kouli-Kan ont porté successivement le fer et la flamme dans ces belles contrées; et leurs cruautés étoient d'autant plus exécrables qu'elles étoient inutiles; car les Indiens, foibles et timides, tomboient presque sans résistance sous le couteau de leurs vainqueurs. Ces conquérans farouches ont non-seulement dépeuplé l'Indostan, mais ils ont corrompu les mœurs d'un peuple heureux et paisible, par les excès de leur férocité, de leur luxe et de leurs débauches

La famille de Tamerlan régnoit dans l'Inde depuis le commencement du quinzième siècle, lorsque Thamas-Kouli-Kan en extermina le

reste, au milieu du dix-huitième. Il vint avec un corps de troupes peu nombreux, mais exercé à vaincre sous lui et animé par l'espérance du butin; il attaqua et mit en fuite l'armée de l'empereur du Mogol, cinq fois plus nombreuse, mais indisciplinée et commandée par des chefs lâches et divisés. Une escarmouche décida du sort de l'Indostan. L'empereur mit sa couronne aux pieds de Thamas-Kouli-Kan, qui prit possession de Delhi, livra cette ville au pillage et massacra cent mille de ses habitans. Cette terrible expédition ne dura pas deux ans.

Les barbaries qu'exerça dans l'Inde cet usurpateur farouche furent si excessives qu'un dervis eut le courage de lui présenter un écrit conçu en ces termes : *Si tu es un dieu, agis comme un dieu; si tu es un prophéte, conduis-nous dans la voie du salut; si tu es un roi, rends le peuple heureux et ne le détruis pas.* Le barbare répondit : *Je ne suis ni un dieu, pour agir comme un dieu; ni un prophéte, pour montrer la voie du salut; ni un roi, pour rendre le peuple heureux. Je suis celui que Dieu envoie aux nations qu'il a résolu de visiter dans sa colère.*

Les nations septentrionales de l'Indostan sont idolâtres; mais leur religion paroîtra fort simple,

ple, si on la compare à la multitude des cérémonies et des superstitions que pratiquent les peuples des contrées méridionales. Aussi ceux qui habitent le nord n'eurent-ils pas de peine à embrasser le mahométisme; ils forment aujourd'hui ces Affghans ou Patanes, qui ont eu tant de part aux dernières révolutions du Mogol. Parmi les autres Indiens, peu se sont faits mahométans.

Les armées qui firent les premières conquêtes pour les chefs des différentes dynasties, ou pour d'autres guerriers, laissèrent derrière elles un grand nombre de mahométans qui, séduits par la douceur du climat et la fertilité de la terre, oublièrent leur patrie pour se fixer dans un pays plus heureux.

Les princes étrangers qui régnèrent dans l'Inde devoient naturellement préférer le service des mahométans à celui des Indiens, non-seulement par un motif de religion, mais encore parce que ces mahométans étoient d'une constitution plus robuste que les plus vigoureux des Indiens. Cette préférence a continuellement attiré une foule d'aventuriers qui venoient de la Tartarie, de la Perse, de l'Arabie, chercher fortune sous un gouvernement dont ils étoient

sûrs d'obtenir des encouragemens qu'ils ne pouvoient attendre dans leur propre pays.

Ces différentes causes ont formé dans l'Inde une nation puissante, composée de dix millions de mahométans, que les Européens appellent Maures. Ils gouvernent aujourd'hui, sous l'autorité du grand Mogol, la plus grande partie de l'Indostan; mais quoiqu'ils soient la nation dominante, les Indiens sont encore dix fois plus nombreux.

L'infériorité du nombre a obligé les mahométans à laisser, dans les différentes parties de l'Inde, plusieurs princes indiens qui gouvernent en paix leurs petits royaumes, à condition qu'ils paieront un tribut stipulé, et observeront tous les articles des traités par lesquels leurs ancêtres ont reconnu la souveraineté du grand Mogol. Ces princes sont appelés *Rajas*, c'est-à-dire, *Rois*. Plus de la moitié de l'empire est encore aujourd'hui soumis à ces rajas, dont la plupart ne possèdent qu'une petite étendue de terrain. Quelques-uns sont fort vains de l'antiquité de leur race; un raja, que vainquit l'empereur Acbar, se vantoit de descendre en droite ligne de Porus.

Indépendamment des Indiens qui habitent dans les états des rajas, on en trouve un grand

nombre, répandus dans les différentes parties de l'empire qui sont immédiatement soumises au grand Mogol. Ils sont les seuls qui cultivent la terre et qui fabriquent ces immenses quantités de toiles qu'on trouve dans le pays; en sorte qu'à une certaine distance des capitales, des places de commerce, des camps et des grandes routes, il est rare de rencontrer dans les villages et dans les campagnes un mahométan occupé à autre chose qu'à lever les tributs, ou à exercer quelques autres fonctions en qualité d'officier de l'empereur.

Ceux qui ont fait les plus exactes recherches sur les usages des Indiens prétendent qu'il n'y a parmi eux aucune loi écrite, et qu'un petit nombre de maximes, transmises par la tradition, tiennent lieu de code dans la discussion des causes civiles. Dans les affaires criminelles, le juge ne se règle que sur la pratique ancienne, qu'il modifie à son gré suivant les différentes circonstances. Comme la justice ou l'injustice de la décision dépend entièrement de l'intégrité et de la capacité du juge, les Indiens aiment mieux ordinairement s'en rapporter à la décision des arbitres qu'ils nomment eux-mêmes, qu'à celle des officiers établis par le gouvernement.

L'alcoran est à la fois pour les mahométans la source de leurs institutions religieuses, de leur droit civil et de l'administration de la justice dans les affaires criminelles. Le mullah, dans l'Indostan, est chargé de veiller à la pratique des devoirs religieux, et de punir les infracteurs à cet égard. Le cadi tient un tribunal auquel sont portées toutes les querelles civiles; le catoual administre la justice dans les affaires criminelles.

Il faudroit un volume entier pour donner une description exacte des fonctions attribuées au mullah et au cadi; et avec ce volume, on n'auroit encore qu'une idée très-imparfaite de l'administration de la justice, dans les cas qui sont censés appartenir à la juridiction de ces officiers; parce que le souverain ou son commissaire peut à chaque instant soustraire aux formes ordinaires toutes sortes de causes et les juger sans appel. On trouve dans les relations de Thevenot quelques détails sur les fonctions du catoual. Ce juge n'exerce guère son autorité selon l'esprit de l'alcoran, dont il viole ordinairement les préceptes en faisant donner la torture aux accusés, et en ouvrant son cœur aux séductions et sa main aux présens.

Dans les parties de l'Indostan fréquentées par

les Européens, il paroît que les coutumes et les lois qui regardent la propriété des terres, sont sujètes à beaucoup de contradictions difficiles à concilier. Le cultivateur qui possède un champ a le pouvoir de le vendre et de le léguer par testament, quoique le district où se trouve ce champ soit loué par le gouvernement à un rentier qui paie une certaine somme d'argent au seigneur du pays, et reçoit du cultivateur une partie du produit de son champ. Le rentier se querelle souvent avec le cultivateur et le dépouille de ses possessions. L'opprimé porte alors ses plaintes au souverain, qui ordinairement rétablit le laboureur dans ses droits; s'il refusoit de donner cette preuve de son amour pour la justice, il seroit tenu en exécration et regardé comme capable de toutes sortes d'iniquités.

Dans toutes les contrées entièrement soumises, le grand Mogol est propriétaire de toutes les terres, et en donne à volonté des portions à ses feudataires comme des rentes à vie; mais ces concessions n'ôtent jamais au cultivateur le droit de vendre ou de léguer son champ.

La politique des princes indiens, ainsi que du grand Mogol, paroît avoir plutôt pour but d'empêcher qu'une seule famille ne s'empare de possessions trop considérables, que de rendre

esclave le corps du peuple. Comme toutes les acquisitions de terres ont besoin d'être confirmées par le gouvernement, celui qui voudroit acquérir des terres trop étendues n'obtiendroit pas les permissions nécessaires pour s'en mettre en possession, et seroit bientôt marqué comme une victime qu'il faudroit immoler à la politique de l'état. En lisant les histoires de l'Inde et des autres pays orientaux, les violences qu'on voit exercer contre les grands ont fait juger que les hommes d'une condition obscure devoient être soumis à une oppression plus tyrannique encore; mais c'est tout le contraire : leur obscurité est la meilleure protection qu'ils puissent avoir contre la violence.

Le feudataire, en acceptant un certain titre avec la pension qui l'accompagne, reconnoît par-là même le grand Mogol pour son héritier. Tout homme qui a une commission de quelqu'importance ne l'exerce qu'à cette condition; à sa mort, tous ses biens sont saisis au profit de l'empereur, qui en rend ce qu'il lui plaît à la famille du défunt. Les biens de ceux qui ne sont pas feudataires passent aux héritiers naturels.

Ces barrières élevées contre l'agrandissement des familles sont des précautions absolument

nécessaires dans un pays où le souverain est obligé de confier de très-grands pouvoirs à des particuliers.

L'Indostan, dans toute son étendue, n'est partagé qu'en vingt-quatre provinces, chacune desquelles renferme plusieurs principautés indiennes. Il est nécessaire d'avoir toujours une armée très-nombreuse, prête à marcher au premier commandement pour réprimer les entreprises du raja; les mêmes forces, divisées sous plusieurs commandemens distincts, n'auroient pas été suffisantes. Il étoit donc nécessaire de donner à un seul officier une grande étendue de pays à gouverner, ou d'abandonner le dessein d'étendre les domaines de l'empire.

Cet officier, connu en Europe sous le titre de Nabab, fut dans les commencemens soumis à l'inspection d'autres officiers qui résidoient avec lui dans la province, et sur lesquels ils n'avoient point d'autorité. Le souverain se réserva le droit de vie et de mort. Les causes civiles furent dévolues au cadi; les revenus et les dépenses de la province furent commis à l'examen du duan, chargé de percevoir les droits de douane et de prendre possession, au nom de l'empereur, des biens de tous les feudataires qui mouroient.

Le grand Mogol donna le gouvernement des places fortes de la province à des officiers qui n'étoient point subordonnés au nabab. Celui-ci étoit souvent rappelé à la cour, ou transféré dans un autre gouvernement, lorsque le ministère le jugeoit à propos; et il y eut un temps où ces événemens étoient si fréquens, qu'un nouveau nabab, en quittant Delhi, monta sur son éléphant, le visage tourné vers la queue; et comme on lui en demanda la raison, il répondit que c'étoit pour voir venir son successeur.

Les divisions survenues dans la famille royale ont donné aux nababs des provinces éloignées de la capitale les moyens d'affermir et d'étendre leur autorité; l'empereur se contenta de recevoir une certaine somme stipulée, au lieu des revenus de la province; les nababs se rendirent presqu'entièrement absolus. Ils ne craignirent plus la cour de Delhi, qui les menaçoit souvent d'une armée, toujours prête à marcher et ne marchant jamais.

Mais avant même d'arriver à cet état d'indépendance, on a vu souvent des nababs exercer les caprices les plus cruels du despotisme sur des malheureux, trop foibles pour porter leurs plaintes jusqu'au trône. Mandleslow rapporte le trait d'un nabab, qui fit couper la tête à

plusieurs danseuses jeunes et jolies, parce qu'elles ne s'étoient pas rendues à son palais au moment qu'il leur avoit prescrit. Tavernier parle d'un homme qui égorgea sa femme, quatre enfans et treize esclaves, et resta impuni, parce que le nabab avoit pris de la confiance en lui pour la guérison d'une maladie dont il étoit attaqué.

Les relations de tous ceux qui ont voyagé dans l'Indostan fournissent mille exemples des crimes de ces princes. On a observé que tous les mahométans établis dans l'Inde acquièrent, à la troisième génération, l'indolence et la pusillanimité des habitans naturels, mais prennent en même-temps une férocité de caractère qu'on ne trouve point encore aujourd'hui chez les Indiens. On en pourroit conclure que cette horreur pour l'effusion de sang qu'inspire la religion de l'Inde, est en effet une institution politique, sagement établie, pour changer en des mœurs douces la disposition sanguinaire qui caractérisoit, dit-on, les habitans de ces contrées, avant que la religion de Brama y fût introduite.

S.

HISTOIRE DE CATHERINE ALEXOWNA,

Epouse de PIERRE-LE-GRAND, *empereur de Russie, tirée du Bienenstock* (1).

CATHERINE ALEXOWNA naquit près de Derpart, petite ville en Livonie, de parens fort pauvres. Elle perdit son père de bonne heure, et le travail de ses mains suffisoit à peine à son existence et à celle d'une mère accablée d'infirmités.

Elle étoit belle et bien faite; elle avoit reçu de la nature un esprit aussi vif que juste et solide. Sa mère lui apprit à lire, et un vieux curé luthérien l'instruisit dans les principes et dans les devoirs de la religion.

Catherine avoit quinze ans lorsque sa mère mourut; elle alla demeurer avec le curé luthérien qui l'avoit élevée, et rendit aux filles de

(1) *Ruches-d'abeilles*, c'est le titre d'un recueil de différens morceaux de prose et de vers. Il est imprimé à Hambourg.

cet ecclésiastique l'éducation qu'elle avoit reçue de leur père. Elle prit avec ses élèves des leçons de danse et de musique, et elle continua de se perfectionner dans ces deux arts jusqu'à la mort de son bienfaiteur : ce malheur la réduisit à la plus affreuse indigence, et la guerre, qui s'alluma entre la Russie et la Suède, força Catherine à quitter sa patrie et à aller chercher un asyle à Marienbourg.

Il lui fallut traverser à pied un pays ravagé par deux armées ennemies. Après être échappée à plusieurs dangers, elle fut attaquée par deux soldats suédois, qui sans doute se seroient portés à lui faire violence, si un bas-officier ne fût venu à son secours. Elle rendoit graces à son libérateur; quelle fut sa surprise lorsqu'elle reconnut dans lui le fils du pasteur luthérien qui avoit élevé son enfance! Le jeune officier fournit à Catherine tous les secours nécessaires pour achever son voyage, et lui donna une lettre de recommandation pour M. Gluck, ancien ami de son père et son intime ami à Marienbourg. Elle eut bientôt le bonheur de se recommander elle-même par son esprit, par ses graces et par sa beauté. Quoiqu'elle n'eut encore que dix-sept ans, M. Gluck lui confia l'éducation de ses deux filles. Dans cet emploi, elle sut si

bien mériter l'estime du père de ses élèves, que M. Gluck, qui étoit veuf, crut pouvoir lui offrir sa main. Catherine la refusa; et, dans le même temps, elle offrit la sienne à son libérateur, quoiqu'il eût perdu un bras et qu'il fût couvert de blessures.

Il étoit sans doute impossible de pressentir la future grandeur de Catherine; mais en supposant qu'on la prévît, on eût pu dès-lors assurer que la fortune seroit toujours au-dessous d'une telle ame. Le jeune officier étoit alors en garnison dans la ville. Sa surprise fut égale à sa reconnoissance; il accepta avec transport la main de Catherine. Les deux époux avoient reçu la bénédiction nuptiale; le jour même, Marienbourg est assiégé par les Russes; le jeune officier est appelé pour repousser un assaut; il est tué avant d'avoir recueilli le fruit de la générosité et de la reconnoissance de son épouse.

Cependant le siége se continuoit avec acharnement. Marienbourg fut emporté d'assaut. La garnison, les habitans, les femmes, les enfans, tout fut passé au fil de l'épée. Enfin, le massacre ayant cessé, on trouva Catherine cachée dans un four.

Elle avoit bravé l'indigence; elle conserva sa sérénité dans l'esclavage. Ce courage d'esprit et

son rare mérite la firent bientôt connoître. On en parla au général russe, le prince Menzikoff, dont la destinée étoit aussi bizarre que celle de Catherine. Il demanda à la voir; il fut épris de sa beauté; il l'acheta du soldat à qui elle appartenoit, et la mit entre les mains de sa propre sœur; enfin, il eut pour elle tous les égards dus à son sexe et à son infortune.

Peu de temps après, Pierre le Grand fit une visite au prince Menzikoff. Catherine servit à table avec beaucoup de grace et de modestie. Le Czar en fut frappé. Il revint le lendemain; il demanda la belle esclave, il lui fit plusieurs questions et il trouva que les charmes de son esprit surpassoient ceux de sa figure. Pierre qui savoit créer les hommes savoit aussi les juger. Il crut que Catherine étoit digne de le seconder dans ses grands desseins. L'inclination se joignit à ses vues politiques et il résolut de l'épouser. Il se fit instruire de tous les détails de sa vie; il remonta jusqu'à ses premières années; il la suivit dans son obscurité, dans cet état où l'ame, obligée de tirer toutes ses forces d'elle-même, lutte contre la fortune sans avoir de spectateurs, et triomphe sans attendre d'applaudissemens. Il vit Catherine conservant par-tout ce caractère de grandeur originelle, la seule véritable. Il crut

que ce titre suffisoit pour l'élever au rang d'impératrice : cependant il jugea à propos de célébrer son mariage secrètement.

Catherine sur le trône entra dans toutes les vues du Czar. Tandis que Pierre formoit des hommes, elle ne négligeoit rien pour perfectionner l'éducation des personnes de son sexe; elle changea leur habillement, leur inspira l'esprit de société, établit l'usage des assemblées, remplit pendant toute sa vie les devoirs d'impératrice, d'amie, d'épouse, de mère; eut les talens de l'autre sexe, sans lui sacrifier les vertus et les agrémens du sien, et mourut enfin avec ce même courage qui l'avoit suivi dans l'infortune et qu'elle avoit porté sur le trône.

An.

DISCOURS
SUR LE DITHYRAMBE.

Le dithyrambe (1) étoit un hymne que les Grecs chantoient en l'honneur de Bacchus. Le culte de ce dieu, s'il faut en croire Strabon, fut transporté par les Phrygiens dans l'île de Naxos, d'où il se répandit dans le reste de l'Archipel, jusqu'à ce qu'enfin il parvint à la ville de Thèbes. Bacchus n'eut point d'adorateurs plus zélés ni plus enthousiastes que les Thébains : aussi le dithyrambe fut-il le genre de poésie auquel ils se livrèrent le plus. Leurs voisins ne tardèrent pas à les imiter, et bientôt toute la Grèce se vit remplie de poëtes dithyrambiques. Les Latins, peuple moins passionné, moins voluptueux, en un mot, infiniment plus moral que les Grecs, firent peu de cas de cette espèce de poésie,

(1) Nous croyons qu'il faut chercher l'origine du dithyrambe dans les chansons et dans les danses dont fut accompagné le triomphe d'Osiris, lorsqu'il eut subjugué l'Orient.



quoique cependant les vers *galliambiques*, c'est-à-dire, les vers que chantoient les prêtres de Cybèle lorsqu'ils entroient en fureur, se rapprochassent beaucoup du dithyrambe. Il n'en a pas été de même chez les Italiens; cette nation, pleine de feu et de gaieté, a cultivé la poésie dithyrambique avec autant d'ardeur et presqu'autant de succès que les Grecs. Udeno Nisieli s'est vanté d'avoir introduit le premier dans sa langue la poésie dithyrambique; mais longtemps avant cet auteur, Marini et Chiabrera avoient composé des dithyrambes. On trouve même un exemple de ce genre de poésie dans le *chœur des Bacchantes* (1), par lequel Ange Politien a terminé sa fable d'Orphée.

---

(1) En faveur des amateurs de la littérature italienne, nous citerons ce morceau, qui est un chef-d'œuvre de naturel et de gaieté :

Ognun segua Bacco te
Bacco, Bacco, evoe!
Chi vuol bever, chi vuol bevere,
Venga a bever, venga quà,
Voi imbottate come bevere
Gli è del vino ancor per te.
Lascia a bever prima a me,
Ognun segua, Bacco te,
Io ho voto già il mio corno;
Dami un po il bottacio, in qua

Remontons

Remontons actuellement à l'origine du dithyrambe, et parcourons toutes les variations de ce genre de poésie.

Le dithyrambe n'étoit d'abord qu'un hymne chanté en l'honneur de Bacchus, au milieu du tumulte, des transports, des clameurs, et de toutes les extravagances qui sont la suite de l'ivresse. Ce genre de poésie ne connoissoit point encore de règles; mais peu-à-peu il se perfectionna, et ceux qui le cultivèrent y ajoutèrent de nouvelles beautés, sans en dénaturer le ca-

---

Questo monte gira intorno
E'l cervello a spasso và.
Ognun corra in quà e in là
Come vede fare a me,
Ognun segua Bacco te.
Io mi moro già di sonno,
Son io ebrio, o si; o nò?
Star piè ritti e' piè non ponho
Voi siete ebri, ch' io lo so.
Ognun faccia com' io fo,
Ognun succi, come me,
Ognun segua Bacco te
Ognun gridi, Bacco, Bacco,
E pur cacci del vin giù
Poi con suoni farem fiacco
Bevi tu, e tu e tu.
Io non posso ballar più,
Ognun gridi evoè,
Ognun segua Bacco te,
Bacco, Bacco evoè.

ractère. Si nous nous en rapportons aux scholiastes de Pindare, la poésie dithyrambique, au temps d'Archiloque, étoit déjà parvenue à un degré sensible de perfection. Ce poëte l'avoit purgée de l'indécence et de toutes les folies dont elle étoit accompagnée à sa naissance. Arion de Methymne, qui vivoit vers la trente-huitième olympiade, et Stesicore, essayèrent de donner au dithyrambe la forme de l'ode ; ils le coupèrent en strophes, en anti-strophes et en épodes; mais ce changement fut rejeté par le plus grand nombre des poëtes, qui le regardèrent comme contraire à la nature du dithyrambe. En effet, c'étoit soumettre ce genre de poésie à des lois qui l'empêchoient de remplir le véritable objet de son imitation ; c'étoit le priver de la variété, de l'espèce de désordre, en un mot de toutes les libertés dont il avoit besoin pour exprimer les mouvemens d'une danse vive, animée, pétulante, pour laquelle il etoit fait et dont il étoit inséparable.

Le dithyrambe reprit donc son ancienne forme; mais quoiqu'il fût devenu plus libre, quant à la partie du vers et du rhytme, il n'eut toutefois que le degré de hardiesse et de désordre qui convenoit à son caractère. Il est vrai que bientôt après, les poëtes dithyrambiques ne

se proposant plus d'imiter que les fureurs de l'ivresse, brisèrent toutes les règles, portèrent l'audace jusqu'à l'excès, et firent passer dans leurs compositions toute l'indécence et la folie dont étoient accompagnées les fêtes de Bacchus. Ce fut au temps de Teleste que commença cette corruption : Pratinas, Philoxène, Cinesias, Timothée, Cléomène et Ion, suivirent l'exemple de ce poëte. Toute la Grèce vit avec autant de surprise que d'indignation les formes, les tournures et les expressions les plus audacieuses, les plus obscures, les plus extraordinaires s'introduire dans la poésie. Insensibles aux traits dont les percèrent Aristophane et Platon, les poëtes dithyrambiques n'en devinrent que plus hardis. La licence fut portée au point que pour désigner un homme qui n'avoit pas le sens commun, on disoit qu'il avoit moins de jugement et de raison qu'un faiseur de dithyrambes. De-là encore l'origine de ce proverbe : *cela s'entend moins qu'un dithyrambe.* Nos lecteurs peuvent consulter sur ce point Aristote, Denis d'Halicarnasse, Athenée, Suidas, etc.

C'est pour n'avoir pas observé les différens états par où a passé la poésie dithyrambique, que quelques écrivains ont pensé que ce genre comportoit toutes les extravagances dont peut

s'aviser une imagination déréglée et frénétique.

Le dithyrambe, dont au commencement l'objet se bornoit à célébrer la naissance de Bacchus, embrassa peu de temps après toutes les actions de ce dieu; cette liberté même ne suffit pas au caractère inquiet et hardi des poëtes; ils appliquèrent ce genre de poésie, non-seulement à toutes les divinités, mais encore aux hommes.

Les Italiens ont imité en cela les anciens : ils ont même cru que les choses de notre religion, toute grave, toute sévère, toute sainte qu'elle est, pouvoient être traitées dithyrambiquement. On trouve dans les *Baccanàli* de M. Barufaldi un dithyrambe sur saint Philippe de Neri buvant au flacon de saint Felix. Passons au caractère propre de la poésie dithyrambique.

Tzetzes a très-bien observé que les poëtes dithyrambiques ne différoient des poëtes lyriques qu'en ce que les premiers étoient plus hardis et plus élevés dans les choses et dans la diction. Cette observation indique parfaitement le vrai caractère du dithyrambe. Ce genre de poésie demande encore plus de sublimité dans l'invention que l'ode; il faut que le poëte présente toujours des choses neuves, inattendues, grandes et merveilleuses, comme s'il étoit dans un commerce intime avec les dieux, et qu'ils lui inspi-

rassent sur-le-champ tout ce qu'il annonce. Des mouvemens rapides et variés, des images fréquentes et vives, des idées fortes et frappantes, une diction animée, impétueuse, bruyante, excessivement métaphorique, pleine de mots imaginés, composés et tellement réunis, qu'ils offrent presqu'à-la-fois une foule de tableaux : voilà les qualités essentielles et caractéristiques du dithyrambe. Il est aisé de sentir que notre versification timide, monotone, qui, si nous en séparons la mesure et la rime, n'a presque point de formes qui l'élèvent au-dessus de la prose, ne nous a pas permis de mettre en action un genre de poésie dont toutes les parties doivent porter le caractère de l'enthousiasme (1). Ainsi, comme le commun de nos lecteurs pourroit n'en avoir qu'une idée imparfaite, ou purement relative à la manière dont notre nation le traite, nous avons cru devoir en tracer en peu de mots l'histoire; c'étoit le seul moyen d'en représenter fidèlement l'objet et la nature.

A.

---

(1) Le prix des jeux lyriques étoit un taureau; celui des jeux dithyrambiques étoit un trépied : ce qui prouve que les anciens regardoient l'enthousiasme comme plus propre du dithyrambe que de l'ode.

LETTRE SUR UN AVEUGLE NÉ,

A QUI ON A RENDU LA VUE.

On auroit fait un grand pas dans la science de la métaphysique, si l'on étoit parvenu à fixer avec certitude et la manière dont chacun de nos sens est modifié par les objets extérieurs, et celle dont ils transmettent leurs impressions à l'ame. Mais il est difficile de faire là-dessus des expériences bien exactes; les occasions d'observer sont rares, et l'on ne peut être trop circonspect sur les inductions qu'on tire de quelques faits uniques et solitaires. L'histoire de l'aveugle, à qui Cheselden ôta une cataracte, parut mériter l'attention des philosophes; on crut qu'elle pourroit servir à démêler les idées qui appartiennent particulièrement au sens de la vue. La même opération vient de se répéter en Angleterre sur un aveugle-né de vingt ans. Nons allons en rapporter les principales circonstances. Nous ne savons pas si ces détails

seront de quelqu'utilité; mais nous croyons du moins qu'ils ne doivent ennuyer personne.

Un chirurgien ayant assuré les parens du jeune aveugle qu'il détruiroit l'obstacle qui le privoit de la vue, plusieurs personnes s'assemblèrent pour être témoins de cette opération. C'est un spectacle vraiment intéressant que celui d'un être intelligent et sensible, à qui on va donner un nouveau sens; c'est lui créer un nouvel univers. Tous les spectateurs avoient promis de garder le silence si l'opération réussissoit, afin de mieux observer les mouvemens qu'occasionneroient dans l'ame du jeune homme, les nouvelles sensations qu'il éprouveroit. L'opération eut tout le succès qu'on en attendoit. Lorsque les yeux du jeune aveugle furent frappés des premiers rayons de la lumière, on vit sur toute sa personne l'expression d'un ravissement extraordinaire; il parut prêt à s'évanouir de joie et d'étonnement. L'opérateur étoit devant lui avec ses instrumens à la main. Le jeune homme l'examina de la tête jusqu'aux pieds; il s'examinoit ensuite avec la même attention, et sembloit comparer sa figure avec celle qu'il voyoit. Tout lui paroissoit exactement semblable excepté les mains, parce qu'il prenoit les instrumens du chirurgien pour des parties de ses mains.

Pendant qu'il étoit occupé à cet examen, sa mère, qui ne pouvoit plus contenir les tendres mouvemens dont son cœur étoit agité, se jeta à son col, en s'écriant : « mon fils ! mon cher fils » ! Le jeune homme reconnut la voix de sa mère et ne put prononcer que ces mots : « est-» ce vous ? est-ce ma mère » ? et il s'évanouit. Il y avoit dans la chambre une jeune fille avec qui ce jeune homme avoit été élevé, qu'il aimoit tendrement, et dont il étoit tendrement aimé tout aveugle qu'il étoit. Lorsqu'elle le vit sans mouvement et sans connoissance, elle laissa échapper quelques cris de douleur, qui parurent ranimer la sensibilité du jeune homme. En revenant à lui, ses yeux se fixoient sur l'objet chéri dont il reconnoissoit la voix. Après quelques momens de silence, il s'écria : « Qu'est-ce qu'on m'a donc » fait ? où m'a-t-on transporté ? ce que je sens » autour de moi, est-ce la lumière dont on m'a » si souvent parlé ? Le sentiment nouveau que » j'éprouve est-il celui de la vue ?... Toutes les » fois que vous dites que vous êtes bien aises de » vous voir l'un l'autre, êtes-vous aussi heureux » que je le suis dans ce moment ?... Où est Tom, » qui me sert de guide ? Il me semble que main-» tenant je marcherois bien sans lui ». Il voulut faire un pas, mais il s'arrêta et parut effrayé

de tout ce qui étoit autour de lui. Comme l'agitation de son ame étoit extrême, on lui dit qu'il falloit qu'il revînt pour quelque temps à son premier état, afin de donner peu-à-peu à ses yeux la force de sentir l'impression de la lumière, et qu'il avoit besoin de s'accoutumer par dégrés à voir, comme il s'étoit accoutumé à marcher. Il ne se rendit qu'avec beaucoup de peine à ces raisons; on le tint pendant quelque temps les yeux couverts; et, dans ce retour de cécité, il se plaignoit amèrement qu'on l'avoit trompé, qu'on avoit employé quelqu'enchantement pour lui faire croire qu'il jouissoit de ce qu'on appelle la vue. Il ajoutoit que les impressions qui en étoient restées dans son ame le rendroient fou, si ce sens ne lui étoit pas en effet rendu. Une autre fois, il cherchoit à deviner les noms des personnes qu'il avoit vues dans la foule, ou bien il vouloit conter ce qu'il avoit remarqué, et il manquoit de termes pour s'exprimer. Enfin lorsqu'on jugea qu'il seroit en état de supporter la lumière, on chargea la jeune fille d'ôter le bandeau dont ses yeux étoient couverts, et de tâcher de distraire par ses discours l'impression trop vive des objets. Elle s'approcha de lui, et en dénouant le bandeau, elle lui dit : « M. William, je vais vous rendre l'usage de vos yeux,

» mais je ne saurois m'empêcher d'avoir quel-
» qu'inquiétude; je vous ai aimé dès mon en-
» fance, quoique vous fussiez aveugle; vous
» m'avez aimée aussi; mais vous allez connoître
» la beauté; vous allez éprouver des sentimens
» qui vous ont été inconnus jusqu'ici. Si vous
» alliez cesser de m'aimer! Si quelqu'objet, que
» vous trouverez plus aimable, alloit m'effacer
» de votre cœur!... Ah! ma chère amie, répon-
» dit le jeune homme, si je devois, en acquérant
» la faculté de voir, perdre les tendres émotions
» que j'ai senties toutes les fois que j'ai entendu
» le son de votre voix: si je ne devois plus dis-
» tinguer le pas de celle que j'aime, lorsqu'elle
» approche de moi; et s'il falloit que je chan-
» geasse ces plaisirs si doux et si fréquens pour
» le sentiment tumultueux que j'ai éprouvé pen-
» dant le peu de temps que j'ai joui de la vue;
» j'aimerois mieux renoncer pour jamais à ce
» sens nouveau. Je n'ai désiré de voir que pour
» vous sentir, vous posséder, vous aimer d'une
» autre manière encore; arrachez-moi ces yeux,
» s'ils ne doivent servir qu'à vous rendre moins
» chère à mon cœur ». La jeune fille l'embrassa
en versant de douces larmes; William revit
la lumière avec le même trouble et le même
ravissement; il ne pouvoit se lasser de regarder

sa maîtresse : il l'appeloit en la touchant, et la prioit de parler pour s'assurer que c'étoit bien elle qu'il touchoit. Tout l'étonnoit ; il ne pouvoit accorder les sensations qu'il éprouvoit par la vue, avec celles qu'il avoit reçues des mêmes objets par les autres sens ; et ce ne fut que par degrés qu'il parvint à distinguer et à reconnoître les formes, les couleurs et les distances.

S.

COMALA.

POÈME DRAMATIQUE,

TRADUIT DE LA LANGUE ERSE.

Le poëme dont on donne ici la traduction n'est peut-être pas un des plus intéressans ; ce n'est que par sa forme dramatique qu'il nous a paru mériter d'être distingué. C'est l'ébauche d'une tragédie; ébauche informe et grossière, sans plan, sans préparations, sans développemens, en un mot sans art, mais non sans intérêt. On y trouvera un sujet vraiment tragique, une exposition, un nœud, un dénouement, des incidens, et tout cela renfermé dans le plus petit espace.

Le fond de ce poëme est entièrement historique et fondé sur une tradition connue. Comala, fille de Sarno, roi d'Inistore ou des îles Orkney, s'étoit éprise pour Fingal, fils de Comhal, et sa passion étoit si violente qu'elle se déguisa en jeune homme et suivit Fingal dans ses guerres. Elle fut bientôt reconnue par Hidallan, un des guerriers de Fingal, dont elle avoit dédaigné

l'amour. Le roi fut si touché de la beauté et de la passion de Comala, qu'il étoit à la veille de l'épouser, quand on vint lui annoncer la nouvelle de l'invasion de Caracul. Fingal marcha au-devant de son ennemi, accompagné de Comala. Il la laissa sur une colline, lorsque les deux armées en vinrent aux mains; et il lui promit de venir la rejoindre dès la nuit même, s'il survivoit à la bataille. Fingal remporte la victoire; il envoie Hidallan pour annoncer son retour à Comala : celui-ci, pour se venger des dédains de Comala, lui dit que le roi a été tué dans le combat. Tandis que Comala se livre à toute sa douleur, Fingal arrive, se présente à elle; elle n'ose en croire ses yeux, son ame ne peut soutenir ce passage trop rapide de la douleur la plus amère au plaisir le plus vif; elle expire aux yeux de son amant, de l'excès de sa joie. Le poëte a conservé fidèlement tous les traits de l'histoire. Les personnages qu'il a fait parler sont Fingal, Hidallan, Comala, Melilcoma et Dersagrena, filles de Morni, et des Bardes. En lisant notre traduction, on trouvera peut-être que ce petit poëme ressemble plus à un dialogue qu'à un drame; mais les lecteurs qui se représenteront bien le lieu de la scène, l'entrée successive des personnages, le

mélange des chants et du récit, s'appercevront que l'action ne manque ni de spectacle, ni de variété, ni de mouvement. Au reste, l'invention des premiers drames ne nous paroît pas supposer de grands progrès dans la poésie ; c'est une imitation très-simple, qui a dû se présenter à l'esprit des premiers poëtes : on en trouve l'exemple et la preuve chez plusieurs nations sauvages, qui, dans leurs fêtes, exécutent des espèces de récits à plusieurs interlocuteurs, entremêlés de chœurs et de musique.

Nous ajouterons ici que ce poëme jette quelque jour sur l'antiquité des compositions d'Ossian ; car le Caracul dont il y est fait mention paroît être Caracalla, fils de Sévère, qui, en 211, entreprit une expédition contre les Calédoniens.

Dersagrena. — La chasse est finie ; on n'entend plus d'autre bruit sur Ardven que le murmure du torrent.... Fille de Morni ! viens des rivages de Crona, mets bas ton arc et prends la harpe. Que la nuit descende avec nos chants, et que notre joie retentisse sur Ardven.

Melilcoma. — La nuit descend, fille aux yeux bleus ! la nuit sombre s'étend le long de la plaine. J'ai vu un daim près du ruisseau de

Crona; il ressembloit dans l'obscurité à un tertre couvert de mousse, mais bientôt je l'ai vu bondir. Un météore jouoit à travers ses cornes branchues, et les faces redoutables (1) des temps anciens apparoissoient du sein des nuages de Crona.

Dersagrena. — Ah! ce sont les signes de la mort de Fingal..... Le roi des boucliers est tombé, et Caracul triomphe! Lève-toi, Comala, sors de tes rochers, fille de Sarno, lève-toi dans les larmes! Le jeune guerrier de ton amour est tombé, et son ombre erre déjà sur nos collines.

Melilcoma. — C'est-là qu'est assise Comala désolée! Deux chiens gris secouent près d'elle leurs oreilles hérissées, et respirent l'haleine fugitive du zéphir. La joue ardente de Comala repose sur son bras, et le vent de la montagne joue dans ses cheveux. Elle tourne ses yeux bleus vers les champs de son espérance..... Où es-tu, ô Fingal! car la nuit s'épaissit autour de moi?

Comala. — O Carun (2)! pourquoi vois-je

(1) *Apparent diræ facies, inimicaque Trojæ*
Numina magna Deûm. VIRG.

(2) Cette rivière porte encore le nom de Carron, et

tes eaux rouler dans le sang? Le bruit de la bataille s'est-il fait entendre sur tes bords? Dort-il, le roi de Morven?... Lève-toi, ô lune! fille du firmament! regarde du sein de tes nuages, afin que je puisse voir l'éclat de son acier sur les champs de sa promesse! ou plutôt que le météore qui porte les ombres de nos pères pendant la nuit, fasse briller sa lumière rougeâtre, pour me guider vers mon héros tombé!... Qui me défendra contre l'amour d'Hidallan?..... Comala regardera long-temps avant de voir Fingal au milieu de son armée, brillant comme le rayon du matin à travers le nuage pluvieux.

Hidallan. — Roule sur les sentiers du chasseur, brouillard du sombre Crona! dérobe ses pas à mes yeux, et que je ne me ressouvienne plus de mon ami! Les combattans sont dispersés, et les pas des guerriers ne se pressent plus autour du bruit de son acier. O Carun! roule tes flots de sang, car le chef du peuple est tombé.

Comala. — Qui est tombé sur les bords verdoyans de Carun, ô fils de la nuit nébuleuse?

---

tombe dans le Forth, à quelques milles au nord de Falkirk.

Etoit-il blanc comme la neige d'Ardven? éclatant comme l'arc de la pluie? Sa chevelure étoit-elle comme le brouillard de la colline, douce et bouclée aux rayons du soleil? Etoit-il dans le combat, terrible comme le tonnerre du ciel, agile comme la chèvre du désert?

Hidallan. — Oh, que ne puis-je voir son amante penchée sur son rocher! son œil rougi, obscurci par les larmes, et sa joue colorée, à moitié cachée dans ses cheveux! souffle, doux zéphir, et soulève la chevelure pesante de cette fille, afin que je puisse voir son bras blanc et la joue aimable de sa douleur!

Comala. — Le fils de Comhal est-il donc tombé, messager de nouvelles funestes?... Le tonnerre roule sur la montagne!.... L'éclair vole sur ses aîles de feu! mais ils ne peuvent effrayer Comala, car son Fingal n'est plus. Parle, messager de nouvelles funestes, est-il tombé celui qui brisoit les boucliers?

Hidallan. — Les nations sont dispersées sur leurs collines, car elles n'entendront plus la voix de leur chef.

Comala. — Que le malheur te poursuive dans tes plaines, roi du monde! que la destruction

t'assaillisse! que tes pas vers le tombeau soient en petit nombre, et qu'une seule vierge te pleure! qu'elle soit, ainsi que Comala, livrée aux larmes dans les jours de sa jeunesse!..... Pourquoi m'as-tu dit, Hidallan, que mon héros est tombé? J'aurois espéré quelque temps son retour; j'aurois cru l'appercevoir sur le rocher lointain; la forme d'un arbre auroit pu me tromper; j'aurois pensé reconnoître le son de son cor dans le vent de la montagne.... Oh, que ne suis-je sur les bords de Carun, pour réchauffer sa joue de mes larmes!

Hidallan. — Il n'est point couché sur les bords de Carun; les guerriers élèvent sa tombe sur Ardven. Brille sur eux, ô lune, à travers tes nuages; que tes rayons étincèlent sur son sein, afin que Comala puisse le voir encore dans l'éclat de son armure.

Comala. — Arrêtez, ô vous, fils du tombeau, jusqu'à ce que j'aie vu encore mon amant! Il m'a laissé seule à la chasse; j'ignorois qu'il alloit à la guerre. Il disoit qu'il reviendroit avec la nuit, et le roi de Morven est déjà revenu.... Ah! pourquoi ne m'as-tu pas dit qu'il tomberoit, enfant timide du rocher? Tu l'avois vu

dans le sang de sa jeunesse, et tu ne l'a pas dit à Comala.

Melilcoma. — Quel son se fait entendre sur l'Ardven? Quelle est cette lumière qui brille dans la vallée, qui s'avance vers nous, semblable à la force des torrens, quand leurs eaux amoncelées étincèlent aux rayons de la lune?

Comala. — Quel autre seroit-ce que l'ennemi de Comala, le fils du roi du monde? O esprit de Fingal! viens, dirige du milieu de ton nuage, dirige l'arc de Comala; qu'il tombe comme le lièvre du désert!.... Mais c'est Fingal, accompagné de ses esprits!.... Pourquoi viens-tu, mon amant, effrayer ainsi et charmer mon ame?

Fingal. — O vous, Bardes du chant, célébrez les guerres de Carun. Caracul a fui devant mes armes, à travers les champs de son orgueil. Il se tient loin de moi, semblable à un météore qui enveloppe un esprit de nuit, lorsque les vents le chassent sur la bruyère et que les sombres boccages réfléchissent sa lumière à l'entour..... J'entends une voix semblable aux zéphirs de mes collines! est-ce la chasseresse de Galmiel, la fille de Sarno, dont les mains sont blanches comme la neige? Sors de tes ro-

chers, mon amante, que j'entende la voix de Comala.

Comala. — Emporte-moi dans la caverne de ton repos, ô fils aimable de la mort!

Fingal. — Viens dans la caverne de mon repos.... L'orage a cessé, et le soleil brille sur nos champs. Viens dans la caverne de mon repos, chasseresse du retentissant Cona.

Comala. — Il revient avec sa renommée; je sens la main droite de ses batailles.... Mais il faut que je me repose derrière le rocher, jusqu'à ce que mon ame se remette de sa frayeur.... Que la harpe s'approche! Elevez vos chants, ô vous, fille de Morni!

Dersagrena. — Comala a tué trois daims sur Ardven, et la flamme s'élève sur le rocher. Venez au festin de Comala, roi de Morven.

Fingal. — Et vous, fils du chant, célébrez les guerres de Carun, afin que ma belle aux mains blanches puisse se réjouir, tandis que je verrai le festin de mon amante.

Bardes. — Roule, impétueux Carun, roule tes eaux dans la joie. Les fils de la bataille se sont enfuis; les coursiers ne se laissent plus

voir sur nos champs, et les aîles de leur orgueil vont s'étendre sur d'autres terres. Désormais le soleil se levera en paix, et les ombres descencendront avec la joie; les cris de la chasse se feront entendre, et les boucliers resteront suspendus dans la salle. Notre plaisir sera dans les guerres de l'Océan, et nos mains se rougiront du sang de Lochlin. Roule, impétueux Carun, roule tes eaux dans la joie; les fils de la bataille se sont enfuis.

Melilcoma. — Descendez d'en haut, brouillards légers, et vous, rayons de la lune, élevez son ame..... La fille est étendue pâle sur le rocher! Comala n'est plus.

Fingal. — Est-elle morte la fille de Sarno, la belle au blanc sein, qu'avoit choisie mon amour? viens me visiter sur mes bruyères, Comala, quand je reposerai solitaire aux bords des ruisseaux de mes collines.

Hidallan. — Elle a donc cessé, la voix de la chasseresse de Galmiel! Pourquoi ai-je troublé l'ame de la belle?.... Oh! quand te verrai-je avec joie à la chasse des biches brunâtres?

Fingal. — Jeune homme au regard sombre, tu n'assisteras plus aux festins de mes salles; tu

ne suivras plus ma chasse, et mes ennemis ne tomberont plus sous ton épée .... Conduisez-moi vers la place de son repos, afin que je puisse voir encore sa beauté .... Elle est couchée pâle sur le rocher, et les vents froids agitent sa chevelure; leur souffle fait résonner la corde de son arc, et sa flèche s'est brisée dans sa chûte. Elevez les louanges de la fille de Sarno, et donnez son nom aux vents des montagnes.

Bardes. — Voyez les météores rouler autour de la belle. Les rayons de la lune élèvent son ame. Autour d'elle paroissent du sein de leurs nuages les faces redoutables de ses pères, Sarno à l'œil sombre, et Fidellan aux yeux enflammés. Quand s'élevéra ta main blanche? quand ta voix se fera-t-elle entendre sur nos rochers? Les filles te chercheront sur la bruyère, mais elle ne te trouveront pas. Tu les visiteras quelquefois dans leurs songes, et tu apporteras la paix à leur ame. Ta voix retentira long-temps à leurs oreilles, et elles se ressouviendront avec joie des songes de leur sommeil.... Voyez les météores rouler autour de la fille, et les rayons de la lune elever son ame.

S.

OBSERVATIONS

SUR

LES MOUTONS D'ESPAGNE,

ET LA MANIÈRE DE LES ÉLEVER.

LA paresse naturelle à la plupart des hommes les porte souvent à regarder certains avantages dont jouissent leurs voisins, comme uniquemeut dépendans du climat; ils concluent sans examen qu'il est impossible de les transporter d'un pays dans un autre. Mais si quelques hommes plus zélés et plus actifs font un effort pour naturaliser dans leur nation des usages étrangers, il arrive aussi que l'enthousiasme les saisit et qu'ils oublient leurs avantages propres et naturels, pour en chercher de beaucoup moins solides. Ainsi l'on a vu pendant quelque temps le gouvernement français perdre de vue la culture des terres, pour favoriser exclusivement les manufactures et le commerce d'industrie, qui peuvent occuper utilement les bras oisifs d'une nation,

mais qui doivent être subordonnés à l'agriculture dans un état dont le territoire est vaste et fertile. Il faut marcher entre ces deux écueils, et, sans regarder comme impossible ce qui peut mériter d'être tenté, il faut examiner avec soin jusqu'à quel point on peut s'approprier les avantages dont jouissent les autres, sans s'exposer à perdre les siens.

L'Espagne est fort riche en troupeaux, et la beauté de ses laines fait une branche importante de commerce, qui rend plusieurs autres nations ses tributaires. Les rois étoient autrefois propriétaires de la plus grande partie de ces troupeaux; de-là ce grand nombre d'ordonnances, de lois pénales, de priviléges et d'immunités, établis sous différens régnes pour la conservation et le gouvernement des troupeaux; de-là ce tribunal formé anciennement sous le titre de conseil du grand troupeau royal, et qui subsiste encore aujourd'hui, quoique le roi n'ait pas un seul mouton. Ce grand troupeau de la couronne a été aliéné successivement pour divers besoins de l'état. Philippe I fût obligé, pour subvenir aux frais de la guerre et à d'autres besoins, de vendre au marquis d'Iturbieta quarante mille moutons, les derniers qui restassent à la couronne.

Les troupeaux de moutons sont cependant toujours l'objet d'une attention particulière de la part du gouvernement ; ils rapportent annuellement dans le trésor plus de trente millions de réaux ; aussi les rois d'Espagne, dans leurs ordonnances, les appellent-ils *le précieux joyau de leur couronne.*

Tout cela annonce de quelle importance est pour la nation ce genre de richesses. En effet, il y a une exportation considérable de laines d'Espagne; on en emploie dans presque toutes les manufactures où l'on veut fabriquer de nouvelles étoffes. La supériorité de ces laines dépend-elle uniquement du climat, ou ne tient-elle pas à une manière particulière de gouverner les troupeaux, dont on pourroit user ailleurs ? Les richesses qui résultent du soin des troupeaux doivent-elles être envisagées par-tout sous le même point de vue qu'elles le sont en Espagne ? Voilà deux questions qui méritent d'être éclaircies.

Il paroît certain que la perfection de la laine dépend beaucoup moins du climat que de la manière de gouverner les troupeaux, puisqu'en Espagne il y a deux espèces de moutons fort différens par la laine, quoiqu'ils paroissent de la même race.

Les moutons à laine grossière sont traités à peu près comme les nôtres. Ils restent toute l'année dans le même endroit, et pendant les nuits d'hiver, on les enferme dans une bergerie. Les moutons à laine fine vivent toujours en plein air et voyagent deux fois l'année. Pendant l'été, ces troupeaux errent sur les montagnes de Léon, de la Vieille-Castille, de Cuença et d'Arragon. Ils passent l'hiver dans les plaines tempérées de la Manche, d'Estramadure et d'Andalousie. D'après des calculs très-exacts, on compte en Espagne plus de cinq millions de ces moutons voyageurs à laine fine. On sent combien ces nombreux troupeaux exigent de soins, de détail, d'intelligence et d'activité, de la part de ceux qui sont chargés de les conduire. Nous ne nous arrêterons ici qu'aux points essentiels d'où paroît dépendre le succès, c'est-à-dire, la perfection de la laine. Premièrement, le berger met la plus grande attention à ne pas laisser manquer ses moutons de sel, sur-tout pendant leur retour du sud à leurs pâturages d'été. Le propriétaire donne pour chaque millier de moutons vingt-cinq quintaux de sel, qui se consomment à peu près en cinq mois. Le sel sert beaucoup à entretenir la santé des moutons, et à rendre leur constitution plus ferme ; c'est ce qui contribue

à la beauté de la laine. Il est bon d'observer que le sel n'est nécessaire aux moutons et qu'ils n'en sont fort avides que lorsqu'ils paissent sur des terres argilleuses. Si la terre de leur paturage est un débris de terre calcaire, ils dédaignent le sel, et en effet, ils n'en ont pas besoin.

Les moutons passent l'hiver, comme nous l'avons dit, dans les plaines où l'air est tempéré. Le mois d'avril est le temps de leur départ pour les pâturages d'été. Ils annoncent eux-mêmes, par plusieurs mouvemens inquiets, le désir de voyager, et ce désir est si fort que les bergers ont besoin d'y veiller de plus près pour les empêcher de s'échapper.

On commence à les tondre au premier de mai, soit en route, soit après leur arrivée. Il est nécessaire d'attendre que le temps soit beau. Si la laine n'étoit pas parfaitement sèche, les toisons qu'on empile fermenteroient ensemble et se gâteroient. Vers la fin de juillet, on mêle avec les brebis le nombre de béliers nécessaires pour la propagation. Six ou sept béliers suffisent pour une centaine de brebis; on choisit les plus beaux et les plus forts dans un grand troupeau de béliers qu'on garde à part. En général, il y a fort peu de moutons dans ces troupeaux voyageurs, quoique la laine en soit plus fine et la

chair de meilleur goût que celle des béliers; mais la toison de ceux-ci est plus pesante; ils vivent plus long-temps, et la totalité de leur produit est par-là plus considérable. Les toisons de trois béliers pèsent généralement vingt-cinq livres. Il faut la laine de quatre moutons ou celle de cinq brebis pour obtenir ce poids; et la durée de la vie de ces animaux suit à peu près la même proportion. Un soin regardé comme essentiel est celui d'enduire les moutons, dans le mois de septembre, depuis le col jusqu'à la naissance de la queue, d'une espèce d'ocre ou terre ferrugineuse détrempée dans de l'eau. On prétend que cet enduit, mêlé avec la graisse de la laine, devient impénétrable à la pluie et au froid. D'autres assurent qu'il agit en qualité de terre absorbante, et qu'il absorbe en effet une partie de la transpiration qui rendroit la laine rude et grossière. A la fin de septembre, les moutons commencent leur marche vers les plaines basses, et elle est réglée comme le seroit celle des troupes. Ils marchent, toujours paissant et sans s'arrêter pendant le jour. Ils parcourent, en quarante jours, cent cinquante lieues que l'on compte de Montana en Estramadure. Bientôt arrive le temps où les brebis mettent bas, et c'est le plus pénible et le plus

inquiétant de la vie pastorale. Les bergers séparent d'abord les brebis stériles d'avec celles qui sont pleines. Ils mènent celles-ci aux meilleurs abris, et les autres aux plus froides parties du district. On ménage aussi le meilleur sol, l'herbe la plus abondante pour les agneaux qui naissent les derniers, afin que, promptement fortifiés par la bonne nourriture, ils soient en état de repartir avec les autres. On leur coupe la queue à cinq pouces au-dessous de la naissance, pour les tenir plus aisément propres. Tous les détails de manutention de ces troupeaux voyageurs demandent des soins assidus et de l'activité de la part de ceux qui en sont chargés, mais sur-tout du chef-berger qui préside à dix mille moutons, et commande en souverain à cinquante bergers subalternes. Il doit être propriétaire de cinq cents bêtes, vigoureux, intelligent, habile dans la cure des moutons malades, connoisseur en pâturages. C'est une erreur de croire que les moutons aient de la prédilection pour les plantes aromatiques, et qu'elles leur soient salutaires. C'est l'herbe fine qui croît entre ces plantes qui est la nourriture la plus saine pour eux et la plus propre à donner un goût excellent à leur chair. Si quelquefois ils broutent des plantes aroma-

tiques, ce n'est que lorsqu'ils sont pressés. Cela ne leur arrive jamais quand ils ont la liberté du choix. Le *gramen* le plus fin est celui qui convient le mieux aux moutons; mais il faut la plus grande attention à ne les mener paître qu'après que le soleil a dissipé la rosée. Il faut aussi ne les laisser jamais approcher de l'eau quand il a tombé de la grêle. Si ces animaux boivent de l'eau de grêle, ou mangent de l'herbe mouillée de rosée, ils deviennent mélancoliques et dégoutés; ils languissent et meurent. L'eau de grêle est dangereuse aussi pour les hommes en Espagne.

Il paroît certain que la supériorité des laines de ce pays n'est pas due uniquement au climat, mais qu'elle dépend en grande partie des soins dont nous venons de parler, de l'habitude de faire vivre les moutons toujours en plein air, de ces transmigrations, au moyen desquelles ils sont toujours dans une température à peu près égale, du choix des pâturages, et de l'usage du sel qui contribue beaucoup à la santé de ces animaux. On ne peut guères en douter, puisque, dans le même climat, les moutons d'Andalousie, qui sont de même race, ont la laine grossière, longue, épaisse, et souvent tachée, parce qu'ils ne voyagent point, et

que, pendant l'hiver, on les enferme dans des bergeries. Celle des moutons voyageurs est courte, soyeuse, et d'une blancheur égale. Il est presque sûr qu'elle dégénéreroit si on les tenoit enfermés. Il est donc vraisemblable qu'on pourroit en beaucoup d'autres pays se procurer des laines, sinon égales à celles d'Espagne, du moins fort supérieures à celles qu'on obtient communément. Mais seroit-il avantageux partout d'employer des terrains immenses au pacage des moutons, et l'avantage d'avoir de belles laines compenseroit-il ce qu'on perdroit à ne pas employer ces terrains à d'autres genres de productions? En général les troupeaux ne peuvent être regardés comme objet principal en eux-mêmes, que dans les pays montueux où la culture est difficile, et sur les sols peu féconds où elle est ingrate. Dans les pays où les terres se cultivent avec succès, les troupeaux doivent être moins considérés pour eux-mêmes que par l'utilité dont ils sont à l'agriculture : le fumier y devient beaucoup plus important que la laine. Les moutons voyageurs ne fournissent aucun engrais aux terres pendant qu'ils errent sur les montagnes. Il faut donc qu'ils soient rassemblés et sédentaires dans les pays de bonne culture : il faut sacrifier la supériorité

des laines à des productions plus riches. Mais si les voyages et l'égalité de la température servent à la perfection de la laine, ils n'y contribuent pas seuls. L'habitude de vivre en plein air, l'usage du sel, la bonne nourriture et les autres soins qui entretiennent la santé des moutons peuvent embellir la laine. On peut avec ces conditions espérer des laines assez belles pour se passer peut-être de celles d'Espagne, quand même il seroit impossible d'atteindre à leur supériorité. Tout le monde connoît le mérite des laines d'Angleterre, et l'on sait que ce mérite est dû en grande partie à l'usage de faire parquer les moutons toute l'année. Il paroît certain que le plein air est de toutes les conditions la plus essentielle pour affiner la laine des moutons, et c'est un avantage qu'on peut se procurer par-tout. Lorsque la crainte des loups empêche de les faire parquer pendant les nuits d'hiver, on peut les tenir en sûreté, mais à l'air libre, dans l'enceinte de la ferme. On a éprouvé que les variations du temps et des saisons ne nuisent en rien à la santé de ces animaux. On y gagne la dépense des bergeries, dont l'entretien est assez considérable. Il est aussi d'expérience que le fumier exposé à toutes les influences

de

de l'air acquiert une qualité très-supérieure à celui qui est enfermé. On ne doit pas douter que, par la généralité de cet usage, la laine ne s'affinât de race en race, et n'approchât bientôt de la beauté de celle d'Espagne.

Par feu LE ROY, auteur des *Lettres sur les Animaux*.

ANECDOTES

SUR LE CID.

NOUS avions toujours cru que le *Cid* de Guillen de Castro étoit la seule tragédie que les Espagnols eussent donnée sur ce sujet intéressant; cependant il y avoit encore un autre *Cid*, qui avoit été représenté sur le théâtre de Madrid avec autant de succès que celui de Guillen. L'auteur est *don Juan Bautista Diamante*, et la pièce est intitulée : *Comedia famosa del Cid, honrador de su padre; la fameuse Comédie du Cid qui honore son père* (à la lettre, *honorateur de son père*).

Il y a même encore un troisième *Cid* de don Fernando de Zarate, tant ce nom de *Cid* étoit illustre en Espagne et cher à la nation.

Toutes les pièces de théâtre étoient anciennement appelées *comédies*. On est étonné que Mme. de Sévigné, dans ses lettres, dise qu'elle est allée à la comédie d'Andromaque, à la comédie de Bajazet; mais elle se conformoit à l'ancien usage. Scuderi, dans sa critique du

Cid, dit : *Le* Cid *est une comédie espagnole*, *dont presque tout l'ordre*, *les scènes et les pensées de la française sont tirées*, *etc.*

Nous ne dirons rien ici de la fameuse comédie de don Fernando de Zarate; il n'a point traité le sujet du Cid et de Chimène; la scène est dans une ville des Maures; c'est un amas de prouesses de chevalerie.

Pour le *Cid honorateur de son père*, de don Juan Bautista Diamante, on la croit antérieure à celle de Guillen de Castro de quelques années. Cet ouvrage est très-rare, et il n'y en a peut-être pas aujourd'hui trois exemplaires en Espagne.

Les personnages sont don Rodrigue, Chimène, don Diègue, père de don Rodrigue, le comte Lozano, le roi don Fernand, l'infante Ouraka, Elvira, confidente de Chimène, Criado de Ximena, don Sancho, qui joue à-peu-près le même rôle que le don Sanche de Corneille, et enfin un bouffon qu'on appelle *Nunno Graciozo*.

On a déjà dit ailleurs que ces bouffons jouoient presque toujours un grand rôle dans les ouvrages dramatiques des seizième et dix-septième siècles, excepté en Italie. Il n'y a guère d'ancienne tragédie espagnole ou anglaise dans

laquelle il n'y ait un plaisant de profession, une espèce de Gilles. On a remarqué que cette honteuse coutume venoit de la plupart des cours de l'Europe, dans lesquelles il y avoit toujours un fou à titre d'office. Les plaisirs de l'esprit demandent de la culture dans l'esprit; et alors l'extrême ignorance ne permettoit que des plaisirs grossiers. C'étoit insulter à la nature humaine, de penser qu'on ne pouvoit se sauver de l'ennui qu'en prenant des insensés à ses gages. Le fou qui fait un personnage dans le *Cid* espagnol, y est aussi déplacé que les fous l'étoient à la cour.

Don Sanche vient annoncer au roi Ferdinand que le comte est mort de la main de Rodrigue. Le valet Nunno prétend qu'il a servi de second dans le combat, et que c'est lui qui a tué le comte. Car, dit-il, il en coûte peu de paroître vaillant.

Porche parecer valiente es pochissima costa.

On lui demande pourquoi il a tué le comte; il répond : *J'ai vu qu'il avoit faim, et je l'ai envoyé souper avec Jésus-Christ.*

Vi che el conde tenia hambre,
Le ambien à cenar con Christo.

Cette scène se passe presque toute entière en quolibets et en jeux de mots, dans le moment le plus intéressant de la pièce.

Qui croiroit qu'à de si basses bouffonneries pût immédiatement succéder cette admirable scène, que Guillen de Castro imita et que Corneille traduisit, dans laquelle Chimène vient demander vengeance de la mort de son père, et don Diègue la grace de son fils?

CHIMÈNE.

Justicia, buen Rey, justicia,
Pide' Ximena postrada
A vuestros pies, sola, y trista
Ofendida, y Desdichada.

DIÈGUE.

Yo Rey, ospido el perdon
De mi hijo; a vestruas plantas,
Ventuoso, Alegre, y libre
Del deshonor en que estava

CHIMÈNE.

Ma to à mi padre Rodrigo.

DIÈGUE.

Vengo des suyo la infamia.

On voit dans ces deux derniers vers le modèle

de celui de Corneille, qui est bien supérieur à l'original, parce qu'il est plus rapide et plus serré.

Il a tué mon père. — Il a vengé le sien.

D'ailleurs, la scène entière, les sentimens, la description douloureuse, mais recherchée, de l'état où Chimène a trouvé son père, est dans don Juan Diamante.

Gran Senor, mi padre es muerto,
Y yo le halle en la esta cada :
Correr en arroyos vi
Su sangre por la campagna:
Su sangre, che in tanto assalto
Deffendio vuestras murallas,
Su sangre, Senor, che en humo
Su sentimiento explicava, etc.

Sire, mon père est mort; mes yeux ont vu son sang
Couler à gros bouillons de son généreux flanc,
Ce sang qui tant de fois défendit vos murailles, etc.

Peut-être l'académie de Madrid, non plus que l'académie française, n'approuveroit pas aujourd'hui qu'un sang défendît des murailles; mais il ne s'agit ici que de faire voir comment les deux auteurs espagnols rencontrèrent à-peu-près les mêmes pensées sur le même sujet, et comment Corneille les imita.

Don Juan Diamante fait parler ainsi Chimène dans la même scène.

Son cœur me crie vengeance par ses blessures. Tout expirant qu'il est, il bat encore, il semble sortir de sa place pour m'accuser si je tarde à le venger.

Por las heridas me llama
Su coraçon que a un defunto
Plenso che batia las alas,
Para salir del pecho
Y accusar me la tardança.

L'idée est à-la-fois poétique, naturelle et terrible. Il n'y a que *batia las alas* qui défigure ce passage; un cœur ne bat point des aîles. Ces expressions orientales, que la raison désavoue, n'étant pas justes, ne doivent jamais être admises en aucune langue.

L'auteur espagnol s'y prend, ce semble, d'une manière plus adroite et plus tragique que Guillen de Castro, pour faire le nœud de la pièce. Le roi laisse à Chimène le choix de faire mourir Rodrigue, ou de lui pardonner. Chimène dit tout ce que lui fait dire Corneille.

Je sais que je suis fille, et que mon père est mort.

El conde e muerto e su hija soy.

Sa fille est bien mieux que *je suis fille;* car ce n'est pas parce que Chimène est fille, mais parce qu'elle est fille du comte, qu'elle doit demander justice de son amant.

On trouve dans la pièce du Diamante cette pensée singulière :

Il est teint de mon sang. — Plonge-le dans le mien.
Et fais-lui perdre ainsi la teinture du tien.

Manchado de sangue mio!
El perdera lo tenido
Si con la mia le lavas.

Quoi, souillé de mon sang! — Il ne le sera plus s'il est lavé dans le mien. *Lo tenido* n'est pas la teinture; l'Espagnol est ici plus simple, plus vrai, moins recherché que le Français.

C'est encore dans cette pièce que se trouve l'original de ce beau vers :

Le poursuivre, le perdre, et mourir après lui.

Persequil le hasta perdelle
Y muorir lecego con el.

En un mot, une grande partie des sentimens attendrissans, qui valurent au *Cid* français un succès si prodigieux, sont dans les deux *Cid* espagnols, mais noyés dans le bizarre et dans le ridicule. Comment un tel assemblage s'est-il

pu faire? C'est que les auteurs espagnols avoient beaucoup de génie, et le public très-peu de goût. C'est que, pour peu qu'il y eût quelqu'intérêt dans un ouvrage, on étoit content, on ne se gênoit sur rien; nulle bienséance, nulle vraisemblance, point de style, point de vraie éloquence. Croiroit-on que Chimène prend sans façon Rodrigue pour son mari à la fin de la pièce, et que le vieux don Diegue dit qu'il ne peut s'empêcher d'en rire? *Non puedo tener le risa.* Les deux *Cid* espagnols étoient des pièces monstrueuses, mais les deux auteurs avoient un très-grand talent. Remarquons ici que toutes les pièces espagnoles étoient alors en vers de quatre pieds, que les Anglais appellent *dogrel*, et que, du temps de Corneille, on appeloit vers burlesques. Il faut avouer que nos vers hexamètres sont plus majestueux, mais aussi ils sont quelquefois languissans; les épithètes les énervent, le défaut d'épithètes les rend quelquefois durs. Chaque langue a ses difficultés et ses défauts.

Quant au fond de la pièce du *Cid*, on peut observer que les deux auteurs espagnols marient Rodrigue avec Chimène le jour même qu'il a tué le père de sa maîtresse. L'auteur français diffère le mariage d'une année, et le rend même

indécis. On ne pouvoit garder les bienséances avec un plus grand scrupule. Cependant les auteurs espagnols n'essuyèrent aucun reproche, et les ennemis de Corneille l'accusèrent de corrompre les mœurs. Telle est parmi nous la fureur de l'envie. Plus les arts ont été accueillis en France, plus ils ont essuyé de persécutions. Il faut avouer qu'il y a dans les Espagnols plus de générosité que parmi nous. On feroit un volume de ce que l'envie et la calomnie ont inventé contre les gens de lettres qui ont fait honneur à leur patrie.

RÉFLEXIONS
SUR LA GRACE
DANS LES OUVRAGES DE L'ART;
D'APRÈS M. L'ABBÉ WINCKELMANN.

LA régularité, l'ordre et la proportion constituent la beauté. La grace consiste dans le mouvement, mais un mouvement léger, à peine perceptible, et qui ne caractérise que des passions tranquilles et douces. Tout ce qui, dans la nature et dans les arts, porte un caractère ressenti et déterminé, semble exclure la grace. Il n'y a rien de gracieux sans doute dans cette femme qui s'arrache les cheveux ou se meurtrit le sein, non plus que dans cette mère qui, près d'expirer, met ce qui lui reste de forces à éloigner son enfant de sa mamelle, de peur qu'il ne suce du sang au lieu de lait. Mais que de charmes et de graces dans cette jeune bergère qui, assise à l'ombre d'un chêne, se compose une couronne des fleurs qu'elle vient de cueillir dans la prairie voisine, ou qui, mollement éten-

due sur les bords d'une fontaine, fixe ses regards innocens sur la course paisible de l'onde, et semble n'être occupée que de son murmure! Ces objets élèvent dans le cœur une foule de sensations agréables, parmi lesquelles on aime à s'égarer et à flotter long-temps, avant de s'arrêter sur aucune (1). Qu'on y fasse bien attention, l'impression de la grace renferme toujours je ne sais quoi de vague, qui plaît d'autant plus à l'ame que le sentiment et la pensée en sont plus long-temps et plus doucement exercés (2). Les expressions fortes et décidées ne repoussent la grace que parce qu'elles nous fixent nécessai-

(1) Nous en appelons à tous ceux qui ont vu la belle Naïade de M. Vassé.

(2) Wolf expliquoit les différentes situations de l'ame, par la série non interrompue des sillogismes tacites qu'elle fait, sans presque le savoir elle-même. Leibnitz a observé que c'est à la foule de ces idées obscures, confuses, non réfléchies, et non développées, que l'homme doit souvent les sensations les plus délicieuses. Il ne faut donc pas être surpris que les Romains préférassent les pantomimes aux spectacles vocaux, et que la musique instrumentale ait, pour bien des personnes, plus de charmes que la vocale. Moins les expressions sont circonscrites et limitées, plus une ame sensible y attache de sentimens et d'idées.

rement sur leur objet, et qu'elles nous y attachent avec violence.

Nous ajoutons que le sommeil n'exclut point ce mouvement dans lequel nous faisons consister la grace. Dans la Vénus endormie du Titien, un songe agréable et léger semble voltiger sur la physionomie de cette déesse. La douce émotion de ses esprits se retrace sur tous les traits de son visage. Mais écoutons M. l'abbé Winckelmann.

La grace se forme par l'éducation et par la réflexion. Elle fuit toute espèce d'affectation et de contrainte; elle agit dans le calme et dans la simplicité de l'ame; le feu des passions et de l'imagination l'obscurcit; par elle toutes les actions des hommes deviennent agréables, et elle règne avec la plus grande autorité dans un beau corps. Xénophon la connut; Apelle et le Corrège la respiroient : Thucydide et Michel-Ange ne la connurent et ne la cherchèrent jamais. Elle est répandue généralement sur tous les ouvrages de l'antiquité, et elle s'y fait sentir même dans les productions médiocres.... Les préjugés et l'éducation nous font souvent trouver agréables des choses qui nous révoltent lorsque nous sommes parvenus à la connoissance des beautés de l'antique. Le sentiment de la grace n'est

donc pas naturel? Non : on peut l'acquérir, et même l'enseigner, ainsi que le goût et la beauté.

La grace dans les ouvrages de l'art regarde principalement la figure humaine : elle ne consiste pas seulement dans ce qui lui est essentiel, comme la situation et les gestes, mais aussi dans les accessoires, comme l'ajustement et la parure. Sa qualité est la juste proportion qui se trouve entre la personne qui agit et l'action; elle ressemble à l'eau, qui est d'autant plus parfaite qu'elle a moins de goût. Tout ornement étranger est funeste à la grace, ainsi qu'à la beauté.... La position et les attitudes des figures antiques sont celles d'un homme qui, se présentant dans une assemblée de personnes respectables et sensées, excite et est en droit d'exiger de l'estime, de la considération et des égards. Le mouvement des figures n'est presque sensible et caractérisé que par la disposition immédiate et nécessaire qu'elles ont à l'action. Les artistes modernes, à qui une position tranquille paroît inanimée et ne rien signifier, s'imaginent donner de l'expression à leurs figures, lorsque réellement ils ne font que les *disgracier* et les contraindre. Les anciens avoient tellement égard à la bienséance, qu'à moins qu'ils ne voulussent désigner des person-

nages dévoués à la mollesse, ils ne présentoient que très-rarement des figures avec les jambes croisées.

Dans les figures antiques, la joie n'éclate jamais ; elle n'énonce que le contentement et la sérénité de l'ame. Sur le visage d'une bacchante, on ne voit briller, pour ainsi dire, que l'aurore de la volupté. Dans la douleur et l'abattement, l'ame est l'image de la mer, dont la profondeur est tranquille, quand sa surface commence à s'agiter. Au milieu des plus grands maux, Niobé paroît toujours cette héroïne qui ne vouloit point céder à Latone... Les artistes, ainsi que les poëtes de l'antiquité, ont représenté leurs personnages hors de l'action, quand l'action n'étoit propre qu'à faire naître la terreur, la désolation et le désespoir ; et cela, pour conserver la dignité de l'homme qu'ils vouloient montrer supérieur aux situations les plus accablantes et les plus douloureuses. Les modernes qui n'ont étudié la grace ni dans l'antique ni dans la nature, non-seulement représentent la nature comme elle sent, mais comme elle ne sent pas. La *Charité* du Bernin devroit regarder ses enfans d'un air tendre et gracieux, en un mot, avec des yeux de mère ; mais que de contradictions dans son visage ! Au lieu d'un

sourire doux et intéressant, on y trouve un ris satyrique et forcé, que l'artiste lui a donné en faveur de sa grace favorite, qui consistoit à creuser de petits trous dans les joues.

Quoiqu'il y ait peu de statues antiques dont les mains se soient conservées, cependant à en juger par la direction des bras, on voit bien que le mouvement des mains étoit naturel, tel enfin qu'on le remarque dans une personne qui ne croit point être observée. Ceux des artistes modernes, qui ont été chargés de restaurer ces chef-d'œuvres mutilés, leur ont donné, comme dans leurs propres ouvrages, les mains d'une coquette qui, devant son miroir, affecte de faire jouer sa prétendue belle main, et de la montrer à tout ce qui assiste à sa toilette. Quand il s'agit d'expression, les mains, dans nos figures modernes, sont gênées comme celles d'un jeune prédicateur en chaire. Une figure prend-elle son vêtement ? elle le tient comme une toile d'araignée. A-t-elle un voile à soulever ? il faut que ce soit en écartant élégamment les trois derniers doigts de la main.

La grace, dans l'accessoire de la figure, consiste, comme dans la figure même, à se rapprocher le plus qu'on peut de la nature. Dans les

les ouvrages de la plus haute antiquité, le jet des plis sous la ceinture est presque perpendiculaire; ils sont représentés tels qu'ils se forment naturellement dans une draperie déliée et légère. A mesure que les arts faisoient des progrès, on cherchoit la variété; mais les vêtemens furent toujours traités comme un tissu léger, dont les plis ne devoient être ni lourdement accumulés, ni bizarrement dispersés, mais rapprochés et réunis avec élégance et avec simplicité. C'est aux bacchantes que les anciens donnèrent des draperies flottantes et dérangées, même dans les statues, mais en observant toutefois la convenance, et sans jamais forcer la capacité de la matière. Leurs dieux et leurs héros sont représentés d'une manière propre à inspirer le respect, et non comme un jeu de vents, ou comme des drapeaux déployés.

Dans les temps modernes, il ne paroît pas qu'après Raphaël et ses meilleurs élèves, on ait pensé que la grace s'étendît aux vêtemens, puisqu'on n'a employé que des draperies assommantes, dans lesquelles la forme du corps, que les anciens étoient si jaloux de prononcer, se trouve ensevelie. On voit même telle figure, qui semble n'avoir été faite que pour porter l'étoffe lourde, dont l'imagination et la main

encore plus lourde de l'artiste ont pris plaisir à l'accabler.

Le caractère de grandeur et de fierté que Michel-Ange donna à la sculpture fut extrêmement funeste à la grace. On s'empressa d'imiter un homme, a qui la force de son génie, le feu de son imagination et la profondeur de son savoir n'avoient jamais permis de sentir les mouvemens doux, naturels et tranquilles de la grace. Michel-Ange ne s'attacha qu'au difficile, à l'étonnant, à l'extraordinaire. L'attitude qu'il a donnée aux figures qu'on voit sur les tombeaux de la chapelle du grand-duc est si forcée que le modèle le plus patient et le plus exercé ne sauroit la soutenir sans se faire violence. Toujours fier, souvent sublime, Michel-Ange ne fut jamais gracieux. Mais c'est sur-tout dans les ouvrages des élèves et des imitateurs de ce grand homme que le manque de grace est remarquable et choquant, parce qu'il s'en faut bien que ce défaut y soit compensé par les beautés sublimes que Michel-Ange a répandues dans les siens.

Le Bernin étoit né avec du génie et de grands talens. Il fit à l'âge de dix-huit ans son groupe d'Apollon et Daphné, ouvrage merveilleux et bien propre à faire espérer que cet artiste porteroit la sculpture au plus haut degré de per-

fection. Encouragé par les éloges qu'on lui accordoit universellement, et sentant bien qu'il ne lui étoit possible ni d'atteindre ni d'effacer les anciens, le Bernin s'ouvrit une nouvelle route : dès-lors la grace s'éloigna de lui entièrement et pour jamais. Et comment se seroit-elle accordée avec les procédés de cet artiste? Il ne cherchoit et ne puisoit ses traits, ses formes, ses figures que dans la nature commune; et quand il voulut s'élever à l'idéal, il ne représenta que ses propres idées : du moins la nature n'offre-t-elle en Italie rien de conforme à ses expressions et à ses figures. Il fut cependant regardé comme le dieu de l'art; mais il ne dut cette gloire qu'au goût corrompu de son siècle.

En ne faisant connoître des réflexions de M. L. W. que celles qui nous ont frappés davantage, nous n'avons point eu à craindre d'en détruire la texture et l'ensemble. Ce ne sont ici que des masses éparses, jetées même avec plus de chaleur et plus brusquement peut-être que ne l'exigeoient la délicatesse et la douceur du sujet. Du reste, est-il bien vrai que la grace se forme par l'éducation et par la réflexion? Il nous semble au contraire que l'éducation et la réflexion sont plus propres à détruire la grace qu'à la

former. Est-il rien de si *gracieux* que les attitudes, les gestes, et tous les mouvemens de l'enfance? La contrainte n'est-elle pas souvent le fruit de l'éducation? Toute réflexion n'est-elle pas une espèce d'effort? Or l'effort et la contrainte ne sont-ils pas le poison de la grace? Selon M. L. W., la grace peut être enseignée. Aristote, Cicéron et Quintilien n'en ont pas jugé de même. En effet, comment le précepte et la règle pourroient-ils jamais enchaîner une qualité, dont le principe repose dans le génie de l'auteur bien plus que dans les ressources de l'art? Deux hommes, dont on peut dire que la grace a conduit elle-même la plume, Xénophon et la Fontaine, n'ont point eu d'imitateurs, et l'on peut défier les critiques les plus subtils et les plus profonds de pouvoir jamais révéler la cause du charme que ces deux auteurs ont répandu dans leurs ouvrages. M. L. W. prétend que les artistes, ainsi que les poëtes de l'antiquité, ont toujours présenté leurs personnages hors de l'action, quand l'action étoit effrayante, douloureuse et terrible; et cela pour conserver la dignité de l'homme, qu'ils vouloient montrer supérieur à tous les traits de la douleur et de l'infortune. Cette observation est noble, mais est-elle juste? Homère a-t-il peint Achille hors

de l'action, lorsqu'à la nouvelle de la mort de Patrocle, ce poëte nous l'a représenté se roulant dans la poussière, s'arrachant les cheveux, se meurtrissant le visage, et poussant un cri si terrible que Thétis l'entendit des profondeurs de la mer.

Rapprochons des idées de M. L. W. sur la grace, d'abord celles de M. Zanotti, peintre, poëte, et actuellement secrétaire de l'académie de peinture de Bologne; ensuite celles de M. Wattelet, qui, dans ses réflexions sur la peinture, a traité toutes les parties de ce bel art avec autant de finesse que de profondeur.

Ainsi qu'une eau pure et limpide anime et embellit tous les lieux qu'elle arrose, dit M. Zanotti, de même la grace répand l'intérêt et le charme sur tout ce qu'elle touche. Je ne chercherai point à en pénétrer l'origine : elle est inconnue aux peintres, et l'œil même des philosophes ne l'a pas encore apperçue. Nous la sentons, sans pouvoir la comprendre ; il est impossible de la soumettre à des règles déterminées et certaines : c'est un pur don de la nature ; celui qui prétendroit l'enseigner n'a qu'à garder ses préceptes et ses leçons pour lui-même. La chercher, c'est faire présumer qu'on est condamné à ne la rencontrer jamais. Toute

affectation la détruit. Regardez la nature, elle ne laisse voir d'effort dans aucune de ses opérations. Les Grecs et Raphaël ont à cet égard opéré comme la nature. Tous les peintres ont été jaloux de répandre dans leurs compositions une qualité, dont le propre est d'attirer et de charmer tous les yeux; mais la plupart, au lieu de nous montrer la grace, ne nous ont laissé voir que les efforts qu'ils ont faits pour l'atteindre, et sont tombés dans une affectation puérile et ridicule. L'élégance et la simplicité sont inséparables de la grace. La plus petite altération suffit pour faire disparoître la simplicité. Je suis persuadé que *la sainte Cécile*, dont l'attitude et tous les traits sont si modestes, si simples et si naturels, a infiniment plus coûté à Raphaël que son *Isaïe*, plein de force, de grandeur et de fierté. Un vêtement simple, des mouvemens doux, légers, et dont l'élégance consiste, si l'on peut s'exprimer ainsi, dans des infiniment petits, ne peuvent être l'ouvrage que d'un génie doué de finesse et de pénétration. Le grand, le fort, le ressenti, laissent au contraire à l'artiste un espace plus étendu, et beaucoup plus de liberté.

Je voudrois qu'un jeune artiste s'occupât beaucoup de la grace, mais qu'il se gardât encore davantage de l'affectation. Le manque de

grace est un défaut, l'affectation est un vice : l'un ne doit être imputé qu'à la nature, qui seule peut donner le sentiment de la grace; l'autre regarde le peintre qui pense sottement que l'art peut suppléer la nature.

La grace, selon M. Zanotti, doit s'étendre à tous les genres, à tous les sujets, à toutes les expressions. L'Hercule de Farnèse, dit-il, est aussi *gracieux* dans son genre que l'est dans le sien la Vénus de Médicis ; mais nous prendrons la liberté de faire observer à M. Zanotti, que dès lors ce n'est plus distinguer la *grace* d'avec la *convenance*.

La grace, ainsi que la beauté, concourt à la perfection, dit M. Wattelet; ces deux qualités se rapprochent dans l'ordre de nos idées : leur effet commun est de plaire : quelquefois on les confond, plus souvent on les distingue : elles se disputent la préférence, qu'elles obtiennent suivant les circonstances. La beauté supporte un examen réitéré : ainsi l'on peut disputer le prix de la beauté, comme firent les trois déesses; tandis que le seul projet prémédité de montrer des graces les fait disparoître.

Je crois que la beauté consiste dans une conformation parfaitement relative aux mouvemens qui nous sont propres.

La grace consiste dans l'accord de ces mouvemens avec ceux de l'ame.

Dans l'enfance et dans la jeunesse, l'ame agit d'une façon libre et immédiate sur les ressorts de l'expression.

Les mouvemens de l'ame des enfans sont simples, leurs membres dociles et souples. Il résulte de ces qualités une unité d'action et une franchise qui plaît.

Conséquemment l'enfance et la jeunesse sont les âges des graces. La souplesse et la docilité des membres sont tellement nécessaires aux graces, que l'âge mûr s'y refuse et que la vieillesse en est privée.

La simplicité et la franchise des mouvemens de l'ame contribuent tellement à produire les graces, que les passions indécises ou trop compliquées les font rarement naître.

La naïveté, la curiosité ingénue, le désir de plaire, la joie spontanée, le regret, les plaintes et les larmes même qu'occasionne la perte d'un objet chéri, sont susceptibles de graces, parce que tous ces mouvemens sont simples.

L'incertitude, la réserve, la contrainte, les agitations compliquées et les passions violentes, dont les mouvemens sont en quelque façon convulsifs, n'en sont pas susceptibles.

Le sexe, plus souple dans ses ressorts, plus sensible dans ses affections, dans lequel le désir de plaire est un sentiment en quelque façon indépendant de lui, parce qu'il est nécessaire au systême de la nature; ce sexe, qui rend la beauté plus intéressante, offre aussi, lorsqu'il échappe à l'artifice et à l'affectation, les graces dans l'aspect le plus séduisant.

La jeunesse très-cultivée s'éloigne souvent des graces qu'elle recherche; tandis que celle qui est moins contrainte les possède, sans avoir eu le projet de les acquérir. C'est que l'esprit éclairé et les conventions établies retardent ou affoiblissent les mouvemens subits tant de l'ame que du corps: la réflexion les rend compliqués. Plus la raison s'affermit et s'éclaire, plus l'expérience s'acquiert, et moins on laisse aux mouvemens intérieurs cet empire qu'ils auroient naturellement sur les traits, sur les gestes et sur les actions.

L'âge mûr, qui voit ordinairement se perfectionner et la raison et l'expérience, voit aussi les ressorts extérieurs devenir moins dociles et moins souples.

Dans la vieillesse enfin, l'ame refroidie ne donne plus ses ordres qu'avec lenteur, et ne se fait plus obéir qu'avec peine.

L'expression et les graces s'évanouissent alors.

Les graces, telles que je viens de les définir, empruntent une valeur indéfinie de la plus parfaite conformation. Cependant les mouvemens simples de l'ame n'ont peut-être pas, avec la perfection d'un corps bien conformé, le rapport absolu qui existe entre cette parfaite conformation et les actions qui lui sont propres.

Voilà pourquoi l'enfance, qu'on peut regarder comme un âge où le corps est imparfait, est susceptible de graces, tandis que ce n'est que par convention qu'on peut lui attribuer la beauté.

Ce que j'ai dit suppose encore l'équilibre des principes de la vie, qui produit en nous la santé. Cet état commun à tous les âges, dans les rapports qui leur conviennent, est favorable aux graces, et sert de lustre à la beauté.

Au reste, cet accord des mouvemens simples de l'ame avec ceux du corps, éprouve une infinité de modifications, et produit des effets très-variés.

C'est de-là que vient sans doute l'obscurité avec laquelle on parle communément, et ce *je ne sais quoi*, expression vide de sens qu'on a si souvent répétée, comme signifiant quelque chose.

Les graces sont plus ou moins apperçues et

senties, selon que ceux aux yeux desquels elles se montrent sont eux-mêmes plus ou moins disposés à en remarquer l'effet.

Qui peut douter qu'il ne se fasse, quand nous sommes très-sensibles aux graces, un concours de nos sentimens intérieurs avec ce qui les produit ? Fixons quelques idées à ce sujet.

Un homme indifférent voit venir à lui une jeune fille, dont la taille proportionnée se prête à sa démarche, avec cette facilité et cette souplesse qui sont les caractères de son âge. Cette jeune fille, que je suppose affectée d'un mouvement de curiosité, reçoit de cette impression simple de son ame des charmes qui frappent les yeux de celui qui la regarde.

Voilà des graces naturelles, indépendantes d'aucune modification étrangère.

Supposons actuellement que cet homme, loin d'être indifférent, prenne l'intérêt d'un père à cette jeune beauté qui l'apperçoit, et qui se rend près de lui. Supposons encore que la curiosité qui guidoit les pas de la jeune fille soit changée en un sentiment moins vague, qui donne un mouvement plus décidé à son action et à sa démarche. Quel accroisssement de graces va naître de cet objet plus intéressant, de cette action plus vive, et de la relation de

sentimens, qui d'un côté produit un empressement tendre, et qui de l'autre rend le père plus clairvoyant cent fois et plus sensible aux graces de sa fille, que ne l'étoit cet homme désintéressé!

Ajoutons à ces nuances :

Que ce ne soit plus un homme indifférent, ni même un père, mais un jeune homme amoureux qui attend, et qui voit enfin arriver l'objet qu'il désire et qu'il chérit. Que cette jeune fille, à son tour, soit une tendre et naïve amante, qui n'a pas plutôt apperçu celui qu'elle aime, qu'elle précipite sa course.

Supposez que le lieu dans lequel ces deux amans se réunissent soit ce que la nature peut offrir de plus agréable, que la scène soit éclairée par un jour choisi, que la saison favorable ait décoré de verdure et de fleurs le lieu du rendez-vous. Représentez-vous à la fois les charmes de la jeunesse, la perfection de la beauté, l'éclat d'une santé parfaite, l'agitation vive et naturelle de deux ames qui éprouvent les mouvemens les plus simples, les plus relatifs, les moins contraints; et voyez se succéder alors une variété infinie de nuances dans les graces qui, toutes inspirées, toutes involontaires, sont par conséquent empreintes sur les

traits, et exprimées dans les moindres actions et dans les moindres gestes.

Ainsi, parmi les impressions de l'ame qui se peignent dans nos mouvemens, et dont je parlerai en réfléchissant sur les passions, celle qui paroît la plus favorisée de la nature, l'amour, produit une expression plus agréable, plus universelle, plus sensible que toute autre, et dans laquelle la relation de l'ame et du corps, qui fait naître les graces, est plus intime et plus exactement d'accord.

Aussi les anciens joignoient et ne séparoient jamais Vénus, l'Amour et les Graces : et la ceinture mystérieuse, décrite par Homère, n'est peut-être que l'emblême de ce sentiment d'amour si fertile en graces, dont Vénus, toujours occupée, empruntoit le charme que la beauté seule n'auroit pu lui donner.

A.

DE L'ÉTABLISSEMENT
DE L'ACADÉMIE DES ARCADES.

L'ACADÉMIE des Arcades fut fondée à Rome en 1690, sous la forme de république démocratique; ses membres prennent des noms de bergers et de divers cantons de la Grèce, dont on suppose qu'on leur donne le terrain à cultiver; cette société, aujourd'hui subdivisée en presqu'autant de colonies qu'il y a de villes en Italie, fut long-temps errante; elle tint d'abord ses séances sur le mont Janicule; peu de temps après, elle se transporta sur le mont Exquilin, dans le bois du duc de Paganica; obligés de chercher un lieu plus commode et plus vaste, pour satisfaire à l'empressement du public qui venoit en foule les entendre, nos académiciens se rendirent en 1691 dans les jardins du palais qu'avoit occupé la célèbre Christine; deux ans après, ils obtinrent de Ranuce II, duc de Parme, la permission de transporter leurs séances dans les jardins Farnese; jusqu'alors les arcades, conservant toute la simplicité des mœurs pastorales, n'avoient eu pour s'asseoir que l'herbe ou

la pierre; le duc de Parme leur fit bâtir une espèce de théâtre champêtre où, pendant près de six années, ils continuèrent tranquillement leurs exercices; mais en 1699, ils se virent encore dans la nécessité de chercher un autre asyle; le duc Salviati leur offrit son jardin; ils s'y rendirent et croyoient avoir enfin trouvé une retraite assurée, lorsque la mort du duc renversa leurs espérances et les replongea dans de nouvelles inquiétudes. Le prince Justiniani les accueillit; enfin, en 1707, François-Marie Ruspoli, prince de Cerveteri, les fixa sur le mont Aventin, où il fit construire, pour leurs assemblées générales, un très-bel édifice en forme d'amphithéâtre.

Lassés d'errer de jardin en jardin et de colline en colline, et sur-tout indignés du peu d'accueil qu'on faisoit aux muses, quelques arcades s'étoient retirés. Mais ce ne fut point là le plus grand malheur de cette académie. Un de ses principaux membres, le célèbre Gravina, ayant été consulté sur le sens d'une des lois de la société, loi qu'il avoit dictée lui-même, et la plus grande partie du corps ayant rejeté sa réponse, Gravina, pour demeurer uni à la loi, se sépara de ceux qu'il prétendoit l'avoir transgressée; quelques-uns des arcades, dont il formoit l'es-

prit et le goût, le suivirent et, quoiqu'en très-petit nombre, ils prétendirent représenter le corps entier de l'académie. Cet attentat parut énorme; Rome, depuis les anti-papes, n'avoit peut-être point éprouvé de schisme plus orageux; le lieutenant de l'auditeur de la chambre apostolique fut chargé de juger cette grande affaire; il étoit prêt à prononcer, lorsque, cédant aux instances du cardinal Corsini, le petit nombre renonça à ses prétentions, abandonna le nom qu'il avoit pris d'*Arcadie nouvelle*, et promit de ne s'assembler désormais que sous celui d'*Académie Quirine*.

Du reste, cette société, dont l'objet étoit de purger la littérature italienne des absurdités et des extravagances qui depuis un siècle la défiguroient, n'a guère servi qu'à perpétuer le goût des frivolités. Un philosophe grec comparoit les Athéniens de son temps à ces instrumens de musique auxquels, si on leur ôte la *languette* (1), il ne reste plus rien : il y a peu de membres de l'*Arcadie* à qui cette comparaison ne puisse s'appliquer. A.

(1) C'est ce que nous appellons plus communément *anche*, et ce que les Grecs et les Latins, ainsi que nous, exprimoient, par le diminutif du mot langue, γλωσσῶριον, *lingula*.

LETTRE

LETTRE

A M. LE B..... D'H.....

SUR L'OPÉRA (1).

Les idées que j'ai de l'opéra, mon cher B..., sont bien différentes de celles qu'on en a en France et en Italie. Je pense qu'il peut devenir un spectacle délicieux, et qu'il en est encore bien éloigné, mais en Italie plus qu'en France. Les Italiens ont sur nous l'avantage de la musique; leurs tragédies - opéras valent mieux que les nôtres. Métastase est assurément un poëte su-

(1) Cette lettre est écrite par un poëte philosophe qui ne nous a pas permis de le nommer. Malgré les efforts qu'il a faits pour se dérober à la réputation que méritent ses grands talens, il est déjà connu par des pièces de vers pleines de graces, de sentiment et d'harmonie, et par des essais en prose fortement pensés et élégamment écrits. Nous espérons que le public jouira bientôt d'un poëme qu'il a composé sur les saisons, et où les détails philosophiques et champêtres sont relevés, embellis par la noblesse des idées, la richesse des images et le charme de l'harmonie. (*Note de la première édition*).

périeur à nos poëtes lyriques, même à Quinault; mais je crois que sans avoir les talens de Quinault et de Métastase, on peut faire mieux qu'eux, en prenant une route fort différente de celles qu'ils ont suivies.

Les Italiens donnent à leur opéra plus d'unité que nous n'en donnons au nôtre : les paroles sont mieux faites pour la musique, et la musique pour les paroles; mais ce spectacle n'a pas chez eux assez de variété : il est dénué de danses, de fêtes et de changemens de décorations : il a quelque chose de trop austère ; trop souvent aussi on y sacrifie l'ensemble à quelques accessoires : le compositeur, pour faire briller son art et celui du chanteur, oublie la situation du héros et le but du poëme; l'opéra est moins alors une tragédie faite pour intéresser, et à laquelle la musique donne une expression animée, qu'un assez beau poëme dans lequel on a placé des morceaux plus propres que d'autres à être mis en chant.

Si d'une part notre opéra est plus varié, et s'il rassemble un plus grand nombre de talens et de moyens de plaire, il a de l'autre bien moins d'unité que l'opéra italien. Je crois qu'on n'y a jamais vu le poëme, la musique, les dé-

corations et les danses faire un tout destiné à produire un certain effet.

Je voudrois qu'on ne mît en musique que des sujets vraiment tragiques; qu'on ne présentât les acteurs que dans les situations les plus vives; qu'ils fussent presque toujours dans l'excès de la passion, et qu'on ne leur fît dire que les choses les plus fortes et les plus touchantes. Si le poëte, le musicien, le décorateur et le maître de ballets se pénétroient d'un sujet tel que je viens de le dire, et si tous concouroient à en assurer l'effet, l'opéra seroit un spectacle à la fois magnifique, intéressant, merveilleux, vraisemblable.

Je crois que pour se ménager des décorations et des fêtes, il faut toujours prendre des sujets ou dans la mythologie ou dans la féerie : c'est un merveilleux que la raison ne fronde point, et une théologie qu'elle adopte pour l'instant où l'on assiste à la représentation d'un opéra. L'esprit philosophique ne fera point de tort à cette espèce de religion. La mythologie et la féerie sont une sorte de superstition qu'on sera fort aise de retrouver quelquefois.

Je pense que les poëtes italiens ont eu tort de prendre presque toujours dans l'histoire les sujets de leurs tragédies, et qu'ils se sont volontai-

rement privés du merveilleux qu'ils ne remplacent qu'imparfaitement par leurs plans extraordinaires qui amènent des situations étonnantes, mais peu vraisemblables. Nous admettons plus volontiers le merveilleux dans les espèces que l'extraordinaire dans les événemens : nous nous faisons à des êtres qui ne sont point dans la nature, plus aisément qu'à des faits hors de nature.

Métastase a fait plusieurs opéras intéressans : il a fait des scènes du plus grand pathétique; mais il n'a pas une seule pièce vraiment tragique : il a mis dans toutes une intrigue subalterne, ce que les Anglais appellent *underplot*; et qui jette beaucoup de langueur dans ses tragédies.

Apostolo Zeno est plus tragique que lui; la marche de ses pièces est plus naturelle, plus rapide, et les Italiens sans doute l'auroient préféré à Métastase, s'il avoit, autant que ce dernier, du coloris et de l'harmonie; qualités sans lesquelles il ne faut pas écrire en vers, ni peut-être en prose. Quinault traite souvent des sujets vraiment tragiques, mais il donne rarement à ses personnages des sentimens aussi forts, aussi touchans que pourroient leur en inspirer leur situation et leur caractère : il n'est presque

jamais que tendre, et cependant il avoit plus de raison que Métastase d'être vif et fort.

La langue italienne a toujours un accent marqué qui se fait sentir dans la conversation la moins animée : la déclamation musicale peut être vive et variée dans les scènes d'un intérêt médiocre : la langue française au contraire n'a point d'accent dans la conversation ordinaire, et fort peu dès qu'elle n'a pas à rendre le pathétique : pour qu'elle ait de l'accent, il faut qu'elle fasse entendre le cri de la passion, le cri de la nature. Je ne doute pas qu'elle n'ait eu autrefois des inflexions plus marquées et plus fortes, avant que la politesse ait établi l'usage d'abaisser le ton et d'ôter par-là de son énergie à l'expression. Quoiqu'il en soit, les poëtes lyriques français ont rarement exprimé des sentimens forts, des mouvemens violens, des passions extrêmes. Le récitatif français auroit nécessairement été monotone, si l'on n'avoit employé une multitude d'ornemens arbitraires qui le varient, mais qui ne lui donnent pas de caractère. J'ai souvent parodié des morceaux de Quinault dont on me vantoit le récitatif; il ne perdoit rien à la parodie, parce qu'il n'avoit rien à perdre et qu'il n'étoit pas une vraie déclamation.

Je crois qu'une des causes qui a encore contribué à donner de la monotonie à notre chant et à notre récitatif, c'est l'asservissement de nos poëtes lyriques à un certain rithme qui, surtout dans Quinault, est très-agréable à l'oreille lorsqu'on ne fait que réciter les vers de cet aimable poëte, mais qui ne l'est pas autant, à beaucoup près, quand on les chante. Nos lyriques n'écrivent qu'en vers alexandrins qu'ils entremêlent de vers de huit syllabes : ce rithme a quelque chose de lent, de grave et de doux; mais jamais rien de vif et de léger. Il faut bien que le chant se prête au rithme poëtique; et si le rithme est trop uniforme, le chant doit l'être.

Quant au chant proprement dit, relativement à nos airs, je suis persuadé que la manière dont on a fait les paroles qui en sont les sujets, est encore une des causes du peu de caractère que ces airs ont dans notre musique. Vous savez que Quinault, et beaucoup plus encore ses successeurs, ont composé les sujets des airs, de petites maximes galantes qui ne disant rien à l'ame ne prêtent aucune expression au chant; et il se trouve que ce qui se chante le plus dans les opéras français est précisément ce qu'il est impossible de mettre en chant, et ce qui ne peut

être le sujet d'une vraie mélodie. Les sentimens, les passions en sont toujours susceptibles : prenez leur ton et ajoutez-y de la mesure, vous aurez du chant, vous aurez des acteurs qui chanteront : est-il possible que nos compositeurs ne donnent pas une musique touchante à Mlle. Arnould!

Je veux, mon cher B.... que nous traitions l'opéra sérieux comme les Italiens ont traité l'opéra comique : c'est une vraie farce, c'est de la boufonnerie, c'est de la grosse gaieté; et voilà ce que la musique peut rendre. Dans la comédie, la musique préfère la farce à l'esprit, à la bonne plaisanterie qu'elle ne peut rendre; et dans la tragédie, elle préfère le terrible, le touchant, aux réflexions, à la galanterie, qu'elle ne rendra jamais. Tout ce qui n'est que de l'esprit n'a point d'accent, point de ton, se récite et ne peut se déclamer, ni par conséquent se chanter.

La finesse, la délicatesse, ces qualités si voisines du foible et du tendre, dominent beaucoup dans Quinault et ses successeurs : il est bien rare que la musique puisse rendre le délicat et le fin.

Vous voyez que j'accuse beaucoup les poëtes lyriques français des défauts de notre musique;

mais si les musiciens avoient été plus habiles, ils auroient senti quelle espèce de sujets et de vers étoient les plus favorables au chant, et ils auroient dirigé les poëtes : ils n'auroient pas pris une psalmodie et des accords pour du chant. Si les poëtes avoient été véritablement tragiques; s'ils avoient peint l'excès de la passion, exclu l'esprit, varié le rithme, ils auroient mis nos musiciens dans la nécessité de donner du caractère à notre musique. Dans ce genre, comme dans tous les autres, on a respecté les fautes heureuses; on a fait un systême pour les perpétuer, et on a établi une infinité de règles avec le secours desquelles on peut faire des sottises sans craindre de s'y tromper.

Parce que nous avons eu des poëtes lyriques sans force, et des musiciens sans expression, nous en avons conclu qu'il falloit à l'opéra du voluptueux, du gracieux, du doucereux, tout au plus du tendre; c'est dans ce goût que sont écrits lès ballets qu'on a substitués aux tragédies.

Rameau est venu qui a fait des découvertes vraies et qui en a tiré des conséquences fausses : il a donné tout à l'harmonie; il a presque compté la mélodie pour rien, et ce systême convenoit à merveille à notre opéra. La plûpart de nos

paroles prêtant trop peu à l'expression de la musique et à la variété, on a dû être enchanté de trouver l'harmonie la plus belle, la plus riche, la plus variée, à la place de la mélodie qu'on ne connoissoit point. Quoi que vous en disiez, mon cher B..., l'harmonie fait beaucoup de plaisir : nous y trouvons de la symétrie, nous y saisissons des rapports, nous y découvrons des proportions, et de plus elle a sur nous un effet physique : une suite d'accords, quoiqu'ils ne soient pas liés par un chant, nous éveille et nous donne plus d'existence; ils agissent sur le genre nerveux. Je sais qu'ils ne déterminent pas notre sensibilité, mais ils nous disposent à sentir; ils nous donnent plutôt du mouvement que des sentimens. Si l'harmonie ne plaît pas par elle-même, pourquoi les préludes sur le clavecin ou sur le *piano forte*, vous font-ils tant de plaisir? Ce plaisir, j'en conviens, est bien peu de chose en comparaison de celui qu'on doit à la mélodie : c'est elle qui détermine notre sensibilité, parce qu'elle exprime des sentimens, ou parce qu'elle rappelle des images qui en excitent ; la musique italienne qui en est remplie parle au cœur qu'elle touche, et la nôtre agit sur le corps qu'elle remue.

Je doute qu'un musicien médiocre qui auroit

à exprimer des paroles fort pathétiques ne donnât point de caractère à sa musique et s'avisât de la charger d'harmonie : je crois aussi que, dans un acte fort touchant, les airs de symphonie prendront le caractère du chant : ils seront une expression nouvelle de ce que l'on vient de dire, ou une préparation à ce qui va se dire. Je sais bien qu'il ne faut pas que dans un opéra tous les airs soient du même genre ; mais les fêtes que je veux conserver, la magie, les dieux, donneront lieu à une musique fort différente de celle qui exprime les sentimens de la tragédie.

Je trouve presque tous les récits insupportables ; ils sont quelquefois nécessaires dans l'exposition. Quinault les a évités avec bien de l'art, et Métastase avec plus d'art encore : leurs expositions sont presque toujours en action, et c'est ainsi qu'elles doivent être : s'il faut absolument des récits, je veux qu'ils soient courts et si animés qu'ils soient une sorte d'action.

Je vous ai entendu dire qu'il ne falloit pas pour la musique de la poésie forte, et que le poëte devoit laisser beaucoup de choses à dire au musicien. Cette opinion ne doit-elle pas son origine à la foiblesse de nos paroles lyriques ? Je pense bien le contraire, et je crois qu'il y a

dans *Polyeucte*, dans *Mérope*, dans *Zaïre*, plus de scènes propres à être mises en chant que dans la plûpart de nos foibles opéras.

Je me souviens que vous me citiez la cantate de Circé. « C'est peut-être le plus beau morceau » de poésie qui soit dans aucune langue, me di- » siez-vous, et on n'a jamais pu le mettre en » musique ». Ceci mérite explication.

La cantate de Circé est un tableau en petit d'un sujet très-vaste : il peint toutes les parties de la nature et les objets les plus différens avec les couleurs les plus fortes : c'est une multitude d'images qui ne sont point nécessairement liées l'une à l'autre et qui forment un seul tableau. Les images d'un vers y sont si différentes des images du vers qui suit, qu'il faudroit pour chaque vers un air d'un caractère différent.

Le musicien ne peut pas non plus donner à quelques parties de la cantate de Circé un caractère général, parce qu'il n'y a dans aucune de ces parties un sentiment fort qui domine. Le poëte est énergique sans être passionné; et après avoir peint le désespoir de Circé du pinceau le plus vigoureux, il la fait parler foiblement.

Lorsque la poésie prendra des sujets plus bornés et qu'elle peindra les circonstances né-

cessaires, lorsqu'il régnera un sentiment très-marqué, quelque fortement que peigne la poésie, la musique pourra la seconder. Les paroles de Métastase sur lesquelles les plus grands musiciens d'Italie ont fait leurs plus beaux airs sont remplies de la poésie la plus forte et qui laisse encore à dire au musicien ; en voici la raison : c'est que le poëte, quand il se renferme dans un espace borné, n'a qu'un petit nombre de mots pour peindre un mouvement de l'ame, et que la musique peut rendre les différens cris de la nature et imiter toutes les sortes d'inflexions de voix que donne la passion : il en est de même des objets physiques. La multitude des sons imitatifs d'un certain bruit est infinie, et il n'y a qu'un mot ou deux qui expriment ce bruit. Quant aux objets physiques sans mouvement et sans bruit, la musique n'entreprend pas de les peindre ; elle doit seulement essayer alors de rendre les sentimens qu'on éprouve à la vue de ces objets dans certaines circonstances, par exemple, l'envie de goûter le repos sous un ombrage frais, l'horreur et la crainte dans un désert sauvage ; mais alors le poëte peut être aussi fort qu'il le voudra, et le musicien pourra du moins l'exprimer.

Je dois encore dire un mot de la danse. Tant

que nos compositeurs de ballets n'auront pas de leur art une idée plus élevée et plus juste, la danse affoiblira l'effet du poëme et de la musique, au lieu d'y concourir; mais si nous en avons jamais qui sachent nous donner des pantomimes intéressantes et conformes au sujet du poëme; s'ils varient les situations de leurs acteurs, et leur apprennent à varier leur expression; s'ils mettent des groupes touchans ou terribles, de l'action ou du geste à la place d'une plate symétrie et de ce qu'on appelle de belles attitudes, la danse pourra servir encore à augmenter l'effet de la poésie et de la musique.

Il reste à savoir si l'opéra, tel que je le conçois, pourroit aujourd'hui plaire à notre nation. Les grands tableaux pathétiques et vrais empêcheront-ils de regretter cette multitude de petits airs qui voudroient être voluptueux, ces ballets lubriques, ces images répétées de l'amour galant ou libertin, qu'il faut placer par-tout pour réussir? Une femme voyoit applaudir la musique forte et sublime du quatrième acte de *Zoroastre* par quelques hommes qui étoient dans sa loge. *Je n'aime pas cette musique-là*, dit-elle, *elle ne me dispose à rien.* On veut des paroles, de la musique et des danses qui disposent au plaisir en parlant aux

sens et à l'imagination par des tableaux agréables.

Je crois cependant qu'on pourroit oublier cette plate volupté du théâtre lyrique et y aimer les passions fortes, et la nature élevée et sensible. Pourvu que la passion tonne ou gémisse, et que la nature parle avec éloquence dans le poëte et dans le musicien, on trouvera des auditeurs favorables : ceux qui ne voudroient qu'être amusés se laisseront attendrir, et ils auront du plaisir à mêler leurs larmes à celles de Mérope, soit qu'elle pleure à la Comédie-Française ou sur le Théâtre du Palais-Royal.

Par SAINT-LAMBERT.

PENSÉES SUR L'ÉCONOMIE GÉNÉRALE,

TRADUITES DU SUÉDOIS.

DANS les premiers temps, toute la science de l'économie politique se réduisoit à ne pas mourir de faim. Les besoins s'étant multipliés, les hommes plus industrieux, plus actifs, se sont procuré des commodités et des plaisirs dont leur travail a rendu la jouissance légitime, et qui n'ont rien de dangereux tant qu'ils ne font aucun tort aux autres hommes. C'est à maintenir cet équilibre que consiste la saine économie; il faut que chaque homme puisse jouir d'un sort aussi agréable que le comporte l'humanité, sans qu'il ait jamais à se distraire de l'idée importune que son bonheur est fondé sur la misère d'autrui.

Une économie vicieuse a causé le renversement des plus puissantes sociétés; et alors tout un peuple supporte les funestes effets de quelques fautes particulières.

Il est vrai que la richesse des citoyens fait la richesse de l'état, et que le trésor public doit

trouver tout ce qui lui manque dans les coffres des particuliers; mais l'état exige encore davantage : chacun travaillant pour soi-même, et l'intérêt de l'état n'étant pas égal dans toutes les branches de travail, la grande attention du gouvernement doit être de diriger les citoyens vers les travaux qui tendent à réunir l'intérêt général à l'intérêt particulier; autrement les citoyens s'accoutument à séparer leurs intérêts d'avec ceux de la république. Une pernicieuse industrie corrompt les meilleurs établissemens. Chacun cherche un profit momentané dans le renversement de l'économie générale. Les hommes adroits et audacieux accumulent les héritages; ils s'élèvent sur la tête de leurs concitoyens et acquièrent la puissance et la domination. Cette autorité, totalement opposée à celle qui vient de la considération et de la confiance, inspire l'envie et le mécontentement. Quand la haine s'arme contre l'oppression, les temps deviennent inquiets. Malheureux le pays qui se trouve réduit à une situation pareille! Ces obstacles s'enlèvent rarement sans ébranler tout l'état; et le peuple, dont la patience a été lassée, ne suit pas toujours les lois de l'équité, quand la nécessité l'oblige à se faire lui-même justice.

Lorsqu'il

Lorsqu'il s'est glissé des abus dans les parties essentielles de l'économie, il est donc aisé de s'en appercevoir; mais il n'est pas aussi facile de découvrir la nature de ces abus, et il l'est encore moins de distinguer quels sont, dans l'économie générale, les objets qui doivent être regardés comme essentiels. Tout est relatif : la situation d'un pays, son étendue, son climat, ses propriétés, l'inclination de ses habitans occasionnent tant de variétés qu'on ne peut rien assurer avec certitude, sinon que l'économie doit s'accommoder à toutes ces circonstances.

Il se mêle en tout une sorte de fatalité. Des vérités qui ont échappé à l'œil attentif et pénétrant des hommes les plus éclairés, des découvertes inutilement tentées pendant des siècles entiers, un hasard les met au jour. Les sciences en fournissent des preuves innombrables, et l'histoire nous apprend que les hommes d'état les plus célèbres doivent souvent le succès de leurs vues moins à la sagacité de leurs combinaisons qu'à des conjonctures favorables. Une guerre qui menaçoit de détruire le commerce des Hollandais, en leur fermant tous les lieux de la domination espagnole, leur fit faire voile aux Indes-orientales, où ils jetèrent les profondes racines de leur commerce. Cromwell, rare

exemple de crimes et de succès, occupa aux manufactures son peuple inquiet et remuant, et jeta les fondemens de l'opulence et de la gloire dont l'Anglais jouit aujourd'hui. Colbert donna une nouvelle vie à l'économie française, et cette partie de la nation à qui la différence de religion fermoit le chemin des honneurs et des emplois, fut celle qui s'empressa le plus à seconder ses desseins.

Le peuple suédois aima toujours la gloire; mais la sorte d'honneur attachée à l'économie lui fut long-temps inconnue : il ne subsista jadis que par le pillage et la piraterie. Dans des temps moins barbares, on fixa des revenus aux dignités; la noblesse vécut sur ses terres; les rois vivoient du domaine d'Upsal; la guerre se nourrissoit elle-même. Birgerjarl et Magnus Laduslas furent en leurs temps de bons économes; mais Gustave Ier. commença véritablement à cultiver l'économie générale. Gustave Adolphe donna des soins au commerce et à l'administration intérieure; mais le luxe de la reine Christine et les guerres de Charles X en anéantirent l'effet. Le roi Charles XI eut l'esprit assez éclairé pour connoître ce qui manquoit aux Suédois, et l'ame assez forte pour exécuter des choses utiles; mais les campagnes

de Charles XII, qui fixèrent sur le nord l'attention de l'univers, appauvrirent son pays presqu'entièrement détruit. Le période le plus brillant de l'économie suédoise commença au règne pacifique de Frédéric Ier. De bons esprits ont tourné toutes leurs vues vers cet objet important. Le succès n'a pas encore entièrement répondu aux espérances de la nation, et quelques causes se compliquant avec des événemens malheureux, ont jusqu'à présent empêché l'effet des établissemens les mieux conçus.

L'agriculture a été négligée. Nos voisins qui demeuroient sur les côtes de la mer Baltique, sous un ciel peut-être moins favorable que le nôtre, ont d'abondantes récoltes, et peuvent, dans les mauvaises années, suppléer à nos besoins. La Suède, au contraire, avec un terrain plus étendu, plus fertile, se voit à la première intempérie, ou même par la seule distillation de l'eau-de-vie, en danger de disette.

On peut dire avec vérité que la trop grande protection accordée en Suède aux manufactures a été funeste à l'état. En fixant toute l'attention publique sur ces établissemens, elle a causé la décadence de l'agriculture. On étoit si convaincu dans ces derniers temps que les métiers nous étoient plus utiles que la charrue, que s'aviser

de combattre cette maxime, c'eût été se déshonorer dans l'esprit des habiles politiques; de-là ces prix, ces honneurs, ces encouragemens de toute sorte, accordés à l'établissement des manufactures; de-là leur progrès peut-être prématuré; de-là enfin cette joie, ou plutôt cette ivresse universelle qui nous empêcha long-temps de considérer quel doit être le véritable point d'utilité de ces établissemens.

Quant à ce qui regarde les prix attachés au perfectionnement des manufactures, loin que ce soit-là le meilleur moyen d'établir, dans un pays, les arts nécessaires, d'une manière stable, on a annoncé la décadence de l'économie anglaise, précisément à raison des libéralités du gouvernement envers ceux qui se distinguent dans ces moyens de pratique. Il est une autre sorte d'encouragement qui réunit tous les avantages sans faire craindre aucune espèce de danger. Que l'agriculteur et le fabricant gagnent proportionnément à leurs travaux, qu'ils ne soient point inquiétés, qu'on les mette à l'abri de la violence, qu'ils aient un débit sûr de leurs marchandises, il ne leur faut rien de plus; leurs vœux seront remplis; leur simplicité les portera quelquefois à croire qu'ils doivent à leur propre industrie le bien-être et les avan-

tages dont ils jouissent par les soins du gouvernement; mais ce sentiment de vanité n'a rien qui les empêche d'être bons citoyens.

Ce n'est pas que j'improuve l'établissement de nos manufactures; elles coûtent trop au royaume pour qu'on en puisse envisager la destruction d'un œil indifférent : les avantages qu'on en retire déjà donnent les plus belles espérances. Mais ce qui, dans le premier âge, est une foiblesse excusable, devient avec les années un vice digne de punition; les Suédois connurent d'abord si peu les manufactures qu'il leur fallut appeler des étrangers. Colbert envoya des Français s'instruire, au péril de leur vie, dans les manufactures anglaises : cette voie étoit sans doute beaucoup meilleure. La première n'est point à rejeter jusqu'à ce qu'une génération entière ait pu s'instruire dans la main-d'œuvre; mais si les fabriques sont établies dans la capitale, n'en attendez aucun succès; l'ouvrier qui, dans un séjour aussi dispendieux, peut à peine gagner de quoi suffire à son entretien, ou ne tarde pas à se dégoûter, ou cherche à se distraire par le libertinage du sentiment de sa misère; la corruption gagne, et le nombre des malheureux s'accroît dans le royaume. Les règlemens par les-

quels les états, à la dernière diète, ordonnèrent que les fabriques fussent réparties dans les différentes provinces, respirent le zèle le plus pur pour le bien public. Si cette ordonnance s'exécute, si l'on établit les manufactures dans des villes qui puissent se remplir de fabricans sans qu'on enlève des bras nécessaires à l'agriculture, c'est alors qu'elles produiront les plus grands avantages : autrement ne nous flattons pas qu'elles soient solidement établies ; croyons plutôt qu'une seule conjoncture malheureuse peut faire tomber l'édifice de plusieurs années.

Le commerce et la navigation furent toujours étroitement unis. Les anciens Goths, dans leurs voyages de mer, n'avoient en vue que la piraterie. Lorsqu'ils commencèrent à sentir les avantages de la paix et qu'ils connurent les douceurs de la vie civile, ils négligèrent entièrement la navigation ; ils en perdirent jusqu'au souvenir. Au lieu de fréquenter les ports de l'étranger, nous laissâmes l'étranger se rendre propriétaire chez nous-mêmes de nos bois et de nos mines. Ce période est passé ; le pavillon suédois se montre sur toutes les mers ; nos négocians exportent nos marchandises sur leurs propres vaisseaux, et nous apportent celles dont nous avons besoin. Nos gens de mer et

notre jeunesse acquièrent de l'expérience et de l'habileté; mais en tout il faut savoir s'arrêter; ce métier de mer poussé trop loin pourroit un jour nous devenir funeste; une grande marine exigeroit plus de monde que notre pays dépeuplé n'est en état d'en fournir. Notre commerce n'a pas besoin d'un si grand nombre de marins; le commerce de fret pour les autres nations ne sauroit nous convenir. Le moindre écart mérite toute notre attention, quand il s'agit d'un plan général où l'on se propose de relever l'économie d'un état.

On a vu dans les derniers temps les banques donner de la vie au commerce, les papiers de crédit tenir lieu d'argent comptant, et des hommes d'état prudens et circonspects tirer un grand avantage pour le royaume de la circulation d'une monnoie fictive. S'il faut s'en rapporter à l'opinion commune, l'établissement de Law eût infailliblement remédié aux embarras où se trouvoit la France, si les choses n'avoient pas été portées trop loin et qu'on n'eût pas changé par-là l'objet de l'établissement. Une grande somme en billets, qu'une banque ne pourroit pas réaliser en un clin-d'œil si on demandoit le remboursement de la totalité en même temps, est non-seulement sup-

portable, mais devient souvent avantageuse. L'essentiel est de ne se point détourner de l'objet qu'on s'est proposé : les avantages de ces sortes d'établissemens ne peuvent être détruits que par les accidens les plus singuliers et les plus inaccessibles à la prévoyance humaine. La banque de Suède a long-temps joui d'un grand crédit, et l'on ne peut douter qu'elle n'ait beaucoup contribué à l'établissement des manufactures. L'augmentation du commerce et de la circulation fut constamment son objet; mais le temps vint où elle prit des terres et des maisons en hypothèque; ce fut un pas vers sa chûte. Les états, toujours attentifs à ce qui regarde le bien du royaume, apperçurent bientôt cette faute et songèrent à la réparer. Heureusement le mal n'est pas sans remède; de bons citoyens en ont même tiré les moyens d'encourager l'agriculture, et la beauté de quelques édifices de nos villes rappellera agréablement à notre mémoire une époque dangereuse, qui n'aura point eu les suites dont elle nous menaçoit.

Le haut prix du change a donné lieu depuis quelque temps à beaucoup d'écrits, de projets et de réflexions. La Suède s'est trouvée en état de soutenir cette rude secousse, tandis que les peuples commerçans les plus riches, attentifs

aux moindres variations du change, ne peuvent le voir monter sans alarmes. Il faut en attribuer le mal à une pernicieuse industrie des principaux négocians qui, après avoir tiré des lettres-de-change sur le crédit étranger à de très-gros intérêts, s'entendent entr'eux pour hausser et maintenir le cours du change, afin de se récupérer aux dépens de leurs concitoyens. Nous ne suivrons pas plus loin cette accusation peut-être injuste; elle donnera simplement lieu à une réflexion, c'est qu'en tout pays les grandes richesses sont suspectes.

Le luxe n'est pas aisé à définir; mais ses effets sont faciles à reconnoître. L'état florissant d'un peuple, sa considération au-dehors, la prospérité de son commerce, l'activité et le succès de ses manufactures peuvent nous éblouir et nous faire confondre les limites qui séparent un luxe condamnable d'avec les commodités honnêtes. Les malheurs des peuples, la chûte des empires prouvent les dangers qui menacent toute société où le luxe augmente. Le luxe seroit incontestablement funeste chez une nation où la science de l'économie est toute nouvelle; mais il s'accorderoit avec les véritables intérêts du pays, s'il ne se montroit que chez ceux dont la fortune est véritablement augmentée: alors

l'argent entre en circulation, l'industrie est excitée, le bien-être se partage également entre tous les citoyens. Malheureusement le luxe ne s'arrête point dans la maison des riches. Il se répand comme une maladie contagieuse. Il infeste la capitale et les provinces, et il corrompt jusqu'aux générations futures.

Les révolutions, la décadence des états sont la suite presqu'inévitable des mauvaises mœurs. Les Grecs changèrent de domination, de forme de gouvernement; les Romains perdirent leur liberté. La docilité des nations modernes a rendu les révolutions plus rares et la vigilance des hommes d'état met obstacle aux conquêtes. Ainsi, de nos jours, une société qui néglige son véritable bien reste tourmentée par ses désordres intérieurs, et ressent son mal par ses douleurs, sans avoir la force d'aller au remède. Le hasard heureux qui donne un bon souverain et le choix d'un bon ministre peuvent rendre à une monarchie sa force et sa considération. Les républiques ne sont pas si tôt guéries. Les fautes s'y enracinent. Si la discorde s'accroît, si l'envie et les haines rendent la nation insensible aux maux qui la menacent, si le véritable génie de la nation n'existe plus, quels seront les remèdes? Il faut aimer la patrie et revenir sur ses pas.

Comment un peuple libre peut-il séparer longtemps l'avantage particulier d'avec le bien public? La méprise est évidente, et les malheurs qui en dérivent sont si multipliés, si violens, qu'il est impossible que la multitude ne s'en apperçoive elle-même.

Si l'amour de la patrie n'est pas éteint; si les lois trouvent l'obéissance que leur sanction demande; le roi, le respect qu'exigent ses ordres; chaque citoyen, la sûreté et la protection que lui doit l'état : l'état peut être éternel. C'est alors qu'il s'excite dans tous les esprits une sorte d'enthousiasme qui, s'il n'avoit point de frein, pourroit à la vérité devenir dangereux, mais dont un sage gouvernement peut tirer d'immenses avantages.

S.

RÉFLEXIONS
SUR
L'ESPRIT DE LA LITTÉRATURE ITALIENNE,
TRADUITES DE L'ITALIEN.

Il se fait, dans les idées et les opinions des hommes, un changement bien plus rapide que dans les langues. Les mots de savant et de philosophe retentissent depuis plusieurs siècles, et presque dans chaque siècle ces mots ont représenté des choses absolument différentes, et souvent même opposées l'une à l'autre.

A la renaissance des lettres, quiconque avoit lu Platon passoit pour philosophe : pouvoit-on citer Homère, on étoit plus que savant; et si l'on parvenoit à imiter servilement quelqu'ancien auteur, on n'étoit rien moins que divin. Un goût vif pour l'harmonie et une grande vivacité d'imagination, qualités communes en Italie et dépendantes du climat bien plus que de

l'éducation, faisoient alors regarder la poésie comme le premier des talens.

Un savant, au quinzième siècle, devoit entendre le grec et le latin, croire à l'influence des astres, lire dans l'avenir, et par un systême quelconque, expliquer les phénomènes. Toutes les absurdités de la magie entroient alors dans la composition de l'homme savant. Quant au nom de philosophe, il étoit réservé à celui qui savoit par cœur les cathégories d'Aristote, et disputoit gravement sur les quiddités, sur l'universel *à parte rei*, et sur toutes ces inepties qui ont exercé et déshonoré pendant si long-temps l'esprit humain.

Au seizième siècle régnèrent d'autres opinions. Presque tous les Italiens doués de quelque talent se jetèrent en désespérés, les uns dans l'océan platonique des sonnets et des chansons amoureuses; les autres, dans l'étude de la grammaire italienne et l'éloquence latine. Il n'y a pas un bourg en Italie qui n'ait fourni un gros recueil de chansons en l'honneur des tresses blondes, de l'angélique visage, et du très-chaste et très-suave regard de quelque Iris en l'air. On fut inondé de poëmes en rime octave, remplis de sorcellerie, de palais enchantés, de chevaux ailés, de cavaliers qui, d'un coup de lance, dis-

sipoient une armée entière ; pendant que d'impérieux et froids pédans, appliqués à conjuguer, décliner et compasser chaque phrase, chaque mot, chaque période, contraignoient l'esprit humain à sacrifier les choses aux signes qui les représentent, et à se borner aux seules idées qui pouvoient se rendre avec les tournures dont ils permettoient l'usage. Le mot de savant eut alors un autre sens ; il signifia un homme capable d'écrire au besoin une épître ou une oraison latine. Il est vrai que même dans ce temps-là quelques écrivains osèrent penser ; mais les uns ne firent nulle impression, les autres essuyèrent des persécutions atroces ; de sorte que même aujourd'hui il ne seroit pas prudent d'accorder à leur mémoire le juste tribut d'éloges dont la superstition les priva pendant leur vie. Le philosophe ne fut guère alors que ce qu'il avoit été dans le siècle précédent. Cependant les découvertes qu'on venoit de faire sur le globe que nous habitons, et les progrès de la navigation devenue plus hardie et plus industrieuse, firent naître des idées sur l'histoire naturelle, sur la figure de la terre, sur les phénomènes célestes et sur la géométrie. Vers la fin de ce même siècle parut Galilée, l'honneur immortel de l'Italie, cet homme dont les malheurs

couvriront son siècle d'une tache et d'une honte éternelles. Il secoua le premier le joug de cette science de mots, qui, sans aimer ni chercher le vrai, usurpoit le nom de philosophie. Galilée indiqua et parcourut en grande partie le seul chemin par lequel les facultés bornées de l'homme peuvent parvenir à pénétrer quelques-uns des secrets de la nature. Le système planétaire, les loix de la pesanteur, celle des fluides, la théorie de la résistance des solides, une série de vérités géométriques, les loix du mouvement, la perfection des instrumens d'optique, l'art d'interroger la nature : tels sont les présens qu'il fit à l'Italie, à son siècle, à l'Europe, à la postérité. Mais les vérités lumineuses découvertes par ce grand homme furent rejetées et proscrites comme autant d'absurdités, et la route qu'il venoit d'ouvrir ne fut suivie que dans l'ombre du secret, et par un très-petit nombre d'hommes.

Au dix-septième siècle les Italiens, après avoir passé deux cents ans à tourner des phrases, mirent tout ce qu'ils avoient d'esprit à examiner la combinaison des mots et leur correspondance réciproque. De-là naquirent les acrostiches, les bistiches, les équivoques, les anagrammes, et mille affectations ridicules qui passèrent de la

poésie à l'éloquence, à l'histoire, aux épîtres familières et même dans la conversation. La littérature italienne prit une forme tout-à-fait gothique; on vit s'élever de toutes parts des académies qui prirent les plus étranges devises. De même que dans les manéges, chaque cheval a son nom selon le genre d'exercice où il réussit le mieux, ainsi dans les académies un compositeur de sonnets fut appelé le brillant; un faiseur de rimes tierces prit le nom d'agile; le poëte épique ou héroïque, celui d'ardent, de superbe, etc. Ces puérilités, que les Italiens envisagèrent d'une manière très-grave, furent traitées par les nations voisines avec tout le mépris qu'elles méritoient.

Cependant l'esprit philosophique s'introduisoit peu à peu en Europe. Le génie de Bacon fermentoit en Angleterre, et celui de Galilée remuoit déjà l'Italie. Enfin Descartes vint. Ce créateur immortel de la bonne philosophie, cet homme dont les erreurs mêmes sont dignes de vénération, persécuté comme Galilée, se vit contraint de se retirer dans une terre étrangère.

Telle est la condition de tous les grands hommes que la nature a placés dans les siècles d'ignorance. L'envie, la superstition, l'imposture et la calomnie les enveloppent de tous les côtés et

les

les poursuivent sans relâche ; mais leurs ouvrages demeurent ; les germes de leurs découvertes se développent avec le temps ; la lumière qu'ils ont apportée perce et s'étend insensiblement ; l'ignorance se voit réduite à se taire, et la postérité se courbe devant la statue de ces mêmes hommes qui furent, pendant leur vie, calomniés et persécutés.

La philosophie prit un nouvel aspect dans toute l'Europe ; et quoique, lors de cette heureuse révolution, les vérités ne fussent qu'en très-petit nombre, nous ne laissons pas de devoir à la méthode qui fut appliquée au raisonnement les découvertes qui se sont faites depuis, et qui se font encore tous les jours. On substitua, il est vrai, des erreurs nouvelles aux erreurs anciennes; mais celles-ci reposoient sur l'autorité qui se fortifie et s'accroît avec le temps, au lieu que les erreurs nouvelles ont pour base la raison, laquelle, à force de s'exercer, parvient enfin à les découvrir. Le philosophe fut alors celui qui, muni de ces deux principes, la matière et le mouvement, croyoit pouvoir expliquer tous les phénomènes. On étoit convaincu qu'au moyen des tourbillons rien n'étoit plus aisé que de rendre compte des mouvemens célestes, et qu'avec la matière subtile tous les

mystères de la pesanteur, du magnétisme et de la lumière étoient révélés et connus. Il n'y avoit pas un seul point de physique qu'on ne se vantât d'entendre et de développer.

Vers le même-temps le mot de savant acquit une autre signification. On donna ce nom à celui qui connoissoit bien la chronologie, les médailles, les inscriptions et les chartes. On publia d'immenses volumes, composés de dissertations sur un piédestal, une lampe sépulcrale, un trépied, une patère, etc., travaux pénibles et longs qui contribuèrent bien peu aux progrès de la raison et à la gloire de l'Italie.

Mais aujourd'hui que Newton a révélé notre système planetaire; qu'il a fait connoître une nouvelle force, compagne indivisible de la matière; qu'il a décomposé la lumière et en a démontré les propriétés; qu'à la méthode introduite par Descartes, il a ajouté l'analyse par le secours de laquelle les connoissances humaines font tous les jours de nouveaux progrès, on ne peut nier que la condition de l'esprit humain ne se soit améliorée, même en Italie.

Le philosophe à présent est celui qui fait marcher l'examen avant l'opinion, qui voit, examine, apprécie les objets indépendamment de l'autorité. Si vous lui demandez ce que c'est

que la matière, il est bien éloigné de croire qu'il ait acquis le droit de la définir : ses décisions sont aussi réfléchies, aussi lentes qu'elles étoient hardies et promptes il y a cinquante ans.

J'ose m'élever ici contre certains écrivains qui, abusant du titre respectable de philosophes, croient s'en montrer véritablement dignes en attaquant les sublimes vérités de la révélation ; vérités d'un ordre infiniment supérieur à tous les autres objets, et que le devoir, la raison et notre propre intérêt veulent qu'on respecte. Mais en même temps que penser de ceux qui, sous prétexte de zèle, et au fond pour contenter leur sécrète jalousie, donnent une interprétation maligne à toute proposition nouvelle, et voient par-tout l'incrédulité ? Ce ne sont-là bien certainement ni des philosophes, ni de bons chrétiens, ni d'honnêtes gens. Mais reprenons nos observations.

Depuis que l'esprit philosophique s'est étendu bien au-delà des bornes de la physique ; depuis qu'il anime l'éloquence, la poésie et tous les beaux arts ; que le goût en général est devenu plus exquis, plus délicat, et que le cœur humain et les principes de la sensibilité sont infiniment mieux connus qu'ils ne l'ont jamais été,

il est très-difficile sans doute de mériter le nom de savant.

D'ailleurs, si notre philosophie a secoué le joug de l'aristotélisme, notre littérature y est encore honteusement asservie. Semblables au commerçant qui fixeroit ses regards sur le coin d'une monnoie sans examiner la valeur intrinsèque du métal, la plupart de nos littérateurs ne font attention qu'au style, sans jamais regarder aux choses. Noyez ces gens-là dans un océan de paroles, quand elles ne représenteroient que des idées ou frivoles ou vulgaires, pourvu qu'elles soient bien choisies et harmonieusement arrangées, vous les verrez se pâmer de plaisir et d'admiration. Offrez-leur une chaîne de raisonnemens profonds, ingénieux et utiles; si malheureusement un mot hasardé, une tournure nouvelle vient à blesser leur oreille, ils n'auront pour vous qu'un profond mépris.

La tyrannie qu'exercent encore ces superstitieux esclaves des mots rapetisse, épouvante, étouffe tous les talens. Ce jeune homme qui, si rien n'avoit opprimé son génie, eût enfanté des beautés sans nombre, mêlées de quelques défauts dont la seule expérience l'auroit bientôt corrigé, grace aux leçons de son imbécile maître,

n'est et ne sera désormais qu'un timide et froid copiste.

Ce malheur nous est sur-tout venu de ce que peu de temps après la renaissance des lettres, nos ayeux, persuadés que la langue avoit déjà reçu toute sa perfection, la renfermèrent dans des bornes qu'ils défendirent de remuer, et la privèrent ainsi de cette heureuse aptitude à se plier aux idées des différens écrivains, qui devroit caractériser toutes les langues vivantes. Ce n'est pas que je prétende qu'il soit jamais permis d'écrire d'une manière incorrecte ou ignoble, ou de se servir d'expressions étrangères au génie de la langue; je veux dire seulement qu'on s'est beaucoup trop hâté quand on nous a donné pour modèles les Gintaballari, les Montemagni, les Capponi, les Firenzuola, les Borghini, les Rossi, les Monaldi, les Cavalcanti, les Gelli, les Sachetti, les Marignani, les Bronzini, les Stadini, et tant d'autres écrivains dont le nom même est inconnu à l'Europe cultivée. La langue ne pourra passer pour être fixée que lorsqu'à force d'avoir été maniée par des hommes de génie dans tous les genres possibles, elle sera devenue propre à peindre, à représenter tous les objets qui peuvent s'offrir à l'imagination.

Lorsqu'Horace ornoit la langue latine de ses

productions immortelles, des écrivains, prétendus puristes, s'élevèrent contre l'audace et la nouveauté de plusieurs de ses expressions et de ses tournures. On critiqua le style de Tite-Live; on y trouvoit un goût de terroir. Dans tous les pays du monde, quand le siècle des lumières et du goût a commencé, on a eu les mêmes obstacles à combattre.

Ce qui fait encore un tort infini à la littérature italienne, c'est la façon dont se traitent les disputes littéraires. Quiconque entreprend d'écrire doit se montrer supérieur au reste des hommes; le devoir essentiel d'un auteur est d'éclairer la multitude et de rendre ses semblables plus sages, plus heureux et plus vertueux, trois choses qui réellement n'en sont qu'une. Quel cas veut-on que le peuple fasse de la littérature, quand les littérateurs eux-mêmes s'efforcent de l'avilir en s'entre-déchirant sans cesse, en s'accablant réciproquement de grossièretés, d'injures, qu'on ne pardonneroit pas à la plus vile canaille?

Du reste, il faut avouer que nos écrivains commencent à mépriser les petits préceptes qui jusqu'à présent enchaînoient le style, et en même temps à sentir qu'on peut chercher la vérité sans renoncer aux égards qu'on doit à

la société et à soi-même. Si le ciel daigne accorder à notre belle patrie des jours sereins et tranquilles, peut-être le temps n'est pas éloigné où pour la troisième fois elle attirera les regards et l'admiration de l'Europe.

Ces réflexions, tirées d'un ouvrage périodique italien, intitulé le Café, *sont de M. le comte Alexandre Veri, de Milan, jeune homme, qui joint à beaucoup d'esprit naturel beaucoup de connoissances et de philosophie.*

S.

LETTRE
DU R. P. JACQUIER,

En réponse à celle d'un voyageur sur la température de l'air de la ville et de la campagne de Rome pendant les chaleurs de l'été.

QUELQUE empressement que j'aie, monsieur, de vous voir dans cette capitale, comme il s'agit de votre santé, à laquelle je m'intéresse autant qu'à la mienne propre, je n'oserois vous rien conseiller d'après ma seule expérience ; j'aime mieux jeter sur le papier ce que je sais à ce sujet, et vous mettre à portée de vous décider d'après les réflexions que vous inspireront les miennes.

Quoique votre lettre roule principalement sur la température actuelle de l'air de la ville et de la campagne de Rome, je ne laisserai pas de faire des recherches sur la nature de l'ancien climat romain ; je viendrai ensuite au temps présent, et je finirai par quelques remarques sur les changemens que l'ancien climat peut avoir subis.

Le climat de l'ancienne Rome étoit très-sain; c'est une vérité qu'attestent les anciens écrivains. Lisez dans Tite-Live la harangue de Furius Camillus, exhortant le peuple à attaquer l'ennemi, vous y verrez qu'en parlant de la ville de Rome, il se sert de cette expression: *saluberrimos colles.* Strabon, qui vivoit au temps de l'empereur Tibère, parle du climat de l'ancienne Rome et de la campagne romaine en ces termes : *Omne Latium felix est et omnium rerum ferax, exceptis locis quœ palustria sunt atque morbosa; qualis est ardentinus ager inter antium et lanuvium usque ad pometiam et fetini agri quœdam, et circà Terracinam et circeïum.* On voit par l'autorité de ces deux écrivains que l'air de Rome, et même d'une grande partie du Latium, étoit regardé comme très-sain : Strabon excepte seulement quelques endroits marécageux, qu'ont également exceptés Tite-Live et plusieurs anciens auteurs. Je conclus de-là qu'il n'y avoit aucune difficulté à passer alternativement de la ville à la campagne, et de la campagne à la ville, puisque dans l'un et l'autre endroit on respiroit un air salubre. En effet, nous lisons dans la septième épître d'Horace, liv. I, que ce poëte passa cinq jours du mois d'août avec

Mécène dans la magnifique maison de campagne que ce protecteur des gens de lettres avoit à Tivoli. On sait que Cicéron composa ses belles questions Tusculanes pendant l'été dans l'espace de cinq jours, et qu'elles ont pris leur nom du lieu qui les vit naître, c'est-à-dire, d'une maison de Tusculum, qui dans toutes les saisons faisoit les délices de l'orateur romain. Je ne suivrai point ici le progrès et la continuité de cet usage, il me suffira d'observer que c'est vers le milieu du onzième siècle qu'on trouve les premiers vestiges du préjugé vulgaire sur le mauvais air de la ville de Rome. On lit dans la vie de Grégoire VI, écrite par un auteur contemporain: *Æstate quæ Romæ humanis corporibus contraria est.* Un écrivain du même siècle, cité par Baronius, rapporte que saint Anselme ayant été conduit à Rome par Urbain II, voulut passer l'été dans une campagne : *Quia calor æstatis in partibus illis cuncta* URREBAT, *et habitatio urbis nimiùm insalubris sed præcipuè peregrinis hominibus* ERAT. On ne peut nier que l'action du climat ne soit plus sensible quand l'impression en est soudaine : je m'explique. Les hommes nouvellement transplantés sont plus exposés sans doute aux incommodités attachées au climat que les naturels du pays ; et le sont

d'autant plus que leur climat diffère davantage de la température du nouveau pays qu'ils habitent. C'est encore une observation constante et généralement connue, qu'il y a moins d'inconvénient pour les habitans des pays chauds à passer dans des régions froides, qu'il n'y en a pour les habitans des pays froids à s'établir dans des climats chauds. Mais que peut-on conclure des passages que j'ai rapportés, sinon que dans les années dont il s'y agit, les chaleurs de l'été furent excessives, et peut-être même fatales aux étrangers? Le témoignage de ces écrivains ne doit pas s'entendre généralement; car le premier nous dit, *quâ æstate*, ce qui détermine un été particulier; et le second ne dit pas que la chaleur de l'été brûle tout, mais qu'en cette année elle brûloit tout: *calor æstatis cuncta urebat*. Du reste, si l'on donne un sens général à ces paroles, c'est l'effet d'une terreur purement panique. En effet, nous savons qu'à-peu-près au temps de saint Anselme, les nobles romains avoient coutume de se retirer dans les campagnes pendant les grandes chaleurs de l'été, mais sans craindre de retourner à Rome. Nous lisons que long-temps après, à la mort d'Innocent VIII, le 23 juillet 1492, plusieurs cardinaux qui s'étoient retirés dans

les campagnes pour y passer l'été, revinrent à Rome pour entrer au conclave.

J'appuierai ces exemples par quelques raisonnemens physiques. On ne peut nier que la qualité et la bonté de l'air ne soient à-peu-près égales dans la ville de Rome et dans les campagnes où les Romains ont coutume de passer aujourd'hui le printemps et l'automne. Les habitans de la ville et de ces campagnes sont sujets à-peu-près aux mêmes maladies pendant les chaleurs de l'été ; et, proportion gardée, on observe assez régulièrement que le nombre de malades et de morts n'y est pas plus considérable, en prenant un terme moyen, que dans les villes où l'air passe pour salubre. Tel est le caractère distinctif que nous donne des climats le grand Hippocrate dans son excellent traité relatif à ce sujet : *De aere, locis et aquis.* Cela posé, je raisonne ainsi : ou l'on passe d'un mauvais air à un bon, ou d'un bon à un autre à-peu-près également sain ; ce sont les deux cas où peuvent se trouver les voyageurs qui viennent à Rome en été et qui en sortent pour jouir pendant quelque temps des campagnes voisines. Or, si l'on quitte un mauvais air pour respirer celui de Rome qui est bon, il est certain que ce changement est salutaire : si d'un bon air on

passe à un autre d'une qualité à-peu-près égale, il n'est pas moins certain dans ce second cas qu'on peut faire ce passage sans courir aucun danger. Il est bon de prévenir les difficultés qu'on pourroit faire sur ce que je viens d'avancer. Observez donc, monsieur, que je n'établis pas une égalité parfaite entre la qualité de l'air de la ville et celle de l'air de la campagne; car si cela étoit, le passage de la ville à la campagne seroit inutile; je prétends seulement, comme je l'ai prouvé, que la différence n'est pas assez considérable pour faire craindre raisonnablement ce changement d'air. Mais je veux bien supposer que l'air de Rome est moins salubre en été que celui de la campagne, même plus, qu'il est nuisible; je dis que, même dans cette fausse supposition, il seroit avantageux à ceux qui sont à Rome de passer à la campagne, quoique par leur retour à ville ils s'exposassent de nouveau au danger du mauvais air; car ce danger étant moins continué deviendroit certainement moindre. Ajoutons qu'il faut pour cela que la différence des climats ne soit pas excessive; car il pourroit arriver, ce qui paroîtra un paradoxe, que le passage d'un air moins bon à un autre absolument meilleur, devînt relativement funeste. J'éclaircirai ceci par un exemple connu.

Supposons que l'endroit qu'on habite en été soit très-frais relativement à la saison, tels qu'on en connoît plusieurs en Italie; cette habitation constante pourra ne pas être nuisible à la santé; elle lui sera même avantageuse; mais il seroit très-dangereux de passer de-là à un lieu trop chaud. On sait par expérience que si, pendant les plus grands froids de l'hiver, on échauffe une chambre jusqu'à lui donner un degré de chaleur égal à celui des chaleurs de l'été, il n'y a pas d'homme qui puisse soutenir ce changement sans un danger évident de perdre la santé et peut-être la vie. Réciproquement, le passage d'un climat chaud à un autre trop frais peut devenir funeste. Je ne m'arrêterai pas à détailler les causes physiques de ces effets; elles sont connues, ou du moins développées dans tous les ouvrages qui traitent de l'économie animale. Je suis persuadé que ce passage très-fréquent en Italie d'un air chaud à un air froid, et d'un air froid à un air chaud, est une des plus grandes incommodités qu'éprouvent les voyageurs, sur-tout s'ils voyagent la nuit et sans se précautionner contre l'alternative du froid et du chaud. Vous m'avez écrit vous-même, monsieur, dans votre dernière lettre, que vous aviez été souvent surpris et incommodé d'un froid très-sensible après

avoir essuyé peu de temps auparavant les plus grandes chaleurs d'Italie. Je me souviens encore avec frayeur du danger que j'ai couru en passant le mont Saint-Bernard dans le mois de juin. Je n'ai jamais senti un si grand froid, après avoir été accablé dans la vallée de la plus excessive chaleur ; ce passage m'auroit indubitablement causé la mort, si je n'eusse diminué la sensation du froid en marchant à pied continuellement et même avec précipitation.

Je suis porté à croire que cette alternative de froid et de chaud est une des causes principales qui rend pendant l'été l'air de Rome moins sain que ne l'est généralement celui de notre France. J'ai observé ici pendant l'été que les vents nord-ouest commençoient à se faire sentir vers le midi et duroient jusqu'après le coucher du soleil; ces vents tempèrent beaucoup la chaleur du jour. Aux vents nord-ouest succèdent ordinairement des vents frais qui viennent de l'est, et qui continuent jusqu'après le lever du soleil. Il est clair que l'effet des vents nord-ouest qui ne faisoient que tempérer la chaleur pendant le jour, ajouté à la fraîcheur causée par les vents d'est, doit rendre les nuits d'été ordinairement très-fraîches. Nous n'éprouvons pas en France cette vicissitude qui demande peut-être plus de

précaution que n'en prend le peuple de Rome. Il me paroît prouvé par plusieurs autres raisons que l'air d'Italie en général est sujet à plus de variations que celui de France.

On sait par la bonne physique que la nature du climat dépend en grande partie de la position des lieux ; je veux dire de la proximité des montagnes, de l'action des vents, de la qualité des sols. Les montagnes, lorsqu'elles présentent leurs flancs au soleil, sur-tout s'ils ont quelque concavité, font quelquefois, dans les plaines, l'effet d'un miroir ardent. On sent presque toujours sur le sommet des montagnes un vent frais qui contribue beaucoup à refroidir l'air dans la plaine. On comprend aisément combien de sensations différentes et subites doit produire la différente combinaison de l'action du soleil et des vents. De-là vient que dans les endroits environnés d'une longue chaîne de montagnes, on observe quelquefois que la différence du froid et du chaud, et, pour ainsi dire, le passage de l'été à l'hiver, ne dépend que de la qualité des vents. Pour ce qui est de la nature du sol, on sait qu'un terrain plein de craie, pierreux et sabloneux, réfléchit la plus grande partie des rayons, tandis qu'un terrain gras et noir les

absorbe

absorbe et conserve ainsi la chaleur beaucoup plus long-temps.

J'ai souvent éprouvé en Italie, en me promenant dans la campagne, que mes pieds étoient brûlans sans avoir chaud au visage. Au contraire, en d'autres endroits, je sentois à peine quelque chaleur aux pieds, tandis que mon visage étoit brûlant. Le Latium est coupé par des plaines et des montagnes : une grande partie du terrain est inculte, il est pierreux, sabloneux, aride en plusieurs endroits, gras et noir dans plusieurs autres. A tous ces inconvéniens il faut ajouter la grande quantité de terres marécageuses, l'état déplorable de plusieurs provinces de l'état ecclésiastique, ravagées par des inondations continuelles et permanentes. Or, vous savez, monsieur, que plusieurs de nos provinces de France ne sont sujètes à aucun de ces inconvéniens, et qu'il y en a même très-peu qui en éprouvent quelques-uns ; aussi me paroît-il qu'en général la situation de la France, quoique peut-être moins riante et moins variée, est plus avantageuse à la santé.

Malgré ces réflexions, que j'ai peut-être exagérées pour n'avoir rien à me reprocher à l'égard d'une santé aussi précieuse que la vôtre, j'ose vous inviter, monsieur, à ne pas différer votre

arrivée à Rome et à braver un préjugé populaire qui commence à être méprisé. Mais d'où vient ce préjugé, direz-vous ? Quelle peut être l'origine d'une erreur tellement et si universellement établie, que par une coutume qui a force de loi, il n'est pas permis au propriétaire d'une maison de déloger un locataire pendant l'été, sous quelque prétexte que ce soit ?

Quoiqu'il soit difficile de remonter à la source des opinions populaires, j'aimerois assez à croire que celle-ci vient de ce qu'on a confondu toutes les campagnes voisines de Rome avec celles dont Strabon fait l'énumération. Cette crainte peut avoir été confirmée par la triste expérience de quelques personnes de considération, qui, après s'être abandonnées au luxe de la table, se seront exposées sans précaution à l'inconstance de l'air, à la variation du froid et du chaud, et auront attribué à l'intempérie de l'air ce qui n'étoit l'effet que de leur intempérance ou de leur étourderie. La crainte, qui probablement a commencé par quelque accident facheux, survenu à ces personnages dont la santé et les actions intéressent toujours la multitude, aura passé à la noblesse, et de-là au peuple naturellement porté à exagérer les faits. Telle est, à ce que je pense, l'origine de ce préjugé, et, d'après la connois-

sance que j'ai du pays, je la crois très-vraisemblable.

Il me paroit qu'on peut conclure de mes réflexions que l'habitant d'un climat septentrional, transplanté en Italie pendant l'été, doit changer de régime et de manière de vivre. Les climats chauds ne permettent pas un travail constant; voilà pourquoi ceux qui les habitent sont en général moins laborieux; ils sont aussi plus tempérans dans le boire et dans le manger: la faim se fait moins sentir dans un climat chaud et par conséquent il est plus aisé d'y observer la diete; d'ailleurs les excès de la table y sont plus dangereux. Il seroit fort inutile de vous donner des préceptes sur les précautions que vous devez prendre; vous pourrez vous en rapporter là-dessus aux habitans sages du pays. La nécessité de ces précautions est un de ces besoins majeurs, sur lesquels la nature et l'expérience donnent des leçons plus sures, plus utiles que toutes celles de la physique et de la médecine.

Cependant si vous désirez quelques conseils sur cette matière, vous ne pouvez les puiser dans de meilleures sources que dans un ouvrage de M. Lancisi, médecin de Clément XI, et dans un mémoire imprimé depuis quelques années, par M. le docteur Lapi.

Je suis enfin arrivé, monsieur, à la dernière partie de ma lettre, sur le changement que l'ancien climat peut avoir souffert. Cette partie est curieuse sans doute; cependant comme elle a moins de liaison avec la question proposée, j'en parlerai plus succinctement.

Il n'est aucune révolution considérable, du moins n'en connoît-on aucune, qui ait pu produire un grand changement dans l'ancien climat romain; il n'y a donc point de raison d'admettre une altération qu'on ne pourroit expliquer, et dont les historiens ne font pas mention (1); mais on ne peut nier que par des causes

(1) M. l'abbé du Bos, dans ses excellentes *Réflexions sur la Poésie et sur la Peinture*, tâche de prouver qu'il est survenu une altération physique dans l'air de Rome et des environs. Il cite pour cela les annales de Rome, qui nous apprennent que, l'an 480 de sa fondation, l'hiver y fut si violent que les arbres moururent; le Tibre fut pris et la neige demeura sur terre pendant quarante jours. Lorsque Juvénal fait le portrait de la femme superstitieuse, il dit qu'elle fait rompre la glace du Tibre pour y faire ses ablutions. Plusieurs passages d'Horace supposent les rues de Rome pleines de neige et de glace. Je n'opposerai à cette preuve que mes propres observations. J'ai été témoin, depuis trente-quatre ans que je suis à Rome, de trois hivers presqu'aussi ex-

accidentelles, et peut-être réparables, il n'y ait quelque différence entre l'air de l'ancienne Rome et celui de la nouvelle. Je ne vous dirai rien de la différente situation de Rome ancienne; une différence aussi légère n'en sauroit causer une considérable dans le climat. Je ne dirai rien non plus de la population; il est certain qu'une population suffisante contribue à la pureté de l'air, mais il n'est pas moins vrai qu'une population trop nombreuse est nuisible à la santé; c'est une des raisons pour lesquelles l'air de la campagne est plus pur, étant moins corrompu par des exhalaisons étrangères. On sait que la population de Rome a varié considérablement, sans aucune variation dans la température de l'air. L'an 1513, quand Léon X fut élu pape, le nombre des habitans n'excédoit pas depuis

---

traordinaires. J'ai vu l'eau des fontaines aussi fortement gelée qu'en France; j'ai vu quelques glaçons dans le Tibre qui rallentissoient le cours de ses eaux; enfin j'ai vu de la neige dans les rues de Rome pendant plusieurs semaines; et il y a déjà plusieurs années que, vers la fin du mois de mars, il tomba une si grande quantité de neige que les orangers en furent accablés, et périrent presque tous. Ces phénomènes sont aussi singuliers que ceux dont parle Horace, et cependant je n'ai observé aucune révolution physique.

long-temps celui de trente mille. Sous son pontificat, il alla jusqu'à quatre-vingt-cinq mille.

Au temps de Clément VII, il diminua tout-à-coup et se réduisit à trente-deux mille. Ce nombre augmenta dans la suite, et il est aujourd'hui d'environ cinquante mille. Ces différences dans la population n'en ont produit aucune dans la qualité de l'air. D'où je conclus qu'il n'y a d'autre différence remarquable entre l'air de Rome ancienne et celui de Rome moderne, que celle qui peut provenir du soin avec lequel les anciens entretenoient la propreté de la ville. Vous vous rappelez, monsieur, ces cloaques immenses bâtis dans toute l'étendue de l'ancienne ville de Rome, et arrosés d'une eau continuelle pour empêcher les ordures d'y séjourner. C'étoit, dit Pline, le plus grand ouvrage que des mortels eussent jamais exécuté. Or il est constant, par les observations, que le dépôt des ordures cause, sur-tout pendant l'été, des maladies endémiques; ainsi les anciens avoient cet avantage sur les modernes.

Mais l'avantage étoit bien plus considérable par rapport à la campagne romaine. Le passage de Strabon, que j'ai déjà cité, nous apprend que le Latium étoit très-fertile, que l'air qu'on y respiroit étoit très-sain ; il excepte seulement

quelques endroits. Denis d'Halicarnasse parle des environs de Rome en ces termes : *Omnia loca circà urbem habitata sunt sive mœnibus, in quœ si quis intuens magnitudinem Romœ exquirere velit, frustra eum fore, et hœsurum ubi definit urbs, ubi incipiat.* Ce témoignage est confirmé par les ruines des anciens monumens épars en grand nombre dans les environs de Rome. On voit par la comparaison de ces deux écrivains que l'ancienne campagne de Rome étoit très fertile et très-habitée. Nous savons de plus avec quel soin les anciens Romains conservoient et recueilloient les eaux, et les empêchoient de séjourner et de croupir dans les campagnes. Il s'en faut bien que dans la suite on ait eu la même attention; on trouve souvent dans les campagnes des amas d'eaux, des mares, etc., qui dans les grandes chaleurs doivent occasionner des maladies fréquentes et dangereuses.

Je vous ai fait voir, monsieur, les différences entre la nouvelle et l'ancienne Rome relativement au sujet que vous m'avez proposé; il me paroît que c'est à ces différences qu'on peut attribuer cette intempérie de l'air, qui fait que quelques-unes des campagnes, autrefois très-peuplées, sont aujourd'hui inhabitables, et qui

augmente le danger de celles dont l'air n'étoit pas autrefois bien sain. Nous savons par les anciens écrivains et par les ruines qui restent d'un magnifique port, que la ville d'Ostie, par exemple, étoit très-peuplée, quoique l'air n'en fût pas salubre. Mais par la négligence des habitans modernes, le séjournement des eaux, auxquelles on auroit pu procurer l'écoulement, a tellement augmenté le danger du mauvais air pendant l'été que ce pays n'est plus habité que par une poignée de misérables.

Voilà, monsieur, ce que les bornes d'une lettre me permettent de vous dire sur une matière qui mériteroit d'être traitée avec étendue. Il me reste à vous rappeler la seconde partie de cette lettre, c'est-à-dire, qu'il n'y a aucun danger à venir à Rome pendant l'été, et à en sortir pour aller dans les campagnes voisines où l'on respire un bon air. Tarderez-vous à me procurer le plaisir de vous voir ?

OBSERVATIONS
SUR SHAKESPEARE,

Tirées de la Préface que Samuel Johnson a mise à la tête d'une nouvelle édition des œuvres de ce poëte.

On se plaint depuis long-temps qu'on prodigue sans raison les louanges aux morts, et qu'on accorde trop souvent à l'antiquité les honneurs qui ne sont dus qu'à la supériorité du mérite; ces plaintes seront toujours la ressource, ou de ceux qui n'étant pas en état d'ajouter une vérité à la somme des connoissances humaines espèrent se distinguer par les hérésies du paradoxe, ou des écrivains infortunés qui se flattent d'obtenir de la postérité l'estime que leur siècle leur refuse.

L'ancienneté, comme toutes les autres qualités qui attirent l'attention des hommes, n'est sans doute que trop souvent respectée, plus par préjugé que par raison. On est naturellement plus disposé à honorer le mérite qui n'est plus que celui qui brille près de soi. Les critiques s'ap-

pliquent particulièrement à découvrir des beautés dans les anciens, et des défauts dans les modernes. Quand un auteur vit encore, on apprécie son mérite par ses plus mauvais ouvrages; quand il est mort, on ne le juge plus que sur ses meilleures productions.

Il n'y a cependant que le temps qui puisse mettre le sceau à la réputation des ouvrages de goût et de génie; parce que ce n'est que par une suite d'étude, d'observations, de comparaisons, qu'on apprend à mesurer les forces de l'esprit humain, et à apprécier la valeur de ses productions.

Shakespeare peut prétendre au privilége d'un ancien et réclamer les droits d'une gloire consacrée par le temps. Sa réputation a déjà survécu de beaucoup à son siècle, terme qu'on regarde communément comme celui qui fixe le mérite littéraire. Toutes les circonstances locales et momentanées qui pouvoient séduire ses contemporains en sa faveur ne subsistent plus. Les variations du goût et les changemens des mœurs, loin d'affoiblir le succès de ses ouvrages, semblent y avoir donné un nouvel éclat.

Mais, quoique les jugemens des hommes semblent acquérir avec le temps plus de certitude et d'autorité, une longue approbation pourroit

encore n'être que l'effet de la mode ou du préjugé. Il faut examiner quelles sont les qualités singulières qui ont pu mériter et conserver à Shakespeare l'admiration de ses compatriotes.

Rien n'est plus propre à plaire plus longtemps à un grand nombre d'hommes que la représentation vraie de la nature universelle. Les mœurs particulières ne peuvent être connues que de peu de personnes, et par conséquent il n'y a que peu de juges en état d'apprécier le mérite de la copie. Les combinaisons irrégulières d'une imagination originale peuvent amuser un moment par l'attrait de cette nouveauté vers laquelle la satiété des plaisirs ordinaires nous fait courir; mais les sensations qui ne tiennent qu'à la surprise s'épuisent bientôt et ne laissent point de traces; l'ame n'aime à se reposer que sur les fondemens stables du vrai.

Shakespeare est par-dessus tous les poëtes, du moins parmi les modernes, le poëte de la nature : c'est lui qui présente à ses lecteurs un miroir fidèle de la nature et des mœurs. Ses caractères ne sont modifiés ni par des coutumes locales, ni par des traits particuliers à certaines habitudes ou professions, ni par des accidens d'opinions passagères ou de modes fugitives : ils sont le produit de l'humanité telle qu'elle se

présente dans tous les temps et dans tous les lieux. Ses personnages n'agissent et ne parlent que par l'influence de ces passions universelles qui affectent tous les cœurs et qui conservent le mouvement de tout le système du monde moral. Dans les écrits des autres poëtes un caractère est trop souvent un individu ; dans ceux de Shakespeare c'est presque toujours une espèce.

C'est-là ce qui remplit les pièces de Shakespeare d'axiomes pratiques et de morale domestique. On a dit d'Euripide que chacun de ses vers étoit un précepte ; nous dirons de Shakespeare que de ses ouvrages on peut recueillir un systême complet de sagesse économique et civile. Cependant ce n'est pas dans la beauté des passages particuliers que son génie se montre ; c'est dans les développemens de sa fable et dans la teneur du dialogue. Le louer par des citations, c'est imiter le pédant d'Hierocles, qui, ayant une maison à vendre, en apporte une pierre sous son manteau qu'il présente comme un échantillon.

Dans presque tous les drames, l'amour est l'agent universel qui distribue le bien et le mal, et précipite ou retarde le mouvement de l'action; mais l'amour n'est qu'une des passions qui remuent le cœur de l'homme, et comme ce n'est

pas celle qui a le plus d'influence sur la somme totale de la vie, elle ne devoit pas occuper beaucoup de place dans les drames d'un poëte qui prenoit ses idées dans la nature actuelle, et ne peignoit que ce qu'il avoit vu. Il savoit que toutes les passions peuvent faire le bonheur ou le malheur de l'homme, et par conséquent servir de moyens au poëte dramatique.

Les autres poëtes dramatiques ne savent attirer l'attention qu'en chargeant les caractères, en exagérant les vertus et les vices, en faisant parler et agir leurs personnages comme les hommes n'ont jamais agi ni parlé, en déguisant les passions les plus naturelles et les incidens les plus ordinaires, de manière que ceux qui les ont vus sur le théâtre ne les reconnoissent plus dans le monde. Shakespeare rapproche les choses les plus éloignées, et simplifie les plus merveilleuses; il peint l'homme, non-seulement tel qu'il est dans les situations ordinaires, mais encore tel qu'il seroit dans les situations extraordinaires qu'il suppose. Dans ses ouvrages, la nature humaine se montre et s'exprime avec un langage humain.

Des critiques lui ont reproché de s'attacher trop à peindre la nature universelle. On a trouvé que ses Romains n'avoient pas assez le ton romain,

et que ses rois n'avoient pas assez la dignité des rois. Dennis est blessé que Menenius, sénateur de Rome, fasse le bouffon, et M. de Voltaire croit peut-être que c'est violer la décence que de peindre l'usurpateur danois dans Hamlet, comme un ivrogne. Mais Shakespeare sacrifie tout à la nature et à la vérité. Sa fable demandoit des Romains et des rois; il n'a vu que des hommes. Il avoit besoin d'un bouffon, il l'a pris au sénat de Rome, où l'on en eût trouvé comme ailleurs. Il vouloit mettre sur la scène un usurpateur et un meurtrier, et pour le rendre aussi méprisable qu'odieux, il a ajouté l'ivrognerie à ses autres vices, sachant que le vin exerce son empire sur les rois comme sur les autres hommes. Ces critiques ne sont que des chicanes de petits esprits. Le poëte dédaigne ces distinctions accidentelles de conditions, de pays, comme un peintre, content d'avoir bien peint la figure, néglige la draperie.

Le reproche qu'on a fait à Shakespeare de mêler les scènes comiques avec les tragiques mérite plus de considération, parce qu'il s'étend à tous ses ouvrages. Etablissons d'abord le fait; nous le discuterons ensuite.

Les drames de Shakespeare ne sont rigoureusement parlant, ni des tragédies, ni des

comédies ; ce sont des compositions d'une espèce distincte. Il s'est proposé de représenter l'état réel de ce monde sublunaire, où le bien et le mal, la tristesse et la joie, les petits et les grands incidens se trouvent sans cesse mêlés et confondus avec des combinaisons innombrables.

Dans ce cahos d'objets et d'incidens divers, les poëtes anciens choisirent pour objet de leurs fictions, les uns les crimes des hommes, les autres leurs folies ; ceux-ci les vicissitudes importantes de la vie, ceux-là les circonstances et les incidens les plus familiers. Ces deux genres d'imitation formèrent la tragédie et la comédie, compositions destinées à produire des effets différens par des moyens contraires, et que les anciens ont toujours séparées l'une de l'autre.

Shakespeare a réuni les talens qui excitent le rire et la tristesse, non-seulement dans un même caractère, mais encore dans une même composition. Presque toutes ses pièces sont composées de personnages sérieux et comiques, et d'incidens tristes et gais.

Cette méthode est sans doute contraire aux règles ordinaires de la critique ; mais on peut toujours en appeler du tribunal de la critique à celui de la nature. Le but de tout écrit est d'instruire ; le but de la poésie est d'instruire

en amusant. On ne peut pas nier que les drames mêlés, comme ceux de Shakespeare, ne puissent présenter toute l'instruction dont la tragédie et la comédie sont susceptibles, par cela même qu'ils ressemblent de plus près à la nature.

On objecte que par ces changemens de scène les passions sont interrompues dans leur développement, et que le principal événement ne marchant pas à sa fin par une gradation convenable et continue, n'est plus capable de produire le degré d'intérêt qui constitue la perfection du poëme dramatique. Ce raisonnement est si spécieux qu'il a été reçu comme vrai par ceux mêmes à qui une expérience journalière en démontre la fausseté. Ce mélange de scènes d'un caractère opposé ne manque jamais de produire la même diversité dans les sentimens des spectateurs; et c'est ce que le poëte a voulu. La fiction ne peut jamais faire naître une émotion assez forte pour que l'attention ne puisse se distraire aisément; et si quelquefois une douce tristesse se trouve interrompue par un trait de gaieté inattendu, il faut considérer que très-souvent la tristesse n'est pas agréable, que ce qui déplaît à un homme peut plaire à un autre, et qu'enfin tout plaisir consiste dans la variété.

Les

Les comédiens qui, dans l'édition qu'ils ont donnée de Shakespeare, ont divisé ses pièces en comédies, histoires et tragédies, n'ont pas bien distingué ces trois espèces de composition. Ils ont appelé comédie toute action dont la catastrophe étoit heureuse pour les principaux personnages, quelque graves ou pathétiques que fussent les incidens dans le cours de la pièce. Cette idée de la comédie a duré long-temps parmi nous, et l'on faisoit des pièces qui, par le changement seul de la catastrophe, étoient des tragédies un jour et des comédies le lendemain. La tragédie ne différoit donc alors de la comédie, ni par l'importance des événemens, ni par la dignité des personnages, ni par l'élévation du ton, mais seulement par la catastrophe qui devoit être toujours funeste.

Le drame qu'on appeloit histoire étoit une suite d'événemens indépendans les uns des autres, qui n'étoient liés que par l'ordre chronologique et qui se succédoient sans unité de temps ni d'action; ainsi un sujet pouvoit être continué dans plusieurs pièces : comme il n'avoit point de plan, il n'avoit point de limites.

On reconnoît dans tous les drames de Shakespeare le même genre de composition : il a mêlé par-tout le sérieux et la plaisanterie, et il

produit toujours l'effet qu'il s'est proposé de produire, soit qu'il veuille nous attendrir ou nous faire rire, ou simplement fixer notre attention sur la suite des événemens qu'il met sous nos yeux. Quand on conçoit bien le plan de Shakespeare, la plupart des critiques qu'on en a faites s'évanouissent.

La nature le portoit plus particulièrement vers la comédie. Dans la tragédie, il écrit souvent, avec l'apparence du travail ou de l'étude, des choses peu dignes des efforts qu'elles lui coûtent; mais dans ses scènes comiques, il semble produire sans travail ce que le travail même ne pourroit perfectionner. Dans le premier genre, il court sans cesse après l'occasion d'être comique; dans le second, il semble se reposer ou se jouer comme dans l'élément qui lui est propre. Enfin dans la tragédie, c'est l'art qui guide sa plume; dans la comédie, c'est l'instinct.

Shakespeare a de grandes beautés; mais il a aussi des défauts, et des défauts assez choquans pour obscurcir et détruire tout autre mérite que le sien. Je montrerai le bien et le mal tels qu'ils se présenteront à moi, sans la malignité de l'envie et sans la superstition de l'admiration. Il n'y a point de question qu'on puisse

discuter plus innocemment que les talens d'un poëte qui n'est plus.

Le premier défaut de Shakespeare est celui auquel on peut imputer la plus grande partie du mal qu'on trouve dans les hommes et dans les livres. Il sacrifie la vertu à la convenance; il cherche plus à plaire qu'à instruire, et semble avoir écrit sans aucun but moral. On peut, il est vrai, tirer de ses ouvrages un système des devoirs de la société, parce que tout homme qui pense raisonnablement ne peut écrire sans moralité; mais ses préceptes et ses axiomes tombent sans dessein de sa plume; il laisse agir et parler ses personnages selon leur caractère, sans chercher à exciter l'amour du bien et l'horreur du mal; leur exemple n'opère que par hasard. C'est un reproche que la barbarie du siècle de Shakespeare ne peut atténuer; car c'est le devoir de chaque écrivain de travailler à rendre les hommes meilleurs, et la justice est une vertu indépendante des temps et des lieux.

L'intrigue de ses pièces est en général tissue lâchement et conduite sans art Il néglige des occasions de plaire ou d'intéresser que lui présentoit tout naturellement le développement de sa fable. La fin de ses pièces est presque toujours négligée. Comme il composoit pour vivre,

lorsqu'il approchoit du terme, il abrégeoit le travail pour en recueillir plus promptement le fruit; ainsi son esprit se relâchoit lorsqu'il auroit eu besoin de ramasser toutes ses forces. Il n'a eu aucun égard aux différences de temps ou de lieu, et il donne sans scrupule à un siècle et à une nation les mœurs, les coutumes et les opinions d'un autre temps et d'un autre peuple.

Lorsqu'il veut être comique, sa plaisanterie est communément grossière, et sa gaieté licencieuse. Les hommes et les femmes du monde qu'il met sur la scène ne sont presque pas distingués des paysans, et par leur langage et par leurs manières.

Dans la tragédie, ce qu'il fait le plus mal est constamment ce qui lui a le plus coûté à faire. Il exprime en général avec beaucoup de chaleur et d'énergie tous les mouvemens de la passion qui sortent naturellement de la situation et du caractère de ses personnages; mais quand il est obligé de solliciter son imagination et de forcer, pour ainsi dire, son esprit à produire, il n'en sort que bassesse, enflure, platitude et obscurité.

Il affecte dans les narrations des circonlocutions fatigantes et une pompe de langage qui n'a nulle proportion avec les choses qu'il ra-

conte. Les narrations dans la poésie dramatique sont ordinairement ennuyeuses, parce qu'elles suspendent le progrès de l'action. Le poëte devroit donc les rendre rapides et les animer par des interruptions fréquentes : Shakespeare a cherché à les relever par la dignité de la diction et les ornemens de la poésie.

Lorsqu'il veut être orateur, il devient froid et énervé; car il n'est grand qu'autant qu'il ne sort pas de la nature. Il s'embarrasse souvent dans des idées qu'il ne peut pas rendre et qu'il ne veut pas rejeter; pour se tirer d'affaire, il s'énonce alors d'une manière vague et confuse, qu'il laisse à débrouiller à ceux qui en auront le courage.

Shakespeare exprime souvent d'une manière embarrassée une pensée commune, et cache une petite image sous un vers pompeux; il connoît peu cette proportion des mots avec les choses, qui constitue la vérité du style.

Lorsque Shakespeare veut attendrir et toucher par la peinture de la chûte de la grandeur, des dangers de l'innocence, des traverses de l'amour, c'est alors que l'inégalité de son génie se montre plus sensiblement. Il ne peut pas être long-temps tendre et pathétique. A peine a-t-il commencé à vous émouvoir que cette première

impression est effacée par une impression contraire; une froide plaisanterie, une misérable équivoque vient dans les momens les plus intéressans glacer au fond du cœur la terreur et la pitié, au moment même qu'il avoit su les faire naître par un trait touchant ou sublime.

Le défaut le plus remarquable de notre poëte est son goût pour les jeux de mots. Il n'y a rien qu'il ne sacrifie au plaisir de faire une mauvaise pointe. C'est pour lui la pomme d'or, qui le détourne sans cesse de sa route et lui fait manquer son but.

On trouvera peut-être étrange qu'en exposant les défauts de Shakespeare, je n'aie pas parlé de la violation des unités dramatiques, ces règles instituées par l'autorité réunie des poëtes et des critiques; mais à cet égard j'essaierai de le défendre contre ses censeurs.

Ses histoires n'étant ni des tragédies, ni des comédies, ne sont point soumises aux lois propres à ces deux genres de drames. Tout ce qu'on est en droit d'en exiger, c'est que les incidens en soient variés et intéressans; que les changemens d'action soient suffisamment préparés pour être bien compris, et que les caractères soient vrais, diversifiés et soutenus. Il n'y faut pas chercher d'autre unité.

En examinant de près les principes sur lesquels sont fondées les unités de temps et de lieu, peut-être que ces règles perdront un peu de leur prix et de la vénération qu'elles ont obtenue depuis le temps de Corneille; peut-être qu'on s'appercevra qu'elles ont donné plus de peine au poëte que de plaisir au spectateur.

La nécessité d'observer ces deux unités naît de la prétendue nécessité de rendre le drame croyable. Les critiques regardent comme une chose impossible qu'une action qui a demandé des mois ou des années puisse être supposée se passer dans l'espace de trois heures, ou que le spectateur puisse croire qu'il reste assis dans un théâtre, tandis que des ambassadeurs vont et reviennent, qu'on lève des armées et qu'on prend des villes, qu'un proscrit erre en exil et retourne dans sa patrie, ou jusqu'à ce que celui qu'ils ont vu faisant la cour à sa maîtresse au commencement d'une pièce, pleure à la fin la perte prématurée du fils qu'il a eu de cette maîtresse après l'avoir épousée. Une fausseté évidente révolte, dit-on, l'esprit, et la fiction perd sa force lorsqu'elle s'éloigne de la vraisemblance.

Les limites étroites du temps, ajoute-t-on, ont déterminé nécessairement celles du lieu. Le

spectateur qui a vu le premier acte à Alexandrie ne peut pas supposer qu'il se trouve à Rome au second; il sait qu'il n'a pas changé de place et que les lieux n'ont pu changer d'eux-mêmes.

Voilà le langage triomphant que tiennent les critiques contre les irrégularités des drames, et l'on n'a pas même songé à y répondre; mais il est temps de leur dire, d'après l'autorité de Shakespeare, qu'ils prennent pour un principe incontestable un paradoxe que leur esprit dément au moment où leur bouche le prononce. Il est faux qu'aucune représentation dramatique ait jamais été prise pour une action réelle.

L'objection fondée sur l'impossibilité de passer la première heure à Alexandrie et la seconde à Rome suppose qu'au lever de la toile le spectateur imagine être réellement à Alexandrie, et qu'il croie qu'en venant au spectacle il a fait un voyage en Egypte et qu'il vit dans le temps de Cléopâtre et d'Antoine. Assurément celui qui se feroit cette illusion pourroit bien la pousser plus loin; s'il prend dans un certain moment le théâtre qu'il voit pour le palais des Ptolemées, pourquoi ne le prendroit-il pas au bout d'une demi-heure pour le promontoire d'Actium? L'illusion, s'il y en avoit, n'auroit

point de limites certaines. Si le spectateur peut une fois se persuader qu'Alexandre et César sont pour lui d'anciennes connoissances ; s'il peut prendre une salle éclairée par des chandelles pour la plaine de Pharsale ou pour les rives du Granique, il faut qu'il soit dans un état d'ivresse qui le met hors de la portée de la raison et du vrai ; il n'y a pas de motifs pour qu'un esprit ainsi exalté songe à compter les minutes, ou pour qu'une heure ne puisse pas lui paroître un siècle.

Mais la vérité est que les spectateurs sont toujours dans leur bon sens et n'oublient jamais que le théâtre n'est qu'un théâtre et que les acteurs ne sont que des acteurs. Ils viennent pour entendre déclamer des vers et représenter une action. Cette action doit se passer quelque part ; mais les divers incidens qui complètent une fable peuvent se passer en des lieux fort distans les uns des autres ; et où est l'absurdité de supposer que ce même lieu qu'on connoît pour un théâtre moderne, représente Athènes dans un instant et Syracuse dans un autre ?

De même qu'on suppose un lieu, on peut étendre le temps. La plus grande partie du temps qu'exige une fable dramatique s'écoule entre les actes ; car la portion de l'action qui est repré-

sentée a une durée égale à celle de la réalité même. Si dans le premier acte les préparatifs de la guerre contre Mithridate sont supposés se faire à Rome, l'événement de la guerre peut bien, au dénouement, être supposé se passer au Pont. Nous savons qu'il n'y a ni guerre ni préparatifs; que nous ne sommes ni à Rome ni au Pont; que ce n'est ni Mithridate ni Lucullus qui sont devant nous. Le drame nous présente des imitations successives d'actions successives; et pourquoi la seconde imitation ne représenteroit-elle pas une action arrivée plusieurs années après la première, si toutes les deux sont tellement liées l'une à l'autre qu'il n'y ait que le temps qui les sépare? Le temps est de tous les modes d'existence celui qui obéit le plus aisément à l'imagination; un espace de plusieurs années qui est écoulé se conçoit aussi facilement que le passage de quelques heures. Dans la contemplation nous resserrons sans peine le temps d'une action réelle; nous permettrons donc volontiers de la resserrer dans les imitations de la réalité.

Mais on demandera comment le drame peut intéresser si l'on n'y donne aucune croyance; je répondrai qu'on y donne toute la croyance qu'exige un drame; il intéresse comme une peinture vraie d'une chose réelle, comme re-

présentant au spectateur ce qu'il éprouveroit s'il se trouvoit dans la situation où se trouvent les personnages du drame. Si notre cœur est ému, ce n'est pas que nous pensions que ce sont des malheurs réels dont nous sommes témoins, mais seulement des malheurs auxquels nous sommes exposés. S'il y a de l'illusion, ce n'est pas que nous croyions malheureux les personnages que nous voyons; c'est nous-mêmes que nous imaginons malheureux pour le moment; nous sommes émus par la possibilité et non par la présence de l'infortune, comme une tendre mère pleure sur son enfant lorqu'elle songe que la mort peut le lui enlever. Le plaisir que nous donne la tragédie vient du sentiment que nous avons de la fiction même; si nous croyions voir des meurtres et des trahisons réelles, ce spectacle ne nous plairoit plus.

Toute imitation produit de la peine ou du plaisir, non parce qu'on la prend pour la réalité, mais parce qu'elle rappelle à l'esprit la réalité. Lorsque notre imagination est agréablement remuée par la peinture d'un beau paysage, nous n'imaginons pas pour cela que nous allons jouir de l'ombre des arbres que nous voyons, et nous rafraîchir aux fontaines qu'on nous montre; mais nous aimons à penser au

plaisir qu'il y auroit à voir couler cette eau limpide, et à nous reposer sous ces ombrages. Nous sommes intéressés en lisant l'histoire d'Henri V; mais personne n'a jamais pris le livre qu'il tenoit pour le champ d'Azincourt : une représentation dramatique est un livre récité, avec des circonstances concomitantes qui en augmentent ou diminuent l'effet.

La lecture d'une pièce affecte l'esprit comme la représentation même; il est donc évident qu'on ne donne pas de la réalité à l'action. Il s'ensuit qu'on peut supposer un espace de temps plus ou moins long, écoulé entre les actes, et que l'auditeur d'un drame ne tient pas plus de compte de la durée de l'action que celui qui lit une histoire, où dans une heure on fait passer sous ses yeux la vie entière d'un héros ou les révolutions d'un empire.

Il est aussi inutile de rechercher que difficile de savoir si Shakespeare a négligé l'observation des unités à dessein ou par une heureuse ignorance. Comme il n'y a d'unité essentielle à la fable que celle d'action; et comme celles de temps et de lieu, n'étant fondées que sur de fausses suppositions, ne servent qu'à rétrécir le cercle du drame et à diminuer par-là sa variété, je ne crois pas qu'il faille regretter que

Shakespeare ait ignoré ou ait négligé ces prétendues règles.

Le poëte qui, en réunissant toutes les autres perfections du drame, observeroit encore rigoureusement les unités, mériteroit les mêmes éloges qu'un architecte qui auroit l'art d'orner une citadelle de tous les ordres d'architecture sans lui rien faire perdre de sa force; mais la beauté principale d'une citadelle est d'être bien défendue contre l'ennemi, et le plus grand mérite d'un drame est d'imiter la nature et d'instruire l'homme.

Il ne seroit pas impossible que ce que j'écris ici ramenât les principes de l'art dramatique à un nouvel examen. Je suis effrayé de ma témérité; et quand je songe à la réputation et à la force des écrivains qui soutiennent l'opinion contraire, je suis tenté de rester dans un respectueux silence; comme Énée abandonna la défense de Troye lorsqu'il vit Neptune lui-même ébranlant les murailles, et Junon à la tête des assiégeans.

Ceux qui ne trouveront pas mes raisons suffisantes pour approuver le jugement de Shakespeare trouveront du moins dans les circonstances de sa vie des motifs d'indulgence pour l'ignorance qu'on lui reproche.

Pour apprécier avec justesse les compositions d'un écrivain, il faut les comparer avec l'état du siècle où il a vécu, et avec les situations particulières où il s'est trouvé; car, quoique ces circonstances particulières ne rendent un livre ni meilleur ni plus mauvais aux yeux du lecteur, cependant il se fait toujours une comparaison secrète des ouvrages d'un homme avec les moyens qu'il a eus; et comme il est bien plus important de rechercher jusqu'où l'homme peut étendre ses vues et apprécier sa force naturelle, que de savoir dans quel rang on doit placer un certain ouvrage, on aime à connoître les instrumens dont l'ouvrier s'est servi, aussi bien qu'à juger son travail; on veut savoir ce qu'il ne tient que de ses propres forces, et ce qu'il doit à des secours étrangers et accidentels. Les palais du Mexique et du Pérou étoient sûrement des habitations peu commodes et peu agréables en comparaison des maisons d'Europe; mais il eût été difficile de les voir sans étonnement, en se rappellant qu'ils avoient été bâtis par des hommes qui ne connoissoient pas l'usage du fer.

Les Anglais, au temps de Shakespeare, s'efforçoient de sortir de la barbarie; l'étude de la philologie avoit passé de l'Italie en Angleterre sous le règne d'Henri VIII, on commençoit à

cultiver les langues savantes, et on lisoit les poëtes italiens et espagnols. Mais la littérature étoit bornée aux savans de profession et aux personnes du plus haut rang. Le public étoit sans lumières et sans goût, et c'étoit encore un mérite rare que de savoir lire et écrire.

Les nations, comme les individus, ont leur enfance. Des hommes qui ne connoissent pas l'état véritable des choses ne sont pas en état de juger des imitations qu'on leur en présente. Le peuple, comme les enfans, aime tout ce qui a l'air extraordinaire; et dans un pays où les arts et les lettres sont inconnus, toute la nation est peuple.

Les romans gothiques, remplis d'enchantemens, de dragons et de géans, faisoient les délices de presque tous ceux qui lisoient. Des esprits nourris de ces fictions extravagantes et merveilleuses n'étoient pas en état de goûter un vrai simple : une piéce où l'on n'auroit représenté que les incidens ordinaires de la vie auroit paru bien insipide aux admirateurs du Palmerin et de Guy de Warwich. Il falloit, pour intéresser de semblables auditeurs, fabriquer des aventures étranges et fabuleuses; et l'invraisemblance, qui révolte les hommes plus instruits, étoit le principal mérite d'un ou-

vrage, aux yeux de ces hommes ignorans et crédules.

En général, les sujets des pièces de Shakespeare sont empruntés des chroniques et des nouvelles de son temps, et il est probable qu'il choisissoit les plus populaires et celles dont les événemens étoient le plus connus; car les spectateurs n'auroient pu le suivre dans toute l'intrigue du drame, s'ils n'avoient eu dans leurs mains le fil de l'histoire.

Ses sujets, soit historiques, soit fabuleux, sont toujours pleins d'incidens extraordinaires, plus propres à captiver l'attention d'un peuple grossier que de belles pensées et de bons raisonnemens; et tel est le pouvoir du merveilleux sur ceux même qui le méprisent, qu'ils sont plus fortement attachés par les tragédies de Shakespeare que par celles d'aucun autre poëte; les autres peuvent nous intéresser par des tirades et des morceaux particuliers, mais Shakespeare excite en nous une curiosité vive et inquiète, qui nous fait désirer avec impatience le dénouement.

L'appareil de spectacle dont il a chargé ses pièces a le même but; à mesure que les connoissances font des progrès, le plaisir passe des yeux aux oreilles; mais dans le déclin des arts,

arts, il repasse des oreilles aux yeux. Les hommes pour qui Shakespeare écrivoit se connoissoient mieux en processions et en cérémonies qu'en poésie, et peut-être qu'ils avoient besoin de quelques incidens visibles et extérieurs pour bien entendre le dialogue.

M. de Voltaire s'étonne que les extravagances de notre auteur puissent être souffertes sur le théâtre d'une nation qui connoît le *Caton* d'Addison. Qu'il me permette de lui répondre qu'Addison parle le langage des poëtes, et Shakespeare celui des hommes. Il y a dans le Caton une foule de beautés qui nous font estimer son auteur, mais nous n'y trouvons rien qui nous fasse connoître les sentimens et les actions de l'homme. C'est la plus belle production du jugement uni avec la science; mais l'*Othello* de Shakespeare est un enfant vigoureux et vivace, né de l'observation fécondée par le génie.

L'ouvrage d'un poëte correct et régulier est un jardin bien dessiné et planté avec art; la composition de Shakespeare est une forêt qui présente à l'œil une pompe imposante et flatte l'imagination par une immense variété, où les chênes étendent leurs branches et les pins s'élèvent dans les airs, quelquefois entremêlés

de ronces et d'épines, mais en d'autres endroits ombrageant à leurs pieds le mirthe et la rose. Les autres poëtes étalent des cabinets de raretés, précieuses par l'élégance des formes et l'éclat du poli; Shakespeare ouvre une mine qui renferme un trésor inépuisable d'or et de diamans, mais encroutés dans la terre et mêlés de substances viles et grossières.

S.

DE TÉRENCE.

TÉRENCE étoit esclave du sénateur Terentius Lucanus. Térence esclave! un des plus beaux génies de Rome! l'ami de Lælius et de Scipion! cet auteur qui a écrit sa langue avec tant d'élégance, de délicatesse et de pureté, qu'il n'a peut-être pas eu son égal ni chez les anciens, ni parmi les modernes! oui, Térence étoit esclave; et si le contraste de sa condition et de ses talens nous étonne, c'est que le mot esclave ne se présente à notre esprit qu'avec des idées abjectes; c'est que nous ne nous rappelons pas que le poëte comique Cæcilius fut esclave; que Phédre le fabuliste fut esclave; que le stoïcien Epictète fut esclave; c'est que nous ignorons ce que c'étoit quelquefois qu'un esclave chez les Grecs et chez les Romains. Tout brave citoyen qui étoit pris les armes à la main, combattant pour sa patrie, tomboit dans l'esclavage, étoit conduit à Rome la tête rase, les mains liées, et exposé à l'encan sur une place publique, avec un écriteau sur la poitrine, qui indiquoit son savoir faire. Dans une de ces

ventes barbares, le crieur ne voyant point d'écriteau à un esclave qui lui restoit, lui dit: *Et toi que sais-tu?* L'esclave lui répondit: *Commander aux hommes.* Le crieur se mit à crier : *Qui veut un maître?* Et il crie peut-être encore.

Ce qui précède suffit pour expliquer comment il se faisoit qu'un Epictète ou tel autre personnage de la même trempe se rencontrât parmi la foule des captifs, et qu'on entendît autour du temple de Janus ou de la statue de Marsias : *Messieurs, celui-ci est un philosophe. Qui veut un philosophe? A deux talens le philosophe. Une fois, deux fois. Adjugé.* Un philosophe trouvoit sous Séjan moins d'adjudicataires qu'un cuisinier : on ne s'en soucioit pas. Dans un temps où le peuple étoit opprimé et corrompu; où les hommes étoient sans honneur et les femmes sans honnêteté; où le ministre de Jupiter étoit ambitieux, et celui de Thémis vénal; où l'homme d'étude étoit vain, jaloux, flateur, ignorant et dissipé, un censeur philosophe n'étoit pas un personsonnage qu'on pût priser et chercher.

Une autre sorte d'esclaves, c'étoient ceux qui naissoient dans la maison d'un homme puissant, de pères et de mères esclaves. Si parmi ces

derniers il y en avoit qui montrassent dans leur jeunesse d'heureuses dispositions, on les cultivoit; on leur donnoit les maîtres les plus habiles; on consacroit un temps et des sommes considérables à leur instruction; on en faisoit des musiciens, des poëtes, des médecins, des littérateurs, des philosophes; et il y auroit aussi peu de jugement à confondre ces esclaves avec ceux qu'on appeloit *cursores*, *emissarii*, *lecticarii*, *peniculi*, *vestipici*, *unctores*, *ostiarii*, *etc.*, la valetaille d'une grande maison, qu'à comparer nos insipides courtisannes avec ces créatures charmantes qui enchaînèrent Périclès, et qui arrachèrent Démosthène de son cabinet; à qui Epicure ne ferma point la porte de son école; qui amusèrent Ovide, inspirèrent Horace, désolèrent Tibulle et le ruinèrent. Celles-ci réunissoient aux rares avantages de la figure et aux graces de l'esprit les talens de la poésie, de la danse et de la musique, tous les charmes enfin qui peuvent attacher un homme de goût aux genoux d'une jolie femme. Qu'est-ce qu'il y a de commun entre Finette et Thaïs, Marton et Phriné, si l'on en excepte l'art de dépouiller leurs adorateurs, art encore mieux entendu d'une courtisanne d'Athènes que des nôtres?

Ces esclaves, instruits dans les sciences et les

lettres faisoient la gloire et les délices de leurs maîtres. Le don d'un pareil esclave étoit un beau présent, et sa perte causoit de vifs regrets. Mécène crut faire un grand sacrifice à Virgile en lui cédant un de ses esclaves. Dans une lettre où Cicéron annonce à un de ses amis la mort de son père, ses larmes coulent aussi sur la perte d'un esclave, le compagnon de ses études et de ses travaux. Il faut cependant avouer que la morgue de la naissance patricienne et du rang sénatorial laissoit toujours un grand intervalle entre le maître et son esclave. Je n'en veux pour exemple que ce qui arriva à Térence lorsqu'il alla présenter son *Andrienne* à l'édile Acilius. Le poëte modeste arrive, mesquinement vêtu, son rouleau sous le bras. On l'annonce à l'inspecteur des théâtres; celui-ci étoit à table. On introduit le poëte; on lui donne un petit tabouret. Le voilà assis au pied du lit de l'édile. On lui fait signe de lire; il lit. Mais à peine Acilius a-t-il entendu quelques vers qu'il dit à Térence: *Prenez place ici, dînons, et nous verrons le reste après*. Si l'inspecteur des théâtres étoit un impertinent, comme cela peut arriver, c'étoit du moins un homme de goût, ce qui est plus rare.

Toutes les comédies de Térence furent ap-

plaudies. L'*Hécyre* seule, composée dans un genre particulier, eut moins de succès que les autres; le poëte en avoit banni le personnage plaisant. En se proposant d'introduire le goût d'une comédie tout-à-fait grave et sérieuse, il ne comprit pas que cette composition dramatique ne souffre pas une scène foible, et que la force de l'action et du dialogue doit remplacer par-tout la gaieté des personnages subalternes; et c'est ce que l'on n'a pas mieux compris de nos jours, lorsqu'on a prononcé que ce genre étoit facile.

La fable des comédies de Térence est grecque, et le lieu de la scène toujours à Scyros, à Andros ou dans Athènes. Nous ne savons point ce qu'il devoit à Ménandre : mais si nous imaginons qu'il dût à Lælius et à Scipion quelque chose de plus que ces conseils qu'un auteur peut recevoir d'un homme du monde sur un tour de phrase inélégant, une expression peu noble, un vers peu nombreux, une scène trop longue; c'est l'effet de cette pauvreté basse et jalouse qui cherche à se dérober à elle-même sa petitesse et son indigence, en distribuant à plusieurs la richesse d'un seul. L'idée d'une multitude d'hommes de notre petite stature nous importune moins que l'idée d'un colosse.

J'aimerois mieux regarder Lælius, tout grand personnage qu'on le dit, comme un fat qui envioit à Térence une partie de son mérite, que de le croire auteur d'une scène de l'*Andrienne* ou de l'*Eunuque*. Qu'un soir la femme de Lælius, lassée d'attendre son mari et curieuse de savoir ce qui le retenoit dans sa bibliothèque, se soit levée sur la pointe du pied et l'ait surpris écrivant une scène de comédie; que pour s'excuser d'un travail prolongé si avant dans la nuit, Lælius ait dit à sa femme qu'il ne s'étoit jamais senti tant de verve, et que les vers qu'il venoit de faire étoient les plus beaux qu'il eût faits de sa vie; n'en déplaise à Montagne, c'est un conte ridicule dont quelques exemples récens pourroient nous désabuser, sans la pente naturelle qui nous porte à croire tout ce qui tend à rabattre du mérite d'un homme en le partageant.

L'auteur des *Essais* a beau dire que, « si la » perfection du bien parler pouvoit apporter » quelque gloire sortable à un grand person- » nage, certainement Scipion et Lælius n'eus- » sent pas résigné l'honneur de leurs comédies, » et toutes les mignardises et délices du langage » latin à un serf africain »; je lui répondrai sur son ton que le talent de s'immortaliser par les

lettres n'est qu'une qualité mésavenante à quelque rang que ce soit ; que la guirlande d'Apollon s'entrelace sans honte sur le même front avec celle de Mars ; qu'il est beau de savoir amuser et instruire pendant la paix ceux dont on a vaincu l'ennemi et fait le salut pendant la guerre ; que je rabattrois un peu de la vénération que je porte à ces premiers hommes de la république, si je leur supposois une stupide indifférence pour la gloire littéraire ; qu'ils n'ont point eu cette indifférence, et que, si je me trompe, on me feroit déplaisir de me *déloger* de mon erreur.

La statue de Térence ou de Virgile se soutient très-bien entre celles de César et de Scipion ; et peut-être que le premier de ceux-ci ne se prisoit pas moins de ses commentaires que de ses victoires. Il partage l'honneur de ses victoires avec la multitude de ses lieutenans et de ses soldats ; et ses commentaires sont tout à lui. S'il n'est point d'homme de lettres qui ne fût très-vain d'avoir gagné une bataille, y a-t-il un bon général d'armée qui ne fût aussi vain d'avoir écrit un beau poëme ? L'histoire nous offre un grand nombre de généraux et de conquérans, et l'on a bientôt fait le compte du petit nombre d'hommes de génie capables de chanter leurs

hauts faits. Il est glorieux de s'exposer pour la patrie; mais il est glorieux aussi, et il est plus rare, de savoir célébrer dignement ceux qui sont morts pour elle.

Laissons donc à Térence tout l'honneur de ses comédies, et à ses illustres amis tout celui de leurs actions héroïques. Quel est l'homme de lettres qui n'ait pas lu plus d'une fois son Térence et qui ne le sache presque par cœur? Qui est-ce qui n'a pas été frappé de la vérité de ses caractères et de l'élégance de sa diction? En quelque lieu du monde qu'on porte ses ouvrages, s'il y a des enfans libertins et des pères courroucés, les enfans reconnoîtront dans le poëte leurs sottises, et les pères leurs réprimandes. Dans la comparaison que les anciens ont faite du caractère et du mérite de leurs poëtes comiques, Térence est le premier pour les mœurs. *In ethesin Terentius.... Et hos (mores) nulli alii servare convenit quàm Terentio....* Horace couvrant, avec sa finesse ordinaire, la satyre d'un jeune débauché par l'éloge de notre poëte, s'écrie : *Numquid Pomponius istis audiret leviora, pater si revivisceret?* Ressuscitez le père de Pomponius, qu'il soit témoin des dissipations de son fils, et bientôt vous entendrez Chremès parler par sa bouche. La mesure

est si bien gardée qu'il n'y aura pas un mot de plus ou de moins : et croit-on qu'il n'y ait pas autant de génie à se modeler si rigoureusement sur la nature qu'à en disposer d'une manière plus frappante peut-être, mais certainement moins vraie.

Térence a peu de verve, d'accord. Il met rarement ses personnages dans ces situations bizarres et violentes qui vont chercher le ridicule dans les replis les plus secrets du cœur, et qui le font sortir sans que l'homme s'en apperçoive : j'en conviens. Comme c'est le visage réel de l'homme et jamais la charge de ce visage qu'il montre, il ne fait point éclater le rire. On n'entendra point un de ses pères s'écrier d'un ton plaisamment douloureux : *Que diable alloit-il faire dans cette galère ?* Il n'en introduira point un autre dans la chambre de son fils harrassé de fatigue, endormi et ronflant sur un grabat ; il n'interrompra point la plainte de ce père par le discours de l'enfant, qui, les yeux toujours fermés et les mains placées comme s'il tenoit les rênes de deux coursiers, les excite du fouet et de la voix, et rêve qu'il les conduit encore. C'est la verve propre à Molière et à Aristophane qui leur inspire ces situations. Térence n'est pas possédé de ce démon-là. Il porte dans son sein

une muse plus tranquille et plus douce. C'est sans doute un don précieux que celui qui lui manque ; c'est le vrai caractère que nature a gravé sur le front de ceux qu'elle a *signés* poëtes, sculpteurs, peintres et musiciens. Mais ce caractère est de tous les temps, de tous les pays, de tous les âges et de tous les états. Un Cannibale amoureux qui s'adresse à la couleuvre et qui lui dit : « Couleuvre, arrête-toi, couleuvre ! » afin que ma sœur tire sur le patron de ton » corps et de ta peau la façon et l'ouvrage d'un » riche cordon que je puisse donner à ma mie ; » ainsi soient en tout temps ta forme et ta beauté » préférées à tous les autres serpens ». Ce Cannibale a de la verve, il a même du goût ; car la verve se laisse rarement maîtriser par le goût, mais ne l'exclut pas. La verve a une marche qui lui est propre ; elle dédaigne les sentiers connus. Le goût timide et circonspect tourne sans cesse les yeux autour de lui, il ne hasarde rien ; il veut plaire à tous ; il est le fruit des siècles et des travaux successifs des hommes. On pourroit dire du goût ce que Cicéron disoit de l'action héroïque d'un vieux Romain : *Laus est temporum, non hominis*. Mais rien n'est plus rare qu'un homme doué d'un tact si exquis, d'une imagination si réglée, d'une organisation

si sensible et si délicate, d'un jugement si fin et si juste, appréciateur si sévère des caractères, des pensées et des expressions, qu'il ait reçu la leçon du goût et des siècles dans toute sa pureté, et qu'il ne s'en écarte jamais : tel me semble Térence. Je le compare à quelques-unes de ces précieuses statues qui nous restent des Grecs, une Vénus de Médicis, un Antinoüs. Elles ont peu de passion, peu de caractère, presque point de mouvement; mais on y remarque tant de pureté, tant d'élégance et de vérité, qu'on n'est jamais las de les considérer. Ce sont des beautés si déliées, si cachées, si secrètes, qu'on ne les saisit toutes qu'avec le temps; c'est moins la chose que l'impression et le sentiment qu'on en remporte; il faut y revenir, et l'on y revient sans cesse. L'œuvre de la verve au contraire se connoît tout entier, tout d'un coup, ou point du tout. Heureux le mortel qui sait réunir dans ses productions ces deux grandes qualités, la verve et le goût! Où est-il? Qu'il vienne déposer son ouvrage au pied du gladiateur et du Laocoon, *artis imitatoriæ opera stupenda.*

Jeunes poëtes, feuilletez alternativement Molière et Térence. Apprenez de l'un à dessiner, et de l'autre à peindre. Gardez-vous surtout de mêler les masques hideux d'un bal avec

les physionomies vraies de la société. Rien ne blesse autant un amateur des convenances et de la vérité que ces personnages outrés, faux et burlesques, ces originaux sans modèles et sans copies, amenés, on ne sait comment, parmi des personnages simples, naturels et vrais. Quand on les rencontre sur le théâtre des honnêtes gens, on croit être transporté par force sur les tréteaux du faubourg Saint-Laurent. Sur-tout si vous avez des amans à peindre, descendez en vous-mêmes, ou lisez l'Esclave Africain. Ecoutez Phédria dans l'Eunuque, et vous serez à jamais dégoûté de toutes ces galanteries misérables et froides qui défigurent la plupart de nos pièces... « Elle est donc bien belle !.... » ah, si elle est belle ! Quand on l'a vue on ne » sauroit plus regarder les autres.... Elle m'a » chassé ; elle me rappelle ; retournerai-je ?... » Non, vînt-elle m'en supplier à genoux ». C'est ainsi que sent et parle un amant. On dit que Térence avoit composé cent trente comédies que nous avons perdues ; c'est un fait qui ne peut être cru que par celui qui n'en a pas lu une seule de celles qui nous restent.

C'est une tâche bien hardie que la traduction de Térence : tout ce que la langue latine a de délicatesse est dans ce poëte. C'est Cicéron,

c'est Quintilien qui le disent. Dans les jugemens divers qu'on entend porter tous les jours, rien de si commun que la distinction du style et des choses. Cette distinction est trop généralement acceptée pour n'être pas juste. Je conviens qu'où il n'y a point de choses, il ne peut y avoir de style; mais je ne conçois pas comment on peut ôter au style sans ôter à la chose. Si un pédant s'empare d'un raisonnement de Cicéron ou de Démosthène, et qu'il le réduise en un syllogisme qui ait sa majeure, sa mineure et sa conclusion, sera-t-il en droit de prétendre qu'il n'a fait que supprimer des mots sans avoir altéré le fond? L'homme de goût lui répondra : eh! qu'est devenue cette harmonie qui me séduisoit? Où sont ces figures hardies par lesquelles l'orateur s'adressoit à moi, m'interpelloit, me pressoit, me mettoit à la gêne? Comment se sont évanouies ces images qui m'assailloient en foule et qui me troubloient? et ces expressions tantôt délicates, tantôt énergiques qui réveilloient dans mon esprit je ne sais combien d'idées accessoires, qui me montroient des spectres de toutes couleurs, qui tenoient mon ame agitée d'une suite presque non interrompue de sensations diverses, et qui formoient cet impétueux ouragan qui la soulevoit à son gré; je ne les retrouve plus. Je ne

suis plus en suspens; je ne souffre plus; je ne tremble plus; je n'espère plus; je ne m'indigne plus; je ne frémis plus; je ne suis plus troublé, attendri, touché; je ne pleure plus; et vous prétendez toutefois que c'est la chose même que vous m'avez montrée! Non, ce ne l'est pas; les traits épars d'une belle femme ne font pas une belle femme; c'est l'ensemble de ces traits qui la constitue, et leur désunion la détruit; il en est de même du style. C'est qu'à parler rigoureusement, quand le style est bon, il n'y a point de mot oisif, et qu'un mot qui n'est pas oisif représente une chose, et une chose si essentielle qu'en substituant à un mot son synonime le plus voisin, ou même au synonime le mot propre, on fera quelquefois entendre le contraire de ce que l'orateur ou le poëte s'est proposé.

Le poëte a voulu me faire entendre que plusieurs événemens se sont succédés en un clin d'œil. Rompez le rithme et l'harmonie de ses vers, changez les expressions, et mon esprit changera la mesure du temps, et la durée s'allongera pour moi avec votre récit. Virgile a dit:

Hic gelidi fontes, hic mollia prata, Lycori;
Hic nemus, hic ipso tecum consumerer ævo.

Traduisez avec l'abbé Desfontaines: *Que ces clairs*

clairs ruisseaux, que ces prairies et ces bois forment un lieu charmant! Ah, Lycoris, c'est ici que je voudrois couler avec toi le reste de mes jours, et vantez-vous d'avoir tué un poëte.

Il n'y a donc qu'un moyen de rendre fidèlement un auteur, d'une langue étrangère dans la nôtre; c'est d'avoir l'ame bien pénétrée des impressions qu'on en a reçues, et de n'être satisfait de sa traduction que quand elle réveillera les mêmes impressions dans l'ame du lecteur. Alors l'effet de l'original et celui de la copie sont les mêmes; mais cela se peut-il toujours? Ce qui paroît sûr, c'est qu'on est sans goût, sans aucune sorte de sensibilité, et même sans une véritable justesse d'esprit, si l'on pense sérieusement que tout ce qu'il n'est pas possible de rendre d'un idiome dans un autre, ne vaut pas la peine d'être rendu. S'il y a des hommes qui comptent pour rien ce charme de l'harmonie qui tient à une succession de sons graves ou aigus, forts ou foibles, lents ou rapides, succession qu'il n'est pas toujours possible de remplacer; s'il y en a qui comptent pour rien ces images qui dépendent si souvent d'une expression, d'une onomatopée qui n'a pas son équivalent dans leur langue; s'ils méprisent ce choix de mots éner-

giques dont l'ame reçoit autant de secousses qu'il plaît au poëte ou à l'orateur de lui en donner, c'est que la nature leur a donné des sens obtus, une imagination sèche et une ame de glace. Pour nous, nous continuerons de penser que les morceaux d'Homère, de Virgile, d'Horace, de Térence, de Cicéron, de Démosthène, de Racine, de la Fontaine, de Voltaire, qu'il seroit peut-être impossible de faire passer de leur langue dans une autre, n'en sont pas les moins précieux; et loin de nous laisser dégoûter, par une opinion barbare, de l'étude des langues tant anciennes que modernes, nous les regarderons comme des sources de sensations délicieuses que notre paresse et notre ignorance nous fermeroient à jamais.

M. Colman, le meilleur auteur comique que l'Angleterre ait aujourd'hui, a donné, il y a quelques années, une très-bonne traduction de Térence. En traduisant un poëte plein de correction, de finesse et d'élégance, il a bien senti le modèle et la leçon dont ses compatriotes avoient besoin. Les comiques anglais ont plus de verve que de goût, et c'est en formant le goût du public qu'on réforme celui des auteurs. Vanbrugh, Wicherley, Congreve et quelques autres ont peint avec vigueur les vices et les

ridicules : ce n'est ni l'invention ni la chaleur, ni la gaieté, ni la force qui manquent à leur pinceau ; mais cette unité dans le dessin, cette précision dans le trait, cette vérité dans la couleur, qui distinguent le portrait d'avec la caricature. Il leur manque sur-tout l'art d'appercevoir et de saisir, dans le développement des caractères et des passions, ces mouvemens de l'ame naïfs, simples et pourtant singuliers, qui plaisent et étonnent toujours, et qui rendent l'imitation tout à la fois vraie et piquante ; c'est cet art qui met Térence, et Molière sur-tout, au-dessus de tous les comiques anciens et modernes.

DIDEROT.

LETTRE

D'UN SAVANT DE FRANCE,

Ecrite à un savant de Danemarck, sur l'origine et l'antiquité du Verre.

Je viens vous consulter, Monsieur, sur un point d'érudition qui partage les savans. Il s'agit de l'antiquité du verre. Voici ce qui a donné lieu à cette question. M. l'abbé Pluche, dans sa théogonie, a prétendu que les hiéroglyphes des Egyptiens ne peignoient que des opérations de la nature, et que l'ignorance ou l'oubli du sens de ces figures a produit ensuite la mythologie et l'idolatrie des Egyptiens et des Grecs. Dom Pernetti, bénédictin, est allé encore plus loin dans l'ouvrage qu'il a publié en 1758. Il rapporte à la chymie les fables égyptiennes et grecques ; c'est par les couleurs et par les phénomènes qui se montrent dans les opérations de cet art, qu'il explique toute la mythologie.

Je suis bien éloigné d'adopter cette opinion ;

les fondemens m'en paroissent ruineux et appuyés sur une supposition fausse. En effet, les anciens ne pouvoient sans doute voir, dans leurs opérations chimiques, ces couleurs et ces phénomènes, ni par conséquent les chanter dans leurs poëmes, puisqu'ils ne connoissoient pas le verre.

L'invention du verre ne précède notre ère que d'environ quatre siècles. Il n'a guère été connu que cinquante ans avant Aristote. Le premier des Grecs qui en fasse mention est Aristophane dans sa comédie des *Nuées*; encore la manière dont ce poëte s'explique prouve-t-elle que le verre n'étoit alors à Athènes qu'une rareté de cabinet. Vous n'ignorez pas ce que Pline dit à ce sujet (1). Comme l'Attique avoit un commerce ouvert avec la Phénicie, il n'est pas douteux que cette découverte ne se fût répandue aussi-tôt qu'elle fut faite. Il faut donc regarder l'époque que j'assigne, sinon comme la plus certaine, du moins comme la plus vraisemblable. La recula-t-on d'un siècle, de deux, et même de trois, mon opinion n'en recevroit nulle atteinte; car pour la renverser, il faudroit prouver que le verre est aussi ancien que la chimie et la fable.

(1) Liv. 36, chap. 26.

J'ai fait sur ce point quelques recherches dans l'écriture sainte, sur lesquelles je vous prie de prononcer. La vulgate fait mention du verre pour la première fois dans Job (1); mais selon les interprêtes, saint Jérôme s'est mépris, en confondant mal a propos le verre avec le diamant.

Moïse dit dans la Genèse (2) que Noé fit une fenêtre à l'arche ; mais le mot dont il se sert n'indique, à ce que l'on prétend, qu'un corps transparent en général. Il s'agit de pénétrer la véritable énergie du terme original.

Quelques érudits ont prétendu trouver le verre dans ces miroirs que les femmes apportèrent à Moïse (3) pour en faire la cuve d'airain. Mais ce passage prouveroit plutôt que les Juifs, au temps de Moïse, ne connoissoient pas le verre, puisque ces miroirs étoient de cuivre.

Dans le troisième livre des rois (4), il est dit que Salomon fit des fenêtres au temple. La vulgate laisse croire que ce n'étoient que de

(1) 28, v. 17.
(2) 6, v. 16.
(3) Exod. 38, v. 8.
(4) Chap. 6, v. 4.

simples embrâsures, *fenestras obliquas*. Qu'en pensez-vous?

Je n'ai pas cru devoir pousser mes recherches plus loin : je me serois trop rapproché de l'époque de la découverte du verre. Vous avez vu que je pouvois livrer quelques siècles sans aucun risque pour mon opinion. Enfin, il est incontestable que les fables touchent à l'antiquité la plus reculée. Homère n'est ni le premier des poëtes, ni le créateur des fictions qu'il emploie; elles existoient chez les Egyptiens long-temps avant lui. Or si le verre est une invention moderne, ces fables doivent avoir un tout autre objet que celui que leur attibue dom Pernetti.

Je n'ai plus qu'une réflexion à faire. Le verre est un ouvrage du feu et de l'art. Donc il ne peut point y avoir de verre fossile. Ainsi vous devez vous attacher à bien distinguer les différens sens dont le nom de verre est susceptible dans les langues orientales. Hérodote, Diodore de Sicile et Strabon ont abusé du mot grec ὕαλος, verre, lorsqu'ils ont écrit que les Ethiopiens, après avoir enduit leurs morts d'une couche de plâtre, les enfermoient dans une caisse de verre, matière dont, selon ces écrivains, on trouvoit dans ce pays des mines très-abondantes. En approfondissant le fait, j'ai trouvé

que ce prétendu verre minéral est un vernis bitumineux, dont on enduisoit le plâtre pour garantir les momies des injures de l'air.

Vous savez avec quelle circonspection il faut lire les anciens, et jusqu'à quel point leurs traducteurs sont quelquefois infidèles. C'est ce qui m'engage à vous demander le vrai sens des passages hébreux sur lesquels les commentaires élèvent des doutes sans jamais en résoudre aucun.

Je suis, etc.

RÉPONSE (1).

Il m'est impossible, Monsieur, de juger des fondemens sur lesquels dom Pernetti appuie son systême. Je n'ai point lu son ouvrage; mais il me paroît infiniment plus raisonnable d'attacher un sens physique aux hiéroglyphes et à la mythologie des anciens, que de leur attribuer un sens théologique ou un sens moral. Je n'entrerai point quant à présent dans ces discussions. Je me contenterai d'examiner la question sur laquelle vous me faites l'honneur de me consulter, savoir, l'origine du verre et

(1) Et la lettre et la réponse sont manuscrites.

l'époque de son invention. J'exposerai librement ma pensée, sans prétendre condamner la vôtre.

L'invention du verre me paroît aussi ancienne que l'invention des métaux ; ces deux arts, selon moi, marchent d'un pas tout-à-fait égal. Avant d'établir cette hypothèse, je discuterai les raisons que vous rapportez en faveur de vôtre opinion.

Aristophane, dites-vous, est le premier des Grecs qui ait fait mention du verre dans sa comédie des *Nuées*. Mais ce n'est-là qu'un argument négatif, et par conséquent très-insuffisant. Un art peut très-bien exister avant d'être répandu au point que les auteurs en puissent parler. La poudre à canon a été connue et décrite par Roger Bâcon plus de cent ans avant que Schwartz la rendit publique. Le verre a été long-temps un secret. D'ailleurs Aristophane parle d'une espèce de prisme ou de verre, propre à allumer du feu aux rayons du soleil. Or aujourd'hui même que le verre est si commun, combien de gens on étonneroit en leur faisant voir la variété des couleurs que le prisme fait sortir de la lumière !

L'histoire de Pline est un conte phénicien que

le bon homme a pris pour un fait (1). Eh, comment se persuader que des marchands de nitre ignorent la nature du nitre au point d'en faire servir les morceaux à soutenir leur marmite? Pouvoient-ils ne pas savoir que ce chenet se fondroit et que leur potage seroit renversé? N'est-il pas encore plus absurde de croire que le feu, que font des matelots pour cuire leur dîné, soit suffisant pour fondre du sable et le faire couler en verre?

Tout ce qui est dit des fenêtres dans l'écriture et dans les anciens auteurs ne prouve rien relativement au verre; on n'a commencé que fort tard à employer du verre aux fenêtres. Les premiers exemples qu'on en ait remontent tout au plus au temps des empereurs romains. C'est le froid des pays du nord, lorsque ces pays se sont policés, qui a rendu l'usage du verre aux fenêtres si commun dans la plus grande partie de l'Europe. Au lieu de verre, les anciens se servoient de jalousies, de treillis, de peaux huilées, ou d'autres matières pour garantir leurs appartemens du vent, de la pluie et des ardeurs du soleil.

On pourroit, sans doute, après cette remar-

(1) *Voyez* le chap. 26 du liv. 36; *Fama est*, etc.

que, se passer d'examiner les passages de l'écriture où il est parlé de fenêtres ; cependant je ne laisserai pas d'expliquer ceux que vous m'indiquez.

Le premier est tiré de la genèse (1), où Dieu dit à Noé, selon la vulgate, *fenestram in arcâ facies*. Le terme hébreu qu'on traduit ici par *fenestra* est *czohar*, qui signifie *lumen*, *splendor*, *fenestra* ; *quòd lumen transmittat* (*à radice* tzohar, *lucere*), Ce passage signifie que Dieu ordonna à Noé de faire une ouverture à l'arche pour lui donner du jour.

Le mot propre en hébreu pour désigner une fenêtre est (*chalon*) *fenestra*, *sic dicta quòd sit quasi perforatio parietis* (*à radice* chalal, *perforari*). Ce mot se trouve pour la première fois dans la genèse (2). *Aperiens Noe fenestram arcæ.* Je conclus deux choses de ce passage : 1°. que ce qui est appelé *jour* dans la genèse (3), est nommé ici *ouverture* ou bien *embrâsure* ; 2°. que cette embrâsure étoit fermée, puisque Noé l'ouvrit pour lâcher le corbeau ; mais il n'est pas dit de quelle matière Noé se servit pour la fermer.

(1) 6, v. 16.
(2) 8, v. 6.
(3) 6, v. 16.

Dans le passage du troisième livre des rois (1), nous lisons que Salomon fit des embrâsures (*chalone*), qui alloient en s'élargissant du dehors en dedans dans le massif de la muraille, comme on le pratique encore dans les églises pour leur donner plus de jour : c'est ce que la vulgate appelle *fenestras obliquas*. Mais on ne nous apprend pas de quoi ces embrâsures étoient couvertes.

Le texte de l'exode (2) porte, dans la vulgate; *fecit et labrum æneum cum basi suâ ex speculis mulierum quæ excubabant in ostio tabernaculi.* Cette traduction est défectueuse d'un bout à l'autre. Je ne conçois ni comment on a traduit *be marchot*, *ex speculis*, quand il falloit dire *in conspectu;* ni pourquoi l'on y fait venir des femmes dont il n'est point parlé dans le texte. Voici comment ce passage doit être traduit : *fecit et labrum æneum cum basi suâ in conspectu turmatim accurrentium* (*scilicet turbarum*) *ad ostium tabernaculi.* Ce texte dit donc simplement que Moïse fondit la grande cuve d'airain avec sa base en présence de la

(1) Chap. 6, v. 4.
(2) 38, v. 8.

multitude qui étoit accourue en foule pour voir cette opération.

Je conviens avec vous qu'on ne trouve point dans la terre de verre fossile, tel que celui que nous fabriquons; mais on y découvre une grande quantité de matières vitrifiées, sur-tout près des volcans. Je conviens encore que le *hualos* ou verre dont parle Hérodote, employé à enchasser les corps morts, étoit un vernis bitumineux, fossile et transparent, appelé par cette raison *hualos*, mot qui désigne le verre en particulier, et en général tout ce qui est de couleur cristalline : voilà les remarques que vous désiriez sur ces passages de l'écriture.

Il s'agit maintenant d'examiner la question elle-même, et d'établir la thèse que j'ai posée au commencement. C'est que l'invention du verre est aussi ancienne que l'invention des métaux; que ces deux arts marchent d'un pas égal, et qu'ils remontent l'un et l'autre aux premiers âges du monde.

Le mot propre du verre en hébreu est (*zekoukit*) *à puritate sic dictum*, *à radice* (zakak) *purus nitidus fuit.* Tout comme le mot latin *vitrum* vient de (*videre*) *quia est visui pervium.* Ce mot (*zekoukit*) ne se trouve qu'en un seul endroit

dans la bible; savoir, dans Job (1), *non adæquabitur ei (scilicet sapientiæ) aurum vel vitrum.* Ainsi vous voyez déjà que saint Jérôme a mieux entendu ce passage que les interprêtes modernes qui se sont avisés de critiquer ce savant homme.

Personne ne doit mieux connoître la signification et la propriété des termes hébreux que les Hébreux mêmes. Or tous les interprêtes juifs et rabins qui ont précédé Jesus-Christ conviennent généralement que leur langue n'a jamais eu et n'a encore d'autre terme pour désigner le verre que celui de *zekoukit*; et que ce mot ne signifie autre chose que le verre. Ils appellent des vases de verre *magé zekoukita.* L'usage du verre pour les fenêtres est à la vérité moderne, comme nous l'avons vu : mais l'usage des coupes de verre remonte aux premiers âges du monde. C'étoit une cérémonie essentielle des nôces chez les anciens Hébreux, de faire boire l'époux et l'épouse dans un vase de verre et de le casser ensuite.

L'étymologie que je viens de vous présenter prouve déjà l'antiquité du verre; car si Job, qu'on croit avec beaucoup de fondement avoir été contemporain d'Abraham, a connu le verre

(1) 28, v. 17.

avec son nom propre, on ne peut guère remonter plus haut, sans toucher au premier âge du monde.

Il est vrai que quelques interprêtes modernes, voyant que, dans ce texte de Job, le verre est mis à côté de l'or, ont traduit le mot *zekoukit* par celui de diamant. Mais ils auroient dû considérer que si le verre a perdu de son prix, aujourd'hui qu'il est devenu si commun, il n'en étoit pas de même dans ces anciens temps, où la fabrique du verre étoit encore peu connue; les vases de verre et de cristaux blancs étoient alors recherchés et estimés autant que les vases d'or. Le plus célèbre des interprêtes qui aient vécu avant Jesus-Christ, dit sur un texte du deuteronome (1), que nous expliquerons bientôt: *le verre blanc ne le céderoit point à l'or, si la matière n'en étoit pas fragile.*

Les Grecs appellent le verre *hualos* et *huelos*; ce mot vient de *huelis*, qui signifie le sable dont on fait le verre, et *huelis* vient du mot hébreu *hol*, qui signifie le beau sable en général, et en particulier celui dont on fait le verre.

Cette seconde étymologie montre que c'est des Hébreux que les Grecs ont appris la fabrique

(1) Jonathan, 33, v. 19.

du verre, et que les premiers l'ont connue de tout temps, puisque la matière dont on le fait, et par conséquent sa fabrique, se trouvent dans les premières racines de leur langue.

Un peu de réflexion suffit pour faire comprendre que l'invention de la fusion des métaux et celle du verre ont une même origine.

La première ou l'invention des métaux est généralement attribuée à Tubalcaïn, d'après ce passage de la genèse (1) : *Tubalcaïn qui malleator et faber in cuncta opera œris et ferri.* Mais comme l'original peut aussi signifier, et même plus proprement, que *Tubalcaïn enseigna à graver en cuivre et en fer*, il y a des savans qui prétendent que l'invention des métaux est antérieure à Tubalcaïn. Reimman dit dans son histoire anté-diluvienne (2) : *Avant Tubalcaïn, on ne gravoit les monumens que sur des pierres ; il enseigna la méthode de les graver sur le cuivre, sur le fer et autres métaux, pour les mieux préserver des injures du temps.* Aussi ne paroît-il pas probable qu'on ait pu entièrement se passer de métaux jusqu'à Tubalcaïn ; et puisque

(1) 4, v. 22.
(2) Sect. 1, s. 41, p. 39.

Caïn

Caïn étoit laboureur, il est naturel de penser qu'il connût l'usage du fer.

Mais quel qu'ait été l'inventeur de la fusion des métaux, que ce soit Tubalcaïn ou un autre; toujours paroît-il certain qu'on n'a pu voir la fusion des métaux sans voir en même temps celle du verre.

Celui qui d'une masse aussi informe, aussi grossière, aussi peu ressemblante à un métal que l'est un bloc de minéral sortant de la mine, obtint le premier, par le moyen du feu, un métal fusible, ductible et malléable, ne put pas ne pas comprendre la fusion et la fabrique du verre; puisqu'en fondant son minéral, il voyoit non-seulement le métal, dégagé des pierres qui le tenoient emprisonné, couler au fond de son fourneau; mais aussi les pierres et les scories du minéral, fondues en même temps, nager sur le métal en fonte, et se vitrifier ensuite par le refroidissement, lorsqu'il avoit fait couler son métal hors du fourneau. De-là, il lui étoit aisé de conclure qu'en employant des matières plus nettes, il obtiendroit une vitrification plus pure et plus belle, et qu'en prenant ces matières dans le temps même de leur fusion, il pourroit les mouler et les figurer comme il le jugeroit à propos.

La fusion des métaux et celle du verre paroissent donc deux arts inséparables et dépendans l'un de l'autre : la découverte de l'un est donc l'époque de l'origine de l'autre. Cette induction est autorisée par les étymologies précédentes ; il s'agit maintenant de la confirmer par des faits qui montrent que la fabrique du verre remonte à la plus haute antiquité.

Le premier est tiré de la bénédiction que Moïse donna aux enfans de Zabulon (1), où il dit : *Qui (scilicet Zabulonitæ) inundationem maris quasi lac sugent et thesauros absconditos arenarum*, selon la vulgate ; mais il y a proprement dans l'original : *abundantiam maris et thesauros reconditissimos arenæ.*

On doit plutôt regarder ces bénédictions que Moïse donne aux tribus comme des instructions sur les qualités du pays qu'elles alloient occuper, et sur les avantages qu'elles pouvoient en retirer, que comme des bénédictions proprement dites.

La tribu de Zabulon confinoit, du côté de l'orient, à la mer de Galilée, et du côté de l'occident, à la mer Méditerranée ; elle pouvoit donc jouir de l'abondance de la mer. Le patriarche

(1) Deut. 33, v. 19.

Jacob lui avoit promis le même avantage (1). *Zabulon in littore maris habitabit, et in statione navium pertingens usque ad Sidonem.*

Par *les trésors les plus cachés du sable*, tous les interprêtes juifs, tant anciens que modernes, entendent le verre. Ils regardent l'art de faire le verre comme une des trois bénédictions que Moïse promet aux Zabulonites. Cette tradition universelle des Juifs sur le sens de ce texte, ne peut guère s'expliquer que par l'effet que produisit l'avertissement de Moïse sur les habitans de ce pays-là, et ne doit s'entendre que des verreries qui y étoient établies de temps immémorial.

Il paroit en effet par tous les auteurs anciens qui ont écrit sur cette contrée que le sable de la rivière de Bélus, qui traversoit le pays de Zabulon, étoit le plus propre à faire de beau verre; que les Zabulonites comprirent très-bien le sens de cet avertissement de Moïse, puisqu'ils établirent dans leur pays des verreries qui ont été les premières qu'il y ait eu au monde; que cet art se communiqua de-là en Phénicie et en Egypte; que les verres et les cristaux qu'on y fabriquoit étoient les plus beaux qu'on connût

(1) Gen. 49, v. 13.

dans ces temps-là, et qu'ils conservèrent leur prix pendant plusieurs siècles, et même jusque sous les empereurs romains (1).

Ce verre étoit si estimé que sous l'empire de Néron on paya six mille sexterces pour deux seules coupes. Nous lisons dans Martial que les vases de ce verre étoient d'un très-grand prix, en comparaison de ceux qui se fabriquoient à Rome, et qu'il n'y avoit que les grands seigneurs qui pussent s'en procurer. L'art et le travail devoient être portés à un beaucoup plus haut degré de perfection dans ces anciennes fabriques; c'est ce qui ne contribuoit pas peu à augmenter le prix de la matière.

Ces faits, si je ne me trompe, expliquent infiniment mieux le texte du deuteronome que toutes les imaginations des commentateurs modernes. Je crois maintenant être en droit de conclure, 1°. que l'invention du verre est aussi ancienne que la fusion des métaux; 2°. que Moïse en connoissoit la fabrique, puisqu'il donna sur ce sujet des instructions aux Zabulonites; 3°. que ceux-ci la connoissoient aussi, puisqu'ils comprirent tout ce que Moïse vouloit leur dire

---

(1) *Voyez* Tacite, liv. 5, ch. 7. Pline, liv. 5, ch. 19; et Joseph, liv. 2, *de bello judaico*.

et se conduisirent en conséquence ; 4°. que ces verreries du fleuve Bélus sont les premières verreries considérables qui aient été établies ; 5°. que cet art s'est répandu dans les pays voisins, et qu'il a été connu en orient long-temps avant qu'on en eût la moindre connoissance en Grèce.

Au témoignage de Moïse, j'ajoute celui de Salomon, lorsqu'il dit (1) : *Ne intuearis vinum quando flavescit, cum splenduerit in vitro color ejus*, selon la vulgate ; mais il y a dans l'original : *Ne intuearis vinum quando rubescit, cùm splenduerit in poculo color ejus.* J'ai déjà remarqué que l'usage du verre pour les coupes remontoit à la plus haute antiquité. On en voit une nouvelle preuve dans ce passage. On se servoit au temps de Salomon de coupes de verre pour boire, et même de beau crystal blanc, au travers duquel on se plaisoit à voir pétiller le vin.

En se donnant la peine de fouiller plus exactement dans les anciens monumens, il seroit peut-être facile d'y trouver d'autres preuves de l'antiquité du verre. Mais celles que je viens d'exposer suffisent, je pense, pour confirmer ma thèse.

J'ai l'honneur d'être, etc.

---

(1) Prov. 23, v. 31.

DE JUSTINIEN ET DE SES LOIS (1).

L'HISTOIRE de Justinien est bien propre à fortifier le pyrrhonisme historique. Suidas, Procope, Agathias, ont parlé beaucoup et diversement de cet empereur ; tous leurs récits se contredisent, et rien ne conduit le lecteur à admettre ou à rejeter les uns plutôt que les autres. Ces historiens passionnés ne nous ont transmis qu'un amas confus de faits et de doutes, de dessous lesquels il semble impossible de parvenir à retirer la vérité. Justinien changea la jurisprudence de son temps, et tous les grands changemens éveillent la médisance. Il y a des hommes qui aiment aveuglément tout ce qui n'est plus, qui blâment la nouveauté précisément parce qu'elle est nouveauté ; et plusieurs voient avec raison, dans la destruction des abus, le renversement de leur fortune. Le peuple des légistes étoit nombreux ; l'inconstance du droit, causée par

(1) Morceau traduit de l'italien, et tiré du *Caffé*, ouvrage périodique très-estimable, dont on a déjà parlé.

la confusion des lois, étoit pour eux une source de richesses, et ils ne pouvoient voir de bon œil réduire à un seul livre deux mille volumes d'ancienne jurisprudence et tous ces senatus-consultes et ces édits de prêteurs, qui formoient, suivant Eunapius, la charge d'un grand nombre de chameaux (1). Justinien n'étoit pas le premier qui eût senti la nécessité d'une pareille réforme; Pompée, qui l'avoit commencée étant consul, l'abandonna par la crainte des frondeurs (2).

Cependant, comment retrouver le vrai dans des narrations toutes opposées? Pourquoi Procope a-t-il commencé par flatter Justinien dans ses premières histoires, pour le déchirer ensuite dans son histoire secrète? « Je n'aurois (3) pu, dit-» il, me cacher long-temps, ni éviter une mort » cruelle, si j'avois publié cette histoire. J'ai » souvent été forcé de me taire sur les causes » des événemens que j'écrivois ». Si vous lui demandez pourquoi il a écrit cette histoire secrète, il vous dit (4) « qu'il faut apprendre aux

---

(1) *Eunap. In vitá Ædes*, p. 92.

(2) *Isidor. Hisp. orig. L. V. cap.* 1.

(3) *Procopius, hist. arcana.*

(4) *Ibidem, versùs initium.*

» tyrans comment les traitera la libre postérité;
» que la religion veut qu'on censure un homme
» qui a emprunté son nom sacré pour usurper
» et pour envahir; qui fit consister la justice à
» faire toujours succomber les ennemis des prê-
» tres; qui confisquoit injustement pour donner
» injustement aux églises, et qui couvrant ses
» haines d'un prétexte pieux, dépouilloit et
» assassinoit saintement de légitimes et malheu-
» reux possesseurs ».

Il va plus loin encore, et l'appelle un *fléau envoyé du ciel*, un prince *tout occupé de tourmenter les peuples*, *qui ne fut rien avec constance, sinon cruel et avare*. En retranchant de ces expressions tout ce que l'animosité de l'auteur a pu ajouter à la vérité, il en reste assez pour soupçonner qu'il vécut dans des temps malheureux, et que Justinien fut trop redouté pendant sa vie, et trop haï après sa mort, pour qu'on pût écrire son histoire avec vérité.

Je laisse aux érudits le soin de concilier les contradictions dont les histoires de Justinien sont remplies; trop souvent la vérité s'échappe parmi ces citations infinies, qui grossissent les volumes sans enrichir l'esprit humain. Si l'on veut s'en tenir à des faits certains, on verra que Justinien a cruellement désolé la Palestine;

qu'il a persécuté les Samaritains sans faire un prosélyte; qu'il a fort mal compilé les lois anciennes; qu'il a partagé son trône avec une comédienne prostituée (1); qu'il ne se trouva jamais à une action de guerre; qu'il se mêla indécemment dans ces factions des bleus et des verds, qui, du théâtre et du cirque, avoient passé dans la ville et à la cour, et qui déchiroient l'empire. En réunissant ces faits avérés, ne connoît-on pas le caractère de cet empereur?

On ne peut s'empêcher de s'indigner quand on le voit se qualifier de *triomphateur toujours auguste*, et appeler ses *travaux guerriers* des combats où il n'assista même pas, et dont il daigne à peine partager l'éloge avec Narsés et le brave Belisaire. C'est à ces deux hommes que convenoient les titres qu'il se donne et qu'il entasse avec une emphase asiatique, *Allemannicus*, *Gothicus*, *Germanicus*, *Alonicus*, *Anticus*, *Vandalicus*, *Africanus*, *etc.* Mais tel est le sort de bien des grands, qui ne le sont que par leur place; leurs noms, qui ne devroient servir que d'époques, semblent usurper et engloutir la

(1) Thédora. *Voyez* sur cette princesse le passage de Procope, supprimé dans la traduction du président Cousin. *Menagiana*, 4e. *vol.*

gloire des grands-hommes que le hasard leur donna pour contemporains et pour sujets.

L'état misérable où l'armée de Justinien fut réduite feroit croire que son règne fut peu brillant, et que ses conquêtes furent le fruit d'une grandeur passagère. Il insulta Belisaire et eut la méchante politique de lui refuser les honneurs du triomphe que méritoit la défaite de Galimer, roi des Vandales. Rome dut en partie sa grandeur au faste des triomphes, qui, en flattant l'ambition des citoyens, les enchaînoient à la gloire de la république. Sans récompenses et sans honneurs, il se forme peu de grands-hommes, et la paresse naturelle anéantit les talens que n'éveille point l'espoir du bien réel ou imaginaire qui accompagne la renommée.

Depuis bien des siècles étoit éteint cet esprit de liberté qui avoit autrefois animé la Grèce. L'esclavage et l'avilissement avoient pénétré jusqu'au fond de ces ames autrefois si fières, et la superstition étoit venue y semer ses terreurs. Justinien pouvoit tout ordonner. Nous entreprendrons aujourd'hui d'examiner ses lois; nos lecteurs jugeront; mais il faut qu'ils déposent tout esprit de parti : c'est la grace que nous leur demandons en entrant en matière.

Cet amas de lois, monument d'une grande

entreprise mal exécutée, peut être comparé aux ruines d'un grand et informe palais. Justinien sut l'abattre, et c'est tout. Il ne suffisoit pas de réduire tous ces volumes en un seul, il falloit fixer des principes généraux. Et pourquoi recueillir dans les pandectes tous ces fragmens d'Ulpian et de Paul? Quel est ce respect, ce soin de transmettre à la postérité quelques décisions dans des espèces particulières? Un législateur qui, en créant un code, ne se borne point aux principes généraux, ne fera guère que former une vaste et inutile bibliothèque. Je sais que le législateur ne peut pas tout prévoir; mais je sais que les lois doivent embrasser le plus grand nombre de cas possibles.

Je suis bien éloigné de cette vénération stupide avec laquelle certains hommes parlent encore de Justinien. La plupart n'ont point lu ses lois, ou s'ils les ont lues et qu'ils y aient compris quelque chose, ils dissimulent leurs vrais sentimens, et aiment mieux profiter de la vieille idolatrie pour les lois romaines, qui les enrichit aux dépens d'une foule d'aveugles.

Tribonien, homme très-avare, au dire de Suidas, d'Armenopole, d'Agathias et de Procope, fut chargé de la compilation d'une infi-

nité de sénatus-consultes, de réponses des prudens, de constitutions impériales, qui avoient inondé l'empire depuis que des Romains avoient été chercher en Grèce les lois des douze tables. Le seul projet de réduire cette masse informe fait voir qu'on n'avoit point l'idée d'une législation salutaire; le système du gouvernement n'étoit plus le même; la république, changée en monarchie, dégénéroit en despotisme; des lois faites dans des situations si différentes ne pouvoient former, en se réunissant, qu'un amas d'absurdités et de contradictions. Cette frénésie de jurisprudence auroit paru, aux yeux d'un sage législateur, le plus indigne abus du pouvoir et l'aveu de la décadence et de la tyrannie.

Qu'un Tribonien vienne de nos jours à être chargé de réduire et d'abréger toutes les consultations, les commentaires et les traités qui ont paru depuis Justinien; croyez-vous que vous aurez un bon recueil de lois? Le cas où nous sommes est celui où se trouvoit l'Empire lorsqu'on réforma la jurisprudence. Peut-être avons-nous encore plus besoin de réforme. Nos livres de jurisprudence sont et plus nombreux et d'un plus gros volume; les anciens se bornoient à une pièce de parchemin qu'ils rouloient

en cylindre ; mais les modernes ont poussé leurs compilations jusqu'à l'*in-folio*.

Dix-sept personnes furent occupées pendant cinq ans à exécuter cette rédaction au nom de l'empereur ; dix-sept législateurs me paroîtroient difficiles à réunir dans un royaume assez vaste. Et comment en cinq années recueillir avec jugement ce petit nombre de principes qui surnageoient dans cette mer immense d'erreurs, de confusion et d'ignorance ? L'ouvrage se ressentit du soin qu'on y avoit apporté, et quand on voit les pandectes en contradiction avec elles-mêmes et avec le code, qui contredit à son tour ses propres textes, et les pandectes et les institutes, et les novelles qui contredisent tout, et jusqu'aux textes détachés qui se contredisent eux-mêmes dans leur propre teneur ; quand on considère enfin ce choc et ce cahos universel, on peut, ce me semble, sans être téméraire, soupçonner les dix-sept législateurs de n'avoir pas été trop sages. Le peu d'accord venoit en grande partie de ce que les anciennes sectes d'Attéius et de Capiton partageoient encore les légistes : schisme insensé, qui soumettoit au caprice et à l'obstination de quelques hommes, un des objets les plus intéressans pour la société.

Dans ces pandectes, on voit régner tantôt la raison, tantôt l'opinion; mais on ne peut donner le même éloge au code de Justinien, où sont rassemblés les édits des empereurs, depuis Adrien jusqu'à ce prince. Là, n'espérez plus de trouver l'antique majesté et cet enthousiasme patriotique qui vous élève et vous embrase en lisant les lois et l'histoire des anciens Romains; vous y verrez un peuple avili de longue main par les Tibère, les Néron, les Caligula, et à qui l'on donne, sous le nom de *lois*, des déclamations prolixes, pleines de ce mépris effrayant pour les hommes, qui s'accrut sans bornes, jusqu'à ce qu'on en vint à croire que des millions d'hommes etoient destinés à la félicité d'un seul.

Vous reconnoissez cet esprit destructeur dans une fameuse loi d'Arcade et d'Honorius contre les criminels de lèse-majesté.

« Quiconque sera entré dans une révolte avec » des soldats étrangers ou nationaux..... qui» conque en aura eu la pensée (car les lois pu» nissent également le crime et la volonté de » le commettre) sera puni de mort comme cri» minel de lèse-majesté, et ses biens acquis à » notre fisc. Quant à leurs enfans, notre clé» mence impériale veut bien leur laisser la vie,

» que le crime de leur père devroit leur faire » perdre, de peur qu'ils n'imitent son exemple; » mais ils seront déchus de toute hérédité ma- » ternelle et autre, sans pouvoir rien retirer » par le testament de qui que ce soit; ils seront » condamnés à la pauvreté, à l'infamie, et » écartés des honneurs et de tout serment légal, » afin que, dans les horreurs d'une pauvreté » perpétuelle, la mort soit leur espoir et la vie » leur supplice ».

Cette loi suffit pour montrer qu'on étoit tombé dans le vrai despotisme; un gouvernement modéré craint moins la révolte, et ne la punit pas si cruellement. Le mal étoit bien plus enraciné du temps de Justinien, de ce prince bien digne de son temps; il semble que la nature l'avoit destiné pour l'Asie, c'est à-dire, pour le despotisme, comme on le reconnoît à l'extravagante vanité avec laquelle il parle de lui-même dans ses lois; il ordonne *d'adorer son éternité*, et s'appelle *la bouche divine et le divin oracle*.

On ne consulta point dans ces lois les principes constans et généraux de la justice, qui sont cependant la base de toute loi utile. Tribonien et Théodora y eurent la plus grande part, comme on le voit par ses propres termes

de la novelle VIII : *De notre avis et du conseil de notre illustre épouse, nous ordonnons, etc.* Ses divins oracles étoient vendus, argent comptant, par Tribonien, homme qui, suivant Procope, aimoit à faire un profit illégal, et qui, suivant le besoin, cassoit ou forgeoit chaque jour quelque loi. Ainsi parle un illustre auteur contemporain; d'autres sont venus après mille ans faire l'apologie de Tribonien : on ne peut s'empêcher d'être surpris de voir ces modernes beaucoup plus instruits sur son compte que ceux qui vivoient avec lui.

Cette méthode sans doute étoit bonne pour enrichir Tribonien, et même l'empereur; elle pouvoit remplir les vues particulières de Théodora; mais on n'en devoit guère attendre un code qui fît la félicité des nations. Et ce sont-là pourtant ces lois saintes et vénérables, consacrées par le long respect des âges; il n'y a qu'un siècle qu'on allumoit encore des flambeaux lorsqu'on expliquoit le manuscrit de Florence, comme pour rendre un culte à la sagesse plus qu'humaine du législateur.

C'est ainsi que les hommes traitent des objets sur lesquels roule et repose tout l'ordre et le bonheur de leur vie; toujours les plus bizarres erreurs infectent de préférence les choses où l'erreur

l'erreur est le plus fatale. Cet animal raisonnable (qu'on appelle l'*homme*) est le jouet du sort; il raisonne à perte de vue sur l'astrologie et la cabale, et ne sait pas fixer la propriété flottante de ses biens; et pour comble de malheur, les plus grandes erreurs sont les plus respectées. Les lois romaines furent perdues et submergées dans cette inondation des peuples barbares, que la puissance romaine ne put enfin contenir dans les forêts du nord.

Ce ne fut qu'au douzième siècle que les pandectes furent retrouvées, à ce qu'on croit, à Melphes en Italie, sous l'empereur Lothaire II. Avec les pandectes renaquit tout d'un coup la fureur des commentaires; les doutes arrivèrent en foule à la suite des paratitles, des gloses, des traités, des conseils. Il devint facile de dépouiller son voisin au nom des lois, et difficile d'être un jurisconsulte. C'étoit le temps de la barbarie: les croisades avoient renversé l'occident sur l'orient; l'Europe étoit affoiblie par des émigrations immenses; le désordre et le fanatisme régnoient par-tout.

Nos pères rougirent de leur barbarie, et abandonnèrent peu-à-peu les lois saliques, gothiques et lombardes; peut-être même ce mépris fut porté au-delà des justes bornes; la jurispru-

dence romaine s'introduisit et fut reçue avec la plus stupide avidité, et l'on crut avoir fait une réforme, tandis qu'on ne faisoit qu'un changement. Les Accurse, les Barthole, les Balde, et une foule d'ignorans célèbres couvrirent l'Italie d'un déluge de gros volumes; et graces à notre sottise, ils sont encore respectés et se distinguent du moins par l'espace qu'ils occupent dans les bibliothèques.

Les subtilités des légistes accélérèrent la décadence, et, au milieu des livres de jurisprudence, nous nous trouvâmes sans lois. Quand on réfléchit sur ces commentaires, on voit qu'ils sont inutiles ou abusifs si le code est clair; que, si le code est obscur, ils ne remédient que foiblement au mal, et qu'il vaudroit mieux tout refondre ou tout abolir. C'est une vérité qui a frappé Justinien, ou celui qui écrivoit en son nom.

Dans le titre, *De Confirmatione Digestorum*, il défend tout commentaire, toute traduction qui ne seroit pas purement littérale. Il rappelle ce qui est arrivé au sujet de l'édit perpétuel des préteurs, lequel fut si parfaitement embrouillé par les commentateurs que les lois romaines sembloient renversées; et dans un autre endroit, après avoir redit les mêmes

choses, il ordonne que, lorsqu'il s'agira de décider entre l'équité et la loi, *inter æquitatem jusque interponere interpretationem*, on s'adressera directement à l'empereur.

C'est la plus salutaire des lois de ce prince, et la seule pour laquelle on s'est écarté d'une profonde vénération; mais au fond cette loi étoit impraticable à cause des antinomies, de l'obscurité et du désordre qui règnent dans les autres. La nécessité d'éclaircir se joignoit au plaisir de gloser; et quand il n'eût fallu qu'expliquer tout ce qui regarde les rites, les magistrats, les coutumes des anciens, ceux qui ont voulu travailler sur les pandectes trouvoient une belle occasion de disserter. Or, n'est-ce pas une chose bien étonnante qu'il faille que l'intelligence des lois soit réservée à un petit nombre de savans; qu'elles soient écrites dans une langue étrangère; que ces saints oracles de l'autorité publique, qui règlent les possessions et la conduite des citoyens, qui devroient être clairs et intelligibles pour chacun, puisque l'obligation s'étend à tous, soient une étude pénible, mystérieuse, inaccessible au vulgaire!

Dans la suite des temps vinrent le droit canon et les coutumes particulières. Il sembloit qu'on sentît le mal et qu'on n'osât y remédier

tout-à-fait; les nouvelles lois ajoutées aux anciennes formèrent un labyrinthe de jurisprudence.

Malgré tant de volumes, les lois écrites sont en petit nombre, et on y a substitué les traditions, que l'art d'imprimer nous conserve si aisément. Cette tradition, qui s'appelle la pratique, est dans un petit nombre de mains; elle participe de l'obscurité commune à tout le reste, et se conserve avec une sorte de mystère qui nuit beaucoup au progrès de la raison. On croiroit revoir l'ancienne Rome, où le collége des pontifes faisoit un monopole des actes légaux et réservoient pour les seuls pontifes la science des formules et des solemnités prescrites par les lois.

Une longue coutume a enfin aboli bien des lois romaines et municipales qui restent mal à propos dans les codes. L'inobservation des lois peut quelquefois être un désordre; souvent c'est un effort de la raison commune et un retour vers le bien; et je n'oserois croire que les bonnes lois pussent déplaire à tous les esprits: j'appelle mauvaises lois celles qui sont opposées au bien général. Comme elles contredisent le bonheur du plus grand nombre, il faut bien qu'elles perdent bientôt leur vigueur. Les lois justes sont celles qui ont pour but l'utilité la plus

étendue des citoyens : le nombre de ceux qui en éprouvent les bons effets exprime nettement leur degré de justice. Telles ne seront jamais les lois qui favorisent un petit nombre aux dépens des autres.

Dans les climats du nord, qui dans ces derniers temps ont passé si rapidement de l'obscurité à la gloire, un prince sage a employé deux illustres jurisconsultes à faire un code ; il a banni la cabale des praticiens. Trois petits vol. *in*-8°. ont suffi pour établir les fondemens de la tranquillité publique. Suivrons-nous un si bel exemple ? Un changement total dans la jurisprudence trouveroit peut-être de terribles obstacles. Il fallut que Pierre-le-Grand tuât de sa propre main plusieurs de ses sujets, obstinés à conserver leur barbe et leur long vêtement.

S.

LETTRE

SUR

LA TRAGÉDIE ANGLAISE,

INTITULÉE:

LA BELLE-MÈRE AMBITIEUSE.

LA *Belle-Mère ambitieuse* est une des meilleures pièces de Rowe, le poëte tragique que les Anglais estiment le plus après Shakespeare et Otway. Le succès de cette tragédie et la réputation de son auteur fournissent une nouvelle preuve de la différence du théâtre anglais d'avec le nôtre. L'art dramatique est de tous les arts celui qu'il est le moins possible de soumettre à des règles de goût fixes et universelles, indépendantes des temps et des lieux. Voici le sujet de la pièce:

UN roi de Perse, qui s'appelle *Arsace*, quoiqu'il n'y ait jamais eu de roi de Perse de ce nom, a deux fils, Artaxerce né d'un premier

lit, et Artaban qu'il a eu d'une Artemise dont il est devenu amoureux dans sa vieillesse et qu'il a épousée. Cette Artemise, l'un des monstres les plus dégoûtans que l'imagination anglaise ait jamais mis au théâtre, veut placer son fils sur le trône. Pour y réussir, elle forme le projet de perdre le prince Artaxerce et un certain Memnon, général fort attaché à ce prince, qui a beaucoup de crédit chez les Perses. Ce Memnon est un de ces insolens de théâtre, assez communs, mais qui n'a rien de cette grandeur qu'ont les insolens de Corneille. Artemise est secondée dans ses desseins par Mirza, vieux ministre, ennemi personnel de Memnon, et par Magas, grand-prêtre du soleil. Ce Mirza est un scélérat, sans remords, sans frein, sans honte, un vrai héros de la grève; Magas est un tartuffe atroce, bas et méchant. Artaxerce est un jeune homme emporté et même à-peu-près fou; il montre du talent pour ce que certaines gens appellent de la poésie; il ne parle jamais naturellement. Amestris, fille de Memnon, est tout-à-fait digne d'Artaxerce, qui en est amoureux et qui en est aimé. Artaban, autre étourdi sans caractère, est amoureux de Cléone, fille de Mirza; mais cette Cléone s'est malheureusement prise de passion pour le frère aîné.

La première scène du premier acte se passe entre Mirza et Magas. Celui-ci apprend à l'autre que le roi touche à sa dernière heure; il fait une longue description de la maladie du roi, tantôt en poëte de collége, tantôt en médecin de la faculté. Mirza trouve que le roi meurt trop vîte; on n'a pas le temps de préparer les moyens d'exclure Artaxerce de la succession. Après quelques plaisanteries sur les médecins, que Malouin ne trouveroit pas bonnes, ce Mirza expose très-bien ses projets ; il peint bien le caractère d'Artemise, qui gouverne despotiquement son vieux mari; il fait connoître son propre caractère, ses vues, sa haine pour Memnon, les causes de cette haine : il veut employer Magas à lui ménager une réconciliation normande avec Memnon, dans l'espérance qu'il pourra perdre plus sûrement ce vieux général, qui ne se méfiera plus de lui.

Scène deuxième.

La reine, qui vient sans qu'on sache pourquoi, s'excite, avec beaucoup de rhétorique, à devenir encore plus atroce qu'elle ne l'est naturellement. Après avoir parlé seule de ses desseins, elle n'a de véritable confiance qu'en Mirza; elle veut qu'il partage sa puissance et

celle du fils qu'elle placera sur le trône; elle veut que ce fils épouse incessamment la belle Cléone, la fille de Mirza; mais cette belle Cléone n'est point du tout propre au mariage; elle est fort mélancolique; elle se nourrit de larmes, et comme elle n'a pas de sujet de chagrin, elle pleure les chagrins des autres; elle aime la solitude, elle se retire souvent dans un bois, au bord d'un ruisseau, et là elle se fait conter des histoires tragiques, et alors elle pleure de tout son cœur. La reine assure Mirza qu'Artaban guérira la belle Cléone de son *spleen*; elle sort et emmène le grand-prêtre pour aller ensemble demander aux dieux la santé du roi.

Scène troisième.

Mirza, dans un petit monologue, laisse voir qu'il ne se fie pas trop au grand-prêtre; mais il saura l'engager malgré lui à le servir, et même le perdre lorsqu'il en sera temps.

Scène quatrième.

Artaxerce et Memnon, avec une suite nombreuse, viennent faire quelques imprécations contre Artemise, contre les prêtres, et sur-tout contre les ministres qui abusent de la foiblesse des vieux rois.

Scène cinquième.

Amestris arrive et propose au prince de Perse de mener avec elle la vie de berger, c'est la plus sure et la plus tranquille : Artaxerce répond par des lieux communs et des madrigaux ; ensuite ils se parlent d'amour dans le style de Pindare. Memnon sort pour aller donner on ne sait quels ordres. Artaxerce et Amestris, que la présence de Memnon ne gênoit guère, sont encore plus à leur aise ; ils se disent en cent façons, dont il n'y en a pas une de naturelle, qu'ils s'aimeront toujours, qu'ils triompheront de leurs ennemis, et qu'ils régneront ensemble.

ACTE II.

Scène première.

Magas, selon la parole qu'il en a donnée à Mirza, veut engager Memnon à se réconcilier avec le vieux ministre : Memnon en dit à-peu-près ce que la Fontaine dit d'un certain chat : *Chat et vieux, pardonner!* Enfin, Memnon voit le piége et ne s'y laisse pas prendre. On lui demande sa fille Amestris pour Artaban ; il répond qu'il la garde pour Artaxerce. *Artaxerce*, dit Magas! *il ne régnera jamais, il n'est pas*

digne du trône. Là-dessus, Memnon s'emporte; mais comme il a deviné le projet de Magas, et qu'il veut dissimuler avec ce grand-prêtre et ne point l'offenser, il se borne à le traiter d'hypocrite et de coquin. L'auteur, à cette occasion, ne manque pas de dire qu'un guerrier généreux ne sait point contraindre son caractère, lors même qu'il se le propose.

Scène deuxième.

La reine, Artaban, Mirza et Magas se parlent beaucoup d'Artaxerce et de Memnon, et ils n'en disent autre chose sinon que ce sont des étourdis fort dangereux. Les voici, dit Mirza; en effet, on entend le prince Artaxerce qui fait une prière à Oromase, le bon génie des Perses; cela n'empêche pas que, dans le cours de la pièce, ce prince et les autres acteurs ne s'adressent tantôt à Junon, tantôt à Diane, et à d'autres divinités grecques qui n'étoient guère connues dans Ecbatane. Le prince interrompt la pièce pour dire des injures à sa belle-mère, qui les lui rend bien. Memnon et Mirza se parlent comme des crocheteurs. Il sied aux grands d'être populaires; mais je ne sais s'il leur sied d'être peuple. Artaban et Artaxerce, qui sont prêts à se battre, finissent cette scène par un

serment de vivre en paix, et de garder du moins les apparences pendant la vie du roi.

Scène troisième.

Mirza et Magas sont restés sur la scène. Mirza est ravi du parti qu'ont pris les princes : cette trève sera favorable à ses intrigues. Magas parle d'une grande fête, pendant laquelle les travaux sont suspendus, les querelles oubliées, les haines dissimulées ; cette fête, dont il fait une description, ressemble assez aux saturnales des Romains. Mirza veut en saisir le moment pour faire massacrer Artaxerce et Memnon dans le temple du soleil : ce temple est à côté du palais de Mirza, et on passe de l'un dans l'autre par une porte inconnue. Le grand-prêtre a bien d'abord quelques scrupules de prêter son temple pour un assassinat, attendu qu'Artaxerce et Memnon sont toujours fort bien accompagnés ; mais Mirza lui démontre qu'ils ne seront pas les plus forts, et alors la conscience de Magas est tranquille.

ACTE III.

Scène première.

La scène est dans les jardins de Mirza ; Cléone y est couchée sur des fleurs ; on lui chante des

vers mélancoliques sur un ton de bergerie. Quand la chanson est finie, Cléone parle longuement de l'amour sans espérance qu'elle a pour Artaxerce, lequel aime la belle Amestris.

Scène deuxième.

Artaban qui venoit prendre l'air dans le jardin, y trouve Cléone; il l'entretient de la passion qu'il a pour elle; il lui demande ses faveurs; Cléone se retire en colère : il est vrai qu'Artaban la suit et qu'on ne sait ce qui va arriver.

Scène troisième.

Vous vous trouvez tout-à-coup dans le temple du soleil où Artaxerce vient d'épouser la belle Amestris; l'un et l'autre expriment leur joie avec plus de vivacité que de décence, et avec plus de poésie de collége que de vérité.

Scène quatrième.

Memnon vient se féliciter avec eux; le prince l'assure que, quand il sera roi de Perse, ils habiteront ensemble Sparte et Athènes. Artaxerce et Memnon sortent sans dire pourquoi, mais fort à propos, car la reine, Mirza et leur suite entrent dans le temple. Mirza promet à la reine

que tout ira au mieux, et en attendant on chante en l'honneur du soleil une ode pindarique qui n'a pas moins de dix-neuf strophes; elle est fort belle pour ceux qui aiment les odes. Artaxerce, Amestris et Memnon sont revenus, et Mirza, qui s'avise de regarder Amestris, s'avise aussi de prendre du goût pour elle; il n'en est que plus pressé de faire arrêter Artaxèrce et Memnon qui crient à l'injustice, au sacrilége, mais inutilement. Artaxerce qui se voit enlever Amestris par les satellites de Mirza n'est occupé que d'elle. On se dit beaucoup d'injures dans cette scène et avec beaucoup d'énergie, et il est toujours bon d'être énergique.

Scène cinquième.

Mirza termine cet acte par un monologue qui est énergique aussi; il y fait quelques réflexions sur l'amour. Qu'est-ce que l'amour? Un enfant qui perd son temps en fadeurs et en sonnets. Ce n'est point-là l'amour de Mirza; Mirza va droit au solide comme Bartolomée de Galéandi, ce qui est sans doute fort beau dans un vieillard.

Acte IV.

Scène première.

Vous êtes transporté dans le palais du roi;

Artaban y cause avec son ami Cléante, et il désapprouve beaucoup le plan de Mirza, mais c'est à cause des mœurs; un assassinat dans un temple peut exciter une sédition et corrompre les Perses. Il y a là de beau vers, s'il en peut jamais être où il n'y a pas d'à-propos.

Scène deuxième.

La reine vient joindre son cher Artaban; elle vient le féliciter; il va monter sur le trône, Arsace est mort, Artaxerce est dans les fers. Artaban répond que, quoiqu'Arsace ait été un grand roi, il étoit si vieux que ce n'est pas trop la peine de le pleurer; mais il faut s'occuper du soin de lui succéder, il faut montrer qu'on en est digne. Artaban ne veut pas acheter la couronne par une trahison; il veut rendre la liberté à son frère et puis le combattre, ce qui est bien vertueux. La conversation s'anime entre Artaban, la reine et Mirza, et cela dure longtemps.

Scène troisième.

Vous voici dans le palais de Mirza. Cléone en habit de page, une lanterne sourde à la main, dit à sa confidente comment elle prétend sauver le prince de Perse, et elle le dit dans le plus

grand détail ; en sorte que la belle scène que je traduirai bientôt manque son effet, parce qu'elle n'excite plus aucune sorte de curiosité.

Scène quatrième.

Nous voilà encore dans le temple du soleil; Artaxerce et Memnon y sont enfermés. Le prince de Perse se plaint fort de sa destinée; il craint d'être obligé d'obéir *à un cadet qui n'a pas encore de barbe au menton;* ce sont ses termes. Il regrète aussi de ne pas régner avec Amestris; on ne voit pas qu'il craigne pour sa vie, ce qui affoiblit encore la scène qui va suivre.

Scène cinquième.

Cléone entre dans le temple, une lanterne sourde à la main.

Cléone. — Le son de ces voix vient de ce côté..... C'est sûrement la voix de ce malheureux prince. Oh dieux qui l'entendez, vous lui refusez votre secours!

Artaxerce. — Ces ténèbres, cette obscurité profonde conviennent à la situation de mon ame; L'amour, la douleur, l'indignation m'agitent tour à tour. Oh dans quel cahos mon esprit est plongé!

Cléone.

Cléone. — Quel état pour Artaxerce, pour l'héritier du trône de Perse! On lui refuse une lampe chétive pour éclairer les ténèbres affreuses de cette voûte immense et sacrée..... Les esclaves, les assassins, les scélérats qui attendent le supplice, ne sont pas traités ainsi. (*Elle tourne sa lanterne vers Artaxerce et Memnon.*)

Memnon. — Ah! d'où vient ce rayon de lumière!

Artaxerce allant vers la lanterne. — Voici notre dernier moment; il va finir nos misères; il faut s'en réjouir, et le hâter s'il est possible.

Cléone. — Parlez bas, je suis de vos amis: puisse vivre long-temps le prince Artaxerce!

Artaxerce. — Malheureux qui entre pour me souhaiter tant de maux, laisse voir ton visage, et si tu as un poignard, tu peux le montrer sans crainte; nous demandons à mourir.

Cléone. — Jugez mieux de mes desseins, je viens vous rendre la liberté, la vie, le bonheur; je viens comme le ministre d'un dieu favorable. (*Elle tourne la lanterne sur elle-même et dit à part.*) Puisse mon cœur se calmer, et la rougeur de mon visage ne point me trahir!

Artaxerce. — C'est un jeune homme : oui, il est de la première jeunesse ; il rougit...... (*à Cléone*). Vous n'étiez point fait sans doute pour le vil métier d'assassin ; parlez, dites-moi qui vous êtes et d'où vous venez.

Cléone. — Ne cherchez point à connoître un secret peu important pour vous ; je suis jeune et condamné dès ma naissance à l'infortune : avant ce moment où je puis sauver le prince Artaxerce, je n'avois point senti le bonheur de vivre. N'en demandez pas davantage ; suivez-moi dans les détours où je vais vous conduire jusqu'à ce que vous soyez en sûreté.

Artaxerce. — L'embarras où vous jettent mes questions est pour moi un motif de vous en faire. Quoi ! ces satellites qui du soir au matin environnent le temple sont donc écartés ?

Cléone. — Ils ne le sont pas ; leur nombre même est doublé ; ils gardent tous les passages, excepté un seul qui conduit dans le palais de Mirza et par lequel vous pouvez vous sauver.

Memnon. — Mirza ! ce nom seul, ce nom maudit réveille en nous l'idée de notre perte, celle de la trahison, de la fourberie...... La liberté, la vie, notre salut pourroient nous venir

de Mirza ou de quelqu'un qui tînt à lui! Non, Artaxerce, crains plutôt que ce jeune homme ne soit l'instrument de ce traître! Mirza veut nous plonger dans un abîme plus profond. Peut-être quelqu'événement heureux qui nous est inconnu, quelque hasard alloit nous dérober à sa rage. Il lui convient de nous tirer de ce temple; restons prisonniers des dieux, et ne portons point les fers de Mirza.

Cléone. — Ah, quel soupçon funeste! que pourrai-je leur dire qui les détermine à se sauver, et me dispense de me découvrir!

Artaxerce en regardant Cléone. — Non, ces traits ne sont pas faits pour servir de masque à la perversité et à la perfidie. Dites-moi, jeune homme, êtes-vous de la maison de Mirza? Il faut que vous en soyez, puisque vous prétendez nous faire sauver à travers son palais, et si vous en êtes, pouvez-vous être favorable au malheureux Artaxerce, que ce scélérat a chargé de calomnies et couvert d'opprobres?

Cléone. — Je suis de la maison de Mirza, mais je n'ai jamais partagé sa haine. (*à part.*) Faudra-t-il avouer ma foiblesse, ô dieux!

Memnon. — Observez ce traître encore no-

vice, voyez comme il est embarrassé; il n'est instruit que depuis peu par le scélérat qui l'emploie; il n'a pas encore assez d'art pour bien servir le crime et cacher la fourberie; son maître est plus profond, il sait mieux combiner ses noirs projets; mais pense-t-il donc assez mal de notre esprit pour croire que nous nous laisserons séduire par un enfant! Si la fatalité a décidé le moment de notre destruction, prince, dites-lui que nous sommes déterminés à recevoir ici l'arrêt du sort.

Cléone à Artaxerce. — Ecoutez, prince, puisque vous soupçonnez que Mirza m'envoie pour vous tendre des piéges...., apprenez que je suis.... ô dieux! à quoi me réduisez-vous!... Je suis attaché à sa fille; un dieu touché de vos malheurs a excité la pitié dans le tendre cœur de la fille de Mirza; c'est de sa part que je viens vous rendre libres.... (*Elle pleure.*) Oh! je vous en conjure, daignez me croire.

Artaxerce à Memnon. — Voyez-vous qu'il verse des larmes?

Memnon. — Il y a long-temps que ses yeux en sont remplis; elles attendoient, pour couler, le moment où elles pourroient servir à confirmer ce qu'il vient de vous dire.

Artaxercé à Cléone. — La fille de Mirza, dites-vous! Je l'ai vue.... Vous êtes à son service? c'est elle qui vous envoie? Cette énigme est inexplicable.

Memnon. — Peut-être Mirza pense-t-il qu'une fille née de son sang peut partager avec lui le plaisir de la vengeance; il pense qu'elle peut souiller ses mains du crime et repaître ses yeux du spectacle de la mort; mais toi, l'instrument de ses desseins, retire-toi, et dis-lui que la destinée d'un prince ne sera pas le jouet d'une jeune fille.

Cléone. — Une puissance envieuse fait avorter mes desseins généreux; il ne me reste que la mort. Oh! puisse-t-elle du moins me mériter sa confiance!..... S'il pouvoit me croire et se dérober au sort qui l'attend! Oh quel tourment cruel, seigneur, de sentir que vos soupçons m'empêchent de vous sauver la vie! Votre chère Amestris ne forme pas pour vous des vœux plus ardens que les miens. Demain... à au lever du soleil.... la tribu barbare l'a résolu, vous serez à votre dernière heure. Fuyez, oh fuyez, je vous en conjure; puisse le dieu terrible, adoré dans ce temple, me priver à jamais de la clarté! puisse-t-il me rendre pendant ma vie le plus

malheureux de tous les êtres qu'il éclaire, et après ma mort le plus tourmenté des habitans des enfers, si j'ai pu avoir une autre pensée que celle de votre salut !

Artaxerce. — Non, je vois à présent les motifs et la noirceur de Cléone; j'ai dédaigné l'amour qu'elle prétendit avoir pour moi lorsque son père vouloit me la donner pour épouse; j'ai fait un choix plus digne de mon cœur, elle brûle de venger sa beauté méprisée.

Cléone. — Ah, seigneur, quelle injustice cruelle! Cléone respecte le mérite d'Amestris; jamais Cléone ne se flata de mériter votre cœur. Quittez cette pensée, ne flétrissez point la gloire de Cléone; elle adoroit en secret vos vertus; elle fait encore des vœux pour vous, quoiqu'assurée de son malheur; la plus cruelle de ses peines est de vous voir ces soupçons, sans lesquels elle vous auroit sauvé. Sans égard pour la fureur d'un père offensé, occupée de vous seul, elle m'a donné cette clé pour vous conduire à travers le palais de Mirza dans ces momens de la nuit où le sommeil ferme tous les yeux..... et si quelqu'un s'opposoit à votre passage, elle m'a ordonné de le frapper ainsi. (*Elle se donne un coup de poignard.*)

Artaxerce en la retenant dans ses bras. — O jeune homme, qu'avez-vous fait?

Cléone. — Je viens de vous donner la seule preuve qui me restoit à vous donner, que votre vie m'est plus chère que la mienne.

Memnon. — Je suis saisi d'étonnement et d'horreur; mon sang se glace dans mes veines.

Cléone. — Je vous en conjure à mon dernier moment, faites usage des moyens que vous avez de vous sauver : cette clé vous ouvrira le palais de Mirza; que tous les dieux puissent favoriser votre fuite, et lorsque votre ambition et votre amour seront couronnés, daignez vous souvenir avec pitié de la malheureuse Cléone.

Artaxerce. — Quelles idées terribles s'offrent à mon esprit! Seroit-ce elle? Est-il possible? O la plus infortunée....

Cléone. — Songez à ma réputation; ne me faites pas sentir la honte au moment de la mort; puissiez-vous oublier la haine que mon père eut pour vous, et vous souvenir seulement que j'ai souhaité, que j'ai mérité votre amitié.... il faut oser le dire, votre amour! Le ciel n'a pas voulu....

Artaxerce. — Oh! Comment vous faire sentir combien mon cœur reconnoissant est touché?

Pourquoi cette résolution cruelle ? pourquoi répandre à mes pieds un sang si pur? Je jure, divine Cléone, que j'oublierai pour vous les crimes de votre père, quoiqu'il veuille m'ôter le trône et la vie; daignez me regarder; vivez, vivez pour m'être aussi chère que moi-même.

Cléone. — Oh, que ces mots ont de charmes! qu'ils flattent mon cœur! Je le jure, il m'est plus doux de mourir que de vivre l'épouse d'un monarque; puisse le bonheur vous accompagner dans la paix et dans la guerre! Puissiez-vous être à jamais le favori des dieux et la joie des hommes! Je me sens affoiblir . . . . . . laissez-moi tomber dans vos bras. (*Elle meurt; Artaxerce et Memnon sortent du Temple.*)

ACTE V.

Scène première.

La scène est dans le palais de Mirza, qui dit à Magas que cette nuit même on va voir un beau tapage; Magas n'est pas tout-à-fait sans peur; mais, pour se rassurer, il va faire égorger les prisonniers du temple; Mirza lui souhaite bonne chance.

Scène deuxième.

Amestris erre dans le palais de Mirza. Ne daignerez-vous pas nous entendre, dieux toujours

justes, dit-elle! Car enfin vous ne vous réjouissez pas de nos malheurs, vous vous plaisez seulement à essayer notre foible vertu. Elle pleure ensuite sur le sort de son père et de son époux, qu'elle croit perdus.

Mirza, dans la scène suivante, vient, sans façon pour violer Amestris; il fait tout ce qu'il peut pour cela; je ne puis dire comment il s'y prend, parce que je ne sais pas comment le viol se joue sur le théâtre de Londres; quoi qu'il en soit, Amestris se défend à merveille, et dans le combat elle se rend maîtresse du poignard de Mirza et lui en perce le cœur; il tombe. Orchanès, l'un de ses satellites, arrive; Mirza le prie de lui amener Amestris, de la coucher à terre auprès de lui, afin qu'avant de mourir il la poignarde à son aise; tout cela s'exécute: arrive Artaxerce, qui ne manque pas de se tuer sur le corps de sa femme; Memnon se tue auprès d'eux; la reine et Artaban triomphent; Artaban se propose bien d'être un grand et bon roi. Cette tragédie a beaucoup réussi à Londres; je n'ai plus rien à dire.

Je suis, etc.

SAINT-LAMBERT.

TRADUCTION

DE

LA SECONDE NUIT D'YOUNG.

Ou suis-je? Uniquement apperçu de celui dont l'œil embrasse l'univers et me distingue dans l'immensité des êtres, étonné de la puissance qui, répandue dans toute la nature, frappe mes sens en ce moment des chants aigus de l'oiseau, sentinelle de la nuit et emblême de la trompette qui réveillera les morts au dernier jour, je me vois tout-à-coup arraché d'entre les bras du sommeil; dégagée de ses liens, mon ame s'élève à des pensées célestes.... Mais quoi! je sens couler mes pleurs.... Homme! où est donc ce courage qui seul te rend digne du nom d'homme?

Ignorois-je à quelles conditions j'ai passé du néant à l'être, et ne sais-je pas que, dès le moment de ma naissance, je fus destiné à lutter eternellement contre le malheur?

Changeons d'objet, ô Lorenzo! Elève ton ame à des méditations utiles!

Le prix du temps : la mort : l'amitié : les derniers momens de Philandre : voilà les objets dont tu dois t'occuper en tout lieu, en tout temps, à toute heure, et sur-tout pendant ces heures nocturnes, qui, revêtues d'un voile sombre comme celui de la mort, et silencieuses comme son empire, disposent à la mélancolie et aux larmes, tandis que la nature est ensevelie dans un tombeau momentané...

Notre vie, ô Lorenzo! est due à la sagesse, et n'est prolongée que pour nous donner le temps d'acquitter cette dette... Hâte-toi, la mort vient, elle frappe à la porte; si elle te saisit de sa puissante main, elle te liera des chaînes de l'inexorable éternité, et te livrera pour jamais à la vengeance, exactrice terrible des droits que la sagesse avoit sur toi et dont tu voulois la frustrer...

Plus volages que les hôtes aîlés des fôrêts, qui, pendant le printemps, raniment leurs frivoles concerts aux premiers rayons de l'astre du jour, nous ne sommes occupés que de vains amusemens. La vie est-elle donc un jeu? Que dis-je! la mort en seroit-elle un aussi?

Sors de ta léthargie, ô Lorenzo! le guerrier

reste-t-il oisif dans la chaleur du combat ? Tes ennemis armés t'environnent et t'attaquent ; l'éternité sera le prix de ta victoire ; et ton ame distraite court après l'amusement et la frivolité ! Bientôt nul art humain ne pourra te secourir ; bientôt tes esprits défaillans ne t'offriront de cette vie dépouillée de tous ses charmes qu'une image incertaine, confuse, semblable à celle des rivages et des cités, dont les brillans édifices semblent s'agiter, s'enfoncer et disparoître aux yeux du nocher infortuné, qui voit tout-à-coup la tempête pousser sa frêle barque au milieu de la mer prête à l'engloutir. Sera-ce alors que tu te répandras sur des objets de frivolité, alors que la terre et les cieux ne s'offriront à toi que comme un atôme nageant dans l'immensité ?

Tu te plains qu'il est des momens vides et qui surnagent sur l'océan de la vie, inutiles à ton bonheur, à ton être. En est-il pour qui sait marcher dans la carrière de la vertu ? Nos actes extérieurs peuvent à la vérité rencontrer des obstacles ; mais rien dans la nature ne peut assujettir notre entendement. Prends garde à tes pensées, ô Lorenzo ! car nos pensées sont entendues dans le ciel.

O temps ! ô trésor inestimable ! les sages de

tous les siècles ont connu ton prix. Où est l'homme qui, nourri de leurs écrits sublimes, a connu le véritable emploi d'une heure? Hélas! il est encore à naître.

Quel torrent impétueux nous entraîne dans la carrière de la vie, dans cette carrière que bordent des précipices d'où nos yeux se détournent avec effroi, et que termine le gouffre de la mort? C'est le temps, le temps qui ne fait briller à nos yeux le flambeau de l'existence que pour l'éteindre presqu'aussi-tôt; et cependant, insensés que nous sommes, plus accablés que ne l'étoit Atlas sous le poids du monde, nous gémissons sous le poids d'une heure! Serons-nous donc toujours errans sur la surface de la terre comme Caïn, esclaves fugitifs devant un tyran, qui est nous-mêmes.....? et lorsque la mort nous offre un asyle, nous la nommons cruelle!

Le temps, aux yeux du mortel qui ne voit qu'au travers des passions, le temps cache ses aîles; il ressemble à un vieillard décrépit qui se traîne dans l'éloignement avec lenteur; mais à peine est-il passé que l'on voit ses larges aîles déployées fuir plus vîte que les vents, et c'est en vain que surpris, consternés, nous tâchons d'arrêter sa course.

Cesse d'accuser la nature, ô Lorenzo! Pourquoi veux-tu qu'elle mesure ses faveurs à tes désirs? Le peut-elle, si tes désirs toujours renaissans sont insatiables? La nature n'est point avare; mais l'homme est prodigue. Nous dissipons le temps; nous n'en usons pas. Nous respirons, nous ne vivons pas. Vivre, c'est mettre à profit les momens de notre existence. Malheur à celui qui ne sait pas employer le temps et qui languit dans le sein de la paresse! L'occupation et le travail sont les véritables consolations de la vie: si l'ame n'est occupée, l'ame est en proie au plus cruel des tourmens, le tourment du repos.

Jusques à quand l'homme dans son ivresse luttera-t-il contre le grand plan de la nature? Ignore-t-il que se révolter contre elle, c'est se révolter contre la Divinité, contre lui-même?... Fuis, bourreau de notre être, disons-nous au temps; il fuit, et nous le rappelons. Epris de la vie, et prodigues de nos années, nous la regardons comme trop longue et trop courte: nous désirons et nous fuyons la mort. Il en est de l'ame et du corps comme de deux époux inquiets, qui ne peuvent ni vivre ensemble ni se séparer sans regret.

Jours consacrés à la vanité! jours brillans,

mais insipides! que vous êtes terribles quand vous n'êtes plus!... Que dis-je, vous ne passez jamais, et vous habitez toujours avec nous. L'ombre de chacun de nos jours se meut autour de nous comme un ange qui sourit ou comme une furie qui menace.

Le temps, qu'on ne possède qu'avec dégoût, qu'on ne perd qu'avec amertume, cet être impalpable et invisible est le seul bien qui soit propre de l'homme. Tout en nous appartient à la fortune : le temps seul nous appartient; et savoir l'employer, c'est arracher les aiguillons vénimeux et de la vie et de la mort; c'est suivre la nature dans les sentiers de la paix.

Etranger dans les cieux, le temps est né sur la terre, au moment où la parole de l'Être suprême enfanta l'univers : étincelle du feu de l'éternité, si sa clarté ne nous conduit, elle nous égare : aigle impétueux, les heures, les jours, les mois, les années qu'il fait naître soutiennent et précipitent son vol rapide vers le lieu de son origine, l'éternité; c'est-là qu'il trouvera le repos, lorsque le Tout-puissant ébranlera d'un coup-d'œil les sphères élancées de leurs orbites et les replongera dans le cahos éternel, leur antique berceau.

O vous! dont la parure le dispute à celle des

lys, lâches voluptueux que tout incommode, jusqu'au poids de vous-mêmes, qui voudriez que l'hiver produisît des roses, et que l'haleine molle et rafraîchissante du zéphir tempérât les ardeurs de l'été ; vous qui, pour satisfaire votre fastueuse délicatesse, épuisez les trésors de l'un et l'autre hémisphère ; vous qui regardez comme perdus tous les momens que vous ne dissipez pas, et qui emportés sur l'aîle des vains amusemens au travers de l'ennuyeux désert d'une seule journée, contentez quelques caprices sans jamais rencontrer de plaisirs : Lorenzos de notre âge, que deviendrez-vous, lorsque ces vaines ressources vous échapperont, et que vos regards, de quelque côté que vous les tourniez, *tomberont* sur les ombres de la nuit éternelle ?

Pendant qu'au doux murmure de nos passions, la conscience paroît dormir sur le myrthe et la rose, et laisser flotter les rênes de nos appétits désordonnés ; il est, il est à côté d'elle un secret accusateur qui, non-seulement tient compte de nos actions, mais de nos pensées, et en remplit son terrible journal. Espion subtil, il entend les propos de notre ame, il découvre l'aurore des projets de notre cœur, et démêle jusqu'au germe de nos iniquités. Semblable à l'inquiet usurier qui cache à ses héritiers son livre de crédit, il

il observe l'emploi que nous faisons du temps ; il écrit, sur des feuilles plus durables que l'airain, toute notre histoire jusqu'au moment où la mort doit la lire en notre présence, et en publier le jugement devant tous les mondes assemblés ; moment affreux où le coupable fera retentir les siècles infinis de ses longs et vains gémissemens.

Le temps fuit, la mort s'avance, le ciel nous rappelle, l'enfer s'entr'ouvre et menace..... L'univers est agité, la création souffre, tout est en mouvement... Au milieu de cette agitation universelle, se pourroit-il qu'il y eût un être dans la nature qui fût encore assoupi?... Oui, l'homme.... L'homme dort, lui dont le destin immense, irrévocable, éternel, n'est toutefois suspendu que par un cheveu frêle et tremblant au-dessus de l'abîme. C'est pour lui que tout se meut, et il dort comme si l'orage le berçoit... O Lorenzo, profitons des momens ; ils portent sur leurs aîles la céleste félicité : peut-être soupirerons-nous après un seul instant, quand les mondes entiers ne suffiroient pas pour l'acheter.

Qui commandera au jour de s'arrêter, au soleil de reculer son char? qui rappellera le destin fugitif pour lui arracher sa proie et nous faire rendre les heures qu'il nous a déjà distri-

buées? Toi, ô Lorenzo, c'est toi qui peux opérer ce prodige, rappeler le jour d'hier.

Le jour présent est le jour d'hier, revenu avec la puissance d'expier, d'effacer nos fautes : ce jour aura-t-il le même sort que ses prédécesseurs ? Périra-t-il follement comme ses frères aînés, et la clémence du ciel ne fera-t-elle que nous rendre plus méchans et plus coupables ?

Ce jour heureux, maître de notre destinée, indépendant du lendemain, anges, vous le connoissez : je le vois partir d'auprès de vous, le front ceint de gloire ; vous couvrez de vos aîles dorées cet heureux enfant de la prévision ; vous chantez en chœur le triomphe qu'il remporte sur le passé, et le jour d'hier se retourne pour le regarder en souriant. Homme ! si tes espérances ne se bornent pas au tombeau ; si, dédaignant la poussière où rampent tant d'ames abruties, la tienne s'élève sur ses aîles de feu et prend tout son essor, tu peux atteindre au plus haut des cieux, et là triompher sur des trônes d'où sont tombées les puissances éthérées, mais d'où tu n'auras jamais à craindre d'être précipité. . . .

Respecte-toi toi-même, et tu mépriseras le monde : et qu'est-ce que le monde ? Souvent la nuit, la nuit éternelle obscurcit l'éclat de notre

midi, et au milieu d'un festin enveloppe nos pensées du voile de la mort. O tombeau! habitation naturelle de l'homme, où demeure déjà la multitude! en parcourant tes alentours, nous soupirons, et pendant que nous soupirons nous sommes précipités dans tes ombres. Pleurer, être pleuré, voilà le sort de l'homme.

Lorenzo, la mort n'est pas éloignée; elle a déjà plané au-dessus de toi; ces heures qui te sourioient il n'y a qu'un moment, que sont-elles devenues? Elles se sont évanouies; elles ont disparu dans ce grand abîme qui dévore tout et ne rend rien; à peine offrent-elles à ton souvenir une image pâle et fantastique. Encore un moment, et l'univers sera dissous pour toi, le soleil s'obscurcira, et les étoiles tomberont en poussière....

Enlevés de dessus la terre par le souffle passager de la vie, comme la poussière par le vent de l'été, l'aîle légère d'un moment nous soutient dans les airs, mais bientôt elle nous laisse retomber, et nous augmentons la masse insensible du sol que nous foulons aux pieds, jusqu'à ce qu'il se détruise lui-même. Semblables à des fourmis, nous gravissons sur les ruines de la terre, jusqu'à ce que nous parvenions au sommet de la clémence ou de la rigueur, selon l'usage que

nous aurons fait de notre volonté, selon ce qu'aura décidé une heure et peut-être un moment. Comment l'ombre du cadran que nous avons sous les yeux ne nous frappe-t-elle pas aussi puissamment que ces traits écrits sur le mur, qui, au milieu d'un banquet nocturne, firent palir l'Assyrien ivre d'orgueil et de vin?.. C'est à toi, Lorenzo, que cette ombre adresse la parole; elle te dit: «Homme, on va t'enlever ton empire; tant que tu l'as possédé, il étoit plus vain que moi». Tel est son silencieux langage; tu n'as que faire de mages pour l'interpréter; ton sort est semblable à celui de Balthasar; l'ennemi est dans tes murs. L'homme renferme en lui la semence de la mort, la vie la fait éclore et sert d'aliment au meurtrier qui dévore enfin sa nourrice.

Mais, ô aveuglement! la vieillesse elle-même, la vieillesse expérimentée cache souvent sous un front sillonné de jeunes espérances. Nous fermons les yeux sur la perte insensible de la vie, nous la considérons comme une plaine unie, nous prenons un beau jour d'hiver pour le printemps; l'homme compte sur des années qu'il ne remplit pas; accablé du poids des ans, à peine croit-il être vieux et sur le déclin de la vie; il accumule des maux dont il comble la

mesure par l'abus de ses derniers momens.

O toi, dont l'esprit avoit pénétré tout ce qui mérite le nom de science ! Philandre! combien de fois nous nous sommes entretenus de pareilles réflexions pendant la chaleur de l'été, le long d'un ruisseau qu'agitoit le zéphir ! Combien de fois la morale a calmé la fureur de nos passions! Combien de fois, abrégeant les nuits glacées de l'hiver par de douces disputes, nous avons tiré de sa retraite profonde la vérité solitaire !

Lorenzo ; connois-tu quel trésor c'est qu'un ami? L'abeille tire des fleurs odoriférantes le nectar exquis ; l'homme recueille de l'amitié la sagesse et le plaisir. Quand la félicité céleste vient visiter la terre, cette divinité se choisit un sanctuaire pour se consoler de l'absence du ciel ; et ce sanctuaire est le sein d'un ami. C'est là que les cœurs vont au-devant des cœurs, et que réciproquement enchantés ils goûtent le plus parfait bonheur ; mais garde-toi, Lorenzo, de la fausse image de cette félicité... La racine de la vraie amitié c'est la vertu, et de tous les fruits qu'elle porte et qu'elle cueille, le plus beau, sans contredit, c'est l'émulation de la vertu.

Ainsi chantoit Philandre : les anges dont le bonheur consiste en grande partie dans l'amitié,

les anges prêtoient l'oreille à ses chants. Hélas! qu'est devenu ce front serein, cette sensibilité profonde, ce cœur sublime qu'avoit mûris l'amitié à côté de moi pendant l'espace de vingt étés? Philandre n'est plus, et je l'aime encore plus que jamais. Tel que ces oiseaux qui ne déploient qu'en s'élevant dans les airs l'or et l'azur de leur plumage, le bonheur ne brille jamais de tant d'éclat que lorsqu'il s'envole loin de nous..... Comment se peut-il que la mort du juste, cette chûte humiliante, et ce triomphe éclatant de l'homme, n'ait jamais éveillé la verve d'aucun poëte, soit ancien, soit moderne? Ce sujet demanderoit à la vérité un pinceau plus qu'humain. Ce seroit aux anges qui y assistent à le décrire, oserai-je donc entreprendre de chanter la mort de mon ami? Oui, sa gloire et mon cœur me l'ordonnent; mais d'où vient que je suis pénétré d'étonnement et d'horreur? Mon ame enveloppée d'une obscurité plus profonde que l'obscurité qui règne dans une forêt impénétrable, semble se promener au milieu des ruines d'une ville immense, et à la sombre lueur des lampes qui éclairent les tombeaux, (tristes palais des rois qu'ont enfin abandonnés les flatteurs!), elle croit appercevoir l'autel sacré de la nuit. La religion

m'ordonne de pénétrer plus avant. Interdit, j'hésite et j'entre d'un pas tremblant dans le temple.... Qu'est-ce que j'apperçois? Est-ce le lit d'un mourant? Non, c'est le sanctuaire où Philandre se revêt de l'immortalité. . . . . .

La vertu, la vertu seule conserve encore de la majesté au lit de la mort : plus ce tyran menace, plus l'homme vertueux est grand. Que ce tyran s'est montré cruel à ton égard, ô Philandre! Sans te donner aucun avis; il t'a brusquement précipité du midi de tes années; il t'a étendu sur un lit de douleurs; il t'a séparé de tout ce qui t'est cher; il t'a montré la terreur de la foible nature, le frissonnement de l'orgueilleuse raison, l'obscurcissement du soleil, le tombeau ouvert, et ce qu'il y a de plus affreux encore.... le silence d'un ami.

Mais au milieu de ce naufrage de la nature, quels rayons de joie étinceloient comme la lumière des étoiles au travers des ombres de la nuit? C'étoit une tranquillité plus qu'humaine; ce n'étoit plus un foible et fragile mortel.... Nous voyions la divinité le soutenir à son heure dernière, et son heure dernière honorer en quelque sorte la divinité. Inondés de larmes de douleur et de joie, nous le considérions avec étonnement. De même que les rayons du soleil

brillent sur la hauteur des montagnes pendant que les vapeurs qui s'élèvent et les ombres qui descendent couvrent de brouillards les vallons et les plaines, ainsi, loin des nuages du doute et des ombres du désespoir, Philandre éleva majestueusement sa tête dans ce moment funèbre que l'horreur accompagne, et qui nous égale à la plus vile populace... Une douce paix, l'espérance céleste et l'humble joie le couvrirent de leurs rayons et lui présentèrent la couronne des cieux.

Par M. DE BISSY, *l'un des quarante de l'Académie française (aujourd'hui membre de la seconde classe de l'Institut).*

ESSAI
DU COMTE ALGAROTTI,
SUR
L'ACADÉMIE DE FRANCE
ÉTABLIE A ROME.

Les temps modernes n'offrent point de souverain, et peut-être n'en a-t-il point existé dans les temps anciens, à qui les sciences, les lettres et les arts doivent autant qu'à Louis XIV. Mais, parmi les établissemens fondés en faveur des bonnes études par ce monarque, qu'on pourroit appeler l'Hercule musagète de son royaume, soit qu'on considère la qualité des élèves, soit qu'on fasse attention à la grandeur des récompenses, soit enfin qu'on envisage la noblesse de l'objet, l'académie instituée à Rome, et connue sous le nom d'académie de France, mérite sans contredit d'occuper le premier rang. C'est sur-tout aux vues et aux conseils du cé-

lèbre le Brun que la France est redevable de cette belle institution. Les Romains se rendoient autrefois à Athènes pour y puiser le goût de l'éloquence et de la philosophie : ce peintre crut, avec raison, qu'aujourd'hui les Français, pour s'instruire dans les beaux arts, devoient se rendre à Rome où les ouvrages des Michel-Ange, des Raphaël, des Dominiquin, et principalement des anciens, enseignent d'une manière bien plus énergique et plus utile que ne peuvent le faire les préceptes et la voix des plus savans maîtres.

L'académie royale de peinture de Paris choisit donc tous les ans un certain nombre de ses meilleurs élèves qu'elle envoie à Rome où, entretenus par le roi et dirigés par un professeur habile, ils achèvent leurs études et travaillent à perfectionner leurs talens. Depuis le Brun jusqu'à nos jours, cet établissement, loin d'éprouver la moindre contradiction, n'a rencontré que des éloges. Mais aujourd'hui il ne tient pas à quelques Français, honteux peut-être d'avoir à passer les monts pour devenir bons peintres et bons architectes, comme d'autres le sont d'avoir à traverser les mers pour devenir bons philosophes, qu'on ne détruise un des plus beaux monumens que la main des mo-

narques ait jamais consacrés à la gloire et à la perfection des arts.

On veut bien accorder à l'Italie la gloire d'avoir ranimé les lettres, d'avoir produit des grands hommes en tout genre, et d'avoir eu tous les peuples pour disciples comme tous les peuples l'ont eue autrefois pour souveraine; mais on ajoute que depuis que les arts ont été transplantés en France, ils y ont jeté d'assez profondes racines; que dans un siècle aussi philosophique que le nôtre, il est honteux de se laisser dominer par des opinions populaires; qu'il est temps de renverser les vieilles idoles de la prévention et de l'autorité, et de faire cesser un hommage qu'on rend moins au mérite qu'au nom des étrangers. Jouvenet et le Sueur n'ont jamais vu l'Italie, ils n'ont pas laissé d'exceller dans leur art. D'ailleurs, on ne manque pas de bons modèles en France; on y possède un grand nombre de tableaux des meilleurs maîtres, ainsi que de statues antiques dont l'étude suffit pour élever le talent à toute sa perfection.

Ces raisonnemens, d'autant plus propres à séduire qu'ils flattent davantage le plus puissant des préjugés, le préjugé national, méritent d'être discutés et approfondis.

Premièrement, ceux des Français qui regardent aujourd'hui le voyage d'Italie comme absolument inutile pour les jeunes artistes, n'ont que deux hommes à citer qui soient devenus grands peintres sans jamais avoir passé les Alpes. Mais pourquoi les jeunes gens devront-ils suivre l'exemple de ces deux hommes seuls, plutôt que celui de le Brun, de Mignard, de le Moine, et sur-tout du Poussin, qui, retournant à Rome, dit qu'il se hâtoit d'aller regagner tout ce qu'il sentoit bien qu'il avoit perdu pendant son séjour en France (1) !

En second lieu, je suis fort éloigné de regarder Jouvenet comme un grand peintre. Sa couleur est jaunâtre; il n'y a point de choix dans son dessin, ses compositions sont laborieuses et sans verve ; on remarque dans ses figures ce maintien et cette attitude propre des personnes élevées en France, et non cette grace naturelle qui est de tous les pays et de tous les temps; enfin, Jouvenet est tellement maniéré que ce seroit absolument tourner le dos à la nature et au vrai que de le prendre pour modèle. Quant à le Sueur, il est vraiment digne

(1) Raccolta di lettere sulla pittura, t. 1, p. 229, à Rome, 1754.

de sa grande réputation. Ce peintre marcha sur les traces de Raphaël, à l'aide d'un petit nombre de tableaux de cet inimitable artiste, et sur-tout des estampes gravées d'après ses ouvrages; mais si, pour avoir puisé dans de simples ruisseaux, le Sueur est parvenu à faire tant d'honneur à son art et à sa patrie, à quel degré de perfection ne se seroit-il pas élevé s'il se fût abreuvé dans les sources mêmes, si son génie eût été soutenu, enflammé par le spectacle des ouvrages immortels du vatican !

Troisièmement enfin, ces génies extraordinaires, à qui la nature a libéralement accordé ce qu'elle ne vend au reste des hommes qu'au prix de l'étude et du travail, peuvent-ils servir de règle et d'exemple? Parce que le Corrège, sans avoir vu les ouvrages des Grecs, sut donner à ses airs de tête une grace inexprimable, faudra-t-il en conclure que les momens qu'un peintre donne à l'étude de l'antique, sont des momens perdus? Quelqu'un s'est-il jamais imaginé qu'il ne falloit pas expliquer Euclide aux enfans, parce que Pascal enfant parvint à résoudre, par lui-même et sans maître, plusieurs théorêmes de géométrie?

Il faut donc avouer que, si la science qui

réunit la bonté du précepte et la force de l'exemple, est nécessaire à l'artiste, les jeunes peintres français ne peuvent se dispenser de voyager en Italie. Là tout appelle et instruit l'œil du peintre, tout y réveille son attention; c'est sur-tout pour ceux qui cultivent les beaux arts que l'Italie est, pour se servir de l'expression d'Addison, une terre classique. Il y a de beaux morceaux de sculpture en France, mais on peut affirmer qu'on n'y en trouve point de la première classe, point de ces statues que nous appelons *préceptives*, telles que l'Apollon, l'Antinoüs, l'Hercule, le Gladiateur, le Faune, la Vénus, etc. Ce royaume possède, à la vérité, un beaucoup plus grand nombre de tableaux de nos meilleurs maîtres, mais qu'on n'imagine pas que les jeunes peintres français puissent en retirer autant de profit que des ouvrages qu'ont produits ces mêmes maîtres en Italie. C'est dans les grandes machines, dans ces entreprises publiques et durables, exécutées par les peintres au fort de leur manière, lorsqu'ils cherchoient à se distinguer dans leur propre pays, et qu'ils avoient à lutter contre des rivaux également nombreux et redoutables, c'est-là qu'il faut les voir et les étudier, comme il faut juger du mérite des architectes par les monumens publics,

où, dit Vitruve, les beautés et les défauts demeurent éternellement.

Il faut voir, par exemple, le Tintoret aux écoles de Saint-Roch et de Saint-Marc de Vénise, dans la bibliothèque publique, à la chapelle Contarini et au palais Toffeti; le Titien, à Saint-Jean et Saint-Paul, dans le célèbre tableau de saint Pierre martyr, et à l'école de la Charité; le Bassan, dans la nativité qu'il a peinte pour sa patrie; le Guerchin, à Cento, dans l'apparition du Christ à la Vierge; le Barroche, à Urbin et à Pezzaro; Paul Veronèse, à Saint-Zacharie, à Saint-George de Venise, à la *Madona del Monte* de Vicence; le Corrège, à Parme, et sur-tout dans cet admirable tableau que le goût éclairé de l'Infant duc de Parme a conservé à l'Italie. Les Carrache ont déployé la force de leur génie et la grandeur de leurs talens dans la galerie Farnèse, et dans saint Michel *in bosco*; le Dominiquin, dans les églises de Rome; Raphaël et Michel-Ange, au vatican, lorsque ces deux peintres-poëtes se disputoient l'admiration de l'univers. Celui qui prononceroit sur le mérite de le Brun, d'après les tableaux qu'on peut avoir de ce maître en Italie, seroit justement repris par les Français qui le renverroient à la galerie de

l'hôtel Lambert, ou à celle de Versailles, peinte par cet artiste lorsqu'il avoit pour concurrent le Sueur, et qu'il disputoit la palme à Mignard.

Mais, dira-t-on, pourquoi ne pourroit-on pas étudier, sur les estampes, les plus beaux ouvrages de Raphaël et du Titien, comme on étudie, sur le modèle, les statues antiques?

Je réponds à cela que l'estampe, quelque habile qu'ait été la main qui l'a gravée, ne sauroit représenter fidèlement le tableau; on peut bien y exprimer les attitudes et les contours des figures, les airs de tête jusqu'à un certain point, la composition et le tout ensemble de l'original; mais qu'y devient la morbidesse des chairs, la fraîcheur des teintes, en un mot la partie la plus enchanteresse de l'art, la magie du coloris? D'ailleurs, peu de maîtres italiens ont eu le bonheur d'être gravés par les Audran et par les Edelinck; le burin savant d'Augustin Carrache n'a reproduit qu'un très-petit nombre des ouvrages du Barroche, du Corrège, du Tintoret et de Paul Veronèse; il s'en faut bien que Marc-Antoine ait gravé tous les grands morceaux de Raphaël, pendant que Badalocchi et Lanfranc ont défiguré les loges du vatican. Combien de volumes d'estampes qui ne valent pas mieux que la prose, à laquelle Catrou et l'abbé

l'abbé de Marolles ont réduit les vers de Virgile !

Les architectes paroîtroient plus fondés à prétendre qu'ils n'ont besoin que de l'estampe, parce qu'en effet c'est sur-tout de la justesse des mesures qu'ils s'occupent. Mais quand on y fait bien attention, on trouve une grande différence entre la représentation d'un édifice, telle qu'on la donne dans les estampes, et la vue de ce même édifice ; il arrive même souvent que si l'architecte ne réfléchit pas à tous les effets que doit produire le relief, sur-tout dans l'endroit d'où le bâtiment doit être vu, ce qui paroit très-beau dans le dessin devient difforme dans la pratique. De plus, il semble que l'exactitude rigoureuse et extrême n'est pas moins rare parmi les hommes que le goût exquis et parfait : il est peu d'ouvrages de ce genre où l'on ne trouve des erreurs ; mais quand ils seroient tous fidèles, combien de monumens modernes en Italie que le burin n'a point encore fait connoître ! Où sont les estampes des portes magnifiques dont Falconetto embellit les murs de Padoue ; du beau palais de Lugiano, que fit construire le célèbre Cornaro ; de celui du *T*, à Mantoue, où la magnificence va de pair avec l'élégance ; de l'intérieur du dôme,

du temple de Saint-André et du clocher de Sainte-Barbe dans la même ville; de la sacristie de l'église de la charité à Venise, par le célèbre Palladio; de la chapelle des Pélerins à Vérone (1); de la bibliothèque de Saint-Marc, par Sansovin, et d'un grand nombre d'autres édifices qui, bien qu'ils n'aient pas le degré de beauté et de perfection qu'on remarque dans les premiers, ne laissent pas de mériter les regards et l'attention des jeunes architectes?

Je voudrois que pour l'avancement et les progrès des arts, l'académie française de Rome envoyât à Florence, à Bologne et à Venise des espèces de colonies, dont le directeur, subordonné à celui de l'académie établie à Rome, veilleroit aux études des jeunes élèves et régleroit leur séjour dans ces différentes villes proportionnément au besoin qu'ils auroient d'y rester pour perfectionner leur talent.

Nous ne pouvons nous empêcher d'applaudir à l'idée de M. Algarotti; il n'est pas douteux que l'établissement de ces colonies ne procurât les plus grands avantages à l'art et aux artistes; d'ailleurs, l'Italie ne renferme rien dont le roi

(1) Le marquis Maffei en a donné une estampe dans sa *Verona illustrata*.

ne pût avoir les dessins ou les plans dans sa magnifique bibliothèque, et la distribution qu'on feroit des copies des plus beaux tableaux italiens dans les églises du royaume étendroit le bon goût, des Alpes jusqu'aux Pyrénées, de l'une à l'autre mer, dans les provinces les plus éloignées.

Après avoir présenté la substance de l'ouvrage de M. Algarotti, et rendu justice au zèle toujours éclairé avec lequel il parle des arts, nous croyons devoir l'assurer que la France est fort éloignée de penser à détruire un des plus beaux établissemens qui aient jamais existé; mais M. Algarotti a moins voulu sans doute nous attaquer sur un projet dont il sait bien que nos n'aurons garde de nous occuper, qu'il n'a cherché l'occasion d'exposer et de faire valoir les richesses que renferme sa patrie. Ce motif est très-louable; il est beau d'être jaloux de la gloire de sa nation; le même sentiment nous anime, et ne nous permet pas de dissimuler à l'auteur notre surprise, sur le jugement qu'il porte de l'illustre Jouvenet. La couleur de ce peintre, dit-il, lui déplaît, parce qu'elle lui semble jaunâtre. Il se seroit énoncé avec plus de justesse, s'il eût dit qu'elle manque de cette fraîcheur qu'ont mise dans leurs carnations ceux

d'entre les peintres qui, plus circonspects et plus fidèles imitateurs de la nature prise au propre, ne se sont point abandonnés, comme Jouvenet, aux saillies rapides d'un génie impatient de toute espèce de gêne, et sur-tout de celle à laquelle assujettit une imitation littérale des objets, si l'on peut se servir de ce terme. L'imagination, ce dangereux guide, ne voit point les objets tels qu'ils sont, mais tels qu'elle se les figure; dominé par cette faculté fougueuse, Jouvenet n'a pas mis une extrême pureté, ou pour mieux dire, une extrême finesse dans son dessin; mais pour ce qui regarde la solidité et la fierté, il est constant que personne n'a connu mieux que lui la véritable enchassure de toutes les parties qui entrent dans la charpente du corps humain, et n'en a fait un meilleur usage. On seroit plus fondé à lui reprocher de n'avoir pas observé avec assez d'attention, dans ses tableaux, les règles austères de la perspective. Uniquement occupé à lier des grouppes et à former une chaîne de figures qui produisissent un tout-ensemble imposant, Jouvenet négligea trop de se rendre raison à lui-même des places qu'il assignoit à chacune de ses figures dans ses vastes compositions. Qui voudroit en lever rigoureusement les plans les trouveroit souvent

éloignées des unes des autres à des distances énormes, tandis que l'intention du peintre a été de les tenir rapprochées et presque côte à côte. Cette faute, qui est inexcusable, n'est que trop ordinaire aux peintres qui entreprennent de grandes machines et qui visent aux grands effets; et M. Algarotti, qui juge si sévèrement les ouvrages de Jouvenet, se trouveroit bien embarrassé s'il lui falloit justifier sur ce point un de ses compatriotes, qu'il regarde avec justice comme une des lumières de l'école Vénitienne : ce peintre est le célèbre Tintoret. Ce n'est ni par droit de représailles, ni pour affoiblir l'estime que s'est acquise si justement ce grand artiste, que nous faisons cette remarque. Nous voulons seulement faire sentir à M. Algarotti la nécessité d'user d'un peu plus de ménagement envers les hommes d'un mérite supérieur, et lui montrer que les plus habiles maîtres présentent des endroits foibles, sans cesser pour cela d'être de grands hommes. Il voudra bien aussi nous permettre d'opposer Jouvenet, qu'il veut opprimer, à ce même Tintoret, qui, s'il en étoit question, épuiseroit ses éloges; ou plutôt de comparer ces deux peintres l'un à l'autre, et de faire voir qu'ils ont eu les mêmes qualités et les mêmes défauts.

Tous deux se sont distingués par une égale force de génie. Ils ont eu une marche très-fière et très-impétueuse : rien ne les arrête dans leur course ; leurs compositions font un fracas terrible ; et pour nous renfermer dans les seules productions du peintre français, il y règne une chaleur et même une sorte d'enthousiasme qui ne s'accordent nullement avec cette incertitude et cette difficulté d'enfanter que lui prête son censeur : aussi de toutes ses imputations, celle-ci est-elle, à notre avis, la plus injuste. Son dessin, nous en convenons, n'a ni l'élégance, ni le coulant, ni la pureté de l'antique; mais celui de Tintoret s'en éloigne tout autant, et ne laisse pas d'être admirable, en ce que ce peintre y a mis du goût et de la fermeté, et qu'il a su donner de l'action et du mouvement à ses figures: Jouvenet ne lui cède en rien sur ce point; et s'il n'a pu parvenir à faire des têtes gracieuses, le Vénitien n'y a pas mieux réussi : preuve que la grace n'est point, ainsi que l'avance M. Algarotti, de tous les pays et de tous les temps; c'est un don du ciel qu'un très-petit nombre d'artistes ont eu en partage : celui qui n'a pas eu le bonheur d'en être favorisé et qui sent, au contraire, l'impossibilité de se l'approprier, seroit blâmable s'il s'opiniâtroit à l'acquérir par

la voie de l'étude. Il vaut mieux en ce cas suivre l'exemple de Tintoret, se livrer à son penchant, se contenter de donner à ses têtes des caractères qui, s'ils ne sont pas pétris de graces, sont au moins convenables au sujet et propres à y jeter de l'intérêt. M. Algarotti croit trouver dans ceux que Jouvenet a employés un goût de terroir. Cela s'entend; il ne s'exprime ainsi que par mépris pour notre école, mépris que les Italiens sucent avec le lait. Plus équitables que lui, nous savons rendre justice à ses compatriotes; nous les regardons comme nos maîtres; nous accorderons sans difficulté la préférence aux peintres qui auront représenté la nature sans manière, dans toute sa naïveté et parée de toutes ses graces; aussi, quand il faudra régler les rangs, assignerons-nous à Raphaël la première place; mais nous aurons soin en même-temps d'en conserver une distinguée pour ceux qui, par d'autres moyens, auront trouvé l'art de nous émouvoir et de nous charmer; nous estimerons ce qui sera estimable, et malheur à nous si nous cherchons jamais à déprimer les talens.

A.

RÉFLEXIONS
SUR
LA TRAGÉDIE GRECQUE.

C'EST à l'amour de la liberté, ou plutôt à la haine de la tyrannie, que la tragédie grecque dut son existence. Nous en trouvons la preuve dans le dialogue de Platon, intitulé *Minos*. Ce philosophe y introduit un personnage qui fait à Socrate la question suivante : *Pourquoi est-on généralement persuadé que Minos fut un roi cruel et barbare ?* Pour la même raison, répond Socrate, qui doit vous engager, vous et tous ceux à qui leur réputation est chère, à redouter le ressentiment des poëtes, et à vous bien garder de les avoir jamais pour ennemis. C'est sur-tout à cette classe d'hommes qu'il appartient de créer et d'éterniser et la louange et le blâme. Minos fit une grande faute en déclarant la guerre aux Athéniens ; devoit-il ignorer que la ville d'Athènes abondoit en savans hom-

mes, et sur-tout en poëtes? Ce n'est, ajoute-t-il, ni Thespis, ni Phrynicus, qui ont créé la tragédie, c'est parmi nous qu'elle a pris naissance; elle est l'ouvrage de nos aïeux qui, pour se venger du tribut que Minos exigeoit d'eux depuis long-temps, la firent servir à flétrir le nom et la mémoire de ce sage monarque.

Pour l'intelligence de ce passage, il faut savoir qu'Androgée, fils de Minos, ayant terrassé à la lutte tous les jeunes gens d'Athènes, les Athéniens, jaloux et furieux, l'assassinèrent. Minos leur déclara la guerre, les battit et ne leur accorda la paix qu'à condition qu'ils lui enverroient en tribut, tous les neuf ans selon Plutarque, et tous les ans selon Virgile, sept jeunes garçons et autant de filles. Minos fit enfermer ces enfans dans le labyrinthe, où quelques-uns prétendent qu'il les laissoit mourir de faim, et d'autres qu'il les donnoit à dévorer au Minautore. Thésée délivra sa patrie de ce tribut affreux. La ville d'Athènes, pour marquer à ce héros sa juste reconnoissance, lui décerna des fêtes, et ordonna particulièrement des danses qui, par les figures qu'on y décrivoit, représentoient parfaitement les détours multipliés et tortueux du labyrinthe. C'est du sein de ces fêtes, où les louanges de Thésée devoient néces-

sairement être mêlées à des imprécations contre Minos, que sortit la tragédie.

L'importance que le gouvernement attachoit à ce genre de poésie ne permet pas de douter que son ancien et véritable objet ne fut d'inspirer au peuple la haine de la tyrannie. Les représentations tragiques produisoient deux grands avantages dans une ville libre. D'une part, le peuple effrayé du tableau qu'on lui présentoit des actions et de la cruauté des tyrans, apprenoit à détester le gouvernement absolu, et ne voyoit le repos et le bonheur que dans la liberté. De l'autre, les citoyens ambitieux et puissans, témoins des sentimens que ce spectacle faisoit naître, perdoient toute espérance de voir jamais la multitude se soumettre à l'autorité d'un seul.

Nous observerons ici que la tyrannie ne fut nulle part autant abhorrée ni aussi sévèrement punie qu'à Athènes. Les assassins des tyrans furent placés en quelque sorte au nombre des dieux. Pline nous apprend que les premières statues que les Athéniens érigèrent en l'honneur des citoyens, furent celles d'Harmodius et d'Aristogiton.

Ce qui prouve encore qu'Athènes regarda la tragédie comme un des moyens les plus propres

à repousser la tyrannie, c'est qu'elle étoit représentée par ordre du magistrat et aux frais du public, pendant que la comédie n'étoit jouée que par de simples particuliers qui en faisoient eux-mêmes les frais.

On demandera sans doute d'où vient qu'Aristote n'a pas même fait mention de l'objet que Platon assigne à ce genre de poésie.

Nous répondrons qu'Aristote craignoit de s'exposer à l'indignation ou de Philippe ou d'Alexandre, et que l'état où se trouvoient alors les affaires de la Grèce ne justifioit que trop ses alarmes.

Philippe, qui depuis long-temps méditoit le projet de subjuguer la Grèce, attaqua enfin les Athéniens; il les défit, et cette journée, dit Justin, vit expirer la domination glorieuse et l'antique liberté de la Grèce entière. Cependant Philippe, qui connoissoit la haine profonde des Athéniens pour les rois, dépouilla ses victoires du faste et de l'éclat du triomphe. Il vainquit, dit encore Justin, mais de manière que personne ne sentit le poids de la victoire : il ne voulut point du titre de roi de la Grèce, il se contenta d'en être appelé le chef. Ce prince se disposoit à conquérir l'Asie lorsqu'il fut assassiné au milieu même de son armée.

Alexandre lui succéda; aussi ambitieux que son père, mais beaucoup moins dissimulé, Alexandre donnoit un libre essor à ses passions violentes. Aristote, qui connoissoit très-bien et le père et le fils, n'eut garde de rien écrire dont ils pussent s'offenser.

Ajoutons à ces considérations que, bien qu'Aristote eût reçu d'Alexandre des marques de la bienveillance la plus marquée, et même de la plus haute faveur, ce philosophe eut cependant le malheur de lui déplaire. Il ne sera peut-être pas inutile de rapporter à quel sujet.

Au nombre des disciples d'Aristote étoit un jeune homme nommé Callisthène, que ce philosophe aimoit tendrement et qu'il choisit entre tous pour l'envoyer en Asie auprès d'Alexandre. Callisthène fut d'abord très-bien accueilli; mais l'amitié du prince ne tarda pas à se refroidir. Jeune, savant et libre, l'Athénien pensoit tout haut; il proposoit ses opinions avec confiance; il résistoit à celles d'Alexandre et les combattoit même avec une sorte de hauteur et de mépris; il disputoit enfin avec ce héros comme avec un de ses camarades du lycée. Indigné de son audace, Alexandre le fit accuser d'avoir conspiré contre sa personne, et le condamna à la plus cruelle mort que puisse imaginer la bar-

barie la plus ingénieuse. Après avoir ordonné qu'il fut enfermé dans une cage de fer, il le fit conduire en cet état dans tous les lieux par où passoit l'armée, jusqu'à ce que voyant ce malheureux consumé de douleur et de faim, il le livra à un lion furieux qui le mit en pièces et le dévora.

Sensible à ce barbare traitement, Aristote ne put s'empêcher d'en parler d'une manière très-libre, et pour mieux faire connoître à quel point son ame étoit ulcérée, il se déclara partisan d'Antipater. Alexandre l'apprit et en marqua son ressentiment dans une lettre qu'il écrivit à Antipater lui-même. Il y parloit de la conspiration tramée contre sa personne, et disoit expressément que, non content du supplice qu'il avoit fait subir à Callisthène, il se proposoit de punir encore plus sévèrement ceux qui l'avoient envoyé en Asie.

Faut-il être surpris qu'en de pareilles circonstances Aristote, traçant une poétique, et ayant à définir la tragédie, s'attachât à lui prescrire un tout autre objet que celui de faire haïr la tyrannie. D'ailleurs ce philosophe pouvoit d'autant mieux substituer au but qu'avoit assigné Platon celui de purger les passions par la terreur et la pitié, que plusieurs poëtes tragiques

avoient déjà presque perdu de vue le premier objet de la tragédie, et que, sans chercher à abhorrer les tyrans, ils se contentoient d'émouvoir le peuple par le seul spectacle des événemens terribles et lamentables.

D'où nous osons conclure que la tragédie des Grecs doit être divisée, ainsi que leur comédie, en ancienne et en nouvelle. Les changemens qu'éprouva la république produisirent un genre de comédie moins satyrique, plus doux et propre à être représenté dans un état même monarchique. L'autorité d'un seul et la violence d'Alexandre obligèrent Aristote à dessiner un genre de tragédie qui fût conforme aux temps où ce philosophe écrivoit.

A.

RÉFLEXIONS
SUR
LES POÉSIES DE PÉTRARQUE.

Le Dante avoit ouvert un beau champ aux poëtes de sa nation; mais au lieu de prendre le même essor et de parcourir le même espace en embrassant comme lui l'universalité des êtres, Pétrarque ne se mut que dans un très-petit cercle, et borna l'objet de la poésie italienne à des odes ou chansons d'amour. Il ne traita pas ce sentiment comme l'avoient fait les poëtes de l'antiquité; la manière dont il exposa sa tendresse est toute métaphysique, toute platonique, toute spirituelle. Ses commentateurs prétendent qu'il voulut purifier et ennoblir la passion de l'amour; et ce dessein, disent-ils, est d'autant plus louable que cette passion est la plus dangereuse et la plus universelle de toutes. Mais que ne voit-on pas quand on se laisse conduire par les commentateurs?

Il y avoit, du temps de Pétrarque, en Italie

et sur-tout en Provence, où ce poëte passa une grande partie de sa vie, des *cours d'amour;* c'étoient des sociétés composées des personnes les mieux élevées et les plus aimables de l'un et de l'autre sexe; chacun s'y choisissoit une maîtresse et l'établissoit dominatrice souveraine de ses actions et de ses pensées. De-là vinrent les joûtes, les tournois, les bals, les fêtes, les devises, ainsi que les chansons, les ballades, les sonnets, etc. Un même esprit animoit les preux et les poëtes : ceux-là rompoient des lances pour leurs maîtresses; ceux-ci faisoient des vers en leur honneur; ces deux sortes de champions se défioient également à leur manière, et ce fut des défis poétiques que sortirent toutes ces subtilités amoureuses qui constituèrent l'essence de la poésie lyrique des Italiens. Il est curieux de voir jusqu'à quel point de raffinement étoient déjà parvenus les poëtes de cette nation, qui avoient écrit même avant Petrarque; à force de se creuser le cerveau pour donner des tournures nouvelles, ingénieuses et décentes à une passion qui leur renversoit la tête plus qu'elle ne leur remuoit le cœur, ils avoient transformé leurs propres facultés en personnages réels qu'ils mettoient en action. Ecoutons un sonnet de Cino de Pistoie.

La

La bella Donna, che'n vertù d'amore
Mi passò per gli occhi entro la mente,
Irata e disdegnata spessamente,
Si volge nelle parti, ove sta'l core.

E dice : S'io non vo di quinci fuore
Tu ne morrai, s'io posso tostamente.
E quei si stringe paventosamente,
Che ben conosce quanto è il suo valore.

L'anima che intende queste parole
Si lieua trista per partirsi allora
Dinanzi à lei che tanto orgoglio mena.

Ma viene in contra amor che se ne duole,
Dicendo, tu non te ne andrai ancora
E tanto fa che la ritiene a pena.

La charmante beauté, qui, par la puissance d'amour, a passé par mes yeux au fond de mon ame, dédaigneuse et courroucée, erre tout autour de mon cœur.

Et dit, Si ne sors d'ici, tu mourras, si je le peux, tout-à-l'heure; et mon cœur, qui connoît trop bien le pouvoir de celle qui le menace, se resserre d'effroi.

L'ame qui entend ces paroles se lève alors tristement, et se dispose à fuir devant cette orgueilleuse.

Mais l'amour fâché s'y oppose, et dit : Tu

ne partiras pas encore, et il fait tant qu'il parvient enfin à la retenir.

On aura peine à se persuader qu'un auteur italien moderne, qui foudroie Marini et son école, regarde ce sonnet comme un tissu de pensées très-douces, très-naturelles et admirablement enchaînées les unes aux autres; s'il faut l'en croire, c'est un drame tout entier que ce morceau de poésie. L'entrée de l'idée de l'objet aimé dans le cœur de l'amant, voilà, dit-il, le premier acte. Dans le second, le discours menaçant que l'idée adresse au cœur, prépare et annonce un incident; dans le troisième, le resserrement du cœur forme la catastrophe; dans le quatrième, l'ame veut s'enfuir; dans le cinquième enfin, l'amour survient et l'en empêche. N'en déplaise à l'auteur, malgré son admiration et ses vues, les extravagances de Marini et de son école nous paroissent encore préférables à cette absurde et triste métaphysique.

Mais revenons à Pétrarque : ce poëte ne chercha pas plus que ses prédécesseurs et ses contemporains à purger la passion de l'amour; la littérature ancienne sur laquelle, dit Scaliger, il osa le premier porter un regard assuré, le conduisit peut-être à mettre dans la poésie italienne plus de grace, plus de mouvement,

plus d'intérêt, et sur-tout plus d'harmonie qu'elle n'en avoit eu jusqu'alors; mais en chantant sa tendresse, il n'eut garde d'emprunter le ton de Catulle, d'Horace, de Tibulle, de Properce et d'Ovide; ce langage eût mal réussi dans un temps où, pour plaire à sa maîtresse, il falloit paroître avoir en quelque sorte oublié ses facultés corporelles et le besoin des plaisirs des sens. La doctrine de Platon sur l'amour et la beauté s'accordoit bien mieux avec les circonstances où se trouvoit Pétrarque, ainsi qu'avec la tournure de son imagination; aussi sa poésie porte-t-elle presqu'uniquement sur le système de ce philosophe.

Quoique cette manière de parler d'amour ressemble plutôt à un cours de métaphysique qu'à l'expression naturelle d'un sentiment vif et profond; quoique les passions fortes s'énoncent en quelque sorte par explosion, et qu'elles ne permettent guère à l'esprit de philosopher sur leur nature, cependant il faut avouer que, pour peu qu'on se familiarise avec Pétrarque, on ne sauroit se défendre de je ne sais quel charme qui d'abord flatte l'oreille, ensuite s'empare doucement de l'imagination, et enfin pénètre insensiblement jusqu'au fond de l'ame.

Suivons-le un moment, lorsqu'éloigné des

lieux qu'habite sa chère Laure, il semble s'être oublié lui-même, et n'a d'autres idées, d'autres mouvemens que ceux qu'il reçoit de sa passion.

L'amour le mène de pensée en pensée, de colline en colline; il abhorre tous les lieux fréquentés; ils le distraient de la seule idée qu'il se plaît à nourrir; si dans un endroit solitaire il apperçoit un ruisseau, une fontaine; s'il découvre un vallon ombragé, alors son ame respire, et, selon qu'il plaît à l'amour, il se livre à la joie ou il s'abandonne aux plaintes; il craint, il se rassure, il éprouve successivement mille passions différentes; si quelqu'un le surprenoit en cet état, quelqu'un dont le cœur se fût ouvert une fois aux sentimens de l'amour, il diroit: cet homme-là brûle, il aime et ne sait point s'il est aimé.... Ce n'est que sur la cîme des montagnes ou dans le fond des forêts qu'il trouve quelque repos. A chaque pas qu'il fait, il lui vient une nouvelle idée; souvent les tourmens qu'il endure se changent en un sentiment agréable; il se dit: peut-être l'amour te réserve-t-il un temps plus heureux; peut-être, quand l'espérance t'abandonne, t'ordonne-t-on d'espérer. Plein de cette douce pensée, il marche, il soupire: *ô ciel! serois-je assez heureux? Mais quand? Mais comment?* Un arbre touffu

lui offre-t-il un ombrage, il s'arrête; et là, sur le premier caillou que rencontrent ses regards, son imagination dessine les traits de sa maîtresse; puis ramenant ses regards sur lui-même, il voit sa poitrine inondée de larmes : ah! malheureux, s'écrie-t-il alors, en quels lieux tu te trouves, et de quels lieux tu t'es arraché! Cependant, tant qu'il peut s'oublier lui-même et ne penser qu'à Laure, il la voit en tant de lieux, et par-tout si belle, que si l'erreur duroit, il n'auroit point de vœux à former. Il l'a vue plus d'une fois dans le cristal des fontaines, sur l'herbe molle des prairies, dans la nue transparente qui erre dans les airs; plus les lieux où il se trouve sont solitaires et sauvages, plus son imagination la lui représente belle. Ces douces illusions viennent-elles à s'évanouir, toutes ses forces l'abandonnent, et il demeure froid et immobile comme la pierre sur laquelle il s'asseoit. S'il apperçoit une montagne tellement élevée qu'elle ne soit point ombragée par les montagnes voisines, il brûle d'y porter ses pas; là il mesure des yeux son malheur, et considérant par quel espace immense d'air il est séparé de sa chère Laure, il donne un libre cours aux larmes qui se sont amassées sur son cœur. Puis il se dit : que sais-tu, malheureux!

peut-être dans ces lieux où s'attachent tous tes regards, peut-être se plaint-on de ton absence; et à cette douce pensée, sa douleur se calme et son ame respire.

Il s'en faut bien que Pétrarque soit toujours aussi intéressant; d'ailleurs toute sa poésie est d'un même ton, d'une même couleur; nul contraste, nulle variété: les roses, les perles, des cheveux d'or, des eaux douces, fraîches et limpides, l'ombrage, les collines, les rives, les grottes, les fontaines s'offrent presque à chaque vers; celles de ses ballades qui ne sont pas insipides semblent n'avoir été faites que pour exercer la pénétration et la subtilité des commentateurs. Que trouve-t-on dans la plupart de ses chansons? Des songes, des visions, des défaillances d'amour, un *penser* qui questionne, un *penser* qui répond, des *pensers* qui raisonnent ensemble; ses sonnets même renferment souvent des idées ou fausses ou puériles.

Malgré tous ces défauts, Pétrarque ne laisse pas de mériter sa célébrité. Il créa des expressions, des images et une poésie nouvelles.

Les nymphes des fontaines; celles des bois; l'aurore qui, de ses doigts de roses, ouvre les portes de l'orient; le char et les coursiers du soleil, l'amour avec son arc et son flambeau;

toutes ces fictions répandoient un grand intérêt et beaucoup de vivacité sur la poésie des anciens, parce qu'elles faisoient partie de leur religion; aujourd'hui même notre poésie s'en embellit encore, parce nous étant familiarisés dès notre enfance avec les poëtes de l'antiquité, ces agréables chimères ont acquis une sorte d'existence dans notre imagination; mais quel effet auroient-elles pu produire au temps de Pétrarque, temps d'ignorance et de barbarie où ces objets étoient absolument inconnus, ainsi que les mœurs auxquelles ils étoient liés? Pétrarque se vit donc obligé d'y substituer d'autres images, d'autres allégories, une autre fable. Ainsi, dans ses ouvrages, le soleil n'est point un dieu, qui, après avoir parcouru sur un char brûlant les routes immenses des cieux, se précipite dans l'océan pour s'y délasser entre les bras de Thétis; c'est un amant, un rival passionné, vaincu et consterné de sa défaite; cette idée pourra paroître peu naturelle, et même hyperbolique; mais elle est présentée dans l'original d'une manière si naïve et sous des couleurs si douces et si gracieuses qu'on n'y soupçonne pas même de l'exagération. L'amour n'est point un enfant aveugle armé d'un carquois et portant un flambeau, c'est un adver-

saire cité en jugement au tribunal de la raison ; un fleuve n'est point un vieillard appuyé sur son urne, c'est un messager qui prend les devants pour voir plus promptement Laure et lui annoncer l'arrivée du poëte; non-seulement les fleurs naissent sous les pas de Laure, mais elles demandent que son pied les presse ou les touche ; le ciel sourit autour d'elle et emprunte un nouvel éclat de celui de ses beaux yeux. Nous ne craignons pas d'avancer que la poésie n'a rien de plus délicieux que cette dernière image; quoi de plus doux et de mieux senti que de représenter sa maîtresse, non-seulement comme très-belle par elle-même, mais comme embellissant tout ce qui l'environne!

Pétrarque différa encore plus des poëtes anciens, quant au fond et à la manière, que par les images et par les couleurs; il chanta comme eux la passion de l'amour, mais sur un ton absolument différent; nous ne répéterons point ici ce que nous avons déjà dit à ce sujet, nous ajouterons seulement que ce langage chaste, réservé, métaphysique, faisoit alors tellement partie des mœurs, que les poëtes de ce temps-là les plus corrompus et les plus libertins, n'en employèrent point d'autre dans leurs sonnets.

Enfin le grand mérite de Pétrarque fut d'avoir

choisi, placé, appliqué et figuré ses expressions d'une manière si conforme aux mœurs et au goût de sa nation, que son style devint pour jamais le modèle et la règle du style des poëtes lyriques italiens; il n'emprunta sa manière d'aucune langue étrangère, et aucune langue étrangère ne sauroit s'en enrichir. Ses compatriotes avouent même que tous les poëtes, soit anciens, soit modernes, peuvent, dans une traduction, conserver encore quelques traits de ressemblance; mais que traduire Pétrarque ce seroit le dissoudre. D'où l'on pourroit conclure que la plus grande partie des beautés de Pétrarque tient uniquement aux charmes du style; que ce poëte trouva le plus haut point d'harmonie où sa langue pût parvenir; et qu'en général les Italiens, tels qu'autrefois le peuple d'Athènes, sont si sensibles à l'harmonie qu'on a rempli en quelque sorte tous leurs besoins quand on a enchanté leurs oreilles.

A.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE
DES DIFFÉRENTES PIÈCES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

